











NOUVEAU  
RECUEIL;

OU

MÉLANGE LITTÉRAIRE,

HISTORIQUE, DRAMATIQUE, ET POÉTIQUE,

À L'USAGE DES ÉCOLES,

ET DES

AMATEURS DE LA LANGUE FRANÇAISE:

LE TOUT REUNISSANT

L'AGREABLE, LE CURIEUX, ET L'UTILE.

---

PAR A. SCOT, A. M.

MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

---

DIXIÈME ÉDITION,

Revue, et Corrigée.

---

*Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,*

*Omnia nos* —

*PENE BERLEB.*

A EDIMBOURG:

CHEZ BELL & BRADFUTE, STIRLING & SLADE,  
ET FAIRBAIRN & ANDERSON, (SUCCESSIONS DE GUIL. CREECH);

ET A LONDRES, CHEZ OGLE, DUNCAN, & CO.

ET G. & W. B. WHITTAKER.

---

1819.

~~Paris~~





## ADVERTISEMENT.

---

IN presenting this New Edition of "SCOT'S RECUEIL," the Editor thinks it proper to inform the Public, and especially Teachers, that he has felt it his duty to expunge some of the Pieces contained in the former Editions, which were justly objected to as improper to be put into the hands of Youth, and to replace them by others, selected partly from Modern Writers, and better adapted to the Improvement of the Pupil.

The new Orthography has also been adopted, as most conformable to the Pronunciation of the Language; besides, it is now generally used by the best French Authors. The Editor has carefully revised the Work; and no pains have been spared to render it correct, and more deserving the superiority it has hitherto maintained as a School Book.

EDINBURGH,  
*12th April 1819.*



TABLE  
DES  
MATIÈRES

CONTENUES DANS LE RECUEIL.

---

HISTOIRE de Joseph. <i>Tirée des Belles Lettres,</i> <i>par M. Rollin,</i> - - - - Page	1
Histoire de Cyrus. <i>Tirée du dit livre,</i> - - -	8
Seconde Guerre Punique. <i>Ibid.</i> - - -	25
Du Luxe de la Table. <i>Ibid.</i> - - -	32
Les Deux Premiers Livres des Aventures de Télé- maque, - - - -	35

LES AVENTURES DE GIL BLAS.

*Livre Premier.*

CHAP. I.—De la naissance de Gil Blas, et de son education, - - - -	64
CHAP. II.—Des alarmes qu'il eut en allant à Pen- naflor; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville; et avec quel homme il soupa, - -	66
CHAP. III.—De la tentation qu'eut le muletier sur la route; quelle en fut la suite; et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla, - - - -	72
CHAP. IV.—Description du Souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas, - - - -	75
CHAP. V.—De l'arrivée de plusieurs autres Voleurs dans le Souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble, - - - -	77
CHAP. VI.—De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès, - -	84



CHAP. VII.—De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux, - - -	Page 87
CHAP. VIII.—Gil Blas accompagne les Voleurs. Quel exploit il fait sur les Grands-chemins,	88
CHAP. IX.—De l'évènement sérieux qui suivit cette Aventure, - - -	91
CHAP. X.—De quelle manière les Voleurs en usèrent avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'évènement,	93
CHAP. XI.—Histoire de Donna Mencia de Mosquera, - - -	99
CHAP. XII.—De quelle manière désagréable Gil Blas et la Dame furent interrompus, -	105
CHAP. XIII.—Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla, - -	109
CHAP. XIV.—De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos, - - -	112
CHAP. XV.—De quelle façon s'habilla Gil Blas. Du nouveau présent qu'il reçut de la Dame, et dans quel équipage il partit de Burgos,	115
CHAP. XVI.—Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité, - -	119
CHAP. XVII.—Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni, - -	125

*Livre Seconde.*

CHAP. I.—Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le Licencié Sédillo. Dans quel état était ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante,	132
CHAP. II.—De quelle manière le Chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas, -	138
CHAP. III.—Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, et devient un célèbre Médecin,	143
CHAP. IV.—Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la Bague retrouvée, - -	148
CHAP. V.—Suite de l'aventure de la Bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Médecine, et le séjour de Valladolid, - - -	157
CHAP. VI.—Quelle route il prit en sortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin,	163
CHAP. VII.—Histoire du Garçon Barbier, -	165



CHAP. VIII.—De la rencontre que Gil Blas et son compagnon firent d'un homme qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils eurent avec lui, -	Page 171
CHAP. IX.—Dans quel état Diego retrouva sa famille, et après quelles réjouissances Gil Blas et lui se séparèrent, - - -	175
La Mauvais Mère. Conte Moral. Par <i>Marmontel</i> ,	180
Siege de Tournay. Bataille de Fontenoy. Par <i>Voltaire</i> , - - - - -	191
Voyage de l'Amiral Anson autour de Globe. Par le même, - - - - -	203
La Petite Ville, <i>Comédie</i> . Par <i>Picard</i> , -	211
Macbeth. Conte Moral. Tiré de Shakspeare. Par <i>M. Perrin</i> , - - -	267
Sur la Marine. Par <i>l'Abbé Raynal</i> , -	279
Sur le Commerce. Par le même, -	286
Portrait de Cromwell. Par <i>Voltaire</i> , -	297
Charles XII. Roi de Suède. Ibid. -	301
Stanislas I. Roi de Pologne. Ibid. -	306
Pierre Alexiowitz, Czar de Moscovie, surnommé le Grand. Ibid. - - -	313
Catharine Alexowna, Epouse de Pierre le Grand, Ibid. - - -	321
Lettres de Madame du Bocage, sur l'Italie,	323
Athalie, <i>Tragedie</i> . Par <i>Racine</i> , -	334
Scènes Dramatiques, - - -	387
Les Jardins. Par <i>M. l'Abbé de Lille</i> , -	407
Satire. Par <i>Boileau</i> , - - -	419
Fables. Par <i>La Fontaine</i> , - - -	424
Ode. Par <i>J. B. Rousseau</i> , - - -	428
Ode, Tirée du Pseaume xv. Ibid. -	432
Ode, Tirée du Pseaume xix. Ibid. -	433



# RECUEIL

A L'USAGE DES

## ÉCOLES FRANÇAISES.

---

### HISTOIRE DE JOSEPH.

*Joseph vendu par ses Frères : Conduit en Egypte chez Putiphar : Mis en prison.—GEN. chap. 37. 39, & 40.*

JACOB avait douze enfans, dont Joseph et Benjamin étaient les plus jeunes : il avait eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que Jacob témoignait à Joseph, la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses frères d'un crime que l'Écriture ne nomme point, et le récit qu'il leur fit des songes qui marquaient sa future grandeur, excitèrent leur jalousie et leur haïne.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils paissaient leurs troupeaux, ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons, tuons-le, et le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben, ils se contentèrent de le jeter dans la citerne, après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent, pour le vendre à des marchands Ismaélites qui allaient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent sa robe, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut, et dit :



C'est la robe de mon fils : Une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph. Il déchira ses vêtements ; et s'étant couvert d'un cilice, il pleura son fils fort longtems.

Les Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers officiers de la cour de Pharaon, nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Écriture, *était avec Joseph, et tout lui réussissait heureusement.* Son maître, qui voyait bien que Dieu était avec lui, le prit en affection. Il le fit intendant de sa maison, et il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu bénit la maison de Putiphar, et il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avait déjà longtems qu'il était dans cette maison, lorsque sa maitresse l'ayant regardé avec un mauvais désir, le sollicita en l'absence de son mari à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur, et lui dit : Comment serais-je assez malheureux, pour abuser de la confiance que mon maître a en moi, et pour pécher contre mon Dieu ? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joseph était seul, elle le prit par le manteau, et le pressait de consentir à son mauvais désir. Alors Joseph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jeta un grand cri, et ayant appelé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avait voulu lui faire violence, et qu'il avait pris la fuite aussitôt qu'il l'avait entendue crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disait. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et le fit enfermer dans la prison, où étaient ceux que le Roi faisait arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph : il en eut compassion, et il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph était en prison, deux des grands officiers de la cour de Pharaon, savoir, le grand Échançon et le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après, ils eurent tous deux dans la même nuit un songe, qui les jeta dans de grandes inquiétudes. Joseph leur



en donna l'explication. Il prédit à l'Echanson, que dans trois jours il serait rétabli dans l'exercice de sa charge ; et au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le ferait attacher à une croix, où sa chair serait déchirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent, comme il l'avait dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, et l'autre rétabli. Joseph avait prié l'Echanson de se souvenir de lui, et d'obtenir du Roi son élargissement : car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude et par violence du pays des Hébreux ; et j'ai été renfermé dans cette prison, sans être coupable. Mais cet officier étant rentré en faveur, ne pensa plus à son interprète.

*Elévation de Joseph. Premier Voyage de ses Frères en Egypte.—GEN. chap. 41. and 42.*

DEUX ans se passèrent depuis que l'Echanson avait été rétabli, après lequel Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un, il vit sept vaches grasses qui sortaient du Nil, et qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second, il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'ayant pu expliquer ces songes, l'Echanson se souvint de Joseph, et en parla au Roi, qui le fit aussitôt sortir de prison, et lui raconta ses songes. Joseph répondit, que les sept vaches grasses et les sept épis pleins signifiaient sept années d'abondance ; et que les vaches et les épis maigres marquaient sept années de stérilité et de famine qui viendraient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage et habile, qui eût soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une partie des grains dans des greniers publics, afin que l'Egypte y trouvât une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon, et il dit à Joseph : C'est vous-même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte : tout le monde vous obéira, et il n'y aura que moi au-dessus de vous. En même tems il ôta son anneau de son doigt, et le mit au doigt de Joseph : il le fit monter sur son second char, et fit crier par un héraut, Que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea aussi son nom, et lui en donna un qui signifiait *Sauveur du Monde*.

Les sept années d'abondance arrivèrent, comme Joseph l'avait prédit. Pendant ce tems, il fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les greniers du Roi. La stérilité vint ensuite, et la famine était dans tous les pays ; mais il y avait du blé en Egypte. Le peuple, pressé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira. Joseph donc, ouvrant tous les greniers, vendait du blé aux Egyptiens et aux autres peuples.

Jacob l'ayant appris, commanda à ses enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix ; car Jacob avait retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joseph, et l'adorèrent. Joseph les reconnut d'abord ; et en les voyant prosternés devant lui, il se souvint des songes qu'il avait eus autrefois : mais il ne se fit point connaître à eux. Il leur parla même fort durement, et les traita d'espions qui venaient pour examiner le pays. Ils lui répartirent : Seigneur, nous sommes venus ici pour acheter du blé. Nous sommes douze frères, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre père, et l'autre n'est plus au monde. Hé bien, reprit Joseph, je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos frères ; et cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de frayeur et de regret, ils se disaient l'un à l'autre en leur langue : C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère. Nous le voyions accablé de douleur, lorsqu'il nous priait d'avoir pitié de lui ; mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur disait : Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant ? cependant vous ne m'écoutâtes point. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Joseph, qui les entendait, sans qu'ils le sussent, ne put retenir ses larmes. Il se retira pour un moment, et revint ensuite leur parler. Alors il fit prendre Siméon, et le fit lier devant eux ; puis il commanda secrètement à ses officiers de



remettre leur argent dans leurs sacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

*Second Voyage des Enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses Frères.*—GEN. chap. 43, 44, 45.

LORSQUE les enfans de Jacob, au retour de leur voyage, lui eurent raconté tout ce qui leur était arrivé, l'emprisonnement de Siméon, et l'ordre exprès qu'ils avaient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triste nouvelle le perça de douleur, et renouvela celle que la perte de Joseph lui avait causée. Il refusa longtems de laisser partir son cher Benjamin, qui seul faisait toute sa consolation. Mais enfin, voyant que c'était une nécessité, et qu'autrement il le verrait périr de faim avec lui, il consentit à son départ, sur les assurances réitérées que lui donnèrent ses autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présens pour Joseph, et le double de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut apperçus, et Benjamin avec eux, il dit à son intendant : Faites entrer ces gens-là chez moi, et préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'intendant exécuta l'ordre, et les fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel traitement, s'imaginaient qu'on allait leur faire un crime de l'argent qui s'était trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprès de l'intendant, disant qu'ils ne savaient pas comment cela était arrivé ; et que, pour preuve de leur bonne foi, ils rapportaient cet argent. L'intendant les rassura, en leur disant : Ne craignez rien ; c'est votre Dieu, et le Dieu de votre père qui vous a fait trouver l'argent dans vos sacs ; car pour moi, j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Siméon leur frère. On leur apporta de l'eau ; ils se lavèrent les piés, et attendirent l'arrivée de Josèph.

Dès qu'il parut, ils se prosternèrent devant lui, et lui offrirent leurs présens. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur dit : Votre père, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore ? comment se porte-t-il ? Ils répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie, et il se porte bien. En même tems ils

se prosternèrent de nouveau. Joseph ayant apperçu Benjamin : Est-ce là, leur dit-il, votre jeune frère, dont vous m'aviez parlé ? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous bénisse. Et il se hâta de sortir, parce que la vue de son frère l'attendrissait si fort, qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelques momens après, il vint retrouver ses frères, et ayant commandé qu'on servît à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses frères, il donna secrètement cet ordre à son intendant : Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là, et l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs ; et mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'intendant fit ce qui lui était ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étaient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avaient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si noire, à laquelle ils n'avaient pas seulement pensé. Nous vous avons rapporté, dirent-ils, l'argent que nous avons trouvé à l'entrée de nos sacs ; comment se pourrait-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre maître de l'or ou de l'argent ? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol, meure ; et nous demeurerons tous esclaves de votre maître. L'intendant les prit au mot. On les fouilla tous, en commençant par les plus âgés ; et enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournèrent à la ville fort affligés, et allèrent se jeter aux piés de Joseph. Après quelques reproches, il leur déclara, que celui dans le sac de qui on avait trouvé la coupe, demeurerait son esclave. Alors Juda, ayant demandé permission de parler, représenta à Joseph, que s'ils retournaient vers leur père sans ramener avec eux ce fils qu'il aimait tendrement, ils le feraient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon père : que ce soit moi, s'il vous plaît, qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri, et dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il en-



core ? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étaient saisis d'étonnement. Il leur parla avec douceur, et leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit, Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour être amené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi ; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera auprès de moi ; et je le nourrirai, lui, et toute sa famille : car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon père le haut rang où je suis élevé, et tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez-vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ainsi, il se jeta au cou de Benjamin, et l'embrassa en pleurant ; il embrassa de même tous ses autres frères ; et après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, et lui dit de faire venir au plutôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, et des voitures pour transporter leur père, leurs femmes et leurs enfans. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joseph est vivant, et il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil ; et il n'en voulait rien croire. Mais enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'était passé, et voyant les chariots et les autres choses que son fils lui envoyait, il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore ; j'irai, et je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille, et arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi, Joseph l'établit dans le pays de Gessen, le plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans.

## HISTOIRE DE CYRUS.

---

### *Education de Cyrus.*

CYRUS était fils de Cambyse Roi de Perse, et de Mandane fille d'Astyage Roi des Mèdes. Il était bien fait de corps, et encore plus estimable par les qualités de l'esprit ; plein de douceur et d'humanité, de désir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissait d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Perses, qui pour lors était excellente.

Le bien public, l'utilité commune, était le principe et le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans était regardée comme le devoir le plus important, et la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposait pas sur l'attention des pères et des mères, qu'une aveugle et molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : L'état s'en chargeait. Ils étaient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y était réglé ; le lieu et la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire et du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi bien pour les enfans que pour les jeunes gens, était du pain, du cresson, et de l'eau ; car on voulait de bonne heure les accoutumer à la tempérance et à la sobriété ; et d'ailleurs cette sorte de nourriture simple et frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragouts, leur fortifiait le corps, et leur préparait un fond de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre, jusque dans l'âge le plus avancé ; comme on le remarque de Cyrus, qui dans la vieillesse se trouva aussi fort et aussi robuste qu'il l'avait été dans ses premières années. Ils allaient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres ; et le crime qu'on y punissait le plus sévèrement était l'ingratitude.

La vue des Perses, dans tous ces sages établissemens, était d'aller au devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir ; et au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchans, ils



tâchaient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On était dans la classe des enfans jusqu'à seize ou dix-sept ans ; après cela on entrait dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenait de plus court, parceque cet âge en a plus de besoin. Ils étaient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passaient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venaient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnaient le Roi lorsqu'il allait à la chasse, ou se perfectionnaient dans les exercices.

La troisième classe était composée des hommes faits ; et ils y demeuraient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tirait tous les officiers qui devaient commander dans les troupes, et remplir les différens postes de l'état, les charges, les dignités. Enfin ils passaient dans la dernière classe, où l'on choisissait les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public.

Par là tous les citoyens pouvaient aspirer aux premières charges de l'état ; mais aucun n'y pouvait arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de douze ans, et surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenait. Alors sa mère Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendait dire de ce jeune Prince avait donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnaient partout. Il n'en fut point ébloui, et sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charma son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus regardait avec des yeux assez indifférens tout



ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paraissait surpris : Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but ; un peu de pain et de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avait servis, il les distribua sur le champ aux officiers du Roi qui se trouvèrent présents : à l'un, parce qu'il lui apprenait à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servait bien Astyage ; à un autre, parce qu'il prenait grand soin de sa mère. Sacas, échanton d'Astyage, fut le seul à qu'il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanton, avait celle d'introduire chez le Roi ceux qui devaient être admis à son audience : comme il ne lui était pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandait, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour qui il avait une considération particulière, et qui la méritait par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire : Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces ? Je les aurai bientôt gagnées ; car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanton. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement des trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité et une grâce qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant il s'écria plein de joie : O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu ; j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle ; c'est de faire l'essai. En effet l'échanton avait coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en goûter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc ? dit Astyage. C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison ? et comment cela ? Oui, mon papa : Car il n'y a pas longtems que dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre



cour, je m'apperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On criait, on chantait, on parlait à tort et à travers. Vous paraissiez avoir oublié, vous que vous étiez Roi, et eux qu'ils étaient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père? Jamais, répondit Cyrus. Et quoi donc? Quand il a bu, il cesse d'avoir soif et voilà tout ce qui lui en arrive.

Sa mère Mandane étant sur le point de retourner en Perse, il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-père de rester en Médie: Afin, disait-il, que ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse, où la sécheresse, et la situation du pays, coupé par des montagnes, ne permettaient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la cour, il s'y fit infiniment estimer et aimer. Il était doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avaient quelque grâce à demander au Prince, c'était lui qui la sollicitait pour eux. Quand il y avait contre eux quelque sujet de plainte, il se rendait leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenaient les siennes, et il s'y prenait toujours si bien, qu'il obtenait tout ce qu'il voulait.

Cambyse ayant rappelé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui, ni à son père, ni à sa patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il était tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards: Astyage même le conduisit à cheval assez loin; et quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an, au nombre des enfans. Ses compagnons, après le séjour qu'il avait fait dans une cour aussi voluptueuse et remplie de faste qu'était celle des Mèdes, s'attendaient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand ils virent qu'il se contentait de leur table ordinaire, et que s'il se rencontrait dans quelque festin,



il était plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens ; où il fit voir qu'il n'avait point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

*Premières Campagnes et Conquêtes de Cyrus.*

ASTYAGE Roi des Mèdes étant mort, Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le Roi des Assyriens armait puissamment contre lui, et qu'il avait déjà engagé dans sa querelle plusieurs Princes, entre autres Crésus, Roi de Lydie. Aussitôt il dépêcha vers Cambyse, pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverrait. Ils n'eurent point de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince était alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcherait à la tête de l'armée. Elle était de trente mille hommes d'infanterie seulement ; car les Perses n'avaient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étaient point compris mille jeunes officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit sans perdre de tems ; mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les Dieux. Car sa grande maxime, et il la tenait de son père, était qu'on ne devait jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les Dieux. Cambyse lui avait souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées ; qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine ; au lieu que les Dieux étant éternels, savent tout, l'avenir comme le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment, ce qu'il est à propos d'entreprendre ; protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontières de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général

d'armée. Cyrus, qui croyait n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre, après les longues leçons qu'il en avait reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son tems, reconnut pour lors, qu'il ignorait absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire ; mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec soin, et d'être sérieusement médité par quiconque est destiné à la profession des armes. Je n'en rapporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissait de savoir comment on pouvait rendre les soldats soumis et obéissans. Le moyen m'en paraît bien facile et bien sûr, dit Cyrus : Il ne faut que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force ; mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or, le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce que leur est utile qu'eux-mêmes ; car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote, sont plus habiles et plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son père, pour paraître plus habile et plus prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement ; et pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin et avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, et surtout implorer le secours des Dieux, qui seuls donnent la prudence et le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première chose qu'il fit, après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité et du nombre des troupes de part et d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montait à soixante mille chevaux, et à deux cent mille hommes de pié ; et que par conséquent il s'en fallait plus de deux tiers que les Mèdes et les Perses joints



ensemble eussent autant de cavalerie qu'eux, et qu'à peine avaient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras et une grande crainte. Il n'imaginait point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède aurait été fort lent, il paraissait impraticable. Cyrus sur le champ proposa un moyen plus sûr et plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses ; et au lieu que la plupart ne se servaient presque que de l'arc et du javelot, et ne combattaient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près, et en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, et il fut exécuté sur le champ.

Un jour que Cyrus faisait la revue de son armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare, l'avertir qu'il lui était arrivé des ambassadeurs du Roi des Indes, et qu'il le priait de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement ; car il souhaite que vous paraissiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems ; il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi, sans avoir d'autre habit que le sien, qui était fort simple, à la manière des Perses. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : Vous aurais-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, si je m'étais habillé de pourpre, si je m'étais chargé de bracelets et de chaînes d'or, et qu'avec tout cela j'eusse tardé plus longtems à venir ; que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon visage, et par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres ?

La grande attention de Cyrus était de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des officiers, de se faire aimer et estimer des soldats. Pour cela il les traitait tous avec bonté et douceur, se rendait populaire et affable, les invitait souvent à manger avec lui, surtout ceux qui se distinguaient parmi leurs égaux. Il ne faisait aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuait avec largesse des présens à chacun, selon



son mérite et sa condition. A l'un c'était un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque chose de pareil. C'était par cette grandeur d'âme, cette générosité, et ce penchant à faire du bien, qu'il croyait qu'un général devait se distinguer, et non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits et des équipages, et encore moins par la hauteur et la fierté.

Voyant toutes ses troupes pleines d'ardeur et de bonne volonté, il proposa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On se mit donc en marche, après avoir offert des sacrifices aux Dieux. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étaient campés en rase campagne : Cyrus, au contraire, s'était couvert de quelques villages et de quelques petites collines. On fut de part et d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter secourable et conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor et de Pollux, et les soldats pleins d'une religieuse ardeur, y répondirent à haute voix. Ce n'était dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéissance, ce qui jettait une étrange frayeur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'Historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les Dieux, ont moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les frondeurs, et ceux qui lançaient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, et le Roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchements, et il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur Roi, et la perte des plus braves gens de l'armée, étaient



dans une étrange consternation. Crésus, et tous les autres alliés, perdirent aussi toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avait bien prévu, et il se préparait à les poursuivre vivement. Mais il avait besoin pour cela de cavalerie, et comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avaient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, et lui représenta le danger qu'il y avait de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspirerait peut-être du courage en les réduisant au désespoir ; qu'il était de la sagesse d'user modérément de la fortune, et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité ; que d'ailleurs il ne voulait pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avaient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudraient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine ; et il ne songea plus qu'à passer le tems en festin et en joie avec les officiers, et à jouir de la victoire qu'il venait de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venaient de la part des Hyrcaniens qui servaient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paraîtrait ils se rendraient à lui, et en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, et ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avait fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais ; car c'était en été, et il les suivait avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite ; tous ceux qui étaient demeurés dans le camp se rendirent ; la victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avait manqué jusques là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avait de plus précieux. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avait été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui

avaient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur était nécessaire. Leur ragoût était la faim, et leur boisson l'eau de la rivière. C'était la manière de vivre à laquelle ils étaient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus était parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avait passée dans la joie et dans les festins, et s'était enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain à son réveil, il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur le champ un courrier à l'armée, avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifiait sa conduite, et le fesait ressouvenir de la permission qu'il lui avait donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Il envoya en même tems en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avait de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avait faits, il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avait réservée pour Cyrus. Elle se nommait Panthée, et était femme d'Abradate Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir ; dans la crainte, disait-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudrait, et ne le détournât des grands desseins qu'il avait formés. Araspe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avait en garde, ne se défiait pas tant de sa faiblesse, et prétendait qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien, reprit Araspe ; je suis sûr de moi, et je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il était près de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura



interdit de honte et de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, et au lieu des violens reproches auxquels il s'attendait, il lui parla avec la dernière douceur, reconnaissant que lui-même avait eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnaissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah ! je me connais maintenant, dit-il, et j'éprouve sensiblement que j'ai deux âmes, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte, quand vous venez à mon secours, et que vous me parlez ; je cède à l'autre, et je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, et rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparait à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Mèdes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignaient la colère et la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avait fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leurs pays, avait répandu partout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, et grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trêve et de traité, par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, et s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de son arrivée, et pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, et qui allait encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui était resté



de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui était fort nombreuse et fort leste. A cette vue la jalousie et le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, et laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison ; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, et d'un inviolable attachement à sa personne et à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, et entra parfaitement dans ses bonnes grâces. Il s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part et d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses et des Mèdes, qui attendaient avec inquiétude et tremblement de quelle façon se terminerait cette entrevue. A l'instant Cyaxare et Cyrus remontèrent à cheval ; et alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avait fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, et les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avait dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer, et lui faire des présents, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, et commença à reconnaître que Cyrus ne lui avait point débauché ses sujets, et que les Mèdes ne lui étaient pas moins affectionnés qu'auparavant.

*Continuation de la Guerre. Prise de Babylone ; nouvelles Conquêtes. Mort de Cyrus.*

DANS le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis était encore plus nombreuse qu'elle ne l'avait été dans la première campagne, et l'Egypte seule leur avait fourni plus de cent vingt mille hommes. Leur rendez-vous était à Thymbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, et après être descendu dans un détail surprenant, que Xenophon rap-



porte fort au long, songéa à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, et demeura avec la troisième partie des Mèdes seulement, pour ne pas laisser son pays entièrement degarni.

Abradate, Roi de la Susiane, se préparant à prendre son armure, Panthée sa femme lui vint présenter un casque, des brassars, et des bracelets, tout cela d'or massif, avec une cotte d'armes de sa hauteur plissée par en bas, et un grand panache de couleur de pourpre. Elle avait fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une manière digne de sa naissance, et digne de l'idée qu'elle avait tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été sa prisonnière, et comme telle destinée pour lui ; mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis point vue livrée à des conditions honteuses. Il m'a gardée comme il aurait gardé la femme de son propre frère ; et je lui ai bien promis que vous sauriez reconnaître un telle grâce. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate, en levant les yeux vers le ciel, fais que je paraisse aujourd'hui digne mari de Panthée, et digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il était, et le suivit quelque tems à pié ; après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence, tout se prépara au combat. Après les prières publiques et générales, Cyrus fit des libations en particulier, et pria encore de nouveau le Dieu de ses pères de vouloir être son guide, et de venir à son secours. Ayant entendu un coup de tonnerre, *Nous te suivons, souverain Jupiter*, s'écria-t-il ; et à l'instant même s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassait de beaucoup celle des Perses, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite et à gauche, dans le dessein d'envelopper l'armée de Cyrus, et de l'assaillir en même tems par plusieurs endroits. Il s'y attendait, et n'en fut pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes ; et lui qui en toute autre occasion était si



modeste et si éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parlait d'un ton ferme et décisif : Suivez-moi, leur disait-il, à une victoire assurée ; les Dieux sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, et fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donna le signal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'était avancée sur le flanc droit de son armée ; et l'ayant prise elle-même en flanc, la mit en désordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, et de si loin que les chevaux l'aperçurent, ils renversèrent par terre ceux qui les montaient. Les chariots armés de faux achevèrent d'y mettre la confusion. Cependant Abradate qui commandait les chariots placés à la tête de l'armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude, et furent mis en désordre. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, et les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouvèrent fort incommodés des flèches qu'on leur tirait de ces tours roulantes, et les bataillons de l'arrière-garde des Perses s'avancant l'épée à la main, empêchèrent les gens de trait de passer plus avant, et les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite toute ce qui s'était présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avaient lâché le pié, et jugeant bien que les Egyptiens ne cesseraient de gagner toujours du terrain, il résolut de les aller prendre par derrière, et en un instant ayant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les chargea rudement. La cavalerie survint en même tems, et poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés, fesaient face partout, et se défendaient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus, admirant leur valeur, et ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs alliés les avaient abandonnés. Ils



les acceptèrent, et servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes, où Cyrus le suivit dès le lendemain, et se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De là il marcha droit vers Babylone, et subjuga en passant la grande Phrygie et la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, et qu'il en eut examiné avec soin la situation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il était impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuser tout autour de la ville des fossés fort larges et fort profonds, pour empêcher, disait-il, que rien ne pût y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvaient s'empêcher de rire du dessein qu'il avait pris de les assiéger ; et comme ils se voyaient des vivres pour plus de vingt ans, ils se moquaient de toute la peine qu'il se donnait. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devait célébrer une grande solennité, dans laquelle tous les Babyloniens passaient la nuit entière à boire et à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, et la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissait au fleuve, et à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal, et laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrèrent jusques dans le palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit, sur les nouvelles de la prise de la ville et de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers, que ceux qui voudraient avoir la vie sauve demeuraient dans leurs maisons, et lui envoyassent leurs armes : ce qui fut fait sur le champ. Voilà ce que coûta à ce Prince la prise de la ville la plus riche et la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les Dieux de l'heureux succès qu'ils venaient de lui accorder ; il rassembla ses principaux officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachement pour sa personne, et distribua des récompenses dans toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de



conserver ce qu'ils avaient acquis, était de persévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'était pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il serait honteux de se laisser vaincre par les attrait de la volupté : Qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il fallait maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui était observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples, et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connaissait, différentes parties et différents soins du gouvernement ; mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'était proprement le devoir et l'occupation d'un Roi, et que de là dépendait sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avait dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendaient compte de tout ce qui s'y passait ; on les appelait les *yeux* et les *oreilles* du Prince. Il était attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguaient par leur mérite, et qui excellaient en quelque chose que ce fût. Il préférait infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine et la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante et salutaire. Il savait que les loix peuvent beaucoup contribuer au réglemeut des mœurs ; mais, selon lui, le Prince devait être par son exemple une loi vivante ; et il ne croyait pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avait plus de lumière et plus de vertu que ses sujets. La libéralité lui paraissait une vertu véritablement royale ; mais il faisait encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les



cœurs et à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner ; outre que, d'aimer plus que les autres à donner, quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante, que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaliser à ses sujets. Mais ce qu'il préférait à tout, était le culte des Dieux, et le respect pour la religion ; persuadé que quiconque était sincèrement religieux et craignant Dieu, était en même tems bon et fidèle serviteur des Rois, et inviolablement attaché à leur personne, et au bien de l'état.

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare, à qui il fit de grands présens, et lui marqua qu'il trouverait à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudrait y aller, et qu'il devait regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avait point d'enfans mâle, lui offrit sa fille en mariage, et la Médie pour dot. Il fut fort sensible à une offre si avantageuse, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son père et de sa mère ; laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission, et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de père et de mère tous les enfans, quelque âge qu'ils puissent avoir, et à quelque degré de puissance et de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa donc cette Princesse, à son retour de Perse ; et la mena avec lui à Babylone, où il avait établi le siège de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit qu'il s'y trouva cent vingt mille chevaux, deux mille chariots armés de faux, et six cent mille hommes de pié. Il se mit en campagne avec cette nombreuse armée, et subjuga toutes les nations qui sont depuis la Syrie jusqu'à la mer des Indes ; après quoi il tourna vers l'Égypte, et la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud ; trois mois à Suse, pendant le printems ; et deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement

de sa monarchie. Cambyse et Mandane étaient morts il y avait déjà longtems, et lui-même était fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, et les Grands de l'empire ; et après avoir remercié les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avaient accordées pendant sa vie, et leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, et pour sa patrie, il déclara Cambyse, son fils aîné, son successeur, et laissa à l'autre plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un et à l'autre d'excellens avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes était le respect pour les Dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin de se faire et de se conserver de fidèles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

---

## SECONDE GUERRE PUNIQUE.

*Commencement de la Guerre, et heureux succès d'Annibal.*

LE commencement de la seconde guerre Punique, à ne la considérer qu'à la date des tems, fut la prise de Sagonte par Annibal, et l'irruption qu'il fit sur les terres des peuples situés au-delà de l'Ebre, et alliés du peuple Romain ; mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vu enlever la Sicile et la Sardaigne, par des traités auxquels la seule nécessité des tems et le mauvais état de leurs affaires les avaient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avait formé depuis longtems de se venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorsqu'il n'avait encore que neuf ans, il avait fait jurer sur les autels, qu'il se déclarerait ennemi du peuple Romain dès qu'il serait en âge de le faire, entra dans toutes ses vues, et fut l'héritier de sa haine contre les Romains, aussi bien que de son courage. Il prépara tout de loin pour ce grand dessein ; et quand il se crut en état de l'exécuter, il le fit éclorre par le siège de Sagonte. Soit paresse et lenteur, soit prudence et sagesse, les Romains consumèrent le tems



en différentes ambassades, et laissèrent à Annibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il sut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, et laissé son frère Asdrubal en Espagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre-vingt dix mille hommes de pié, et dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obstacles ne furent point capables de l'effrayer, ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le passage des Alpes, rempli de tant de difficultés, tout céda à son ardeur et à sa constance infatigable. Vainqueur des Alpes, et en quelque sorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avait résolu de rendre le théâtre de la guerre. Ses troupes étaient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pié, et six mille chevaux ; mais elles étaient pleines de courage et de confiance.

Une rapidité si inconcevable étonna et déconcerta les Romains. Ils avaient compté de faire la guerre au dehors, et qu'un de leurs Consuls tiendrait tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre irait droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il fallut changer de mesures, et songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion, Consul, qui croyait Annibal encore dans les Pyrénées, lorsqu'il avait déjà passé le Rhône, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre, et l'attaquer à la descente des Alpes ; et cependant il envoya son frère Cneius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

La première bataille se donna auprès de la petite rivière du Tesin. Les Carthaginois remportèrent la victoire. Le Consul Romain fut blessé dans le combat ; et son fils, âgé pour lors à peine de 17 ans, lui sauva la vie. C'est le même qui vainquit dans la suite Annibal, et qui fut surnommé l'Africain.

Sur la première nouvelle de cette défaite, Sempronius l'autre Consul, qui était en Sicile, accourut promptement par l'ordre du Sénat au secours de son collègue, qui n'était pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espérait en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passait dans le camp des Romains, et ayant exprès



lâissé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près de la rivière de Trébie. Il avait placé son frère Magon en ambuscade dans un lieu fort favorable, et avait fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre le faim et contre le froid, qui était alors extrême. On n'avait songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées, et mises en fuite ; et Magon étant sorti de son ambuscade en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du tems et de ses premières victoires, allait toujours en avant, et s'approchait de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promptement près de l'ennemi, il lui fallut passer un marais, où son armée essuya des fatigues incroyables, et où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Consuls qu'on avait nommés depuis peu, était parti de Rome. C'était un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, et dont la fierté naturelle s'était beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat, et par la faveur déclarée du peuple. On jugeait aisément qu'il se laisserait aller à son génie impétueux et bouillant ; et Annibal, pour seconder encore son penchant, ne manqua pas de piquer et d'irriter sa témérité par les dégâts et les ravages qu'il fit faire à sa vue dans toutes les campagnes. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le Consul au combat, malgré les remontrances de tous les officiers, qui le priaient d'attendre son collègue. Le succès fut tel qu'ils avaient prévu. Quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur chef, et rendirent célèbre à jamais par leur sanglante défaite le Lac de Thrasymène.

### *Fabius Dictateur.*

CETTE triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome, y jetta une grande alarme. On s'attendait à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir donné les ordres nécessaires pour la sûreté de la ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hazarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien assuré du succès. Il conduisait ses troupes par des hauteurs, sans



perdre de vue Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains ; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échapper. Il tenait exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourrages, où il ne les envoyait qu'avec de fortes escortes. Il n'engageait que de légères escarmouches, et avec tant de précaution, que ses troupes y avaient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendait insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avait ôtée, et le mettait en état de compter comme autrefois sur son courage et sur son bonheur. L'ennemi s'aperçut bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avaient enfin trouvé un chef capable de tenir tête à Annibal ; et celui-ci comprit dès-lors qu'il n'aurait point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives et hardies, mais une conduite prudente et mesurée.

Minucius, général de la cavalerie des Romains, souffrait avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la sage conduite de Fabius. Emporté et violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessait de décrier le Dictateur : Il le traitait d'homme irrésolu et timide, au lieu de prudent et de circonspect qu'il était, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchaient le plus, et par un artifice qui ne réussit que trop souvent, il établissait sa réputation en ruinant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues et ses cabales auprès du peuple, il vint à bout de faire égaliser son autorité à celle de Dictateur, ce qui était sans exemple. Fabius, bien persuadé que le peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égalait pas de même dans l'art de commander, souffrit cette injure avec une moderation, qui fit bien voir qu'il n'était pas moins invincible à ses citoyens qu'à ses ennemis.

Minucius, en conséquence de l'égalité du pouvoir qu'on venait de mettre entre lui et Fabius, lui proposa de commander chacun leur jour, ou même un plus long espace de tems. Fabius refusa ce parti, qui exposait toute l'armée au danger, pendant le tems qu'elle serait commandée par Minucius ; et il aima mieux partager les troupes pour se mettre en état de conserver au moins la partie qui lui serait échue.



Ce que Fabius avait prévu arriva bientôt. Son collègue, avide et impatient de combattre, avait donné tête baissée dans des embûches que lui avait dressé Annibal, et son armée allait être entièrement défaite. Le Dictateur, sans perdre de tems en d'inutiles reproches, "Marchons," dit-il à ses soldats, "au secours de Minucius, et arrachons aux ennemis la victoire, et à nos citoyens l'aveu de leur faute." Il arriva fort à propos, et obligea Annibal de sonner la retraite. Ce dernier en se retirant disait, "que cette nuée, qui depuis longtems paraissait sur le haut des montagnes, avait enfin crevé avec un grand fracas, et causé un grand orage."

Un service si important, et placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, et lui fit reconnaître sa faute. Pour la réparer sans délai, il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius, et l'appellant son père et son libérateur, lui déclara qu'il venait se remettre sous son obéissance, et qu'il cassait lui-même un décret dont il se trouvait plus chargé qu'honoré. Les soldats de leur côté en firent autant, et ce ne furent plus de part et d'autre qu'embrassements et marques de la reconnaissance la plus vive ; et le reste de ce jour, qui avait pensé être si funeste à la république, se passa dans la joie et les divertissemens.

### *Bataille de Cannes.*

L'ACTION la plus célèbre d'Annibal, et qui devait, ce semble, renverser pour toujours la puissance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avait nommé à Rome pour Consuls L. Æmilius Paulus et C. Terentius Varron. Ce dernier, d'une basse et vile naissance, par les grands biens que son père lui avait laissés, et par son adresse à gagner les bonnes grâces du peuple en se déclarant contre les Grands, avait trouvé le moyen de parvenir au consulat sans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démesurée et d'une estime de lui-même sans bornes. Il disait hautement, "que le moyen de perpétuer la guerre, était de mettre des Fabius à la tête des armées ; que pour lui, dès le premier jour qu'il verrait l'ennemi, il saurait bien la terminer." Son collègue, qui savait que la témé-



rité, outre qu'elle est destituée de raison, avait toujours été jusques-là très-malheureuse, pensait bien autrement. Fabius le voyant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces sentimens, et lui répéta bien des fois, que le seul moyen de vaincre Annibal était de temporiser, et de traîner la guerre en longueur. “ Mais, ” lui dit-il, “ les citoyens, encore “ plus que les ennemis, travailleront à vous rendre ce “ moyen impraticable. Vos soldats en cela conspire- “ ront avec ceux des Carthaginois ; Varron et Annibal “ penseront de même sur ce point. Il faut que vous “ seul teniez tête et résistiez à ces deux chefs. Le “ moyen de le faire, c'est de demeurer ferme contre “ les bruits et les discours populaires, et de ne vous “ laisser ébranler ni par la fausse gloire de votre col- “ lègue, ni par la fausse honte dont on tâchera de vous “ couvrir. Souffrez, qu'au lieu d'homme précautionné, “ circonspect, et habile dans le métier de la guerre, “ on vous fasse passer pour un chef timide, lent, sans “ connaissance de l'art militaire. J'aime mieux vous “ voir craint par un ennemi sage, que loué par des ci- “ toyens imprudens.”

Chez les Romains, en tems de guerre, on levait chaque année quatre légions, dont chacune était composée de quatre mille hommes de pié, et de trois cens cavaliers. Les alliés, c'est-à-dire les peuples voisins de Rome, fournissaient un pareil nombre de fantassins, avec le double et quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageait ces troupes entre les deux Consuls, qui fesaient la guerre séparément, et en différens pays. Ici, comme l'affaire était décisive, les deux Consuls marchèrent ensemble, et le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, et les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, et de cent de cavalerie.

Le fort de l'armée d'Annibal était dans la cavalerie ; c'est pourquoi L. Paulus voulait éviter de combattre en rase campagne. D'ailleurs, les Carthaginois manquaient absolument de vivres, et ne pouvaient pas encore subsister dix jours dans le pays, de sorte que les troupes Espagnoles étaient près de se débander. Les armées furent quelques jours à se regarder ; enfin, après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de son collègue, engagea la bataille près du



petit village de Cannes. Le terrain était fort favorable aux Carthaginois ; et Annibal, qui savait profiter de tout, avait rangé ses troupes de sorte que le vent Vulturne, qui se lève dans un certain tems réglé, devait souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, et les inonder de poussière. La victoire fut longtems disputée, et tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Consul L. Paulus fut blessé à mort, et plus de cinquante mille hommes demeurèrent sur la place, parmi lesquels était l'élite des officiers. Varron, l'autre Consul, se retira à Venouse avec soixante et dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des généraux Carthaginois, voulait que sans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il fallait prendre du tems pour délibérer sur cette proposition : “ Je vois bien,” dit Maharbal, “ que les Dieux n'ont pas donné au même homme tous les talens à la fois. Vous savez vaincre, Annibal ; mais vous ne savez pas profiter de la victoire.” En effet, plusieurs croient que ce délai sauva Rome et l'Empire.

Il est aisé de comprendre quelle fut la consternation à Rome, quand cette funeste nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le secours des Dieux par des prières publiques et par des sacrifices, les Magistrats, rassurés par les sages conseils, et par la ferme contenance de Fabius, donnèrent ordre à tout, et pourvurent à la sûreté de la ville. On leva sur le champ quatre légions, et mille cavaliers, en accordant dispense d'âge à plusieurs qui n'avaient pas dix-sept ans. Les alliés firent aussi de nouvelles levées. Dix officiers Romains, qu'Annibal avait laissé sortir sur leur parole, arrivèrent à Rome, pour demander qu'on rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la republique de soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine, qui punissait sans pitié quiconque se rendait volontairement à l'ennemi ; et elle aima mieux armer des esclaves, qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, et des prisonniers qui étaient arrêtés pour dettes ou pour crimes, qui montèrent jusqu'à six mille ; *l'honnête*, dit l'historien, cédant à *l'utile* dans ces tristes conjonctures.



A Rome, le zèle des particuliers et l'amour du bien public éclatèrent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des alliés. Les défaites précédentes n'avaient pu ébranler leur fidélité; mais ce dernier coup, qui selon eux devait abattre l'Empire, les renversa, et plusieurs se rangèrent du côté du vainqueur. Cependant, ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'alliés, ne purent porter le peuple Romain à entendre parler d'accommodement. Loin de perdre courage, jamais il ne fit paraître tant de grandeur d'âme; et lorsque le Consul, après une si grande défaite, dont il avait été la principale cause, revint à Rome, tous les Corps de l'Etat allèrent au devant de lui, et lui rendirent grâces de ce qu'il *n'avait point désespéré de la République*; au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrâce, il n'y avait point de supplice auquel un général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hiver, leur devint bien funeste. Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avaient pu vaincre, fut entièrement énervé par les délices de Capoue; où les soldats se plongèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étaient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connoisseurs, fut plus grande que celle qu'il avait commise, en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes: Car ce délai pouvait paraître n'avoir que différé la victoire; au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. Ainsi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avait été pour les Romains.

---

## DU LUXE DE LA TABLE.

IL fut porté à Rome dans les derniers tems de la république, à un excès qui paraît à peine croyable; et sous les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'était pratiqué jusques-là.

Luculle, qui d'ailleurs avait d'excellentes qualités, crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes et des combats celle de la magnifi-

cence, et il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtimens et pour ses jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il voulait que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître d'hôtel s'excusait un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avait point de compagnie : " Ne savais-tu pas," lui dit-il, " que Luculle devait manger aujourd'hui chez Luculle ?" Ciceron et Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disait de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, et s'assurer par eux-mêmes de ce qui en était. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à dîner, et ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la salle d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude et une opulence qui surprit et effraya les conviés. Ils ne savaient pas que *la salle d'Apollon* était le mot du guet, et signifiait que le festin devait monter à cinquante mille drachmes.

Si la bonne chère et le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Luculle était le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, et même qu'elle folie il y avait à faire consister son honneur et sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisait pour lui seul des dépenses énormes et insensées ? Voilà pourtant de quoi il se repaissait.

Voici une autre espèce de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisait rôtir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devait être fort grand ; ce n'en était point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il était à Alexandrie, il fallait que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairait au maître de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquises, cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance et à la fureur : un plat composé de langues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers ; plusieurs perles d'un prix infini fondues, et



infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste et de luxe, qui deshonnorent l'humanité, opposons la modestie et la frugalité d'un Caton, l'honneur de son siècle et de sa république ; je parle de l'ancien, surnommé ordinairement le Censeur. Il se glorifiait de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ses ouvriers et de ses domestiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour son souper qui passât trente sesterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent. Il avait appris, disait-il, à vivre ainsi, par l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chassa Pyrrhus d'Italie, et qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avait habitée dans le pays des Sabins, était voisine de celle de Caton, et par cette raison il le regardait comme un modèle que le titre de voisinage devait encore lui rendre plus respectable. C'est ce Curius que les ambassadeurs des Samnites trouvèrent dans une maison petite et pauvre, assis au coin de son feu où il faisait cuire des racines ; et qui refusa avec hauteur leurs présens, ajoutant, que quiconque se pouvait contenter d'un tel repas, n'avait pas besoin d'or ; et que pour lui, il estimait plus honorable de commander à ceux qui avaient de l'or, que de l'avoir soi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle ; mais ils en faisaient une si profonde sur plusieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fussent au comble des richesses et de la puissance, qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste empire, et qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs ; ils croyaient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-dessus de la corruption de leur siècle, ils se rapprocheraient de ces vénérables modèles de l'antiquité, formés sur les règles de la raison la plus pure, et sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chère, et qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie et la frugalité des anciens. C'est par ses vertus qu'il arrêta le cours du luxe public et des dépenses excessives, surtout celles de la table.

Et ce désordre, qui avait paru à Tibère au-dessus de tout remède, qui s'était infiniment accru depuis sous les mauvais princes, et que les loix, armées de toute la terreur des peines, n'avaient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété et de sa simplicité, et au désir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même et deshonna le luxe et la mollesse, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui était venu tout parfumé pour l'en remercier, et en ajoutant : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail.*

---

## AVENTURES DE TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

---

### LIVRE PREMIER.

*Télémaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'île de la Déesse Calypso, qui regrettait encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos, et à Lacédémone ; son naufrage sur la côte de Sicile ; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise ; le secours que Mentor et lui donnerent à Aceste dans une incursion de barbares, et le soin que ce Roi eut de reconnaître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.*

CALYPSO\* ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. † Dans sa douleur elle se trouvait malheureuse d'être

---

\* Calypso, Déesse, fille d'Atlas et de Thétis, était Reine de l'île Ogygie, où elle reçut Ulysse après son naufrage. Son nom vient du verbe *καλύπτειν*, cacher, et signifie *Déesse du secret* ; ce qui marque, ou qu'Ulysse, s'est encore perfectionné chez Calypso dans l'art de dissimuler, qu'il possédait déjà ; ou simplement, qu'il y est demeuré caché long-tems, sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

† Ulysse, fils de Laerte et d'Anticlée, était Roi d'Ithaque. Il épousa Penelope fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après la



immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant. Les nymphes, qui la servaient, n'ôsaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordait son île.\* Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, lui faisaient rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes, et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux. Tout à coup elle aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flotant sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paraissait âgé; l'autre, quoique jeune, ressemblait à Ulysse. Il avait sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'était Télémaque, fils de ce héros; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui était cet homme vénérable, dont Télémaque était accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; et Minerve, qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor,† ne voulait pas

siège de Troie, il erra dix ans sur les mers, avant que de revoir sa patrie; et ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jeta contre les rochers de l'île Ogygie. Calypso l'y retint sept ans, souhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvait se consoler de son départ, dont elle attribuait l'ordre à la jalousie des autres Dieux. *Homère, Odysse, liv. v.*

\* L'île Ogygie, appelée aussi *Gaulos*, est un peu au-dessus de Melite ou Malte, entre le rivage d'Afrique et le promontoire de Sicile appelé *Pachine*. Il ne faut pas la confondre avec l'île de Caude ou Gaude, qui est voisine de Crète.

† Mentor était un des amis d'Homère, qui, pour éterniser son nom, l'a placé dans l'Odyssee par reconnaissance, parce qu'ayant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, et se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de soin de lui. Homère en fait un des plus fidèles amis d'Ulysse, et celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avait confié le soin de sa maison. L'auteur de Télémaque continue la même fiction; et comme cet ouvrage était destiné à l'instruction du Duc de Bourgogne, dont il était précepteur, il dit que Mentor était Minerve



être connu de Calypso. Cependant Calypso se rejouissait d'un naufrage, qui mettait dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, et sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchait de couvrir, sous ces paroles menaçantes, la joie de son cœur, qui éclatait malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit, O vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez vous insensible au malheur d'un fils, qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc votre père que vous cherchez ? reprit la Déesse. Il se nomme Ulysse, dit Télémaque. C'est un des rois qui ont, après un siège de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce, et dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Penelope sa femme, et moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est : mais, que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; et si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvait rassasier ses yeux en le regardant, et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père, mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délasser de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous serez ma con-

---

elle-même déguisée sous la forme de ce vieillard, pour donner plus de poids à ses préceptes, qui sont dignes en effet de la plus haute sagesse.



solation dans cette solitude, et je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivait la Déesse, environnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevait de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admirait l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flotante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce; le feu qui sortait de ses yeux, et la douceur qui tempérerait cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte était taillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles et de coquilles. Elle était tapissée d'une jeune vigne, qui étendait également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le crystal. Mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là on voit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse était sur le penchant d'une colline. De là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyait une rivière, où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris, et de hauts peupliers, qui portaient leurs têtes superbes jusques dans les nues. Les

divers canaux, qui formaient ces îles, semblaient se jouer dans la campagne. Les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avaient une eau paisible et dormante ; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevait de loin des collines et des montagnes, qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampres verts, qui pendaient en festons. Le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres couvraient la campagne, et en faisaient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Reposez-vous ; vos habits sont mouillés ; il est tems que vous en changiez. Ensuite nous vous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demeurait. Les nymphes avaient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur se répandait de tous côtés ; et elles y avaient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avait destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçait celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit, d'un ton grave : Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire. La gloire n'est due qu'à un cœur, qui sait souffrir la peine, et fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr, plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée ; mais quelle faveur du



Ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette Déesse ou cette mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux. Craignez ses trompeuses douceurs, plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Le naufrage et le mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. Le jeunesse est présomptueuse. Elle se promet tout d'elle-même. Quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre. Elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs. Craignez ce poison caché. Defiez-vous de vous-même, et suivez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendait. Les nymphes, avec leurs cheveux tressés et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyait aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avaient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avaient percées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar coulait de grands vases d'argent dans des tassés d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, et que l'automne répand sur la terre. En même tems quatre jeunes nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les géants ; puis les amours de Jupiter et de Semélé, la naissance de Bacchus, et son éducation conduite par le vieux Silène, la course d'Atalante et d'Hippomène, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides. Enfin la guerre de Troie fut aussi chantée ; les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appellait Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes, qui coulèrent le long de ses joues, donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvait manger, et qu'il était saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les



Lapithes, et la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer Eurydice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi : Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette île, sans être puni de sa témérité ; et votre naufrage même ne vous garantirait pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimais. Votre père a eu le même bonheur que vous. Mais, hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette île. Il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie, lui fit rejeter tous ces avantages.\* Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête. Son vaisseau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui. Consolerez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour montrer combien Ulysse avait été heureux auprès d'elle. Elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polyphème, † et chez Antiphates Roi des Lestrigons. ‡ Elle n'oublia pas ce qui lui était arrivé

\* La cause de son impatience était son amour pour sa femme Penelope, dont l'image l'occupait nuit et jour. Il l'aimait si éperdument, qu'il contrefit l'insensé, pour ne pas aller au siège de Troie ; mais sa ruse fut découverte.

† On peut voir dans le 9<sup>me</sup> livre de l'Odyssée la description de cette caverne, qui était dans la Sicile : comment Ulysse et ses compagnons s'y trouvèrent enfermés : de quelle manière ils crevèrent l'œil au géant Polyphème, après avoir lié ses forces par le vin ; et comment ils en sortirent en se liant eux-mêmes sous le ventre des plus forts beliers de son troupeau.

‡ Les Lestrigons fesaient leur demeure dans la ville de Lamus, anciennement Formies, sur la côte de la Campanie ; on croit qu'ils avaient auparavant habité la Sicile. Leur nom signifie *dévorateur*, étant tiré de *lahama*, qui veut dire *dévoré*. Ulysse perdit chez eux quelques-uns de ses compagnons, qui furent dévorés par ces peuples. *Odyss.* liv. x.



dans l'île de Circé fille du Soleil,\* et les dangers qu'il avait courus entre Scylle et Charybde.† Elle représenta la dernière tempête que Neptune avait excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il était péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'île des Phéaciens.‡

Télémaque, qui s'était d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, et la sagesse des conseils que Mentor venait de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laissez-moi en ce moment pleurer mon père. Vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage. Elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connaître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avait fait naufrage, et par quelles aventures il était sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, serait trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa long-tems. Enfin il ne put lui résister, et il parla ainsi.

J'étais parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siège de Troie, des nouvelles

\* L'île de Circé s'appellait *Æœa*, ou *Circæi*, qui est une montagne fort voisine de Formies : Homère l'appelle une île, parce que la mer et les marais qui l'entourent en font une presque-île. Les compagnons d'Ulysse y furent changés en pourceaux. *Odyss.* liv. xii.

† Scylle et Charybde sont deux roches placées à l'entrée du détroit de la Sicile, du côté de Pelore ; la première sur la côte d'Italie, et la seconde sur celle de Sicile. C'étaient anciennement des écueils fort dangereux à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avait alors, mais on s'en moque aujourd'hui que la navigation est beaucoup plus perfectionnée. Ulysse y perdit encore six de ses compagnons. *Ibid.*

‡ L'île des Phéaciens est Corcyre ou Corfou, appelée anciennement *Scherie*. Elle est vis-à-vis du continent d'Epire. Les Phéaciens l'avaient nommé *Scherie* de *schara*, qui signifie lieu de négoce.

de mon père. Les amants de ma mère Penelope furent surpris de mon départ.\* J'avais pris soin de le leur cacher, connaissant leur perfidie. Nestor,† que je vis à Pylos, ni Ménélas,‡ qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père était encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avais oui dire que mon père avait été jetté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposait à ce téméraire dessein. Il me représentait d'un côté les Cyclopes, géants monstrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre, la flotte d'Enée et des Troyens, qui étaient sur ces côtes. Ces Troyens, disait-il, sont animés contre tous les Grecs ; mais surtout ils répandraient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuait-il, en Ithaque ; peut-être que votre père, aimé des Dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étaient salutaires. Mais je n'étais pas assez prudent pour les écouter. Je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenais contre ses conseils ; et les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devait servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parlait, Calypso regardait Mentor. Elle était étonnée : elle croyait sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvait démêler ses pensées confuses. Ainsi elle demeurait pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :—

---

\* L'extrême beauté de Penelope avait attiré auprès d'elle plusieurs princes, qui prétendaient l'épouser, croyant Ulysse mort.

† Nestor, fils de Nelée et de Chloride, fut un des rois qui allèrent au siège de Troie ; il y mena une flotte de XC vaisseaux.

‡ Ménélas était fils d'Atrée et d'Æurope : il avait épousé Helène, fille de Jupiter et de Leda, dont l'enlèvement fut cause de la guerre de Troie.



Nous eûmes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étaient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étaient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avait empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire. C'était lui qui m'encourageait. Je sentais qu'il m'inspirait une force invincible. Il donnait tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote était troublé. Je lui disais : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? Oh ! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en souriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il suffit que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être un autrefois plus modéré dans vos desirs ; mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre : Mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent. Mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençait à s'éclaircir, et où les Troyens nous voyant de près, n'auraient pas manqué de nous reconnaître, il remarqua un de leurs vaisseaux, qui était presque semblable au nôtre, et que la tempête avait écarté ; la poupe en était couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables. Il les at-



tacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourraient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passâmes au milieu de leur flotte. Ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avaient crus perdus. Nous fûmes mêmes contraints par la violence de la mer d'aller assez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière ; et pendant que les vents impétueux les poussaient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n'était guères moins funeste que la flotte qui nous faisait fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis de Grecs ; c'était là que regnait le vieux Aceste\* sorti de Troie. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venaient s'emparer de leurs terres. Ils brulent notre vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons ; ils ne réservent que Mentor et moi, pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étaient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos, et notre mort n'était retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on saurait que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main jugeait les peuples, et se préparait à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère, quel était notre pays, et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hesperie, et notre patrie n'est pas loin de là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachaient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt

---

\* Aceste, fils de Crinise, fleuve de Sicile, et d'Egeste, dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchise et Enée lorsqu'ils allaient en Italie. *Virgil, Æneid, liv. 5.*



voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernaient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O roi ! faites nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque fils du sage Ulysse roi des Ithaciens : je cherche mon père dans toutes les mers ; si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurais supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il fallait faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avaient renversé la ville de Troie. O fils d'Ulysse ! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte ; vous, et celui qui vous mène, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise.\* Leur sang, disait-il, sera agréable à l'ombre de ce héros : Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avait de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menait sur le tombeau d'Anchise : on y avait dressé deux autels, où le feu sacré était devant nos yeux ; on nous avait couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvait garantir notre vie. C'était fait de nous, quand Mentor demandant tranquillement à parler au roi, lui dit :—

O Aceste ! si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des Dieux, me fait connaître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqués par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir : mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne.

---

\* Le tombeau d'Anchise était sur le Mont Eryce ; ce furent Aceste et Enée qui l'y ensevelirent.

Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours ; si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disait avec une assurance qu'il n'avait jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même tems il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avait menacé. On ne voyait de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants les larmes aux yeux, qui se retiraient dans la ville. Les bœufs mugissants et les brebis bêlantes venaient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvaient trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'était de toutes parts des bruits confus de gens, qui se poussaient les uns les autres, qui ne pouvaient s'entendre, qui prenaient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couraient sans savoir où tendaient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginaient que Mentor était un imposteur, qui avait fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étaient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière ; puis on aperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étaient les Himériens,\* peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d'Agragas, où regne un hiver que les zephyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avaient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fidèles ; les Dieux vous ont envoyés pour nous sauver :

---

\* La ville d'Himère était en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut très florissante pendant cent quarante ans, au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous la conduite d'Annibal, environ quatre cents ans avant J. C.



je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils ; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combatants. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance ; il range les soldats d'Aceste ; il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près ; mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressemblait dans le combat à l'immortelle Egide.\* La mort courait de rang en rang partout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de faibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang ; et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient tremblants, pour se dérober à sa fureur.

Ces barbares, qui espéraient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris et déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyaient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi : il était de mon âge, mais il était plus grand que moi, car ce peuple venait d'une race de géants, qui étaient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisait un ennemi aussi faible que moi ; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir en expirant des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, et poussa les fuyards jusque dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des Dieux. Aceste touché de reconnaissance nous avertit, qu'il craignait tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenaient en Sicile. Il

---

\* L'Egide était le bouclier de Jupiter, ainsi nommé d'un mot Grec, qui signifie *chèvre*, parce que ce Dieu fut nourri par la chèvre Amalthée, et qu'il couvrit ensuite son bouclier de sa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Méduse, dont le seul aspect métamorphosait les hommes en rochers.

nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présents, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyait. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avaient rien à craindre, et qui devaient ramener le vaisseau à Aceste, quand ils nous auraient laissés en Ithaque : mais les Dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservaient à d'autres dangers.

## LIVRE SECONDE.

*Télémaque raconte, qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sesostris, et emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, et la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute, que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie ; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis ; que Termosiris prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avait été autrefois berger chez le Roi Admète ; que Sesostris avait enfin appris tout ce qu'il faisait de merveilleux parmi les bergers ; qu'il l'avait rappelé, étant persuadé de son innocence, et lui avait promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avait replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Bocchoris, qui perit dans un combat contre ses sujets revoltés et secourus par les Tyriens.*

LES TYRIENS, par leur fierté, avaient irrité contre eux le Roi Sesostris, qui régnait en Egypte, et qui avait conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avaient enflé le cœur de ces peuples. Ils avaient refusé de payer à Sesostris le tribut qu'il leur avait imposé en revenant de ses conquêtes ; et ils avaient fourni des troupes à



son frère, qui avait voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sesostris avait résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux allaient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre semblaient fuir derrière nous, et se perdre dans les nues. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner ; mais il n'était plus tems. Leurs voiles étaient meilleures que les nôtres ; le vent les favorisait ; leurs rameurs étaient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai, que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquaient, et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos, voisine de la ville de No. De là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux, arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étaient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchait de son sein, des bergers qui faisaient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux, à tous les échos d'alentour.

Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi ! Il est dans l'abondance ; il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutait-il, ô Télémaque, que vous devez régner, et faire la joie de vos peuples, si jamais les

Dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être ; mais ils sont haïs, détestés : et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondais à Mentor, Hélas ! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous : nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Penelope ; et quand même Ulysse retournerait plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor ; nulle autre pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupaient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignait les maux avant qu'ils arrivassent, ne savait plus ce que c'était que de les craindre dès qu'ils étaient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse ! s'écriait-il : Quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque et Penelope ; vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, et qui, dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvait apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne soit imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accablerait de honte, et lui serait plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-tems.

Ensuite Mentor me faisait remarquer la joie et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptait jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admirait la bonne police de ces villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumait à l'obéissance, au travail,



à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion, le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les Dieux, que chaque père inspirait à ses enfans. Il ne se lassait point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disait-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans la vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'est celui de l'amour. Non seulement on lui obéit ; mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donnerait sa vie pour lui.

Je remarquais ce que disait Mentor, et je sentais renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parlait. Aussitôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thèbes, pour être présentés au Roi Sesostris, qui voulait examiner les choses par lui-même, et qui était fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitait ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la sureté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques ; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du Prince est lui seul comme une grande ville ; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massifs.

Ceux qui nous avaient pris dirent au roi, que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutait chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ses sujets qui avaient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisait ni ne rebutait personne, et ne croyait être roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimait comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevait avec bonté, et voulait les voir, parce qu'il croyait qu'on apprenait toujours quelque

chose d'utile, en s'instruisant des mœurs et des manières des peuples éloignés. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il était sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or ; il était déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté. Il jugeait tous les jours les peuples avec une patience et une sagesse qu'on admirait sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, et à rendre une exacte justice, il se délassait le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savait bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvait lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avait vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse et de ma douleur. Il me demanda ma patrie et mon nom ; nous fûmes étonnés de la sagesse qui parlait par sa bouche. Je lui répondis : O grand Roi ! vous n'ignorez pas le siège de Troie, qui a duré dix ans, et sa ruine, qui a coûté tant de sang à toute la Grèce : Ulysse mon père a été un de principaux rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui est son royaume : je le cherche ; et un malheur, semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père et à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père.

Sesostris continuait à me regarder d'un œil de compassion ; mais voulant savoir si ce que je disais était vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avaient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir ; pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si, au contraire, ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux : car j'aime la Grèce ; plusieurs Egyptiens y ont donné des loix ; je connais la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, et j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.



L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire, avait l'âme aussi corrompue et aussi artificieuse que Sesostris était sincère et généreux. Cet officier se nommait Metophis. Il nous interrogea, pour tâcher de nous surprendre, et comme il vit que Mentor répondait avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion et avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Ils nous sépara, et depuis ce tems-là je ne sus point ce qu'était devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Metophis espérait toujours, qu'en nous questionnant séparément, il pourrait nous faire dire des choses contraires ; surtout, il croyait m'éblouir par ses promesses flatteuses, et me faire avouer ce que Mentor lui aurait caché. Enfin, il ne cherchait pas de bonne foi la vérité ; mais il voulait trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre innocence, et malgré la sagesse du roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les rois sont-ils exposés ! Les plus sages même sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent ; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne savent guères les aller chercher. Au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience, pour contenter les passions de celui qui règne. O ! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans ! il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faisais dans mon malheur, et je me rappelais tout ce que j'avais ouï dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux.—En cet endroit Calypso interrompit Télémaque, disant, Eh bien ! que faites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude ? Télémaque répondit, Mon malheur croissait toujours : je n'avais plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort ; il fallut être esclave, et épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune : il ne me restait plus

aucune espérance, et je ne pouvais pas même dire un mot pour travailler à me delivrer. Mentor m'a dit depuis, qu'on l'avait vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avait suivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux. On y voit des sables brûlants au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes; et on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers, vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées: les vallées sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passais les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusait sans cesse les autres pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommait Butis. Je devais succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendais la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne tremblait; les chênes et les pins semblaient descendre du sommet de la montagne; les vents retenaient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: "Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toujours été heureux, ne sont guères dignes de l'être; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été faible, pauvre, et souffrant comme eux: prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré, et courageux pour vaincre tes passions."

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie et le courage: je ne sentis point cette horreur qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels.



Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme, la sagesse éclairait mon esprit, je sentais une douce force pour modérer toutes mes passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaisèrent enfin le cruel Butis, qui était en autorité sur les autres esclaves, et qui avait voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres, car j'étais accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disais-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violents, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, et l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire ; et qui ne sont point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces pensées roulaient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenait un livre à la main.

Ce vieillard avait un grand front chauve, et un peu ridé, une barbe blanche pendait jusqu'à sa ceinture ; sa taille était haute et majestueuse, son teint était encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçans, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard : il s'appellait Termosiris ; il était prêtre d'Apollon, qu'il servait dans un temple de marbre que les rois d'Égypte avaient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenait était un recueil d'hymnes à l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous nous entretenons ; il racontait si bien les choses passées, qu'on croyait les voir ; mais il les racontait courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes, et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il était gai, complaisant, et la jeunesse la plus enjouée n'a pas tant

de grâce qu'en avait cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimait-il les jeunes gens, lorsqu'ils étaient dociles, et qu'ils avaient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler ; il m'appellait son fils. Je lui disais souvent : Mon père, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée \* ou à Linus, † était sans doute inspiré des Dieux. Il me récitait les vers qu'il avait faits, et me donnait ceux de plusieurs excellens poètes favorisés des Muses. Lorsqu'il était revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenait en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions, venaient le flatter et lécher ses pieds. Les satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui, les arbres mêmes paraissaient émus ; et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accents. Il ne chantait que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il me disait souvent, que je devais prendre courage, et que les Dieux n'abandonneraient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devais, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Apollon, disait-il, indigné que Jupiter par ses foudres troublait le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes, qui forgeaient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussitôt le Mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume fesaient gémir les profondes cavernes de la terre, et les abîmes de la mer. Le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençaient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise ; quoique

---

\* Orphée était fils d'Apollon et de Calliope une des Muses. Il excella dans l'art de jouer de la lyre.

† Linus était aussi fils d'Apollon et de Terpsichore. Il surpassa encore Orphée dans la science de la musique, puisqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enseignait à jouer de la lyre, parce qu'il en jouait mal, ce héros lui cassa la tête avec cet instrument.



boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive suant et couvert de poussière dans l'assemblée des Dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter, s'irritant contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vide fésait de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouait de la flûte, et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusque là ils avaient mené une vie sauvage et brutale ; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantait les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas : puis il chantait les délicieuses nuits de l'Eté, où les zephyrs rafraichissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'Automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'Hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flûtes se virent plus heureux que les rois, et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuyent les palais dorés : les jeux, les ris, les grâces, suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des fêtes. On n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyr, qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce Dieu leur enseignait à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers ; cette vie

leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon : défrichez cette terre sauvage ; faites fleurir comme lui le désert ; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie ; adoucissez les cœurs farouches ; montrez leur l'aimable vertu ; faites leur sentir combien il est doux de jouir, dans la solitude, des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les soucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avait une harmonie divine ; je me sentais ému et comme hors de moi-même pour chanter les grâces dont la nature à orné la campagne. Nous passions les jours entiers, et une partie des nuits, à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étaient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnais des leçons. Il semblait que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage ; tout y était doux et riant ; la politesse des habitans semblait adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris était prêtre. Les bergers y allaient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergères y allaient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, et portant sur leur tête, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice, nous fisions un festin champêtre. Nos plus doux mets étaient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, et les raisins ; nos sièges étaient les gazons ; les arbres touffus nous donnaient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau ; déjà il commençait un carnage af-



freux ; je n'avais en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée, ses yeux paraissent pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue ; je le terrasse. La petite cotte de mailles dont j'étais revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva ; il poussait des rugissemens qui fesaient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers se répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sesostris. Il sut qu'un de ces deux captifs, qu'on avait pris pour des Phéniciens, avait ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimait les muses ; et tout ce qui peut instruire les hommes touchait son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Metophis l'avait trompé par avarice ; il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses, qu'il possédait injustement. O ! qu'on est malheureux, disait-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! Souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux ; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne ; on l'aime si peu, que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit.

Ensuite Sesostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux et des troupes, pour délivrer Penelope de tous ses amans. La flotte était déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirais les coups de la fortune, qui relève tout à coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisait espérer, qu'Ulysse pourrait bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensais aussi en moi-même, que je pourrais encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardais un peu mon

départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sesostris, qui était fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte. Chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écriaient, Jamais l'Egypte n'eut un si bon roi, jamais elle n'en aura de semblable. O Cieux ! il fallait ou ne le point montrer aux hommes, ou ne le leur ôter jamais ! pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sesostris ? Les jeunes gens disaient : l'espérance de l'Egypte est détruite, nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi ; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuraient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouraient en foule. Chacun voulait voir encore une fois le corps de Sesostris, chacun voulait en conserver l'image ; plusieurs voulaient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avait ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son père avait contribué à le rendre si indigne de régner. Il avait été nourri dans la mollesse, et dans une fierté brutale. Il comptait pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui, et qu'il était d'une autre nature qu'eux. Il ne songeait qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avait ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à sucer le sang des malheureux ; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnaient, pendant qu'il écartait avec mépris tous les sages vieillards qui avaient eu la confiance de son père. C'était un monstre, et non pas un roi. Toute l'Egypte gémissait ; et quoique le nom de Sesostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils courait à sa perte, et un prince si indigne du trône ne pouvait long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Peluse, où notre embarquement devait



se faire, si Sesostris ne fût pas mort. Metop'is avait eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nouveau roi ; il m'avait fait renfermer dans cette tour, pour se venger de la disgrâce que je lui avais causée. Je passais les jours et les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Termosiris m'avait prédit, et tout ce que j'avais entendu dans la caverne, ne me paraissait plus qu'un songe. J'étais abîmé dans la plus amère douleur : Je voyais les vagues qui venaient battre le pied de la tour où j'étais prisonnier. Souvent je m'occupais à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étaient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour était bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviais leur sort. Bientôt, disais-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumais ainsi en regrets inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer était couverte de voiles que les vents enflaient ; l'onde était écumante sous des rames innombrables. J'entendais de toutes parts des cris confus : j'apercevais sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couraient aux armes, et d'autres qui semblaient aller au devant de cette flotte qu'on voyait arriver. Bientôt je reconnus, que ces vaisseaux étrangers étaient les uns de Phenicie, et les autres de l'île de Cypre ; car mes malheurs commençaient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avait, par ses violences, causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens, qui avaient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avaient le roi à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple, il paraissait comme le Dieu Mars ; des ruisseaux de sang coulaient autour de lui ; les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais, et écumant, à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir.

Il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussait au hazard, et la sagesse ne modérait point sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis ; ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'était pas qu'il manquât de génie, ses lumières égalaient son courage ; mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses maîtres avaient empoisonné, par la flatterie, son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux ; la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus : il était comme hors de lui-même ; son orgueil furieux en fesait une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un instant ; ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir ; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi, il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-tems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Cypre lui coupa la tête ; et la prenant par les cheveux, il la montra, comme en triomphe, à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête, qui nageait dans le sang, les yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui semblait vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant, que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; et si jamais les Dieux me font régner, je n'oublierai point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Ah ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !



LES AVENTURES  
DE GIL BLAS.

---

---

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

*De la Naissance de Gil Blas, et de son Education.*

BLAS de Santillane, mon père, après avoir long-tems porté les armes pour le service de la monarchie Espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ma mère se fit femme de chambre et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle Chanoine. Il se nommait Gil Pérez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois piés et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire, qu'à faire bonne chère ; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car en me faisant connaître mes lettres il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée ; et à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui ; mais, hélas, le pauvre Gil Pérez ! il n'en avait de sa vie su les premiers principes ; c'était

peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant. Aussi j'ai ouï dire qu'il n'avait point obtenu son benefice par son érudition : il le devait uniquement à la reconnaissance de quelque bonnes religieuses, dont il avait été le discret commissionaire, et qui avaient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître ; il m'envoya chez le Docteur Godinez, qui passait pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendais un peu les auteurs Grecs, et assez bien les poètes Latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens. Je m'adressais quelquefois à des figures Hibernoises, qui ne demandaient pas mieux, et il fallait alors nous voir disputer. Quels gestes, quelles grimaces, quelles contorsions ! nos yeux étaient pleins de fureur, et nos bouches écumantes. On nous devait plutôt prendre pour des possédés, que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là dans la ville la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parcequ'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge. Ho çà, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser ; je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque ; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable, car je mourais d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les



remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très-long tems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui était le seul bien que j'attendais d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville.

## CHAPITRE II.

*Des Alarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; et avec quel homme il soupa.*

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux, que j'avais volés à mon très-honoré oncle. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire, au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étais pas maître de ma joie. Je n'avais jamais vu tant d'argent. Je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout à coup ma mule levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand-chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait ; je regardai ce que ce pouvait être. J'apperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même tems j'entendis une voix lamentable, qui prononça ces paroles : Seigneur passant, de grâce ayez pitié d'un pauvre soldat estropié ; jetez, s'il vous plait, quelques pièces d'argent dans ce chapeau ; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partait la voix. Je vis au pié d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat, qui sur deux bâtons croisés appuyait le bout d'une escopette, qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchait en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court, je serrai promptement mes ducats, je

tirai quelques réaux, et m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les y jettai l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui ; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avait fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étais pas encore à Salamanque, et que je pourrais bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'était sans doute ce qu'il aurait dû faire ; mais il avait songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me coûterait moins ; et il avait plus pensé à cela, qu'aux périls que je pouvais courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avais le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrais à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorais pas le nom des villes par où je devais passer : je m'en étais fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pennaflor, je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommait André Corcuélo ; qu'il avait servi long-tems dans les armées du roi en qualité de sergent, et que depuis quinze mois il avait quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basanée, ne laissait pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je me serais fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venais, où j'allais, et qui j'étais. A



quoi il me fallut répondre article par article ; parce qu'il accompagnait d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisait, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvais me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du dessein et des raisons que j'avais de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement ; car il me représenta là-dessus tous les accidens fâcheux qui pouvaient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyais qu'il ne finirait point. Il finit pourtant, en disant, que si je voulais vendre ma mule, il connaissait un honnête maquignon qui l'achèterait. Je lui témoignai qu'il me ferait plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer et repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvait pas dire beaucoup de bien ; mais quand ç'aurait été la mule du Pape, il y aurait trouvé à redire. Il assurait donc qu'elle avait tous les défauts du monde ; et pour me le mieux persuader, il en attestait l'hôte, qui sans doute avait ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avait fait, et l'attestation du Seigneur Corcuélo, que je croyais homme sincère et bon connaisseur, j'aurais donné ma mule pour rien ; c'est pourquoi je dis au marchand, que je m'en rapportais à sa bonne foi ; qu'il n'avait qu'à priser la bête en conscience, et que je m'en tiendrais à la prisée. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenais par son faible. Ce n'était pas effectivement par son fort ; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour, et qu'il aurait soin de me venir réveiller. Nous convînmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture ; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui chemin faisant se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disait dans la ville. Enfin il allait de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avais point encore vue. Elle me parut assez jolie, et je trouvai ses allures si vives, que j'aurais bien jugé, quand son mari ne me l'aurait pas dit, que ce cabaret devait être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur Ecolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit, dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôtesse et à l'hôte, vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis se tournant de mon côté, et me jettant les bras au cou : Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenait si serré, que je n'avais pas la respiration libre ; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de



l'embrassade, que je lui dis : Seigneur Cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu ? reprit-il sur le même ton : Nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses Sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essayer, au hazard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurais bien connu à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très-volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-tems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il ; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'eus ordonné une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y allait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent ; tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait ; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre se-



conde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas du poisson à nous donner. Le Seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendait avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand ? dit alors mon flatteur, d'un ton de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien-aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentis offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guères à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avait fait sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il, en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaissez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvais me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi ! Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux ! Ah, pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de



te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devaient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, et me mis au lit ; mais je ne pus dormir, et je n'avais pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; et pendant que je m'habillais, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, où la truite n'était pas oubliée ; et non seulement il m'en fallut passer par où il voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables, le parasite, l'hôte, et l'hôtellerie.

### CHAPITRE III.

*De la tentation qu'eut le muletier sur la route : quelle en fut la suite ; et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.*

JE ne me trouvai pas seul avec le muletier. Il y avait deux enfans de famille de Pennaflor, un petit Chantre de Mondonédo qui courait le pays, et un jeune bourgeois d'Astorga qui s'en retournait chez lui avec une jeune personne qu'il venait d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connaissance en peu de tems, et chacun eut bientôt dit d'où il venait et où il allait. La nouvelle mariée, quoique jeune, était si noire et si peu piquante, que je ne prenais pas grand plaisir à la regarder ; cependant sa jeunesse et son embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes grâces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, et il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en en-

trant. Cette maison était plus dans la campagne que dans le bourg, et il en connaissait l'hôte pour un homme discret et complaisant. Il eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement ; mais sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a volé ! J'avais dans un sac de cuir cent pistoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-dessus, et vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime et rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvait être une feinte, parce que nous ne nous connaissions point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas ; nous crûmes de bonne foi qu'on commencerait par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche son salut dans la fuite ; et le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagème produisait l'effet qu'il en avait attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise, et tâcher de profiter de l'occasion ; mais cette Lucrèce des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtait de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, et poussa de grands cris. La patrouille, qui par hasard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connaissait pour un lieu digne de son attention, y entra, et demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantait dans sa cuisine, et qui feignait de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant et ses archers à la chambre de la personne qui criait. Ils arrivèrent bien à propos ; l'Asturienne n'en pouvait plus. Le commandant, homme grossier et brutal, ne vit pas plutôt



de quoi il s'agissait, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa halbarde à l'amoureux muletier, et l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'était guères moins blessée, que de l'action-même qui les lui suggérerait. Ce ne fut pas tout. Il se saisit du coupable, et le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle était, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, et l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé était indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur le champ, et fustiger en sa présence ; puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paraissait point, deux archers, aux frais et dépens du délinquant, escorteraient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères ; et sautant tous les fossés que je trouvais sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allais m'y jeter, et me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au devant de mes pas. Ils crièrent, Qui va là ? et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'approchèrent de moi, et me mettant chacun le pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étais, d'où je venais, ce que je voulais aller faire dans cette forêt, et surtout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avait fait fête, je leur répondis, que j'étais un jeune homme d'Oviédo qui allait à Salamanque ; je leur contai même l'alarme qu'on venait de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avait fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquait ma simplicité, et l'un des deux me dit, Rassure-toi, mon ami ; viens avec nous, et ne crains rien : nous allons te mettre en sûreté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne savais ce que je devais penser de cette rencontre. Je n'en augurais pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disais-je en moi-même, étaient des voleurs, ils m'auraient volé et peut-être assassiné. Il faut que ce soit de bons gentilshommes de ce pays-ci,



qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avais beau regarder de tous côtés ; je n'appercevais ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trape de bois couverte de terre et de broussailles, qui cachait l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jettèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étaient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis baissant la trape avec des cordes qui y étaient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratière.

#### CHAPITRE IV.

##### *Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.*

JE connus alors avec quelle sorte de gens j'étais, et l'on doit bien juger que cette connaissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allais perdre la vie avec mes ducats. Ainsi me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchais déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblais, m'exhortaient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avait une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvaient être à l'aise, mais il n'y avait alors que les deux qui venaient d'arriver. Un vieux nègre, qui paraissait pourtant encore assez vigoureux, s'occupait à les attacher au ratelier. Nous sortîmes de l'écurie, et à la triste lueur de quelques autres lampes, qui semblaient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine, où une vieille femme faisait rôtir des viandes sur des brasiers, et préparait



le souper. La cuisine était ornée des ustensiles nécessaires, et tout auprès on voyait une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) était une personne de soixante et quelques années. Elle avait eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très-ardent ; car le tems ne les avait pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avait un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche, et ses yeux paraissaient d'un très-beau rouge pourpre.

Tenez, dame Léonarda, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étais pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur ; on ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière. Nous t'avons rencontré ; cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'était un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me parais plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil, mais en récompense tu feras bonne chère et bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarda, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étaient pleins, disait-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avait des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine et de soie. J'aperçus dans une autre de l'or et de l'argent, et beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustres de cuivre éclairaient, et qui servait de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommais ; pourquoi j'étais sorti d'Oviédo ; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité, Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon

poste, il faut que tu sois né coëffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance; et rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la Sainte-Hermandad viendraient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu, comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient aperçus; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, et qu'il est fait depuis long-tems. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Arragon, et de presque toute l'Espagne, les Chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des Infidèles, prirent la fuite, et vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye, et dans les Asturies, où le vaillant Don Pélage s'était retiré. Fugitifs et dispersés par pelotons, ils vivaient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuraient dans des cavernes, et les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont servi d'asyle au gens de notre profession. Il est vrai que la Sainte-Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes; mais il en reste encore, et grâces au ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando, je suis chef de la compagnie, et l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

## CHAPITRE V.

*De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.*

COMME le Seigneur Rolando achevait de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'était le lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenaient chargés de butin. Ils apportaient deux mannequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes, et de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui dit, qu'il venait



d'enlever ces mannequins à un épicier de Bénévante, dont il avait aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fût plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarda m'instruisit de ce que j'avais à faire. Je cédaï à la nécessité, puisque mon mauvais sort le voulait ainsi ; et dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avait vanté. J'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grâce, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le capitaine leur conta en peu de mots mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur dit que j'avais du mérite ; mais j'étais alors revenu des louanges, et j'en pouvais entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paraissais né pour être leur échanson ; que je valais cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'était la Ségnora Léonarda qui avait l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymède, je succédaï à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de tems après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs ; qui buvant à proportion qu'ils mangeaient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire ; l'autre rapporte un bon-mot ; un autre crie ; un autre chante : ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène où il mettait inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raisonnables ? Il me vient une pensée.



Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paraît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confiance pour nous divertir. Le lieutenant et les autres, comme s'ils avaient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui était déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, et ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon ayeul maternel vivait encore en ce tems-là. C'était un bon vieillard, qui ne se mêlait plus de rien que de dire son rosaire, et de raconter ses exploits guerriers, car il avait long-tems porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étais sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puériles. Il ne faut pas, disait mon père, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenais ni à lire ni à écrire, mais je ne perdais pas pour cela mon tems. Mon père m'enseignait mille sortes de jeux. Je connaissais parfaitement les cartes, je savais jouer aux dez, et mon grand-père m'apprenait des romances sur les expéditions militaires où il s'était trouvé. Il me chantait tous les jours les mêmes couplets ; et lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venais à les réciter sans faute, mes parens admiraient ma mémoire. Ils ne paraissaient pas moins contents de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avais de tout dire, j'interrompais leur entretien pour parler à tort et à travers. Ah, qu'il est joli ! s'écriait mon père, en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accablait aussitôt de caresses, et mon grand-père en pleurait de joie. Je faisais aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnaient tout, ils m'adoraient. Cependant j'entrais déjà dans



ma douzième année, que je n'avais point encore eu de maître. On m'en donna un ; mais il reçut en même tems des ordres précis, de m'enseigner sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne me fut pas fort salutaire ; car ou je me moquais des menaces de mon précepteur, ou bien les larmes aux yeux, j'allais m'en plaindre à ma mère ou à mon ayeul, et je leur faisais accroire qu'il m'avait fort maltraité. Le pauvre diable avait beau venir me démentir, il n'en était pas pour cela plus avancé ; il passait pour un brutal, et l'on me croyait toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eut écorché. Ma mère accourut, et chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestât et prît le ciel à témoin qu'il ne m'avait pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le fallait. C'était un Bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! Il aimait les femmes, le jeu et le cabaret ; je ne pouvais être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, et par là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimait, il m'en inspira si bien le goût, qu'au Latin près je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avais plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avais vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquais à tous momens de mon père et de ma mère. Ils ne faisaient que rire de mes saillies ; et plus elles étaient vives, plus ils les trouvaient agréables. Cependant je faisais toutes sortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur ; et comme nos parens ne nous donnaient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroba chez lui ce qu'il pouvait prendre, et cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'était pas un petit



supplément. Malheureusement le Corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, et nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce tems-là, Messieurs, Dieu m'a fait la grâce de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit, et le lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation toute opposée à celle du Seigneur Rolando a produit le même effet. Mon père était un boucher de Tolède. Il passait avec justice pour le plus grand brutal de la ville, et ma mère n'avait pas un naturel plus doux. Ils me fouettaient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevais tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettais, était suivie des plus rudes châtimens. J'avais beau demander grâce, les larmes aux yeux, et protester que je me repentais de ce que j'avais fait ; on ne me pardonnait rien, et le plus souvent on me frappait sans raison. Quand mon père me battait, ma mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettait de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Arragon, et me rendis à Saragosse en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menaient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paraître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, *et cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages, chacun courait à son poste ; et le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avaient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, et voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours ; mais il nous fallut bientôt sortir de Saragosse, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de justice qui nous avait toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entraî dans une troupe



d'hommes courageux qui fesaient contribuer les voyageurs ; et je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je sais donc, messieurs, très-bon gré à mes parens de m'avoir si maltraité ; car s'ils m'avaient élevé un peu plus doucement, je ne serais présentement sans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui était assis entre le capitaine et le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées, ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde, (elle était encore jeune, propre, et bonne nourrice), on lui proposa un nourrisson. C'était un enfant de qualité, un fils unique qui venait de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la proposition, et alla chercher l'enfant. On le lui confia, et elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnaîtrais bien ce bon office. Mon père, qui n'était pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie. De sorte qu'après nous avoir fait changer de linges, le fils de Don Rodrigue de Herrera fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice, et ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct et de la force du sang, les parens du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avait joué, et jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnèrent toutes sortes de maîtres, mais j'avais peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenait, et encore moins de goût pour les sciences qu'on voulait m'enseigner. J'aimais beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allais chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois long-tems ma passion dominante. Je n'avais pas dix-sept ans que je m'enivrais tous les jours. J'agaçais aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante du cuisine, qui me parut mé-



riter mes premiers soins. C'était une grosse joufflue, dont l'enjouement et l'embonpoint me plaisaient fort. Je lui faisais l'amour avec si peu de circonspection, que Don Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la bassesse de mes inclinations ; et de peur que la vue de l'objet aimé ne rendit ses remontrances inutiles, il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut. Je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Don Rodrigue ; et courant chercher ma belle Hélène, qui s'était retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant. Je la menai dans son pays, où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que Don Rodrigue était mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Je me rendis promptement à Séville, pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'était plus, et en mourant elle avait eu l'indiscrétion d'avouer tout en présence du curé de son village et d'autres bons témoins. Le fils de Don Rodrigue tenait déjà ma place, ou plutôt la sienne ; et il venait d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on était moins satisfait de moi. De manière que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, et ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il était fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrete, il avait pris l'habit, et fait profession dans un ordre fort austère ; et que quelques années après il avait apostasié. Enfin, les huit voleurs parlèrent tour à tour, et lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine ; et après avoir formé une résolution, ils se levèrent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, et se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où pendant que je l'aidais à se déshabiller, Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours



dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démêlé ensemble. Nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général : La manière seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point ; on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, et eux quelquefois la sauvent même aux coupables.

## CHAPITRE VI.

*De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver,  
et quel en fut le succès.*

APRES que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; et moi, je retournai dans le salon, où je desservis et remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'était le nom du vieux nègre) et la dame Léonarda soupaient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvais manger ; et comme je paraissais aussi triste que j'avais sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils ? me dit la vieille ; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paraissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auraient engagé dans toutes sortes de débauches ; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarda a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde. Rendez grâces au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup

délivré des périls, des embarras, et des afflictions de la vie.

J'essayai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colère, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarda prit aussitôt une lampe, et me conduisit dans un caveau qui servait de cimetièrre aux voleurs qui mouraient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avait plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, et il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre, et me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel ! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; et comme si ce n'était pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts ! Ces pensées, qui me semblaient très-mortifiantes, et qui l'étaient en effet, me faisaient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avait eue de m'envoyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabélos. J'aurais voulu être à la question. Mais considérant que je me consumais en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi, dis-je, est-il donc impossible de me tirer d'ici ? Les voleurs dorment. La cuisinière et le nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trape qui est à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarda et Domingo reposaient. Je



pris la lampe et sortis du caveau, en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'aperçus enfin l'allée que je cherchais. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté que de joie ; mais, hélas ! au milieu de l'allée, je rencontraï une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étaient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvait à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étais point aperçu en entrant, parce que la grille était alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure. Je tâchais même de la forcer, lorsque tout à coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de fouet. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit ; et regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenait une lanterne sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver ! ho ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avais fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; et ne sachant si c'était la Sainte-Hermandad qui venait fondre sur eux, ils se levèrent et appellèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines, et s'avancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étais avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avaient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu ayes bien de l'aversion pour la retraite. Hé ! que ferais-tu donc si tu étais Chartreux ? Va te coucher, tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par Saint Barthélémi, nous t'écorcherons tout vif ! A ces mots, il



se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres, en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avais faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; et je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

## CHAPITRE VII.

*De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.*

JE pensai succomber les premiers jours au chagrin que me dévorait. Je ne faisais que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paraître moins triste. Je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien, que Léonarda et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumait à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenais un air gai en leur versant à boire, et je me mêlais à leur entretien, quand je trouvais occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissait. Gil Blas, me dit le capitaine un soir que je faisais le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je suis charmé de ton humeur et de ton esprit. On ne connaît pas d'abord les gens. Je ne te croyais pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges. Ils me parurent si contents de moi, que profitant d'une si bonne disposition, Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon âme. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étais auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix, qu'on me laisserait servir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me ferait faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderait la place honorable que je demandais.



Il fallut donc continuer de me contraindre, et d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très-mortifié ; car je n'aspirais à devenir voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres ; et j'espérais qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperais quelque jour. Cette seule espérance soutenait ma vie. L'attente néanmoins me paraissait longue, et je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eut pas moyen. Il était trop sur ses gardes. J'aurais défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que de peur de me rendre suspect, je ne faisais pas tout ce que j'aurais pu faire pour le tromper. Il m'observait, et j'étais obligé d'agir avec beaucoup de circonspection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettais donc au tems que les voleurs m'avaient prescrit, pour me recevoir dans leur troupe, et je l'attendais avec autant d'impatience, que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Grâces au ciel, six mois après, ce tems arriva. Le Seigneur Rolando dit à ses cavaliers : Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là ; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine ; et pour me faire voir qu'ils me regardaient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarda dans l'emploi qu'on lui avait ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistait en une simple soutanelle fort usée, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela je me disposai à faire ma première campagne.

## CHAPITRE VIII.

*Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.*

CE fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étais armé comme eux d'une carabine, de deux pistolets,

d'une épée, et d'une bayonnette ; et je montais un assez bon cheval, qu'on avait pris au même gentilhomme dont je portais les habits. Il y avait si longtemps que je vivais dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada, et nous allâmes nous mettre en ambuscade dans un petit bois, qui bordait le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de Saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine ; voyons comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenait, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contents. Je vais mettre ce père nud comme la main, et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de sa révérence ; c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allais faire. J'aurais bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étaient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seraient mis à mes trousses, et m'auraient bientôt rattrapé ; ou peut-être auraient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serais fort mal-trouvé. Je n'osai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer, et sans paraître fort effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrais l'avoir commencé plutôt. Ah ! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avait garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! souffrez que je vous représente l'état malheureux..... Oh, mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des



sermons ; je veux de l'argent. De l'argent ! me dit-il d'un air étonné ; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère ayent besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par tout ; on nous loge ; on nous nourrit ; et l'on ne nous demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route ; nous nous abandonnons à la Providence. Hé ! non, non, lui reparti-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent. Jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument : Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avais d'elle, car je ne la croyais pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendaient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando ; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition ; j'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurèrent que je ne pouvais manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avaient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritais moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenais chargé. Voyons, dirent-ils,



voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entr'eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'Agnus-Dei, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup-d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, et particulièrement celui qui avait apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquaient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riais point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtaient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines ; ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

## CHAPITRE IX.

### *De l'évènement sérieux qui suivit cette aventure.*

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible évènement, qui faisait encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carosse à quatre mules. Il venait à nous au grand trot, et il était accompagné de trois hommes à cheval, qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe, pour tenir conseil là-dessus, et le résultat fut qu'on attaquerait. Aussitôt, il nous rangea de la manière qu'il voulut, et nous marchâmes en bataille au-devant du carosse. Malgré les applaudissemens que j'avais reçus dans le bois, je me sentis saisi d'un grand tremblement, et bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageait rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étais au front de la bataille entre le capitaine et le lieutenant, qui m'avaient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando



remarquant jusqu'à quel point nature pâtissait chez moi, me regarda de travers, et me dit d'un air brusque : Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir. Je t'avertis que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étais trop persuadé qu'il le ferait comme il le disait, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon âme à Dieu, puisque je n'avais pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce tems-là le carosse et les cavaliers s'approchaient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions ; et devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avaient aussi bien que nous des carabines et des pistolets. Tandis qu'ils se préparaient à nous faire face, il sortit du carosse un homme bien fait et richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenait la bride, et il se mit à la tête des autres. Il n'avait pour armes que son épée et deux pistolets. Encore, qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, quoique tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup ; mais pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux, et tournai la tête, en déchargeant ma carabine, et de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique présent, je ne voyais rien, et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachait l'horreur du spectacle même qui m'effrayait. Tout ce que je sais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête : *Victoire ! victoire !* A cette acclamation, la terreur qui s'était emparée de mes sens se dissipa, et j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritait pour son apostasie, et pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Un de nos cavaliers reçut une balle à la rotule du genou droit. Le lieutenant fut aussi blessé, mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carosse. Il y avait dedans une dame, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyait. Elle s'était évanouie pendant le combat, et son évanouissement durait encore. Tandis qu'il s'occupait à la considérer, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tués ; car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étaient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avaient pas branlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, et nous les chargeâmes de plusieurs malles, que nous trouvâmes attachées devant et derrière le carosse. Cela fait, on prit par ordre du capitaine la dame, qui n'avait point encore rappelé ses esprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes et des mieux montés. Puis laissant sur le grand chemin le carosse et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules, et les chevaux.

## CHAPITRE X.

*De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame.  
Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'évènement.*

IL y avait déjà plus d'une heure qu'il était nuit, quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés nous mêmes de les attacher au ratelier, et d'en avoir soin, parce que le vieux nègre était au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avait pris violemment, un rhumatisme le tenait entrepris de tous ses membres. Il ne lui restait rien de libre que la langue, qu'il employait à témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissâmes ce misérable jurer et blasphêmer, et nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paraissait environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de son évanouissement, et nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens, et qu'elle se vit



entre les bras de plusieurs hommes qui lui étaient inconnus, elle sentit son malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur et le désespoir ensemble peuvent avoir du plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au ciel comme pour se plaindre à lui des indignités dont elle était menacée. Puis cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme, et les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarda, où on la laissa toute seule au hazard de ce qu'il en pouvait arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs qui avait été chirurgien, visita les blessures du lieutenant et du cavalier, et les frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avait dans les malles. Les unes se trouvèrent remplies de dentelles et de linge, les autres d'habits ; mais la dernière qu'on ouvrit renfermait quelques sacs pleins de pistoles ; ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert, et servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avons remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grand' peur. Je répondis, que j'en demeurais d'accord de bonne foi ; mais que je me battrais comme un paladin, quand j'aurais fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant, qu'on devait me le pardonner ; que l'action avait été vive, et que pour un jeune homme qui n'avait jamais vu le feu, je ne m'étais point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'aurait point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper. Puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame que nous la trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passerait pas la nuit. Néanmoins quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de



vie, quelques voleurs ne laissèrent pas de jeter sur elle un œil profane, et de témoigner une brutale envie, qu'ils auraient satisfaite, si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devaient du moins attendre que la dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui ôtait tout sentiment. Le respect qu'ils avaient pour leur capitaine, retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvait sauver la dame. Sa mort même n'aurait peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle était. Rolando se contenta de charger Léonarda d'en avoir soin, et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au-lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutais point que ce ne fût une personne de qualité, et j'en trouvais son sort plus déplorable. Je ne pouvais, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendaient ; et je m'en sentais aussi vivement touché, que si le sang ou l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril où il était, et de me tirer en même tems du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvait se remuer, et que depuis son indisposition, la cuisinière avait la clé de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digérai bien ; puis j'en commençai sur le champ l'exécution, de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes et des gémissemens. Ensuite élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent, et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avais une colique horrible, et pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et des contorsions effroyables, et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat, et à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étaient, s'y laissèrent tromper, et crurent qu'un effet je sentais des tranchées violentes. Mais en faisant si bien mon personnage, je fus tourmenté d'une étrange



façon ; car dès que mes charitables confrères s'imaginèrent que je souffrais, les voilà tous qui s'empressent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, et m'en fait avaler la moitié ; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces ; un autre va chauffer une serviette, et vient me l'appliquer tout brûlante sur le ventre. J'avais beau crier miséricorde ; ils imputaient mes cris à ma colique, et continuaient à me faire souffrir des maux véritables en voulant m'en ôter un que je n'avais point. Enfin ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentais plus de tranchées, et que je les conjurais de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes, et je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver encore leur secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devait pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Mansilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avais grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent : Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando, demeure, ici, mon fils. Ta colique pourrait te reprendre : Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Repose-toi toute la journée. Tu as besoin de repos. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte que l'on ne se rendît à mes instances. Je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie ; ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ que j'avais tâché de hâter par mes vœux, je m'adressai ce discours : Oh çâ, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage pour achever ce que tu as si heureusement commencé ; la chose me paraît aisée. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, et Léonarda ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saisis cette occasion de t'échapper : Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée et mes pistolets, et j'allai d'abord à la cuisine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarda, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parlait à la dame inconnue, qui



avait repris ses esprits, et qui considérant toute son infortune, pleurait alors et se désespérait. Pleurez, ma fille, lui disait la vieille, fondez en larmes. N'épargnez point les soupirs, cela vous soulagera. Votre saisissement était dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs, qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse. Ils auront pour vous mille complaisances, et vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudraient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarda d'en dire davantage. J'entrai, et lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, et quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandais. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée : Madame, lui dis-je, le ciel vous a envoyé un libérateur : Levez-vous pour me suivre : Je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix ; mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rappelant tout ce qui lui restait de force, elle se leva, vint se jeter à mes pieds, et me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, et l'assurai qu'elle pouvait compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine, et à l'aide de la dame je liai Léonarda au pied d'une grosse table, en lui protestant, que je la tuerais, si elle poussait le moindre cri. La bonne Léonarda, persuadée que je n'y manquerais pas, si elle osait me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai une bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étaient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et de doubles pistoles qu'il y en put tenir ; et pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisait que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie ; où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptais bien que le vieux nègre, malgré sa



goutte et son rhumatisme, ne me laisserait pas tranquillement seller et brider mon cheval, et j'étais dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux, s'il s'avisait de vouloir faire le méchant ; mais, par bonheur, il était alors si accablé des douleurs qu'il avait souffertes, et de celles qu'il souffrait encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La dame m'attendait à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortait du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençait à paraître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle ; la dame monta derrière moi, et suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en prîmes une au hasard. Je mourais de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, et que nous ne rencontrassions Rolando et ses camarades ; ce qui pouvait fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardaient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix et un lapereau. Pendant qu'on exécutait mon ordre, et qu'on nous préparait à dîner, je conduisis la dame à une chambre où nous commençâmes à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle était sensible au service que je venais de lui rendre, et me dit, qu'après une action si généreuse elle ne pouvait se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avais arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avait conçue de moi. Par là je l'engageai à me donner sa confiance, et à m'ap-

prendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XI.

*Histoire de Donna Mencia de Mosquera.*

JE suis née à Valladolid, et je m'appelle Donna Mencia de Mosquera. Don Martin, mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il commandait. Il me laissa si peu de bien, que j'étais un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention fut Don Alvar de Mello. Véritablement il était mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avait de l'esprit, de la discrétion, de la valeur, et de la probité. D'ailleurs il pouvait passer pour l'homme du monde le plus galant. Fallait-il donner une fête ? rien n'était mieux entendu ; et s'il paraissait dans des joutes, il y faisait toujours admirer sa force et son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres, et je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Bæsa, qui avait été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, et mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Don André. Comme il était neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent, et mortel ennemi de la maison de Mello, Don Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui préparait un cheval, il me conta ce qui venait de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer, c'est une nécessité. Vous connaissez le Corrégidor. Ne nous flattons point. Il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit. Je ne serai pas en sûreté dans le royaume. Il était si pénétré de sa douleur, et plus encore de celle dont il me voyait saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or et quelques pierreries. Puis il me tendit les bras, et nous ne fimes pendant un



quart-d'heure que confondre nos soupirs et nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval était prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part, et me laisse dans un état qu'on ne saurait exprimer. Heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! que ma mort m'aurait épargné de peines et d'ennuis ! Quelques heures après que Don Alvar fut parti, le Corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre par tous les alguazils de Valladolid, et n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa son ressentiment, et sut se mettre en sûreté ; de manière que le juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il aurait voulu verser le sang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvait avoir de fortune fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très-affligeante. J'avais à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passais les jours à pleurer, non une indigence que je supportais patiemment, mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevais aucune nouvelle. Il m'avait pourtant promis, dans nos tristes adieux, qu'il aurait soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étais de sa destinée me causait une profonde tristesse. Enfin, j'appris qu'en combattant pour le Roi de Portugal, dans le royaume de Fez, il avait perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu de l'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avait parfaitement connu Don Alvar de Mello, qu'il avait servi dans l'armée Portugaise avec lui, et qu'il l'avait vu périr dans l'action. Il ajoutait à cela d'autres circonstances encore qui achevèrent de me persuader que mon époux n'était plus. Ce rapport ne servit qu'à fortifier ma douleur, et qu'à me faire prendre la résolution de ne jamais me remarier.

Dans ce tems-là Don Ambrosio Mesia Carillo, Marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'était un de ces vieux seigneurs, qui par leurs manières galantes et polies font oublier leur âge, et savent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hasard l'his-



toire de Don Alvar, et sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit, et je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquait sur mon visage ; mais que dis-je malgré ! peut-être ne fut-il touché que de mon air triste et languissant, qui le prévenait en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi me dit-il plus d'une fois, qu'il me regardait comme un prodige de constance, et même qu'il enviait le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, et il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, et me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avait rapporté, il n'était pas raisonnable d'ensevelir plus long-tems mes charmes : que j'avais assez pleuré un homme avec qui je n'avais été unie que quelques momens, et que je devais profiter de l'occasion qui se présentait : que je serais la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens, et son bon caractère : mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédait, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de Don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup lorsque j'y penserais le moins, m'arrêtât ; le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentais pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisait le seul obstacle que ma parente eût à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. Au contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencèrent à me presser d'accepter un parti si avantageux. J'en étais à tout moment obsédée, importunée, tourmentée : il est vrai que ma misère, qui devenait de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance. Il ne fallait pas moins que l'affreuse nécessité où j'étais pour m'y déterminer.



Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à leurs pressantes instances, et j'épousai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nœces m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos entre Grajal et Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquais dans toutes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudiait à prévenir mes moindres désirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, et jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'admirais un homme d'un caractère si aimable, et je me consolais en quelque façon de la perte de Don Alvar, puisqu'enfin je faisais le bonheur d'un seigneur tel que le Marquis ; je l'aurais passionnément aimé, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs constans ne sauraient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendait inutiles tous les soins que le second prenait pour me plaire. Je ne pouvais donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnaissance.

J'étais dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'aperçus dans le jardin une manière de paysan qui me regardait avec attention. Je crus que c'était un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui ; mais le lendemain, m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit, et il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour, et après l'avoir observé quelque tems, il me sembla reconnaître les traits du malheureux Don Alvar. Cette ressemblance excita dans tous mes sens un trouble inconcevable. Je poussai un grand cri. J'étais alors par bonheur seule avec Inès, celle de mes femmes qui avait le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitait mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, et elle s'imagina qu'une légère ressemblance avait trompé mes yeux. Rassurez-vous, madame, me dit-elle, et ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de paysan ? Est-il même croyable qu'il vive encore ? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin, et parler à ce villageois. Je saurai quel homme c'est, et je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin, et peu de



tems après je la vis rentrer dans mon appartement fort émue : Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord, et il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvais à l'heure-même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis était à Burgos, je chargeai ma suivante de l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étais dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui était en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi, comme si c'eût été son ombre. Ils me secoururent promptement Inès et lui, et quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, Don Alvar me dit : Madame, remettez-vous de grâce. Que ma présence ne soit pas un supplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, et vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs, on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort, et vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assurait du contraire. Enfin, je sais de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, et que la nécessité plutôt que l'amour vous a jetté dans les bras du Marquis.—Ah, seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? Elle est coupable puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étais avant que d'épouser Don Ambrosio ? Funeste hyménée ! hélas ! j'aurais du moins dans ma misère la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit Don Alvar d'un air qui marquait jusqu'à quel point il était pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous, et bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends grâces au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, et pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre



amour, je me représentais sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avait réduite. Je me peignais Donna Mencia dans les pleurs. Vous fesiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai, je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtait si cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, et la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château, et j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'aie dessein de troubler par mon séjour ici la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos ; et je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Don Alvar, non ! m'écriai-je à ces paroles : Le ciel ne vous a point amené ici pour rien, et je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambrosio. Ne vous associez point à mes malheurs. Laissez m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais plus il paraissait vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentais disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout à coup de ton, et prenant un air plus content : Madame, me dit-il, est-il possible que vous soyez dans les sentimens où vous paraissez être ? Ah ! puisque vous m'aimez encore assez pour préférer ma misère à la prospérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Bétancos dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fidèles, et qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carosse à Za-



mora par leur secours. J'ai acheté des mules et des chevaux, et je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines et de pistolets, et ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de Don Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, et nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas, et revint en peu de tems avec ses trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sachant que penser de cet enlèvement, se sauvèrent fort effrayées. Inès seule était au fait, mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimait un valet de chambre de Don Ambrosio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zélés domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carosse avec Don Alvar, n'emportant que mes habits, et quelques pierreries que j'avais avant mon second mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avait donné en m'épousant. Nous prîmes la route du royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que Don Ambrosio à son retour ne se mît sur nos traces, avec un grand nombre de personnes, et ne nous joignît. Cependant nous marchâmes pendant deux jours sans voir paraître à nos trousses aucun cavalier. Nous espérions que la troisième journée se passerait de même, et déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contait la triste aventure qui donna lieu au bruit de sa mort, et comment après cinq années d'esclavage il avait recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, et c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

## CHAPITRE XII.

*De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.*

DONNA MENCIA fondit en larmes après avoir achevé ce récit : Bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours, dans le gout de Sénèque, je la laissai



donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi ; tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, et particulièrement pour une belle personne affligée. J'allais lui demander quel parti elle voulait prendre dans la conjoncture où elle se trouvait, et peut-être allait-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue ; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit était causé par l'arrivée du Corregidor, suivi de deux alguazils,\* et de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnait, s'approcha de moi le premier, et se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner longtemps. Par Saint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint. C'est lui-même. Il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole. Je ne crains pas de m'exposer à lui faire réparation d'honneur : Je suis sûr que c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours qui m'apprenait que ce cavalier était le gentilhomme volé dont j'avais par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le Corregidor, que sa charge obligeait plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'était pas mal fondée, et présumant que la dame pouvait être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'était pas de ceux qui ont le regard terrible ; il avait l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valait mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furêts, c'est à dire, ses deux alguazils. Ils entrèrent d'un air joyeux. Il semblait qu'ils eussent un pressentiment qu'ils allaient faire une bonne affaire. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume ; ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! Ils n'avaient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiraient je voyais leurs yeux étinceller de joie. Le Corregidor surtout paraissait hors de lui-même. Mon enfant, me

---

\* Alguazil. C'est un huissier, exécuteur des ordres du Corregidor ; une manière d'exempt.



disait-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge ; mais ne crains rien : Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vidèrent tout doucement mes poches, et me prirent ce que les voleurs même avaient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là, leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent, pour voir si je n'avais point d'argent entre la peau et la chemise. Je crois qu'ils m'auraient volontiers ouvert le ventre, pour voir s'il n'y en avait point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénûment tout ce qui m'était arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens et mes espèces, me laissant tout nud sur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je, quand je me vis seul et dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres, et de contretems ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'ai éprouvé que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étais bien éloigné de penser que j'y ferais sitôt connaissance avec le Corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint, et le reste de l'habillement qui m'avait porté malheur ; puis m'exhortant moi-même à prendre courage : Al-lons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté. Songe qu'après ce tems-ci il en viendra peut-être un plus heureux. Te sied-il bien de désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais, hélas, ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens, puisqu'un prisonnier sans argent est un oiseau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix et du lapereau que j'avais fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis, avec une cruche d'eau ; et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers, sans voir personne que le concierge, qui avait soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyais j'affectais de lui parler ; je tâchais de lier conversation avec lui, pour me désennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondait rien à tout ce que je lui disais. Il ne me fut pas possible d'en tirer une pa-



role. Il entra même et sortait le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour le Corrégidor parut, et me dit : Enfin, mon ami, tes peines sont finies. Tu peux t'abandonner à la joie. Je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui était avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pennafior à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attends. S'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et brève justice qu'il voulait me rendre, et je n'avais pas encore achevé mon compliment que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt ; mais le hourreau de muletier, qui sans doute avait vendu ma valise avec tout ce qui était dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avait touché, s'il avouait qu'il me reconnaissait, dit effrontément qu'il ne savait qui j'étais, et qu'il ne m'avait jamais vu. Ah traître ! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien. Je suis un de ces jeunes gens que tu menaçais de la question dans le bourg de Cacabélos, et à qui tu fis si grande peur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui parlais d'une chose dont il n'avait aucune connaissance ; et comme il soutint jusqu'au bout que je lui étais inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le Corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as déposé, ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelque envie que j'en aie. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeuner encore au pain et à l'eau, et à voir le silencieux concierge. Quand je songeais que je ne pouvais me tirer des griffes de la justice, quoique je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettait au désespoir. Je regrettais le souterrain. Dans le fond, disais-je, j'y avais moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisais bonne chère avec les voleurs. Je m'entretenais avec eux agréablement, et je vivais dans la douce



espérance de m'échapper ; au lieu que malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

### CHAPITRE XIII.

*Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla.*

TANDIS que je passais les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avais dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venaient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entraît dans ma prison, et lorsqu'ils m'avaient considéré quelque tems, ils s'en allaient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étais prisonnier, je n'avais pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnait sur une cour où règnaient le silence et l'horreur. Je compris par là que je faisais du bruit dans la ville, mais je ne savais si j'en devais concevoir un bon ou un mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonedo, qui avait aussi bien que moi craint la question et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnaître. Nous nous saluâmes de part et d'autre ; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures, ce qui produisit deux effets dans l'esprit de mes auditeurs ; je les fis rire, et je m'attirai leur pitié. De son côté, le chantre me conta ce qui s'était passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de tems, il allait travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui étaient venues là comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitait leur compassion. Ils m'assurèrent même qu'ils se joindraient au petit chantre, et feraient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au Corrégidor, qui ne doutant plus



de mon innocence, surtout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savait, vint trois semaines après dans ma prison : Gil Blas, me dit-il, je pourrais encore te retenir ici si j'étais un juge plus sévère ; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre. Tu peux sortir quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menait dans la forêt où est le souterrain, ne pourrais-tu pas la découvrir ? Non, seigneur, lui répondis-je ; comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me serait impossible de reconnaître l'endroit où il est. Là dessus le juge se retira, en disant qu'il allait ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers, qui portait un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux d'un air grave, et sans me dire un seul mot, mon pourpoint, et mon haut de chausses, qui était d'un drap fin et presque neuf, puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avais de me voir si mal équipé, modérait la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étais tenté de sortir de la ville à l'heure-même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenais les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance pourtant l'emporta sur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avais tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà ! me dit-il ; je ne vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement. La justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice, lui répondis-je : elle est très-équitable. Je voudrais seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens. Ils devaient du moins me laisser mon habit. Il me semble que je ne l'avais pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé, vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? non pas, s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du greffier, où il a été déposé comme une preuve de vol. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il : quel est votre dessein ? que pré-



tendez-vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la dame dont je suis le libérateur. Elle me donnera quelques pistoles : J'achèterai une soutanelle neuve, et me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chère quand on voyage sans argent. Je vous entends, repliqua-t-il, et je vous offre ma bourse. Elle est un peu platte à la vérité ; mais vous savez qu'un chantre n'est pas un Evêque. En même tems, il la tira, et me la mit entre les mains de si bonne grâce, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle était. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, et je lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai, et sortis de la ville, sans aller voir les autres personnes qui avaient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avait eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trouvai très-peu d'espèces ; et quelles espèces encore—de la menue monnaie. Par bonheur j'étais accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale, et il me restait encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Donna Mencia. J'entrai dans une hôtellerie dont la hôteesse était une petite femme fort sèche, vive et hagarde. Je m'aperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'était guère de son goût ; ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table ; je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordait assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôteesse, qui me fit assez connaître par une grimace dédaigneuse qu'elle méprisait mon entretien. Je la priai de me dire si elle connaissait le Marquis de la Guardia, si son château était éloigné du bourg, et surtout si elle savait ce que la Marquise sa femme pouvait être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grâce,



que le château de Don Ambrosio n'était qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il était nuit, je témoignai que je souhaitais de me reposer, et je demandai une chambre. A vous une chambre ? me dit l'hôtesse, en me lançant un regard où le mépris était peint. Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyait pas si bien dire qu'elle disait ; je ne répliquai point à son discours, et je me déterminai sagement à gagner le pailler, sur lequel je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis long-tems était fait à la fatigue.

#### CHAPITRE XIV.

##### *De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos.*

JE ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui était déjà sur pied, et qui me parut un peu moins fière, et de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la Sainte-Hermandad qui s'entretenaient avec elle d'une façon très-familière. Ils avaient couché dans l'hôtellerie, et c'était sans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avaient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulais me rendre. Je m'adressai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Pennaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisais ; il m'apprit que Don Ambrosio était mort depuis trois semaines, et que la Marquise sa femme s'était retirée dans un couvent de Burgos, qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avais eu dessein auparavant, et je volai d'abord au monastère où demeurait Donna Mencia. Je priai la tourière de dire à cette dame, qu'un jeune homme nouvellement



sorti des prisons d'Astorga souhaitait de lui parler. La tourière alla sur le champ faire ce que je désirais. Elle revint un moment après, et me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas long-tems sans voir paraître en grand deuil à la grille la veuve de Don Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette dame d'un air gracieux : Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandais de vous aller trouver de ma part, et de vous dire que je vous priais instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutais pas qu'on ne vous élargît bientôt. Les choses que j'avais dites au Corrégidor à votre décharge, suffisant pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté ; mais qu'on ne savait ce que vous étiez devenu. Je craignais de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnaissance, ce qui m'aurait bien mortifiée. Consolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avais de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous fasse pas de peine : Après le service important que vous m'avez rendu, je serais la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisais rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois, et je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux. Je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là. Lorsque le Corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise ; mais on me dit que je revenais trop tard, que le Marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, était tombé malade, et que les médecins désespéraient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venais d'arriver. Puis j'entrai dans sa chambre, et courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes, et le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici ? me dit-il, dès qu'il m'aperçut ; venez-vous contempler votre ouvrage ? ne vous suffit-il pas de m'ôter la



vie ? faut-il pour vous contenter que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyais avec mon premier époux ; et sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems, je lui appris que Don Alvar avait été tué par des voleurs, qu'ensuite on m'avait menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste ; et lorsque j'eus achevé de parler, Don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement ; je cesse de me plaindre de vous. Hé ! dois-je en effet vous faire des reproches ? vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le suivre ; puis-je blâmer cette conduite ? Non, madame, j'aurais tort d'en murmurer. Aussi je n'ai point voulu qu'on vous poursuivit, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je respectais dans votre ravisseur ses droits sacrés, et le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais justice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chère Mencia, votre présence me comble de joie ; mais, hélas ! je n'en jouirai pas long-tems. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes mes pleurs redoublèrent. Je ressentis, et fis éclater une affliction immodérée : Don Alvar que j'adorais m'a fait verser moins de larmes. Don Ambrosio n'avait pas un faux pressentiment de sa mort ; il mourut dès le lendemain, et je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avait avantaagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisième époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur et sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent, et en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Donna Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains, en me disant : Voilà cent ducats, que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas dessein de borner ma reconnaissance à si peu de chose. Je rendis mille grâces à la dame, et lui jurai que je ne sortirais



point de Burgos, sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avais pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie : J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, et pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvait encore donner de moi, je dis à l'hôte, que tel qu'il me voyait j'étais en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appelé Majuélo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avait pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferais beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement, il démêlait en moi quelque chose de noble, et qu'enfin il n'e doutait pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me raillait, et pour mettre fin, tout à coup, à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse, je comptai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'aperçus que mes espèces le disposaient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier : Il vous apportera toutes sortes d'habits, et vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, et résolu de le suivre ; mais comme le jour était prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, et je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avais faits depuis ma sortie du souterrain.

## CHAPITRE XV.

*De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de la dame, et dans quel équipage il partit de Burgos.*

ON me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avais un assez bon lit, et j'espérais qu'un profond sommeil ne tarderait guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devais prendre. Que faut-il que je fasse ? disais-je ; suivrai-je mon premier dessein ? achèterai-je une soutanelle, pour aller à Salamanque chercher une place



de précepteur ? pourquoi m'habiller en licentié ? ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? y suis-je entraîné par mon penchant ? Non. Je me sens même des inclinations très-opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que sous cette forme je ne pouvais manquer de parvenir à quelque poste honnête et lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormaient. J'appellai les valets, qui étaient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, et je ne leur donnai point de repos, qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paraître un qu'on m'amena. Il était suivi de deux garçons, qui portaient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères ; à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ; mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs ; je suis le seul fripier qui ait de la morale, je me borne à un prix raisonnable, je me contente de la livre pour sol ; je veux dire, du sol pour livre. Grâce au ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le fripier après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parceque je les trouvais trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui semblait avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'était un pourpoint à manches tailladées avec un haut de chausses et un manteau ; le tout de velours bleu, brodé d'or. Je m'attachai à celui-là et je le marchandai. Le fripier, qui s'aperçut qu'il me plaisait, me dit que j'avais le goût délicat. Vive Dieu ! s'écria-t-il, on voit bien que



vous vous y connaissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs de royaume, et qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours : Il n'y en a point de plus beau ; et pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il : Je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative était convaincante. J'en offris quarante-cinq. Il en valait peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne sur fais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il, en me présentant les habits que j'avais rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisait qu'irriter par là l'envie que j'avais d'acheter celui que je marchandais ; et comme je m'imaginai qu'il n'en voulait rien rabattre, je lui comptai les soixante ducats. Quand il vit que je les donnais facilement, je crois que malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sol, il sortit avec ses garçons que je n'avais pas oubliés.

J'avais donc un manteau, un pourpoint, et un haut de chausses fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement ; ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers, et une épée. Après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avais de me voir si bien équipé ! Mes yeux ne pouvaient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour-là je fis une seconde visite à Donna Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avais rendu. Là dessus, grands compliments de part et d'autre. Puis me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu, et se retira, sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague. J'avais compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant ; mais comme j'y entrais, il arriva un homme qui marchait sur mes pas, et qui tout à coup se débarrassant de son manteau qu'il avait sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portait sous l'aisselle. A la vue du



sac qui avait tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi bien que quelques personnes qui étaient présentes ; et je crus entendre la voix d'un séraphin, lorsque cet homme me dit, en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la Marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur. Je l'accablai de civilités, et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai sur le sac comme un faucon sur la proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems, et j'y trouvai mille ducats. J'achevais de les compter, quand l'hôte qui avait entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avait dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent. Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déjà des marquises sous contribution.

Ce discours ne me déplut point. Je fus tenté de laisser Majuélo dans son erreur. Je sentais qu'elle me faisait plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je désabusai mon hôte. Je lui contai l'histoire de Donna Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires ; et comme il paraissait entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous ; et puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la cour. Je vous conseille d'y aller, et de vous attacher à quelque grand seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires, ou d'entrer dans ses plaisirs ; autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connais les grands ; ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme. Ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il ; vous êtes jeune, bien fait, et quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour

ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid ; mais il ne faut pas que vous y paraissiez sans suite. On juge là comme ailleurs sur les apparences, et vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet ; un domestique fidèle ; un garçon sage ; en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, et partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil était trop de mon goût pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, et j'arrêtai le valet dont on m'avait parlé. C'était un garçon de trente ans, qui avait l'air simple et dévot. Il me dit qu'il était du royaume de Galice, et qu'il se nommait Ambroise de Laméla. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de ressembler aux autres domestiques qui sont ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se souciait point de gagner de bon gages. Il me témoigna même qu'il était homme à se contenter de ce que je voudrais bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge et mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte, et le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

## CHAPITRE XVI.

*Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.*

Nous couchâmes à Duennas la première journée, et nous arrivâmes la seconde à Valladolid, sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me sembla devoir être une des meilleurs de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et montai dans une chambre, où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentais un peu fatigué, je me jettai sur mon lit sans ôter mes bottines, et je m'endormis insensiblement. Il était presque nuit, lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie ; mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venait ; il me répondit d'un air pieux,



qu'il sortait d'une église où il était allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action. Ensuite, je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnais cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairait une dame qui me parut plus belle que jeune, et très-richement vêtue. Elle s'appuyait sur un vieil écuyer, et un petit More lui portait la queue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hazard je n'étais point le Seigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas sitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joie, qui redoubla mon étonnement. Le ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette aventure? C'est vous, Seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début, je me ressouvins du parasite de Pennafior, et j'allais soupçonner la dame d'être une franche aventurière; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de Donna Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont, et j'ai jugé sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, et particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi. Vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, et représenter à la dame que je pourrais l'incommoder chez elle; mais il n'y eut pas moyen de résister à ces instances. Il y avait à la porte de l'hôtellerie un carosse qui nous attendait. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avait, disait-elle, bien des fripons à Valladolid. Ce qui n'était que trop véritable. Enfin je montai en carosse avec elle et son vieux écuyer, et je me laissai de



cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte, qui se voyait par là privé de la dépense qu'il avait compté que je ferais chez lui, avec la dame, l'écuyer, et le petit More.

Notre carosse après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, et nous montâmes dans un appartement qui n'était pas mal propre, et que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avait là plusieurs domestiques, à qui la dame demanda d'abord si Don Raphael était arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère, qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevait de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, et nous apprîmes en même tems qu'il était causé par l'arrivée de Don Raphael. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame. Vous m'aidez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnaître ce qu'il a fait pour Donna Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphael ouvrit le billet, et lut tout haut ces mots : “ Ma chère Camille, “ le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé “ l'honneur et la vie, vient de partir pour la cour. Il “ passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure, “ par le sang, et plus encore par l'amitié qui nous unit, “ de le régaler, et de le retenir quelque tems chez vous. “ Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, “ et que mon libérateur recevra de vous, et de Don “ Raphael mon cousin, toute sorte de bons traite- “ ments. Votre affectionnée cousine,

“ *A Burgos, &c.*

DONNA MENCIA.”

Comment, s'écria Don Raphael, après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie ? Ah, je rends grâces au ciel de cette heureuse rencontre ! En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi, et me serrant étroitement entre ses bras : Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le Sei-



gneur Gil Blas de Santillane ! Il n'était pas besoin que ma cousine la Marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'avait seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid. Cela suffisait. Nous savons bien, ma sœur Camille et moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, et entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'apercevant que j'avais encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avait servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame et moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappait pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable, et il fallait voir l'attention qu'ils avaient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphael buvait souvent à la santé de Donna Mencia. Je suivais son exemple, et il me semblait quelquefois que Camille, qui trinquait avec nous, me lançait des regards qui signifiaient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenait son tems pour cela, comme si elle eût craint que son frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenait, et je me flattai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance, et la joie qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avais qu'elle me trouvait fort à son gré.

Don Raphael me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, et me parla des plaisirs qu'il prétendait m'y donner. Tantôt, disait-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche ; et si vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, et il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un



si agréable dessein. Don Raphael en parut transporté de joie : Seigneur Gil Blas, dit-il, en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, et faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions, et je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avait jettées. Elle me prit la main, et regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli ; mais il est bien petit. Vous connaissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avait au doigt ; et pendant que je le considérais, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Iles Philippines, m'a donnée ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirais bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, et me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main, et me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon soir, et se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connaître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avait d'obligeant pour moi ; et je jugeai que je ne passerais point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuse, et de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devais coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise, qui était sur une table, et mon rubis m'inspirèrent. Grâce au ciel, disais-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté ; une bague de trois cens pistoles de l'autre ; me voilà pour long-tems en fonds. Majuélo ne m'a point flatté. Je le vois bien, j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentaient à mon



esprit avec tous leurs charmes, et je goûtais aussi par avance les divertissemens que Don Raphael me préparait dans son château. Cependant parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir, je me déshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'aperçus qu'il était déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paraître mon valet, après l'ordre qu'il avait reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise, est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé, et ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que souhaitez-vous, Seigneur ? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment, de votre maison ? m'écriai-je. Est-cè que je ne suis pas ici chez Don Raphael ? Je ne sais ce que c'est que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici et arrêta ces appartemens pour un grand Seigneur, disait-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devais penser de Camille et de Don Raphael ; et je compris que mon valet ayant une entière connaissance de mes affaires, m'avait vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, et de songer qu'il ne me serait point arrivé, si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuélo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure, qu'il savait peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, et me témoigna qu'il était très-mortifié de ce que cette scène se fût passée chez lui ; mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avait pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

## CHAPITRE XVII.

*Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.*

LORSQUE j'eus inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devais plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rappellai mon courage, et pour me consoler, je disais en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits, et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenais compte de cette discrétion. Ils avaient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avaient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seraient pas dans l'hôtellerie où j'étais descendu le jour précédent. Je jugeais bien qu'Ambroise ne les y avait pas laissées, et plutôt au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui. J'appris que dès le soir-même il avait eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chère valise, je marchais tristement dans les rues en rêvant à ce que je devais faire. Je fus tenté de retourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à Donna Mencia ; mais considérant que ce serait abuser des bontés de cette dame, et que d'ailleurs je passerais pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serais en garde contre les femmes. Je me serais alors défié de la chaste Suzanne.—Je jettais de tems en tems les yeux sur ma bague, et quand je venais à songer que c'était un présent de Camille, j'en soupirais de douleur. Hélas ! disais-je en moi-même, je ne me connais point en rubis ; mais je connais les gens qui les troquent.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier pour être persuadé que je suis un sot : Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valait ma bague, et j'allai la montrer à un lapidaire, qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des Iles Philippines, ou plutôt,



je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortais de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord, quoique je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnaissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le Docteur Godinez sur les universaux et sur les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, et nous nous embrassâmes tous deux avec cordialité. Hé, mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens. Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint et un manteau de velours, relevé d'une broderie d'argent. Malepeste ! cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vois au doigt, monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui répartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avait joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignais ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité, mais comme j'avais un assez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer si tôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeûnant tout ce qui m'était arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres, et après m'avoir témoigné qu'il prenait beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étais, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'est par là qu'un âme forte et courageuse se distingue



des âmes faibles. Un homme d'esprit est-il dans la misère ? il attend avec patience un tems plus heureux. "Jamais," comme dit Cicéron, "il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme." Pour moi, je suis de ce caractère-là. Mes disgrâces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimais une fille de famille d'Oviédo ; j'en étais aimé. Je la demandai en mariage à son père ; il me la refusa. Un autre en serait mort de douleur ; moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle était vive, étourdie, coquette ; le plaisir par conséquent la déterminait toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice ; de là, comme je l'avais mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur ; et plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Paris qui m'avait soufflé mon Hélène, je lui sus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restait de l'enlèvement de mon infante ; car nous avons tous deux fait notre main en partant d'Oviédo, et nous n'étions pas mal nippés : mais tout ce que j'avais possédé se dissipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençais déjà même à faire diète. Il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre en service. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap, qui avait un fils libertin. J'y trouvai un azile contre l'abstinence, et en même tems un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier son fils : le fils me pria de l'aider à tromper son père. Il fallait opter. Je préférerai la prière au commandement, et cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art ; mais en me les montrant il me laissait mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture, et du séjour de Palencia. Je vins à



Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital. J'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordognez, mon maître, est un homme d'une piété profonde. Un homme de bien, car il marche toujours les yeux baissés, avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense. Tout lui a prospéré. Quelle bénédiction ! en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : Je suis bien àise que tu sois satisfait de ton sort ; mais, entre nous, tu pourrais, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécille ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Une génie supérieur qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison, pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître. Il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pélerin. Je m'aperçus qu'il voulait passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus. Je le copiai, et jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai sous ses auspices me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice, et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, et là, me rangeant sous les drapeaux de l'université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet ! s'écria Fabrice, l'a-

gréable imagination ! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant ! Sais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse ; que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paraisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le Latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine et de contrainte, quel sera le fruit de tes soins ? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé, et ses parens te renverront sans récompense ; peut-être même sans te payer les appointemens qui te seront dûs. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur : C'est un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais : C'est un bénéfice simple, qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie supérieur qui le sert les flatte, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de la famille, sans s'embarasser du boucher ni du boulangier.

Je ne finirais point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulais dire tous les avantages des valets. Crois moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et suis mon exemple. Oui ; mais Fabrice, lui répartisse, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs ; et si je me résolvais à servir, je voudrais du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raison, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne serait que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misère dont j'étais menacé, et l'air satisfait qu'avait Fabrice, me persuadant encore plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre en service. Là dessus, nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé. Il a des grisons qui l'in-



forment de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, et il tient un registre exact, non seulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne sais que couvent de religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul de sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante et quelques années, qui écrivait sur une table. Nous le saluâmes assez respectueusement ; mais soit qu'il fût fier de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eut pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement. Il ne se leva point : Il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il était surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais. Il avait plutôt lieu de penser que je venais lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grâce, une bonne condition, et comptez sur sa reconnaissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde. Etes-vous bien placés ? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc ? lui répliqua Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au Seigneur Arias, que pour lui faire connaître que je n'étais pas un ingrat, je voulais que la reconnaissance précédât le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats, que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer là, si je me voyais dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il,



d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui était sur la table, tourna quelques feuillets, et commença à lire dans ces termes : Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme emporté, brutal et fantasque. Il gronde sans cesse, jure, frappe, et le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait ; ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture : Donna Manuéla de Sandoval, douairière surannée, hargneuse et bizarre, est actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire ; encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans sa maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui y entrent, de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'essayer, car il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fannez. C'est un médecin-chymiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu, vous nous enseignez là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna ; nous n'en sommes pas au bout. Il y a de quoi vous contenter. Là dessus, il continua de lire de cette sorte : Donna Alfonsa de Solis, vieille dévote, qui passe les deux tiers de la journée à l'église, et veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sédillo, vieux chanoine du chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet.—Halte là, Seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître, et je le connais parfaitement. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille Béate, qu'on nomme la dame Jacinte, et qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement, et l'on y fait très-bonne chère. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux, qui fera bientôt son testament. Il y a un legs à es-



pérer. La charmante perspective pour un valet !—Gil Blas, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout-à-l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même, et te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du Seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que si cette condition m'échappait, je pouvais compter qu'il m'en ferait trouver une aussi bonne.

---

## LIVRE SECOND.

### CHAPITRE I.

*Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état était ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.*

Nous avions si grand peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul de sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée. Nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante fésait passer pour sa nièce en dépit de la médisance, vint ouvrir, et comme nous lui demandions si l'on pouvait parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'était une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, et j'admiraï particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portait une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendait d'un côté un trousseau de clefs, et de l'autre côté un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo, et je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, et ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'était moi

qui recherchais la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgrâces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doux et tendre, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériterait d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parlait ; et frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle ; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison, avec mon maître le Seigneur Manuel Ordognez, administrateur de l'hôpital. Hé justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah, puisque vous appartenez au Seigneur Ordognez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune homme ne saurait avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sédillo. Je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine était logé en bas, et son appartement consistait en quatre pièces de plein pied bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, et nous y laissa pour passer dans la seconde, où était le licencié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui, pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences, et Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avait dit à la gouvernante ; il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étais acquis chez le Docteur Godinez dans les disputes de philosophie ; comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe, pour devenir valet d'un chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre



aux yeux du licencié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisais pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes. Il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du Seigneur Ordognez.

D'abord que Fabrice vit que j'étais arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avais qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appellais, pourquoi j'avais quitté ma patrie, et par ses questions il m'engagea devant la dame Jacinte à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille et Don Raphael leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux ; car comme il riait de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il allait trépasser. Il n'avait pas encore fait son testament. Jugez si la gouvernante fut alarmée ! Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon homme, et faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front, et lui taper le dos. Ce ne fut, pourtant, qu'une fausse alarme. Le vieillard cessa de tousser, et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la dame Jacinte craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe, où parmi plusieurs habits était celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, et mit à sa place le mien, que je n'étais pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me servirait encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le diner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avais fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvait passer pour une bonne cuisinière. Elle n'était pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportait peut-être sur le cuisinier même de l'archevêque de Tolède. Elle excellait en tout. On trouvait ses bisques exquis, tant elle savait bien choisir et mêler les suc des viandes qu'elle y faisait entrer, et ses hachis étaient assaisonnés d'une manière qui les rendait très-agréa-



bles au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on aurait pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient eu de quoi piquer la sensualité d'un viceroi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas encore entièrement perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisait aller et venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandait sur la nape, et sur la serviette, la moitié de ce qu'il portait à sa bouche. J'ôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avait aussi soin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenait comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits piés. Quand il se fut bien empiffré, la Béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins ; puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînait tous les jours notre chanoine ; qui était peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupait plus légèrement. Il se contentait d'un poulet ou d'un lapin, avec quelques compotes de fruit. Je faisais bonne chère dans cette maison. J'y menais une vie très-douce. Je n'y avais qu'un désagrément ; c'est qu'il me fallait veiller mon maître, et passer la nuit comme une garde-malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeait à demander dix fois par heure son pot de chambre, il était sujet à suer, et quand cela lui arrivait, il fallait lui changer de chemise. Gil Blas, me dit-il, dès la seconde nuit, tu as de l'adresse et de l'activité. Je prévois que je



m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte, et de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme si je te l'ordonnais moi-même. C'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnaître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur ; et j'ai bien fait. Il n'avait aucune considération pour cette pauvre fille, et bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'insolent la traitait de fausse dévote, car aujourd'hui la vertu ne paraît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Grâce au ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, monsieur, dis-je alors au licencié. La reconnaissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il, et mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, et tu n'y seras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu, par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé par ses manières à lui donner son congé, je l'aurais enrichi ; mais c'était un orgueilleux qui manquait de respect à la dame Jacinte ; un paresseux qui craignait la peine. Il n'aimait point à me veiller ; et c'était pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah, le malheureux ! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritait pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit se faire un plaisir de son devoir, et ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang et eau pour vous.

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai, d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvait rebuter, je faisais mon service de la meilleure grâce qu'il m'était

possible. Je ne me plaignais point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissais pas pourtant de trouver cela très-désagréable, et sans le legs dont je repaissais mon espérance, je me serais bientôt dégoûté de ma condition. Je n'y aurais pu résister. Il est vrai que je me reposais quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avait beaucoup d'égard pour moi. Ce qu'il fallait attribuer au soin que je prenais de gagner ses bonnes grâces, par des manières complaisantes et respectueuses. Étais-je à table avec elle et sa nièce, qu'on appelait Inésille ; je leur changeais d'assiettes ; je leur versais à boire ; j'avais une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte était sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inésille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père et sa mère vivaient encore. Oh que non, me répondit-elle. Il y a bien long-tems, bien long-tems, qu'ils sont morts, car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fût pas catégorique, et je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulais savoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne tante avait un bon ami qui demeurait aussi auprès d'un vieux chanoine dont il administrait le temporel, et que ces heureux domestiques comptaient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par un hymenée, dont ils goûtaient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la dame Jacinte, quoiqu'un peu surannée, avait encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnait rien pour se conserver. Outre qu'elle prenait tous les matins une clystère, elle avalait pendant le jour et en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormait tranquillement la nuit, tandis que je veillais mon maître. Mais ce qui peut-être contribuait encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint si frais, c'était à ce que me dit Inésille, une fontaine qu'elle avait à chaque jambe.



## CHAPITRE II.

*De quelle manière le Chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.*

JE servis pendant trois mois le licencié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisait passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit, et avec le mal qu'elle lui causait, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avait été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardait comme un Hippocrate. La dame Jacinte aurait mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament. Elle lui en toucha même quelques mots ; mais outre qu'il ne se croyait pas encore proche de sa fin, il avait de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado. Je l'amenaï au logis. C'était un grand homme sec et pâle, et qui depuis quarante ans pour le moins occupait le ciseau des Parques. Ce savant médecin avait l'extérieur grave. Il pesait ses discours, et donnait de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paraissaient géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneraient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, et qui pour la plupart participent du soufre et du mercure. Mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses inventées par des charlatans. Toutes les préparations chymiques ne semblent faites que pour nuire. Pour moi j'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes ! s'écria le docteur avec surprise. Ah, vraiment, je ne m'étonne plus si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés ! ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux alimens de

bon goût. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin ? ajouta-t-il. Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh ! trempé, tant qu'il vous plaira ! reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin ; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feraient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié tout friand qu'il était, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien, Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. Le bon chanoine s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvait faire de faux raisonnemens, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il fallait aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvait passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondait de la vie du malade, si on le traitait de la manière qu'il venait de prescrire. La gouvernante, qui jugeait



peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivrait avec exactitude. En effet nous mêmes promptement de l'eau à chauffer ; et comme le médecin nous avait recommandé, sur toutes choses, de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tirait, nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulais lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix faible : Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau ; et quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne saurait prolonger nos jours quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un notaire. Je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étais pas fâché d'entendre, j'affectai de paraître fort triste, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas ; et cachant l'envie que j'avais de m'acquitter de la commission qu'il me donnait : He ! mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant ; c'en est fait. Je sens que la goutte remonte, et que la mort s'approche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement, qu'il changeait à vue d'œil, et la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnait, laissant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignait encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, et le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le licencié Sédillo, mon maître, tire à sa fin ; il veut faire écrire ses dernières volontés. Il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire était un petit vieillard gai qui se plaisait à railler. Il me demanda quel médecin voyait le cha-

noine. Je lui répondis que c'était le Docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau et son chapeau : Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce Docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeller des notaires. Cet homme-là m'a soufflé bien des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empessa de sortir avec moi, et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le vieux bien, mon enfant, me répondit le notaire. Tu peux compter là dessus. Il est juste qu'un maître récompense un domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable, pour peu qu'il soit disposé à reconnaître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avait encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, était auprès de lui. Elle venait de jouer son rôle, et de préparer le bon homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyait pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante ; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du Seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui. Vous le saignerez tout à votre aise quand il aura fait son testament.

Nous avons grand' peur, la Béate et moi, que le licencié ne mourût en testant ; mais par bonheur, l'acte qui causait notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, et me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je ressentis une joie toute des plus vives, et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'était déjà que trop affaibli, expira presque dans le moment. Comme il rendait les



derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avait de dépêcher ses malades. Cependant loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid, qu'on ne lui avait pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avait plus besoin de son ministère, suivit le Docteur Sangrado ; l'un et l'autre disant que dès le premier jour ils avaient condamné le licencié. Effectivement ils ne se trompaient presque jamais quand ils portaient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inésille et moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voisinage. La Béate surtout, qui avait le plus grand sujet de se réjouir, poussait des accens si plaintifs, qu'elle semblait être la personne du monde la plus touchée. La chambre en un instant se remplit de gens, moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le scellé partout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avait point fait de testament. Mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avait un, revêtu de toutes les formalités nécessaires ; et lorsqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le testateur avait disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même tems la Béate, et me donnèrent aussi quelques louanges. Il faut avouer que je les méritais bien ; le licencié, devant Dieu soit son âme, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquait ainsi pour mon compte, par un article de son testament :

*Item : puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres, et mes manuscrits, sans aucune exception.*

J'ignorais où pouvait être cette prétendue bibliothèque. Je ne m'étais point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savais seulement qu'il y avait quelques papiers, avec cinq ou six volumes sur deux



petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître. C'était là mon legs. Encore les livres ne pouvaient-ils m'être d'une grande utilité. L'un avait pour titre, *le Cuisinier parfait* ; l'autre traitait *de l'indigestion, et de la manière de la guérir* ; et les autres étaient les quatre parties du *bréviaire*, que les vers avaient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenait toutes les pièces d'un procès que le chanoine avait eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritait, je l'abandonnai aux parens qui me l'avaient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étais revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avaient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de son bon ami, elle avait détournées pendant la maladie du licencié.

### CHAPITRE III.

*Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.*

JE résolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Lonna, et de choisir dans son registre une nouvelle condition ; mais comme j'étais prêt d'entrer dans le cul de sac où il demeurait, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avais point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, et témoignant quelque joie de me revoir : Hé ! te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensais à toi tout-à-l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et tu m'es revenu dans l'esprit. Tu me parais bon enfant, et je crois que tu seras bien mon fait, si tu sais lire et écrire. Monsieur, lui répondis-je sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sais l'un et l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir



toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais sous un si savant maître me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait ; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. Il y avait pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avait pour tout domestique, marquait les adresses ; mais outre qu'elle ne savait point l'orthographe, elle écrivait si mal qu'on ne pouvait le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvait justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenais les noms mouraient presque tous. J'inscrivais, pour ainsi parler, les personnes qui voulaient partir pour l'autre monde, comme un commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avais souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avait point en ce tems-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le Docteur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il n'en méritait.

Il ne manquait pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère. On vivait chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disait que ces alimens étaient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire, à être broyés plus aisément. Néanmoins, quoiqu'il les crût de facile digestion, il ne voulait point qu'on s'en rassasiât : En quoi, certes, il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là dessus, il nous disait quelquefois : Buvez, mes enfans. La santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau



fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti ? elle le précipite : Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau, quoiqu'il fût dans un âge avancé. Il définissait la vieillesse une phthisie naturelle qui nous dessèche et nous consume ; et sur cette définition il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenait que le vin les use et les détruit, et disait fort éloquemment, que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit, et un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, et je commençai à sentir de grands maux d'estomac ; que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel, et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourrait se relâcher, et me donner un peu de vin à mes repas ; mais il était trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connaîtras l'excellence. Au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, et la véronique, leur donnent un goût délectable ; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avait beau vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis ; j'en buvais avec tant de modération, que s'en étant aperçu, il me dit : Hé, vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affaiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'évènement ; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en sera garant. Cet



oracle Latin fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit, en termes exprès, que ceux qui pour boire du vin s'excusent sur la faiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurais eu mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je fis semblant d'être persuadé qu'il avait raison. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sous la garantie de Celse ; ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur, et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportait sur l'expérience. J'avais, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la résolution de sortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de sentiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi ; je t'aime, et sans attendre que tu m'aies servi plus long-tems, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles, et moi, je prétends t'abrégner un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée, et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sais la médecine à fond, et profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me soulager présentement. Tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse

et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers état où l'on m'appellera ; et lorsque tu auras travaillé quelque tems je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin, au lieu que les autres sont long-tems médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut ; et pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand même elles seraient contraires à celle d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'était pas tout à fait sincère. Je désapprouvais son sentiment sur l'eau, et je me proposais de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé, pour en prendre un de mon maître, et me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartenait. Je débutai par un alguazil, qui avait une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie et bosse. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avais point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda longtems avec surprise ; puis il se mit à rire de toute sa force, en se tenant les côtés. Ce n'était pas sans raison. J'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint et un haut de chausses quatre fois plus long et plus large qu'il ne fallait. Je pouvais passer pour une figure originale et grotesque. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, et mieux contrefaire le médecin, qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avait excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla ; et lorsqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé ! Qui diable t'a déguisé de la sorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout



beau ; respecte un nouvel Hippocrate. Apprends, que je suis le substitut du Docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond ; et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'est à dire qu'il t'abandonne le sang du peuple, et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de fauxbourgs ! ses fautes sont moins en vue, et ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me parait digne d'envie, et pour parler comme Alexandre, si je n'étais pas Fabrice, je voudrais être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avait pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtissier. Puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'était. J'en bus à longs traits, et n'en déplaise à l'oracle Latin, à mesure que j'en versais dans mon estomac, je sentais que ce viscère ne me savait pas mauvais gré des injustices que je lui faisais. Nous demeurâmes longtems dans ce cabaret, Fabrice et moi, nous y rîmes bien au dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite, voyant que la nuit approchait, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que l'après-dînée du jour suivant nous nous retrouverions au même lieu.

#### CHAPITRE IV.

*Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.*

JE ne fus pas sitôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avais yus, et lui remis entre les mains huit réaux qui me restaient des douze que j'avais reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés ; c'est peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout



prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, et me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fonds ; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te sera bien utile ; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avais bien lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir toujours le tiers de ce que je recevrais en ville, et touchant encore le quart du reste, c'était, si l'arithmétique est une science certaine, la moitié du tout qui me revenait. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut, et me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avais inscrits, et je les traitai tous de la même manière, quoiqu'ils eussent des maux différens. Jusques-là, les choses s'étaient passées sans bruit, et personne, grâce au Ciel, ne s'était encore révolté contre mes ordonnances ; mais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne saurait manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avait un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommait le Docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venait d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avait appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissait. Il me salua d'un air grave ; puis m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur Docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité ; je croyais connaître tous les médecins de Valladolid mes confrères, et cependant, je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étais un jeune praticien, et que je ne travaillais encore que sous les auspices du Docteur Sanguado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savais s'il avait parlé sérieusement, ou s'il



s'était moqué de moi ; et je rêvais à ce que je devais lui répliquer, lorsque l'épicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là dessus le petit médecin se mit à observer le malade, et après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvriraient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, lui répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. À ces paroles, le petit médecin me dit, en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme : vous verrez le malade guérir à vue d'œil. Ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez-le au Seigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim. Oh ! Celse, lui répartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompait comme un autre, et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions, je m'en trouve fort bien. Je reconnais à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le Docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson sont sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains. N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grâce vraiment de faire de pareils reproches ! Allez, allez, monsieur le docteur : sans saigner, et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde ; et vous en avez peut-être vous même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par Saint Jacques et par Saint Denis, interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connaissez guères le Docteur Cuchillo. Sachez que j'ai bec et ongles, et que je

ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me fit mépriser sa colère. Je lui répliqua avec aigreur ; il me répartit de même ; et bientôt nous en vînmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher, l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avait la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres, si je ne me hâtais de sortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement, et ne voulant plus voir de malades ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avais donné rendez-vous à Fabrice. Il y était déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est à dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avais eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restait encore de mon combat. D'ailleurs il entra pour son compte dans le rapport que je lui faisais, et se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques : l'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies ; comme elle est bonne pour les rhumatismes et pour les pâles couleurs, elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle et glace tout à la fois, et merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques, et pituiteuses. Cette opinion parait étrange aux jeunes médecins ; et si ces gens-là étaient capa-



bles de raisonner en logiciens, au lieu de me décrier comme ils font, ils admireraient ma méthode, et deviendraient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il était en colère ; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avais mis dans mon rapport quelques circonstances de mon cru. Cependant tout occupé qu'il était de ce que je venais de lui dire, il ne laissa pas de s'appercevoir que je buvais ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire ; effectivement, le vin m'avait fort altéré. Tout autre que Sangrado se serait défié de la soif qui me pressait, et des grands coups d'eau que j'avalais. Mais pour lui, s'imaginant de bonne foi que je commençais à prendre goût aux boissons aqueuses : A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu ! tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je savais bien que tu t'accoutumerais à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son tems. Je donnerais, à l'heure qu'il est, un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma la docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste : Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin ; mais où l'on s'assemblait pour s'amuser honnêtement, et sans risque, à boire de l'eau chaude ! On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avaient établi des lieux publics où l'on donnait de l'eau à boire à tout venant, et renfermaient le vin dans les boutiques des apothicaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi et moi, ne boivent que de l'eau, et qui croient se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude, qui n'a pas bouilli ; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, est plus pesante et moins commode à l'estomac.



Tandis qu'il tenait ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux : Je fis plus, j'entrai dans les sentimens du docteur ; je blâmai l'usage du vin, et plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentais pas encore bien désaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, et après avoir bu à long traits : Allons, monsieur, dis-je à mon maître, abreuvs-nous de cette liqueur bienfaisante ; fessons revivre dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, et m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs ; et pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avais eu chez l'épicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profession, et d'ordonner dès le lendemain des saignées et de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venais de voir un poëte qui avait la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander si j'étais médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, seigneur docteur, je vòus supplie très-humblement de venir avec moi. Ma nièce est malade depuis hier, et j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, et me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent ; et après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus à n'en pouvoir douter, que c'était l'aventurière qui avait si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendit méconnaissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le pouls, et j'apperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étais en droit de me saisir, et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais considérant que ces femmes se mettraient à crier, et que Don Raphael, ou quelqu'autre défenseur du beau sexe pourrait accourir



à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valait mieux dissimuler, et consulter là dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressait de lui apprendre de quel mal sa nièce était atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savais rien. Au contraire, je fis le capable ; et copiant mon maître, je dis gravement, que le mal provenait de ce que la malade ne transpirait point ; qu'il fallait par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée était le substitut naturel de la transpiration ; et j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégéai ma visite le plus qu'il me fut possible, et je courus chez le fils de Nunez, que je rencontrai comme il sortait pour aller faire une commission, dont son maître venait de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, et lui demandai s'il jugeait à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice ! Hé ! non, me répondit-il, vive Dieu ! il faut bien t'en donner de garde. Ce ne serait pas le moyen de ravoit ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga : ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avait pourtant déjà plus de trois heures que j'étais au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avait changé d'habit, et natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvrait la moitié du visage. Il portait une grande épée, dont la garde avait pour le moins trois pieds de circonférence, et il marchait à la tête de cinq hommes, qui avaient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières. Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, et dans ces braves gens qui m'accompagnent des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme



qui lui a volé un diamant, et nous le lui ferons rendre sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me faisait connaître le stratagème qu'il prétendait employer pour moi, et je lui témoignai que j'approuvais fort l'expédient qu'il avait imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'était trois domestiques, et deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avait engagés à faire ces personnages. J'ordonnai qu'on apportât du vin, pour abreuver l'escouade, et nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, et prenant les personnes qui étaient avec moi pour des lévriers de justice, qui n'entraient pas dans cette maison sans sujet, elle demeura fort effrayée : Rassurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice ; nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui sera bientôt terminée, car nous sommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes, et gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchait devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenait dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'approchai du lit ; et faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnaissez ce trop crédule Gil Blas, que vous avez trompé. Ah ! scélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir long-tems cherchée. Le Corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle est marquée en lettre rouges sur mes tablettes. Levez-vous ma princesse, ajouta-t-il : Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'écuyer, et vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle était, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparaient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même sur son séant, joignit les mains d'une manière suppliante ; et me regardant avec des yeux où la frayeur était peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste mère à qui vous devez le jour. Je suis plus



malheureuse que coupable. Vous en serez convaincu si vous voulez entendre mon histoire. Non, Mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sais que trop bien que vous excellez à faire des romans. Hé bien, reprit-elle, puisque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisait point, et que je voulais qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avaient été volés dans l'hôtel garni. Oh ! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphael, que je n'ai point vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit-même. Hé ! petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ! Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de Don Raphael, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez avoir bien des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses, que Monsieur le Corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent toute en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes, et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil et tantôt devant les archers, tâchait d'exciter leur compassion, Camille me priait de la manière du monde la plus touchante, de la sauver des mains de la justice ; c'était une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir : Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantiles. Monsieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé ! de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma



prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire, répartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée : çà, voyons. Qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, et des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oui, mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des Iles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle ; je vous les garantis fines. En même tems elle se fit apporter par la vieille une petite boîte, d'où elle tira le collier et les pendans, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil : Quoiqu'il ne se connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composaient les pendans ne fussent fines aussi bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paraissent de bon aloi ; et si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne répons plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'apperçevait plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux femmes : Adieu, mesdames, demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le Corrégidor, et vous rendre plus blanches que la neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît ; et nous ne lui faisons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

## CHAPITRE V.

*Suite de l'aventure de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la médecine, et le séjour de Valladolid.*

APRES avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassait notre attente ; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir volé des courtisanes, nous



nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fûmes dans la rue, après avoir fait une si belle expédition, nous quitterons-nous sans nous en réjouir le verre à la main ? Ce n'est pas mon sentiment ; et je suis d'avis que nous régagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, et nous en partagerons l'argent en frères. Après quoi, chacun reprendra le chemin de sa maison, et s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son maître. La pensée de monsieur l'alguazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveraient facilement une excuse pour avoir découché, et les autres ne se souciant guères d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper ; et nous nous mêmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice, surtout, qui savait donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sais combien de traits pleins de sel Castillan, qui vaut bien le sel Attique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout à coup troublée par un événement imprévu et des plus désagréables. Il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là, trois autres parurent, et nous en comptâmes jusqu'à douze, qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portaient des carabines, avec des épées, et des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étaient des archers de la patrouille, et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister ; mais ils nous enveloppèrent en un instant, et nous tinrent en respect, tant par leur nombre, que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le commandant, d'un air railleur, je sais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventurière. Certes, le trait est excellent, et mérite bien une récompense publique. Aussi ne peut-elle vous échapper ; la justice qui vous destine dans son palais un logement, ne manquera pas de payer un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressait, en



furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, et sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, et par conséquent on nous doit pardonner cette petite supercherie. Comment, diable ! répliqua le commandant avec colère, vous appelez cela une petite supercherie ? Savez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, et des pendans d'oreilles ; et ce qui, sans doute, est un cas pendable, c'est que pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers : Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose était encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jettâmes tous à ses pieds, et le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse ; mais nos prières furent inutiles. De plus, ce qui est tout à fait extraordinaire, il rejetta la proposition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans et le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrais, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, et nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisait, un des archers m'apprit que la vieille, qui demeurait avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, elle nous avait suivis jusqu'au cabaret ; et que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avait averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans et le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague, avec le rubis des Iles Philippines, que j'avais par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avais reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savaient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, et que tous ces messieurs avaient des manières uniformes. Tandis qu'on me spoliait de mes bijoux et de mes espèces,



l'officier de la patrouille qui était présent, conta notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur sembla si grave, que la plupart d'entr'eux nous trouvaient dignes du dernier supplice. Les autres, moins sévères, disaient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouet, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes sur la paille, dont il était presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-tems, et n'en sortir que pour aller aux galères, si dès le lendemain le Seigneur Manuel Ordognez n'eût entendu parler de notre affaire, et résolu de tirer Fabrice de prison. Ce qu'il ne pouvait faire sans nous délivrer tous avec lui. C'était un homme fort estimé dans la ville. Il n'épargna point les sollicitations ; et tant par son crédit, que par celui de ses amis, il obtint au bout de trois jours notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés ; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague et le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos non vobis*.

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le Docteur Sangrado me reçut bien : Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai su que ce matin ta disgrâce. Je me préparais à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, et t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis, que j'étais dans ce dessein ; et véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avait si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. Des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville et dans les fauxbourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne se passait point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades. Ce qui suppose bien de l'eau buë et du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisait : ils mouraient tous, soit que nous les traitassions d'une manière propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, nous apprenions qu'il venait d'être enterré,



ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étais qu'un jeune médecin, qui n'avait pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeais des évènements funestes qu'on pouvait m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au Docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode : Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On dirait qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portait en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrais te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; et si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chymiques à nos malades. Essayons le kermès. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude et nos saignées. Je ferais volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tirait pas à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson : veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui répartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diraient que vous vous laissez désabuser. Ils vous perdraient de réputation. Périssent plutôt le peuple, la noblesse et le clergé. Alons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous ; et je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisait de funérailles. Il venait tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochait la mort de son neveu. Pour les neveux et les fils dont les oncles et les pères s'étaient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paraissaient point chez nous. Les maris étaient aussi fort discrets ; ils ne nous chicanaient point sur la perte



de leurs femmes. Mais les personnes affligées dont il nous fallait essuyer les reproches, avaient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelaient ignorans, assassins. Ils ne ménageaient point les termes. J'étais ému de leurs épithètes ; mais mon maître, qui était fait à cela, les écoutait de sang froid. J'aurais pu comme lui m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégouter de la médecine, que je pratiquais avec si peu de succès.

Il y avait dans notre voisinage un jeu de paume, où les fainéans de la ville s'assemblaient chaque jour. On y voyait un de ces braves de profession, qui s'érigent en maîtres, et décident les différends dans les tripots. Il était de Biscaye, et se faisait appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paraissait avoir trente ans. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui roulaient dans la tête, et semblaient menacer tous ceux qu'il regardait, un nez fort épaté lui tombait sur une moustache rousse, qui s'élevait en croc jusqu'à la tempe. Il avait la parole si rude et si brusque, qu'il n'avait qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'était rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeait impérieusement les contestations qui survenaient entre les joueurs, et il ne fallait pas qu'on appellât de ses jugemens, à moins que l'appellant ne voulût se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le Seigneur Don Rodrigue, que le *Don*, qu'il mettait à la tête de son nom, n'empêchait pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'était une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas assurément par sa beauté ; ce fut donc par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, et forma le dessein de l'épouser ; mais dans le tems qu'elle se préparait à consommer cette affaire, elle tomba malade, et malheureusement pour elle je devins son médecin. Quand sa maladie n'aurait pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisaient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot,

La paumière alla où j'envoyais tous mes malades, et ses parens s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue au désespoir d'avoir perdu sa maitresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu et flammes contre moi, il jura qu'il me passerait son épée au travers du corps, et m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment ; et la connaissance que j'avais de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble et de frayeur. Je n'osais sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, et je m'imaginai sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux. Je ne pouvais goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans craindre de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

## CHAPITRE VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin.*

JE marchais fort vite, et regardais de tems en tems derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivait point mes pas. J'avais l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenais pour lui tous les arbres et les buissons. Je sentais à tous momens mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposais d'aller. Je quittais sans peine le séjour de Valladolid ; tout mon regret était de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avais pu même faire mes adieux. Je n'étais nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandais pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avais dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblais aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avais en réaux, à peu près, la valeur de cinq



ducats. C'était là tout mon bien. Je me promettais avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutais point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitais passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avait vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je me rappelais tout ce que j'en avais ouï dire, et que jouissais par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchait sur mes pas, et qui chantait à plein gosier. Il avait sur le dos un sac de cuir, une guitarre pendue au col, et il portait une assez longue épée. Il allait si bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'était un des deux garçons barbiers avec qui j'avais été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étais ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avais abandonné Valladolid ; et lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avait eu du bruit avec son maître, et qu'ils s'étaient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus longtems à Valladolid, j'y aurais trouvé dix boutiques pour une ; car sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne, qui sache mieux que moi raser à poil et à contrepoil, et mettre une moustache en papillotes. Mais je n'ai pu résister davantage au violent désir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air natal, et savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain ; puisque l'endroit qu'ils habitent, et qu'on appelle Olmédo, est un gros village en deçà de Segovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusques chez lui, et d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme était de bonne humeur, et avait l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentais de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verrait à la première hôtellerie. En attendant

que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause. J'ai dans mon sac de quoi déjeuner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles. Je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche, avec mes rasoirs, et une savonnette. Je n'ai besoin que de cela. Je louai sa prudence, et consentis de bon cœur à la pause qu'il me proposait. J'avais faim, et je me préparais à faire un bon repas. Après ce qu'il venait de dire, je m'y attendais. Nous nous detournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistaient dans cinq ou six oignons, avec quelques morceaux de pain et de fromage ; mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut une petite outre, remplie, disait-il, d'un vin délicat et friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressait l'un et l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais ; et nous vidâmes aussi l'outre, où il y avait environ deux pintes d'un vin qu'il se serait fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaieté. Le barbier, à qui Fabrice avait dit qu'il m'était arrivé des aventures très-particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avait si bien régalé. Je lui donnai la satisfaction qu'il demandait. Ensuite, je lui dis, que pour reconnaître ma complaisance, il fallait qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh ! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guères d'être entendue. Elle ne contient que des faits fort simples. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même tems il en fit le récit, à peu près de cette sorte.

## CHAPITRE VII.

### *Histoire du garçon Barbier.*

FERNAND PERES de la Fuente, mon grand-père, (je prends la chose de loin), après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, et



laissa quatre fils. L'aîné, nommé Nicolas, s'empara de la boutique, et lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier, et Thomas qui était le troisième, se fit maître d'école. Pour le quatrième, qu'on appelait Pédro, comme il se sentait né pour les belles-lettres, il vendit une petite pièce de terre, qu'il avait eue pour son partage, et alla demeurer à Madrid, où il espérait qu'un jour il se ferait distinguer par son savoir et par son esprit. Ses trois autres frères ne se séparèrent point. Il s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mère, femme du barbier, en mit au monde six pour sa part, dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon père m'apprit de très-bonne heure à raser ; et lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit une longue épée, et me dit : Va, Diégo, tu es en état présentement de gagner ta vie ; va courir le pays. Tu as besoin de voyager pour te dégourdir, et te perfectionner dans ton art. Pars, et ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles il m'embrassa de bonne amitié, et me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon père. Pour ma mère, qui avait moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes, et me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo, et pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avait dedans, et de connaître précisément ce que je possédais. J'y trouvai une trousse, ou étaient deux rasoirs qui semblaient avoir rasé dix générations, tant ils étaient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, et un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon père, et ce qui me réjouit plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étaient

mes facultés. Vous jugez bien par là que maître Nicolas le barbier comptait beaucoup sur mon savoir faire, puisqu'il me laissait partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat et de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avait jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables, et transporté de joie je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battait à chaque pas le mollet, ou s'embarrassait dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinés, avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, et comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque tems, et voyant à qui il avait à faire, il me dit d'un air doux, çà, mon gentilhomme, vous serez satisfait. On va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civet de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui était si bon, disait-il, que le roi n'en buvait pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que c'était du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas d'y faire autant d'honneur qu'au matou. Il fallut ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, et si court que je ne pouvais étendre les jambes, tout petit que j'étais. D'ailleurs, il n'avait pour matelas et lit de plume, qu'une simple paille piquée, et couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage avait servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit, que je viens de représenter, l'estomac plein du civet, et de ce vin délicieux que l'hôte m'avait donné, grâce à ma jeunesse et à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil, et passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeûné et bien payé la bonne chère qu'on m'avait faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas sitôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture et mon entretien ; mais je n'y de-



meurai que six mois ; un garçon barbier avec qui j'avais fait connaissance, et qui voulait aller à Madrid, me déboucha, et je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle était auprès de l'église de Sainte Croix, et que la proximité du *Theâtre du Prince* y attirait bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons et moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venaient s'y faire raser. J'en voyais de toutes sortes de conditions ; mais entr'autres des comédiens et des auteurs. Un jour deux personnages de cette dernière espèce s'y trouvèrent ensemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poètes et des poésies du tems, et je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs discours que je ne l'avais été : Don Juan de Zavaleta, disait l'un, est un auteur sur lequel il me paraît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination. Sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Luiz Velez de Guévara, disait l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ? a-t-on jamais rien vu de plus misérable ? Ils nommèrent encore je ne sais combien d'autres poètes, dont j'ai oublié les noms ; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'était un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pédro de la Fuente est un auteur excellent. Il y a dans ses livres une fine plaisanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquans et pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la cour et de la ville, et si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture et son logement chez le Duc de Médina Celi. Il ne fait point de dépense. Il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille, qu'il fesait du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes, en passant par Olmédo, nous l'avaient dit ; mais comme il négligeait de nous donner de ses nouvelles, et qu'il paraissait fort détaché de nous, de notre côté nous vivions dans une très-grande indif-

férence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il était dans une belle passe, et que je sus où il demeurerait, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassait ; les auteurs l'avaient appelé Don Pedro. Ce *Don* me fit quelque peine, et je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvait être devenu noble ainsi que bel esprit, et je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, et je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'était acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, et marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du Duc de Médina Celi. Je me présentai à la porte, et dis que je souhaitais de parler au Seigneur Don Pédro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit escalier, et me répondit : Montez par là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disait ; je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, et je lui demandai si c'était là que logeait le Seigneur Don Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il ; mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serais bien aise, lui dis-je, de l'entretenir : Je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, répartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirais pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, et lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi. Allez faire un tour, et revenez dans ce tems-là.

Je sortis et me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me ferait. Je crois, disais-je, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeais de ses sentiments par les miens, et je me préparais à une reconnaissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avait marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet : mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un instant : Je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans



l'antichambre. Il y revint un moment après, et me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'était mon oncle Thomas, tant ils se ressemblaient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, et lui dis que j'étais fils de maître Nicolas de la Fuente, barbier d'Olmédo. Je lui appris aussi que j'exerçais à Madrid depuis trois semaines le métier de mon père, en qualité de garçon, et que j'avais dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlais, je m'aperçus que mon oncle rêvait. Il doutait apparemment s'il me désavouerait pour son neveu, ou s'il se déferait adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, et me dit : Hé bien, mon ami, comment se portent ton père et tes oncles ? Dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles et femelles, et je compris dans cette liste jusqu'à leurs parrains et leurs marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, et venant à ses fins, Diégo, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art ; et je te conseille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid : C'est un séjour pernicieux pour la jeunesse. Tu t'y perdrais, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume ; les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il ; et quand tu seras prêt à partir, viens me revoir ; je te donnerai une pistole, pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre, et me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'apercevoir qu'il ne cherchait qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, et rendis compte à mon maître de la visite que je venais de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pédro, et il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devait plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité ; il peut aisément vous placer dans une grande maison, et vous mettre en état de faire peu-à-peu une grosse fortune. Frappé de ce discours, qui me présentait de flatteuses images,

j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, et je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain, qui entrait librement chez les grands, et mangeait tous les jours avec eux, n'était pas bien aise, pendant qu'il serait à la table des maîtres, qu'on vît son neveu à la table des valets. Le petit Diégo aurait fait rougir le Seigneur Don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, et même très-rudemment. Comment, petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicieux conseils. Sors de mon appartement, et n'y remets jamais le pied ; autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, et plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenait. Je me retirai, les larmes aux yeux, et fort touché de la dureté qu'il avait pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif et fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation, et je résolus de laisser là ce mauvais parent dont je m'étais bien passé jusqu'à ce jour.

### CHAPITRE VIII.

*De la rencontre que Gil Blas et son compagnon firent d'un homme qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine ; et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

LE Seigneur Diégo de la Fuente me raconta encore d'autres aventures qui lui étaient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long : il nous mena jusqu'à Ponte de Duéro. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux, et mettre à la broche un lièvre, que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon, et notre sac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous restait de notre souper.



Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, nous nous sentîmes de l'appétit ; et comme nous aperçûmes à deux cens pas du grand chemin plusieurs gros arbres, qui formaient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine. Il avait auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havresac dont il s'était déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait et de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement. Il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes, et nous demanda d'un air riant, si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeuner au sien. Il y consentit fort volontiers, et nous exhibâmes aussitôt nos denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc, messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions ! Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hasard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire sans vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Savez-vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, et que j'ai des gardes à ma suite ? Je vous entends, dit Diégo. Vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je joue la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étais encore qu'un enfant que je jouais déjà de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connais les comédiens. Ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de Saint Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, répartit l'histriion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles : Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, et suis ravi que le Seigneur Gil Blas et moi nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons, et les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outre de

si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous fisions, que nous ne parlâmes presque point pendant ce tems-là ; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paraissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement ! s'écria l'acteur ; Ah, vraiment vous ne connaissez guère Melchior Zapata. Grâce à Dieu, je n'ai point un esprit à contrepoil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise ; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faisant remarquer que son pourpoint était doublé d'affiches de comédies, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; et si vous êtes curieux de voir ma garde-robe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems, il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline, avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tous pleins de trous, et des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille. J'ai une femme belle et jeune, repartit Zapata, et je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim ; et pour mon malheur, elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y aurait pas été trompé comme moi ? Il faut que parmi les comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse, et qu'elle me tombe entre les mains. C'est assurément jouer de malheur, dit le barbier. Aussi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'histrion ; mais malepeste, il n'est pas permis à un petit comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourrait faire un acteur même de la troupe du prince ; encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville. Heureusement pour eux la ville est bonne, et l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des princesses de coulisses.



Hé ! n'avez-vous jamais songé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez-vous avec votre mérite infini ? il y a vingt acteurs : Demandez de leurs nouvelles au public. Vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteraient de porter encore le havresac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des espèces, ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le savoir, puisque je viens de débiter à Madrid, ou j'ai été hué et sifflé comme tous les diables, quoique je dusse être fort applaudi ; car j'ai crié, j'ai pris des tons extravagans, et suis sorti cent fois de la nature : de plus, j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma princesse. En un mot, j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; et cependant le même public qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention. Ainsi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, et n'ayant pas de quoi me faire recevoir, en dépit de ceux qui m'ont sifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme et mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le prince dramatique se leva, reprit son havresac et son épée, et nous dit d'un air grave, en nous quittant : Adieu, messieurs ; puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diégo du même ton, puissiez vous retrouver à Zamora votre femme changée et bien établie ! Dès que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler et à déclamer en marchant. Aussitôt le barbier et moi, nous commençâmes à le siffler, pour lui rappeler son début. Nos sifflemens frappèrent ses oreilles ; il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui, et voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grâce dans la plaisanterie, et continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes

tout notre saoul, après quoi nous regagnâmes le grand chemin, et poursuivîmes notre route.

## CHAPITRE IX.

*Dans quel état Diégo retrouva sa famille; et après quelles réjouissances, Gil Blas et lui se séparèrent.*

Nous allâmes ce jour-là coucher entre Moyados et Valpuesta dans un petit village dont j'ai oublié le nom; et le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance. Je ne puis le revoir sans transport, tant il est nature! d'aimer sa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en devait parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paraît une ville, et vous m'avez dit que c'était un village. Il fallait du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier, mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragosse, et toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avancions dans la plaine, il nous paraissait que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo; et lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avait trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre, et tout auprès un grand nombre de cuisiniers et de marmitons qui préparaient un festin. Ceux-ci mettaient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes; ceux-là remplissaient de vin des cruches de terre; les autres faisaient bouillir des marmites, et les autres, enfin, tournaient des broches, où il y avait toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théâtre qu'on avait élevé. Il était orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, et chargé de devises Grecques et Latines. Le barbier n'eut pas plutôt vu ces inscriptions, qu'il me dit: Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon oncle Thomas; je vais parler qu'il y aura mis la main; car entre nous



c'est un habile homme. Il sait par cœur une infinité de livres de collège. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation ; ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poètes Latins et des auteurs Grecs. Il possède l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui, nous ne saurions pas que dans la ville d'Athènes les enfans pleuraient quand on leur donnait le fouet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade et moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisait de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque dans un homme qui avait l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années ; ne pouvant toutefois le méconnaître, il l'embrassa cordialement, et lui dit d'un air affectueux : Hé ! te voilà, Diégo, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ! Tu viens revoir tes dieux pénates, et le ciel te rend sain et sauf à ta famille. O jour trois et quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo !* Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il ; ton oncle Pédro le bel esprit est devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare pendant sa vie craignait de manquer des choses les plus nécessaires : *Argenti pallebatur amore*. Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisaient, il ne dépensait pas dix pistoles chaque année pour son entretien. Il était même servi par un valet qu'il ne nourrissait point. Ce fou, plus insensé que le Grec Aristippe, que fit jeter au milieu de la Lybie toutes les richesses que portaient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodait dans leur marche, entassait tout l'or et l'argent qu'il pouvait amasser. Hé, pour qui ! pour des héritiers qu'il ne voulait point voir. Il était riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand et moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frère Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse. Il vient de la marier au fils d'un de

nos alcades : *Connubio junxit stabili, propriamque dicavit.* C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le sien, et font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrais que tu fusses arrivé plutôt, tu aurais vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton père faisait les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, et nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits et dix jeunes filles. Il employa tous les rubans et toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses, et chanta mille chansonnettes tendres et légères. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la pastorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, et je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention : *Finis coronabit opus.* J'ai fait élever un théâtre, sur lequel, Dieu aidant, je ferai représenter par mes disciples une pièce que j'ai composée. Elle a pour titre : *Les amusemens de Muley Bugentuf, Roi de Maroc.* Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Pennafiel et de Ségovie, que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paraîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam.* A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point : Je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme par les images de la mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la terreur. Ah ! si je m'étais attaché au théâtre, je n'aurais jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins ! Je me serais baigné dans le sang. On aurait toujours vu périr dans mes tragédies non seulement les principaux personnages, mais les gardes même. J'aurais égorgé jusqu'au souffleur. Enfin, je n'aime que l'effroyable.



C'est mon goût. Aussi ces sortes de poèmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, et font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le tems qu'il achevait ces paroles, nous vîmes sortir du village, et entrer dans la plaine, un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. C'étaient les deux époux, accompagnés de leurs parens et de leurs amis, et précédés de dix à douze joueurs d'instrumens, qui jouant tous ensemble formaient un concert très-bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, et Diégo se fit connaître. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assemblée, et chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille, et tous ceux même qui étaient présens, l'accablèrent d'embrassades. Après quoi, son père lui dit : Tu es le bienvenu, Diégo. Tu retrouves tes parens un peu engraisés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage présentement ; je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, et s'assit autour des tables qu'on y avait dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, et nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses frères qui n'avaient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la pièce du Seigneur Thomas ; ne doutant pas, disaient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au devant duquel tous les joueurs d'instrumens s'étaient déjà placés, pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun dans un grand silence attendait qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scène ; et l'auteur, le poème à la main, s'assit dans les coulisses à portée de souffler. Il avait eu raison de nous dire que la pièce était tragique ; car dans le premier acte, le Roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent esclaves Mores à coups de flèches ; dans le second il coupa la tête à trente officiers Portugais, qu'un de ses capitaines avait faits prisonniers de guerre ; et dans le

troisième, enfin, ce monarque, saoul de ses femmes, mit le feu lui-même à un palais isolé, où elles étaient enfermées, et le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves Mores, de même que les officiers Portugais, étaient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art ; et le palais, composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement, accompagné de mille cris plaintifs, qui semblaient sortir du milieu des flammes, dénoua la pièce, et ferma le théâtre d'une façon très-divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçut une si belle tragédie : Ce qui justifia le bon goût du poëte, et fit connaître qu'il savait bien choisir les sujets.

Je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir après *les amusemens de Muley Bugentuf*, mais je me trompais. Des tymbales et des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle. C'était la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus solennelle, avait fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires, et il devait ce jour-là donner à ceux qui avaient le mieux réussi, des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux longs bancs d'école, avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scène, et se rangèrent tous autour du Seigneur Thomas, qui tenait aussi bien sa morgue qu'un préfet de collège. Il avait à la main une feuille de papier où étaient écrits les noms de ceux qui devaient remporter des prix. Il la donna au Roi du Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommait allait respectueusement recevoir un livre des mains du pédant ; puis il était couronné de lauriers, et on le faisait asseoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout ; parce que ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les mères de quelques externes prirent feu là dessus, et accusèrent le pédant de partialité. De sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avait été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.



LA MAUVAISE MERE. *Conte Moral.*

PARMI les productions monstrueuses de la Nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins ; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole et des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, et pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement si commun et si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos provinces maritimes, un intendant qui s'était rendu recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au faible, et la rigueur au fort : cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre et presque insolvable. Il avait laissé une fille que personne n'épousait, parce qu'elle avait beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, et point de fortune. Un riche et honnête négociant la rechercha par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien, disait le bon homme Corée, (c'était le nom du négociant) ; il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement ; et Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle aurait dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s'étendait jusques sur la fille : il la consultait comme son oracle ; et si quelquefois il lui arrivait d'avoir un avis différent du sien, elle n'avait qu'à proférer ces paroles imposantes : feu M. de Carandon mon père..... Corée n'attendait pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avait tort.

Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfans, dont elle avait bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant il croyait devoir régler le partage de ses biens ; mais M. de Carandon avait pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une

mère, il fallait la rendre dispensatrice des biens qui leur étaient destinés. Cette loi fut la règle du testament de Corée, et son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui semblerait. De ces deux enfans l'aîné faisait ses délices ; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avait couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avait fait éprouver le premier les douleurs et la joie de l'enfantement ; il s'était emparé de sa tendresse qu'il semblait avoir épuisée ; elle avait enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut était l'enfant de rebut ; sa mère ne daignait presque pas le voir, et ne lui parlait que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osait lever les yeux devant elle, et ne lui répondait qu'en tremblant. Il avait, disait-elle, le naturel de son père, une âme du peuple, et ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avait pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il était possible, c'était la gentillesse même ; son indocilité s'appellait hauteur de caractère ; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissait de voir qu'il ne cédait jamais quand il avait raison ; or il faut savoir qu'il n'avait jamais tort. On ne cessait de dire qu'il sentait son bien, et qu'il avait l'honneur de ressembler à Madame sa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée), cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce : les leçons étaient pour lui seul, et le petit Jacquaut en recueillait le fruit : de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut savait tout ce qu'on avait enseigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne savait rien.

Les bonnes, qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfans tout le peu d'esprit qu'elles ont, et qui rêvent tout le matin aux gentilleses qu'ils doivent dire dans la journée ; les bonnes avaient fait croire à Madame, dont elles connaissaient le faible, que son aîné était un prodige. Les maîtres, moins complaisans, ou plus maladroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissaient point sur les louanges de Jacquaut : ils ne disaient pas précisément



que M. de l'Etang fût un sot ; mais ils disaient que le petit Jacquaut avait de l'esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée ; et par une injustice qu'on ne croirait pas être dans la nature, si ce vice des mères était moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, et résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature ; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avait dix ans, de l'Etang en avait près de quinze, lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'aîné s'occupait de ses plaisirs, et fort peu de la santé de sa mère. C'est la punition des mères folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençait à s'inquiéter : Jacquaut s'en aperçut, et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte ; l'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avait accoutumé à ne paraître que lorsqu'il était appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte, il entre sans bruit et à pas tremblans, il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous, mon fils ? demanda-t-elle. Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve et accablante pénétra de honte et de douleur l'âme de cette femme injuste ; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant, et Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison ; son prétexte fut, que de l'Etang, naturellement vif, était trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude, et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui était le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvaient fort bien décourager celui dont le caractère, plus haut et moins flexible, exigeait plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, et se défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un collège.

A seize ans l'Etang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, &c. comme il les

avait pris ; il commença ses exercices, qu'il fit à peu près comme ses études ; et à vingt ans il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, et qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avait fait ses humanités, et sa mère était ennuyée des éloges qu'on lui donnait. Hé bien, dit-elle, puisqu'il est si sage, il réussira dans l'église ; il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avait aucune inclination pour l'état ecclésiastique ; il vint supplier sa mère de l'en dispenser. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide et sévère, que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'était pas aussi considérable qu'on l'imagine ; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une lieutenance d'infanterie ; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect, qu'il y avait des partis moins violents à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, et lui défendit de paraître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, et résolut de tenter si la fortune lui serait moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau était sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avait dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, et une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, et en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étaient les premières caresses qu'il avait reçues de ses parens ; son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'ôsa leur demander de lui écrire ; mais il avait un camarade de collège dont il était tendrement aimé ; il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.



Celle-ci ne fut plus occupée que de soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe : on lui obtint des dispenses d'études ; et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des loix. Il ne fallait plus qu'un mariage avantageux : on proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la faiblesse d'y consentir, en se réservant à peine du quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils serait toujours en à disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit conseiller rout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il était du bon air qu'un mari eût quelqu'une qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut devoir s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il était charmant, ce qu'il n'eut point de peine à croire, et dans peu de temps le débarrassa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot et plus magnifique. L'Etang, qui ne concevait pas comment on renvoyait un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une maitresse plus fameuse encore, et en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisait mille jaloux ; et quand il se comparait à cette foule d'adorateurs qui soupiraient en vain pour elle, il avait le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvait plus heureux. Cependant la dame s'étant apperçue qu'il n'était pas sans inquiétude, voulut lui prouver qu'il n'était rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, et proposa, pour fuir les importuns, de venir ensemble à Paris, oublier tout l'univers, et vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage ; ils partent, ils arrivent, et choisissent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fâtîme (c'était le nom de cette beauté) demanda, et obtint sans peine, un carrosse pour prendre l'air. L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avaient jamais vu ; mais son mérite les attirait en



foule. Fatime ne recevait chez elle que la société de l'Étang, et il était bien sûr de ses amis et d'elle. Cette femme charmante avait cependant une faiblesse : elle croyait aux songes. Une nuit elle en avait fait un qui ne pouvait, disait-elle, s'effacer de son esprit. L'Étang voulut savoir quel était ce songe qui l'occupait si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étais dans un appartement délicieux ; c'était un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie et des sofas assortis à ce lit superbe ; des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de Boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'est rien. Une toilette était dressée ; je m'approche ; qu'ai-je aperçu ? le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; et quels diamans encore ! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel esclavage, une rivière qui ne finissait pas. Oui, Monsieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée, et mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Étang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifient rien : Elle lui soutint que celui-là devait signifier quelque chose, et il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, et à quelques circonstances près, se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer : elle y prit goût, et songea tant, que la fortune du bon homme Corée n'était presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. de l'Étang, à qui ce voyage avait déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnait ; et sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Étang prétendait exceller au piquet ; ses amis, qui fesaient bourse commune, pariaient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouait contre. A chaque fois qu'il écartait, Ma foi, disait l'un des parieurs, c'est bien jouer ! On ne joue pas mieux, disait l'autre. Enfin, M. de l'Étang jouait le mieux du monde ; mais il n'avait jamais les as. Tandis qu'on l'expédiait insensiblement, la fidèle Fatime, qui s'aperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittait, et le quitta le lendemain ; cependant



comme il est humiliant de décheoir, il se piqua d'honneur, et ne voulut rien rabattre de son faste, en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il était ruiné.

Il en était aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avait pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il était désespéré ; mais que loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avait besoin lui-même. Déjà l'alarme s'était répandue parmi leurs créanciers, et c'était à qui se saisisrait le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ? disait cette mère désolée ; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'était devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut avec de l'esprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, et sa petite pacotille, était arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un Français de bonnes mœurs et de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Iles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante ; le commerce, qui était en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; et dans l'espace de cinq ans, il était devenu l'objet de la jalousie des veuves et des filles les plus belles et les plus riches de la colonie. Mais, hélas ! son camarade de collège, qui jusques-là ne lui avait donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère était ruiné, et que sa mère, abandonnée de tout le monde, était réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mère ! s'écria-t-il, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvaient la priver des secours de son fils, et la laisser mourir dans l'indigence et le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disait-il à lui-même, quand il y va de l'honneur et de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédait, et ce sacrifice ne coûta rien à son cœur ; mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissait en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avait laissé



des biens immenses, avait jetté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'âme, et en démêler le caractère ; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, et dont l'effet subit et confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avait cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête et sensible ; et son amour pour lui n'avait pas attendu la réflexion pour naître et se développer. Corée de son côté l'avait distinguée entre ses rivales, comme le plus digne de captiver le cœur d'un homme sage et vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble et la plus intéressante, l'air le plus animé, et cependant le plus modeste, un teint brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébène, et des dents d'une blancheur et d'un émail à éblouir, la taille et la démarche des nymphes de Diane, le sourire et le regard des compagnes de Venus : Lucelle, avec tous ces charmes, était douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal à propos qu'une femme a l'âme d'un homme. Il n'était pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse ; et leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à mesure qu'elle était plus réfléchie, n'aspirait plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avaient retardé leur bonheur. Ces démêlés allaient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout à coup l'arracher à ce qu'il avait de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, et lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, et revenez ; ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnaissance et d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, et les arrosa de ses pleurs. Mais comme il se répandait en éloges, Allez, lui dit-



elle, vous êtes un enfant ; n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avait pas donné une âme. A ma place, seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devais m'y attendre ; mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, et reviens au plutôt.

Il s'embarque, et avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries ; mais là, leur vaisseau poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le corsaire qui le chassait était sur le point de le joindre ; et le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, allait se livrer au pirate. Ah ma pauvre mère ! s'écria Corée en embrassant la cassette où était renfermée toute son espérance ; et puis s'arrachant les cheveux de douleur et de rage, Non, dit-il, ce barbare Africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine, à l'équipage, et aux passagers consternés, Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargés de fers, et nous y vende comme des bêtes ? - Sommes-nous désarmés ? Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu'ils abordent : hé bien ! nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits ; et le Capitaine en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense ; le corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent : des deux côtés on voit voler la mort ; bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée et de flamme ; le feu cesse ; le jour renaît, et le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisait un carnage effroyable ; dès qu'il voyait un Africain se jeter sur son bord, il courait à lui, le fendait en deux, en s'écriant, Ah, ma pauvre mère ! Sa fureur était celle d'une lionne qui défend ses petits ; c'était le dernier effort de la nature

au désespoir, et l'âme la plus douce, la plus sensible qui fût jamais, était devenue en ce moment la plus violente et la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvait partout, l'œil en feu et le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disaient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous : son exemple enflammait leur courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu ! s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère ; et à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée ; le peu qui restait de l'équipage Maroquin demanda la vie, et fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée avec sa proie aborde enfin sur les côtes de France ; et ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, et dans un état pour elle plus affreux que la mort même, dénuée de tout secours, et livrée aux soins d'un domestique, qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle était réduite, lui rendait à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avait fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le prêtre et le médecin charitable qui la visitaient quelquefois. Corée demanda à la voir ; on le refuse.

Annoncez-moi, dit-il au domestique.—Et quel est votre nom ?—Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame.—Hélas ! et quel est cet étranger ?—Il dit, qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ses entrailles furent si violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils ! dit-elle d'une voix éteinte, et en levant sur lui sa mourante paupière ; Ah, mon fils ! dans quel moment venez-vous revoir votre mère ? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant, si bon, si pieux, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entourée de lambeaux, et dont l'image attendrirait le cœur le moins sensible : O ma mère ! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs : Ses sanglots étouffèrent sa voix, et les ruisseaux de larmes dont il inondait le sein de sa mère expirante, furent long-tems la seule expression de sa douleur et de son amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils



dénaturé ; d'avoir——Il l'interrompit : Tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez ; la fortune m'a comblé de biens ; je viens les répandre au sein de la nature ; c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie.—Ah ! mon cher enfant, si je désire de vivre, c'est pour expier mon injustice, c'est pour aimer un fils dont je n'étais pas digne, un fils que j'ai deshérité. A ces mots elle se couvrait le visage, comme indigne de voir le jour. Ah, Madame ! s'écria-t-il, en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers les mers la chercher et la secourir. Dans ce moment le prêtre et le médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées ; sans leur charité, je ne serais plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis ! leur dit-il, mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ? Sans vous je n'aurais plus de mère : achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours ; rendez-la moi. Le médecin vit prudemment que cette situation était trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez vous sur notre zèle, et n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode et sain. Ce soir, Madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avait faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avait été le principe du mal : la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venait de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connaissance à une mère sensible, et trop faible encore pour soutenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, et les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendait un qui l'avait méritée, par tout ce que la nature a de plus sensible, et la vertu de plus touchant. Il lui confia les désirs de son âme ; c'était de pouvoir réunir dans ses bras sa mère et son épouse. Madame Corée saisit

avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs, était pour elle un séjour odieux ; et l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le ciel, qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant, comme elle aurait reçu sa mère. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et sereins, qui sont le partage de la vertu.

---

### SIEGE DE TOURNAY.—BATAILLE DE FONTENOY.

LE Maréchal de Saxe était en Flandre à la tête de l'armée composée de cent six bataillons complets, et de cent soixante et douze escadrons. Tournay, cette ancienne capitale de la domination Française, était investi. C'était la plus forte place de la barrière. La ville et la citadelle étaient encore un des chefs-d'œuvre du Maréchal de Vauban ; car il n'y avait guères de place en Flandre dont Louis XIV. n'eût fait construire les fortifications.

Dès que les Etats Généraux des Sept Provinces apprirent que Tournay était en danger, ils mandèrent qu'il fallait hazarder une bataille pour secourir la ville. Ces républicains, malgré leur circonspection, furent alors les premiers à prendre des résolutions hardies. Le 5 Mai 1745 les alliés avancèrent à Cambron, à sept lieues de Tournay. Le Roi partit le 6 de Paris avec le Dauphin. Les Aides-de-camp du Roi, les Menins du Dauphin, les accompagnaient.

La principale force de l'armée ennemie consistait en vingt bataillons, et vingt-six escadrons Anglois, sous le jeune Duc de Cumberland, qui avait gagné avec le Roi son père la bataille de Dettingue : cinq bataillons et seize escadrons Hanovriens étaient joints aux Anglois. Le Prince de Valdeck, à peu près de l'âge du Duc de Cumberland, impatient de se signaler, était à la tête de quarante escadrons Hollandais, et de vingt-



six bataillons. Les Autrichiens n'avaient dans cette armée que huit escadrons. On fesait la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été si long-tems défendue par les armes et par l'argent de l'Angleterre et de la Hollande ; mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens était le vieux Général Konigseck, qui avait commandé contre les Turcs en Hongrie, et contre les Français en Italie et en Allemagne. Ses conseils devaient aider l'ardeur du Duc de Cumberland, et du Prince de Valdeck. On comptait dans leur armée au delà de cinquante-cinq mille combattans. Le Roi laissa devant Tournay environ dix-huit mille hommes, qui étaient postés en échelle jusqu'au champ-de-bataille ; six mille pour garder les ponts sur l'Escaut, et les communications.

L'armée était sous les ordres d'un Général en qui on avait la plus juste confiance. Le Comte de Saxe avait déjà mérité sa grande réputation, par de savantes retraites en Allemagne, et par sa campagne de 1744 ; il joignait une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le secret, l'art de savoir différer à propos un projet et celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les ressources, la prévoyance, étaient ses talens, de l'aveu de tous les officiers : mais alors ce Général, consumé d'une maladie de langueur, était presque mourant. Il était parti de Paris très-malade pour l'armée. L'auteur de cette histoire l'ayant même rencontré avant son départ, et n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourrait faire dans cet état de faiblesse, le Maréchal lui répondit : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le Roi étant arrivé le 9 à Douai, se rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Escaut, à portée des tranchées de Tournay. De là il alla reconnaître le terrain qui devait servir de champ de bataille. Toute l'armée en voyant le Roi et le Dauphin fit entendre des acclamations de joie. Les alliés passèrent le 10, et la nuit du 11, à faire leurs dernières dispositions. Jamais le Roi ne marqua plus de gaieté que la veille du combat. La conversation roula sur les batailles où les Rois s'étaient trouvés en personne. Le Roi dit, que depuis la bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avait combattu avec son fils, et qu'aucun n'avait gagné de victoire signalée contre les Anglois ;

qu'il espérait être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de l'action ; il éveilla lui-même à quatre heures le Comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui dans l'instant envoya demander au Maréchal de Saxe ses derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'ozier, qui lui servait de lit, et dans laquelle il se faisait traîner quand ses forces épuisées ne lui permettaient plus d'être à cheval. Le Roi et son fils avaient déjà passé un pont sur l'Escaut à Calonne ; ils allèrent prendre leur poste par delà *Justice de Notre Dame-aux-bois* à mille toises de ce pont, et précisément à l'entrée du champ de bataille.

La suite du Roi et du Dauphin, qui composait une troupe nombreuse, était suivie d'une foule de personnes de toute espèce qu'attirait cette journée, et dont quelques-uns même étaient montés sur des arbres pour voir le spectacle d'une bataille.

En jettant les yeux sur les cartes qui sont fort communes, on voit d'un coup d'œil la disposition des deux armées. On remarque Antoin assez près de l'Escaut à la droite de l'armée Française, à neuf cent toises de ce pont de Calonne par où le Roi et le Dauphin s'étaient avancés. Le village de Fontenoy par delà Antoin presque sur la même ligne, un espace étroit de quatre cent cinquante toises de large, entre Fontenoy et un petit bois qu'on appelle le *Bois de Barri*. Ce bois, ces villages, étaient garnis de canons comme un camp retranché. Le Maréchal de Saxe avait établi des redoutes entre Antoin et Fontenoy ; d'autres redoutes aux extrémités du bois de Barri, fortifiaient cette enceinte. Le champ de bataille n'avait pas plus de cinq cent toises de longueur depuis l'endroit où était le Roi auprès de Fontenoy, jusqu'à ce bois de Barri, et n'avait guères plus de neuf cents toises de large ; de sorte que l'on allait combattre en champ clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le Général de l'armée Française avait pourvu à la victoire, et à la défaite. Le pont de Calonne muni de canon, fortifié de retranchemens, et défendu par quelques bataillons, devait servir de retraite au Roi et au Dauphin en cas de malheur. Le reste de l'armée aurait défilé alors par d'autres ponts sur le Bas-Escaut par delà Tournay.



On prit toutes les mesures qui se prêtaient un secours mutuel sans qu'elles pussent se traverser. L'armée de France semblait inabordable ; car le feu croisé qui partait des redoutes du bois de Barri et du village de Fontenoy, défendait toute approche. Outre ces précautions, on avait encore placé six canons de seize livres de balle en deçà de l'Escaut, pour foudroyer les troupes qui attaqueraient le village d'Antoin.

On commençait à se canonner de part et d'autre à six heures du matin. Le Maréchal de Noailles était alors auprès de Fontenoy, et rendait compte au Maréchal de Saxe d'un ouvrage qu'il avait fait à l'entrée de la nuit, pour joindre le village de Fontenoy à la première des trois redoutes, entre Fontenoy et Antoin : il lui servit de premier aide de camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien de l'état, et s'oubliant soi-même pour un Général étranger et moins ancien. Le Maréchal de Saxe sentait tout le prix de cette magnanimité, et jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes que la faiblesse ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre.

Le Maréchal de Noailles embrassait le Duc de Grammont son neveu ; et ils se séparaient, l'un pour retourner auprès du Roi, l'autre pour aller à son poste, lorsqu'un boulet de canon vint frapper le Duc de Grammont à mort : il fut la première victime de cette journée.

Les Anglais attaquèrent trois fois Fontenoy, et les Hollandais se présentèrent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron Hollandais emporté presque tout entier par le canon d'Antoin ; il n'en resta que quinze hommes, et les Hollandais ne se présentèrent plus dès ce moment.

Alors le Duc de Cumberland prit une résolution qui pouvait lui assurer le succès de cette journée. Il ordonna un Major-Général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer jusqu'à la redoute de ce bois vis-à-vis Fontenoy, et de l'emporter. *Ingolsbi* marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre : il trouve dans les bois du Barri un bataillon du régiment d'un partisan ; c'était ce qu'on appelait les *Grassins*, du nom de celui qui les avait formés. Ces soldats étaient en avant dans le bois par delà la redoute, couchés par terre. *Ingolsbi* crut que

c'était un corps considérable : il retourne auprès du Duc de Cumberland, et demande du canon. Le tems se perdait. Le prince était au désespoir d'une déso béissance qui dérangeait toutes ses mesures, et qu'il fit ensuite punir à Londres par un conseil de guerre qu'on appelle *Court Martial* en Anglais.

Il se détermina sur le champ à passer entre cette redoute en Fontenoy. Le terrain était escarpé ; il fallait franchir un ravin profond, il fallait essuyer tout le feu de Fontenoy et de la redoute. L'entreprise était audacieuse ; mais il était réduit alors ou à ne point combattre ou à tenter ce passage.

Les Anglais et les Hanovriens s'avancent avec lui sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers : il les forme sur trois lignes assez pressées, et de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyaient dans un terrain d'environ quatre cents toises de large. Des rangs entiers tombaient morts à droite et à gauche : ils étaient remplacés aussitôt ; et les canons qu'ils amenaient à bras vis-à-vis Fontenoy, et devant les redoutes, répondaient à l'artillerie Française. En cet état ils marchaient fièrement, précédés de six pièces d'artillerie, et en ayant encore six autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux se trouvèrent quatre bataillons des Gardes-Françaises, ayant deux bataillons des Gardes-Suisses à leur gauche, le régiment de Courten à leur droite, ensuite celui d'Aubeterre, et plus loin le régiment du Roi qui bordait Fontenoy le long d'un chemin creux.

Le terrain s'élevait de l'endroit où étaient les Gardes-Françaises jusqu'à celui où les Anglais se formaient.

Les officiers des Gardes-Françaises se dirent alors les uns aux autres, il faut aller prendre le canon des Anglais. Ils y montèrent rapidement avec leurs grenadiers ; mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie et la mousqueterie en coucha par terre près de soixante, et le reste fut obligé de revenir dans ses rangs.

Cependant les Anglais avançaient ; et cette ligne d'infanterie composée de Gardes-Françaises et Suisses, et de Courten, ayant encore sur leur droite Aubeterre,



et un bataillon du régiment du Roi, s'approchait de l'ennemi. On était à cinquante pas de distance. Un régiment des Gardes-Anglaises, celui de Campbell et le Royal-Ecossais, étaient les premiers : Monsieur de Campbell était leur Lieutenant-Général ; le Comte d'Albemarle leur Major-Général ; et Monsieur de Churchill, petit-fils naturel du grand Duc de Marlborough, Brigadier. Les Officiers Anglais saluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux ; le Comte de Chabanne, le Duc de Biron, qui s'étaient avancés, et tous les Officiers des Gardes-Françaises, leur rendirent le salut. My Lord Charles Hay, Capitaine aux Gardes-Anglaises, cria, *Messieurs des Gardes-Françaises, tirez.* Le Comte d'Auteroche, alors Lieutenant des Grenadiers et depuis Capitaine, leur dit à voix haute : *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* Les Anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire qu'ils tiraient par divisions ; de sorte que le front d'un bataillon, sur quatre hommes de hauteur, ayant tiré, un autre bataillon faisait sa décharge, et ensuite un troisième, tandis que les premiers rechargeaient. La ligne d'infanterie Française ne tira point ainsi ; elle était seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignés, n'étant soutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf Officiers des Gardes tombèrent blessés à cette seule charge. Messieurs de Clisson, de Langey, de la Peyre, y perdirent la vie : quatre-vingt-quinze soldats demeurèrent sur la place, deux cens quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze Officiers Suisses tombèrent blessés, ainsi que deux cens neuf de leurs soldats, parmi lesquels soixante-quatre furent tués. Le Colonel de Courten, son Lieutenant-Colonel, quatre Officiers, soixante-quinze soldats, tombèrent morts ; quatorze Officiers, et deux cens soldats blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regardèrent derrière eux ; et ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cens toises, ils se dispersèrent. Le Duc de Grammont leur Colonel, et premier Lieutenant-Général, qui aurait pu les faire soutenir, était tué. Monsieur de Luttaux, second Lieutenant-Général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglais avançaient à pas lents, comme faisant l'exercice. On voyait les Majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats pour les faire tirer bas et

droit. Ils débordèrent Fontenoy et la redoute. Ce corps, qui auparavant était en trois divisions, se pressant par la nature du terrain, devint une colonne longue et épaisse presque inébranlable par sa masse et plus encore par son courage ; elle s'avança vers le régiment d'Aubeterre. Monsieur de Luttaux, premier Lieutenant-Général de l'armée, à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoy, où il venait d'être blessé dangereusement. Son aide de camp le suppliait de commencer par faire mettre le premier appareil à sa blessure : *Le service du Roi*, lui répondit Monsieur de Luttaux, *m'est plus cher que ma vie*. Il s'avancait avec le Duc de Biron à la tête du régiment d'Aubeterre, que conduisait son Colonel de ce nom. Luttaux reçoit en arrivant deux coups mortels. Le Duc de Biron a un cheval tué sous lui. Le régiment d'Aubeterre perd beaucoup de soldats et d'officiers. Le Duc de Biron arrêta alors avec le régiment du Roi qu'il commandait, la marche de la colonne par son flanc gauche. Un bataillon des Gardes-Anglaises se détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très-meurtrière, et revient au petit pas, se replacer à la tête de la colonne, qui avance toujours lentement, sans jamais se déranger, repoussant tous les régimens qui viennent l'un après l'autre se présenter devant elle.

Ce corps gagnait du terrain, toujours serré, toujours ferme. Le Maréchal de Saxe, qui voyait de sang-froid combien l'affaire était périlleuse, fit dire au Roi, par le Marquis de Meuze, qu'il le conjurait de repasser le pont avec le Dauphin, qu'il ferait ce qu'il pourrait pour remédier au désordre. " Oh ! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra," répondit le Roi, " mais je resterai où je suis."

Il y avait de l'étonnement et de la confusion dans l'armée depuis le moment de la déroute des Gardes-Françaises et Suisses. Le Maréchal de Saxe veut que la Cavalerie fonde sur la colonne Anglaise. Le Comte d'Estrées y court. Mais les efforts de cette Cavalerie étaient peu de chose contre une masse d'Infanterie si réunie, si disciplinée, et si intrépide, dont le feu toujours roulant et soutenu, écartait nécessairement de petits corps séparés. On sait d'ailleurs que la Cavalerie ne peut guère entamer seule une Infanterie



serrée. Le Maréchal de Saxe était au milieu de ce feu : sa maladie ne lui laissait pas la force de porter une cuirasse ; il portait une espèce de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué, qui reposait sur l'arçon de sa selle. Il jeta son bouclier, et courut faire avancer la seconde ligne de Cavalerie contre la colonne.

Tout l'Etat-Major était en mouvement. Monsieur de Vaudreuil, Major-Général de l'armée, allait de la droite à la gauche. Monsieur de Puységur, Messieurs de Saint Sauveur, de Saint George, de Mezières, Aides Maréchaux des logis, sont tous blessés. Le Comte de Longaunai, Aide Major-Général, est tué. Ce fut dans ces attaques que le Chevalier d'Aché, Lieutenant-Général eut le pied fracassé. Il vint ensuite rendre compte au Roi, et lui parla long-tems sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentait, jusqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

Plus la colonne Anglaise s'avancait, plus elle devenait profonde, et en état de réparer les pertes continuelles que lui causaient tant d'attaques réitérées. Elle marchait serrée au travers des morts et des blessés des deux partis, et paraissait former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très-grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où était le Roi avec son fils. Ces deux Princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitaient entre eux. Pendant ce désordre, les brigades des Gardes-du-corps qui étaient en réserve, s'avancèrent d'elles-mêmes aux ennemis. Les Chevaliers de Suzi et de Saumeri y furent blessés à mort. Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivaient presque en ce moment de Douai ; et malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres, avec cette même intrépidité et ce même feu roulant. Le jeune Comte de Chevrier, guidon, fut tué. C'était le jour même qu'il avait été reçu à sa troupe. Le Chevalier de Monaco, fils du Duc de Valentinois, y eut la jambe percée. Monsieur du Guesclin reçut une blessure dangereuse. Les carabinières donnèrent ; ils eurent six officiers renversés morts, et vingt et un de blessés.

Le Maréchal de Saxe, dans le dernier épuisement



était toujours à cheval se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonne Anglaise, pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y faisait les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchait en vain d'ébranler cette colonne. Les régimens se présentaient les uns après les autres ; et la masse Anglaise faisant face de tous côtés, plaçant à propos son canon, et tirant toujours par division, nourrissait ce feu continu quand elle était attaquée, et après l'attaque elle restait immobile, et ne tirait plus. Quelques régimens d'Infanterie vinrent encore affronter cette colonne par les ordres seuls de leurs commandans. Le Maréchal de Saxe en vit un dont les rangs entiers tombaient, et qui ne se dérangeait pas. On lui dit que c'était le régiment de Vaisseaux, que commandait Monsieur de Guerchi. *Comment se peut-il faire, s'écria-t-il, que de telles troupes ne soient pas victorieuses ?*

Hainault ne souffrit pas moins ; il avait pour Colonel le fils du Prince de Craon, gouverneur de Toscane. Le père servait le Grand Duc, les enfans servaient le Roi de France. Ce jeune homme d'une très-grande espérance, fut tué à la tête de sa troupe ; son Lieutenant-Colonel blessé à mort auprès de lui. Normandie avança : il eut autant d'officiers et de soldats hors de combat, que celui de Hainault ; il était mené par son Lieutenant-Colonel Monsieur de Solenci, dont le Roi loua la bravoure sur le champ de bataille, et qu'il récompensa ensuite en le faisant Brigadier. Des bataillons Irlandais coururent au flanc de cette colonne ; le Colonel Dillon tombe mort. Ainsi aucun corps, aucune attaque n'avait pu entamer la colonne, parce que rien ne s'était fait de concert et à la fois.

Le Maréchal de Saxe repasse par le front de la colonne, qui s'était déjà avancée plus de trois cens pas au delà de la redoute d'Eu et de Fontenoy. Il va voir si Fontenoy tenait encore : on n'y avait plus de boulets, on ne répondait à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

Monsieur du Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie, et plusieurs Officiers d'Artillerie, étaient tués. Le Maréchal pria alors le Duc d'Harcourt, qu'il rencontra, d'aller conjurer le Roi de s'éloigner, et il envoya ordre au Comte de la Mark, qui gardait Antoin,



d'en sortir avec le régiment de Piémont ; la bataille parut perdue sans ressource. On ramenait de tous côtés les canons de campagne ; on était prêt de faire partir celui du village de Fontenoy, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du Maréchal de Saxe était de faire, si l'on pouvait, un dernier effort mieux dirigé et plus plein contre la colonne Anglaise. Cette masse d'Infanterie avait été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale ; elle-même était étonnée de se trouver au milieu des Français sans avoir de cavalerie : la colonne était immobile, et semblait ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardait une contenance fière, et paraissait être maîtresse du champ de bataille. Si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoy et Antoin, s'ils étaient venus donner la main aux Anglais, il n'y avait plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée Française, ni probablement pour le Roi et son fils. Le succès d'une dernière attaque était incertain. Le Maréchal de Saxe, qui voyait la victoire ou l'entière défaite dépendre de cette dernière attaque, songeait à préparer une retraite sûre : il envoya un second ordre au Comte de la Mark d'évacuer Antoin et de venir vers le pont de Calonne pour favoriser cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Il fait signifier un troisième ordre au Comte, depuis Duc de Lorges, en le rendant responsable de l'exécution ; le Comte de Lorges obéit à regret. On désespérait alors du succès de la journée.

Un conseil assez tumultueux se tenait auprès du Roi ; on le pressait de la part du Général, et au nom de la France, de ne pas s'exposer davantage.

Le Duc de Richelieu, Lieutenant-Général, et qui servait en qualité d'Aide-de-camp du Roi, arriva en ce moment. Il venait de reconnaître la colonne près de Fontenoy. Ayant ainsi couru de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d'haleine, l'épée à la main et couvert de poussière. Quelle nouvelle apportez-vous ? lui dit le Maréchal ; quel est votre avis ? Ma nouvelle, dit le Duc de Richelieu, est que la bataille est gagnée si on le veut, et mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant quatre canons contre le front de la colonne ; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la Maison du Roi et les autres troupes l'entoureront ; *il faut tomber*

sur elle comme des fourrageurs. Le Roi se rendit le premier à cette idée.

Vingt personnes se détachent. Le Duc de Péquigni, appelé depuis le Duc de Chaulnes, va faire pointer ces quatre pièces ; on les place vis-à-vis la colonne Anglaise. Le Duc de Richelieu court à bride abattue au nom du Roi faire marcher sa Maison ; il annonce cette nouvelle à Monsieur de Montesson qui la commandait. Le Prince de Soubise rassemble ses gendarmes, le Duc de Chaulnes ses chevaux légers, tout se forme et marche ; quatre escadrons de la Gendarmerie avancent à la droite de la Maison du Roi, les grenadiers à cheval sont à la tête sous Monsieur de Grille leur Capitaine ; les mousquetaires commandés par Monsieur de Jumillac se précipitent.

Dans ce même moment important, le Comte d'Eu et le Duc de Biron à la droite voyaient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poste, selon l'ordre positif du Maréchal de Saxe. Je prends sur moi la désobéissance, leur dit le Duc de Biron ; je suis sûr que le Roi l'approuvera, dans un instant où tout va changer de face ; je réponds que Monsieur le Maréchal de Saxe le trouvera bon. Le Maréchal, qui arrivait dans cet endroit, informé de la résolution du Roi et de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à se rendre ; il changea de sentiment lorsqu'il en fallait changer, et fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin : il se porta rapidement malgré sa faiblesse de la droite à la gauche vers la brigade des Irlandais, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait en chemin de ne plus faire de fausses charges et d'agir de concert.

Le Duc de Biron, le Comte d'Estrées, le Marquis de Croissi, le Comte de Lovendhal, Lieutenant-Général, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq escadrons de Penthièvre suivent Monsieur de Croissi. Les régimens de Chabillant, de Brancas, de Brionne, Aubertre, Courten, accoururent guidés par leurs Colonels ; le régiment de Normandie, les Carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne, et vengent leurs camarades tués dans leur première charge. Les Irlandais les secondent. La colonne était attaquée à la fois de front, et par les deux flancs.



En sept ou huit minutes tout ce corps formidable est ouvert de tous côtés : le Général Ponsonby, le frère du Comte d'Albemarle, cinq capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'officiers, étaient renversés morts. Les Anglais se rallièrent, mais ils cédèrent ; ils quittèrent le champ de bataille sans tumulte, sans confusion, et furent vaincus avec honneur.

Le Roi de France allait de régiment en régiment ; les cris de Victoire et de Vive le Roi, les chapeaux en l'air, les étendards et les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des officiers qui s'embrassaient, formaient un spectacle dont tout le monde jouissait avec une joie tumultueuse. Le Roi était tranquille, témoignant sa satisfaction et sa reconnaissance à tous les Officiers Généraux, et à tous les Commandans des corps ; il ordonna qu'on eût soin des blessés, et qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets.

Le Maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le Roi ; il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux, et pour lui dire ces propres paroles, *Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir votre Majesté victorieuse. Vous voyez, ajouta-t-il ensuite, à quoi tiennent les batailles.* Le Roi le releva, et l'embrassa tendrement.

Il dit au Duc de Richelieu : Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu ; il parla de même au Duc de Biron. Le Maréchal de Saxe dit au Roi, *Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurais dû mettre une redoute de plus entre les bois de Barri et de Fontenoy ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des Généraux assez hardis pour hasarder de passer en cet endroit.*

Les Alliés avaient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avait environ deux mille prisonniers. Ils n'en firent presque aucun sur les Français.

Par le compte exactement rendu au Major-Général de l'Infanterie Française, il ne se trouva que seize cens quatre-vingt-un soldats ou sergens d'Infanterie tués sur la place, et trois mille deux cens quatre-vingt-deux blessés. Parmi les officiers, cinquante trois seulement étaient morts sur le champ de bataille, trois cens vingt-trois étaient en danger de mort par leurs

blessures. La Cavalerie perdit environ dix-huit cens hommes.

Jamais depuis qu'on fait la guerre on n'avait pourvu avec plus de soin à soulager les maux attachés à ce fléau. Il y avait des hopitaux préparés dans toutes les villes voisines, et surtout à Lille ; les églises mêmes étaient employées à cet usage digne d'elles ; non seulement aucun secours, mais encore aucune commodité ne manqua, ni aux Français, ni à leurs prisonniers blessés. Le zèle même des citoyens alla trop loin : on ne cessait d'apporter de tous côtés aux malades des alimens délicats ; et les médecins des hopitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonté. Enfin les hopitaux étaient si bien servis, que presque tous les Officiers aimaient mieux y être traités que chez des particuliers ; et c'est ce qu'on n'avait point vu encore.

On est entré dans les détails sur cette seule bataille de Fontenoy ; son importance, le danger du Roi et du Dauphin, l'exigeaient. Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, et servit de contrepoids à tous les événemens malheureux. Ce qui rend encore cette bataille à jamais mémorable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le Général affaibli et presque expirant ne pouvait plus agir. Le Maréchal de Saxe avait fait la disposition, et les Officiers Français remportèrent la victoire.

---

## VOYAGE DE L'AMIRAL ANSON

### AUTOUR DU GLOBE.

LA France ni l'Espagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette secousse donnée à l'Europe ne se fasse sentir aux extrémités du monde. Si l'industrie et l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre, et sur toute l'antiquité, c'est par nos expéditions maritimes. On n'est pas assez étonné peut-être, de voir sortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes nations civilisées, des flottes dont un seul vaisseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs et des Romains. D'un côté, ses flottes vont au delà du



Gange se livrer des combats à la vue des plus puissans empires, spectateurs tranquilles d'un art et d'une fureur qui n'ont point encore passé jusqu'à eux : De l'autre, elles vont au delà de l'Amérique se disputer des esclaves dans un nouveau monde.

Rarement le succès est-il proportionné à ces entreprises, non seulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obstacles, mais parce qu'on n'emploie presque jamais d'assez grands moyens.

L'expédition de l'Amiral Anson est une preuve de ce que peut un homme intelligent et ferme, malgré la faiblesse des préparatifs et la grandeur des dangers.

Tout le monde sait que, quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne en 1739, le ministère de Londres envoya l'Amiral Vernon vers le Mexique, qu'il y détruisit Porto Bello, et qu'il manqua Carthagène. On destinait dans le même tems George Anson à faire une irruption dans le Pérou, par la mer du Sud, afin de ruiner si on pouvait, ou de moins d'affaiblir par les deux extrémités, le vaste empire que l'Espagne a conquis dans cette partie du monde. On fit Anson Commodore, c'est-à-dire Chef d'escadre ; on lui donna cinq vaisseaux, une espèce de petite frégate de huit canons, portant environ cent hommes, et deux navires chargés de provisions et de marchandises : ces deux navires étaient destinés à faire le commerce à la faveur de cette entreprise ; car c'est le propre des Anglais de mêler le négoce à la guerre. L'escadre portait quatorze cens hommes d'équipage, parmi lesquels il y avait de vieux invalides, et deux cens jeunes gens de recrue ; c'était trop peu de forces, et on les fit encore partir trop tard. Cet armement ne fut en haute mer qu'à la fin de Septembre 1740. Il prend sa route par l'Île de Madère, qui appartient au Portugal. Il s'avance aux Îles du Cap-Verd, et range les côtes du Brésil. On se reposa dans une petite île nommée Sainte Catherine, couverte en tout tems de verdure et de fruits, à vingt-sept degrés de latitude australe ; et après avoir ensuite cotoyé le pays froid et inculte des Patagons, sur lequel on a débité tant de fables, le Commodore entra sur la fin de Février 1741 dans le détroit de le Maire, ce qui fait plus de cent degrés de latitude, franchis en moins de cinq mois. La petite chaloupe de huit canons, nommée *the Trial*, (l'Épreuve), fut le



premier navire de cette espèce qui osa doubler le Cap Horn. Elle s'empara depuis dans la mer du Sud d'un bâtiment Espagnol de six cens tonneaux, dont l'équipage ne pouvait comprendre comment il avait été pris, par une barque venue d'Angleterre, dans l'Océan Pacifique.

Cependant en doublant le Cap Horn, après avoir passé le détroit de le Maire, des tempêtes extraordinaires battent les vaisseaux d'Anson, et les dispersent. Un scorbut d'une nature affreuse fait périr la moitié de l'équipage ; le seul vaisseau du Commodore aborde dans l'île déserte de Fernandez, dans la mer du Sud, en remontant vers le tropique du Capricorne.

Un lecteur raisonnable, qui voit avec quelque horreur ces soins prodigieux que prennent les hommes pour se rendre malheureux eux et leurs semblables, apprendra peut-être avec satisfaction, que George Anson trouvant dans cette île déserte le climat le plus doux, et le terrain le plus fertile, y sema des légumes et des fruits, dont il avait apporté les semences et les noyaux, et qui bientôt couvrirent l'île entière. Des Espagnols qui y relâchèrent quelques années après, ayant été faits depuis prisonniers par les Anglais, jugèrent qu'il n'y avait qu'Anson qui eût pu réparer, par cette attention généreuse, le mal que fait la guerre ; et ils le remercièrent comme leur bienfaiteur.

On trouva sur la côte beaucoup de lions de mer, dont les mâles se battent entre eux pour les femelles ; et on fut étonné d'y voir dans les plaines des chèvres, qui avaient les oreilles coupées, et qui par là servirent de preuve aux aventures d'un Ecossais, nommé *Selkirk*, qui, abandonné dans cette île, y avait vécu seul plusieurs années. Qu'il soit permis d'adoucir par ces petites circonstances la tristesse d'une histoire qui n'est qu'un récit de meurtres et de calamités. Une observation plus intéressante fut celle de la variation de la boussole, qu'on trouva conforme au système de Halley. L'aiguille aimantée suivait exactement la route que ce grand astronome lui avait tracée. Il donna des loix à la matière magnétique, comme Newton en donna à toute la nature. Cette petite escadre, qui n'allait franchir des mers inconnues que dans l'espérance du pillage, servait la philosophie sans le savoir.

Anson, qui montait un vaisseau de soixante canons,



ayant été rejoint par un autre vaisseau de guerre et par cette chaloupe nommé *l'Épreuve*, fit en croisant vers cette Ile de Fernandez, plusieurs prises assez considérables. Mais bientôt après s'étant avancé jusques vers la ligne équinoxiale, il osa attaquer la ville de Paita, sur cette même côte de l'Amérique. Il ne se servit ni de ses vaisseaux de guerre, ni de tout ce qui lui restait d'hommes pour tenter ce coup hardi. Cinquante soldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition ; ils abordent pendant la nuit ; cette surprise subite, la confusion et le désordre, que l'obscurité redouble, multiplient et augmentent le danger. Le Gouverneur, la garnison, les habitans fuient de tous côtés. Le Gouverneur va dans les terres rassembler trois cens hommes de cavalerie, et la milice des environs. Les cinquante Anglais cependant font transporter paisiblement pendant trois jours, les trésors qu'ils trouvent dans la douane et dans les maisons. Des esclaves nègres qui n'avaient pas fui, espèce d'animaux appartenant au premier qui s'en saisit, aident à enlever les richesses de leurs anciens maîtres. Les vaisseaux de guerre abordent. Le Gouverneur n'eut ni la hardiesse de redescendre dans la ville et d'y combattre, ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville et des effets qui restaient encore. Anson fit réduire Paita en cendre, et partit, ayant dépouillé aussi aisément les Espagnols que ceux-ci avaient autrefois dépouillé les Américains. La perte pour l'Espagne fut de plus de quinze cent mille piastres ; le gain pour les Anglais d'environ cent quatre-vingt mille ; ce qui, joint aux prises précédentes, enrichissait déjà l'escadre. Le grand nombre enlevé par le scorbut, laissait encore une plus grande part aux survivans. Cette petite escadre remonta ensuite vis-à-vis Panama, sur la côte ou l'on pêche les perles, et s'avança devant Acapulco, au revers du Mexique. Le gouvernement de Madrid ne savait pas alors le danger qu'il courait de perdre cette grande partie du monde.

Si l'Amiral Vernon, qui avait assiégé Carthagène sur la mer opposée, eût réussi, il pouvait donner la main au Commodore Anson. L'isthme de Panama était pris à droite et à gauche par les Anglais, et le centre de la domination Espagnole perdu. Le minis-



tère de Madrid, averti longtems auparavant, avait pris des précautions, qu'un malheur presque sans exemple rendait inutiles. Il prévint l'escadre d'Anson par une flotte plus nombreuse, plus forte d'hommes et d'artillerie, sous le commandement de Don Joseph Pizarro. Les mêmes tempêtes qui avaient assailli les Anglais, dispersèrent les Espagnols avant qu'ils pussent atteindre le détroit de le Maire. Non seulement le scorbut, qui fit périr la moitié des Anglais, attaqua les Espagnols avec la même furie; mais des provisions qu'on attendait de Buenos-Aires n'étant point venues, la faim se joignit au scorbut. Deux vaisseaux Espagnols qui ne portaient que des mourans, furent fracassés sur les côtes, deux autres échouèrent. Le commandant fut obligé de laisser son vaisseau Amiral à Buenos-Ayres; il n'y avait plus assez de mains pour le gouverner, et ce vaisseau ne put être réparé qu'au bout de trois années; de sorte que le commandant de cette flotte retourna en Espagne en 1746, avec moins de cent hommes, qui restaient de deux mille sept cent dont sa flotte était montée; évènement funeste, qui sert à faire voir que la guerre sur mer est plus dangereuse que sur terre, puisque sans combattre on essuie presque toujours les dangers et les extrémités les plus horribles.

Les malheurs de Pizarro laissèrent Anson en pleine liberté dans la mer du Sud; mais les pertes qu'Anson avait faites de son côté, le mettaient hors d'état de faire de grandes entreprises sur les terres, et surtout depuis qu'il eut appris par les prisonniers le mauvais succès du siège de Carthagène, et que le Mexique était rassuré.

Anson réduisit donc ses entreprises et ses grandes espérances à se saisir d'un galion immense, que le Mexique envoie tous les ans dans les mers de la Chine à l'île de Manille, capitale des Philippines, ainsi nommées parce qu'elles furent découvertes sous le règne de Philippe II.

Ce galion chargé d'argent ne serait point parti, si on avait vu les Anglais sur les côtes, et il ne devait mettre à la voile, que longtems après leur départ. Le Commodore va donc traverser l'Océan Pacifique, et tous les climats opposés à l'Afrique, entre notre tropique et l'équateur. L'avarice, devenu honorable par



la fatigue et le danger, lui fait parcourir le globe avec deux vaisseaux de guerre. Le scorbut poursuit encore l'équipage sur ces mers, et l'un des deux vaisseaux fesant eau de tous côtés, on est obligé de l'abandonner, et de le brûler au milieu de la mer, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques îles des Espagnols, et ne leur deviennent utiles. Ce qui restait de matelots et de soldats sur ce vaisseau, passe dans celui d'Anson ; et le Commodore n'a plus de son escadre que son seul vaisseau, nommé le Centurion, monté de soixante canons, suivi de deux espèces de chaloupes. Le Centurion, échappé seul à tant de dangers mais délabré lui-même, et ne portant que des malades, relâche pour son bonheur dans une des îles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presque entièrement déserte ; peuplée n'a guères de trente mille âmes, mais dont la plupart des habitans avaient péri par une maladie épidémique, et dont le reste avait été transporté dans une autre île par les Espagnols.

Le séjour de Tinian sauva l'équipage. Cette île, plus fertile que celle de Fernandez, offrit de tous côtés en bois, en eau pure, en animaux domestiques, en fruits, en légumes, tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, et au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier, est un arbre dont le fruit ressemble, pour le goût, au meilleur pain ; trésor réel, qui transplanté, s'il se pouvait, dans nos climats, serait bien préférable à ces richesses de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette île on rangeait celle de Formose : on cingle vers la Chine à Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radouber le seul vaisseau qui reste.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux Portugais. L'Empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite île, qui n'est qu'un rocher, mais qui leur était nécessaire pour leur commerce. Les Chinois n'ont jamais violé depuis ce tems les privilèges accordés aux Portugais. Cette fidélité devrait, ce me semble, désarmer l'auteur Anglais, qui a donné au public l'histoire de l'expédition de l'Amiral Anson. Cet historien, d'ailleurs judicieux, instructif, et bon citoyen, ne parle des Chinois que comme d'un peuple méprisable, sans foi, et sans industrie. Quant

à leur industrie, elle n'est en rien de la nature de la nôtre ; quant à leurs mœurs, je crois qu'il faut plutôt juger d'une puissante nation, par ceux qui sont à la tête, que par la populace des extrémités d'une province. Il me paraît que la foi des traités, gardée par le gouvernement pendant un siècle et demi, fait plus d'honneur aux Chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité et de la fourberie d'un vil peuple d'une côte de ce vaste empire. Faut-il insulter la nation la plus ancienne et la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des Anglais, par des larcins et par des gains illicites, la vingt-millième partie tout au plus de ce que les Anglais allaient voler par force aux Espagnols dans la mer de la Chine ? Il n'y a pas long-tems que les voyageurs éprouvaient des vexations beaucoup plus grandes dans plus d'un pays de l'Europe. Qu'aurait dit un Chinois, si ayant fait naufrage sur les côtes de l'Angleterre, il avait vu les habitans courir en foule s'emparer avidement à ses yeux de tous ses effets naufragés ?

Le Commodore ayant mis son vaisseau en très-bon état à Macao, par le secours des Chinois, et ayant reçu sur son bord quelques matelots Indiens, et quelques Hollandais qui lui parurent des hommes de service ; il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le disant même à son équipage, mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la poursuite de ce galion, qu'il présumait être alors dans ces parages. Dès qu'il est en pleine mer, il fait part de son projet à tout son monde. L'idée d'une si riche prise les remplit de joie et d'espérance, et redoubla leur courage.

Enfin, le 9 Juin 1743, on découvre ce vaisseau tant désiré ; il avançait vers Manille, monté de soixante quatre canons, dont vingt-huit n'étaient que de quatre livres de balle à cartouche. Cinq cent cinquante hommes de combat composaient l'équipage. Le trésor qu'il portait n'était que d'environ quinze cent mille piastres en argent, avec de la cochenille, parce que tout le trésor, qui est d'ordinaire le double, ayant été partagé, la moitié avait été portée sur un autre galion.

Le Commodore n'avait sur son vaisseau le Centurion que deux cent quarante hommes. Le Capitaine du galion ayant aperçu l'ennemi, aima mieux hazarder le



trésor, que perdre sa gloire en fuyant devant un Anglais, et fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richesses, plus forte que le devoir de les conserver pour son roi, l'expérience des Anglais, et les manœuvres savantes du Commodore, lui donnèrent la victoire. Il n'eut que deux hommes de tués dans le combat ; le galion perdit soixante-sept hommes tués sur les ponts, et il en eut quatre-vingt-quatre de blessés. Il lui restait encore plus de monde qu'au Commodore. Cependant il se rendit. Le vainqueur retourna à Canton avec cette riche prise. Il y soutint l'honneur de sa nation en refusant de payer à l'Empereur de la Chine les impôts que doivent tous les étrangers. Il prétendait qu'un vaisseau de guerre n'en devait pas ; sa conduite en imposa. Le Gouverneur de Canton lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers deux haies de soldats, au nombre de dix mille ; après quoi il retourna dans sa patrie par les îles de la Sonde, et par le Cap de Bonne-Espérance. Ayant ainsi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 Juin 1744, après un voyage de trois ans et demi.

Il fit porter à Londres en triomphe sur trente-deux chariots, au son des tambours et des trompettes, et des acclamations de la multitude, les richesses qu'il avait conquises. Ses prises se montaient, en or et en argent, à dix millions monnaie de France, qui furent le prix du Commodore, de ses officiers, des matelots et des soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur valeur. Ces richesses circulant bientôt dans la nation contribuèrent à lui faire supporter les frais immenses de la guerre.

# LA PETITE VILLE,

## COMÉDIE.

### PERSONNAGES.

DESROCHES, jeune Parisien.

DELILLE, son ami.

DUBOIS, leur valet.

FRANÇOIS RIFLARD,

PAUL VERNON,

Madame SENNEVILLE,

Madame GUIBERT,

NINA VERNON, sœur de Vernon,

FLORE, fille de Madame Guibert,

Madame BELMONT, jeune veuve, cousine de Delille.

CHAMPAGNE, valet de Madame Belmont.

FRANÇOIS, valet de Madame Guibert.

} Habitans de la  
petite Ville.

*La Scène est aux portes et dans l'intérieur d'une  
petite Ville.*

### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une jolie Campagne ; on voit  
au fond la petite Ville.*

#### SCENE I.—DESROCHES, DELILLE.

*Dubois, (dans la coulisse).* MAIS ce n'est pas ma  
faute, moi ; je dormais sur mon cheval.

*Desr. (entrant en scène, fort en colère).* Tu dormais !  
Est-ce qu'un postillon doit dormir ? Voyez un peu, sur  
une route aussi belle, verser, briser une roue !

*Del. (entrant en scène).* Allons, ne voilà-t-il pas un  
grand malheur ; tu n'es pas blessé.

*Desr.* Il vaudrait mieux que je fusse blessé !

#### SCENE II.—Les Précédens, DUBOIS.

*Dub. (entrant en scène).* Ce n'est rien, monsieur, rien  
du tout ; une roue cassée, l'essieu rompu, voilà tout.



Je cours chez le premier charron. Dans deux ou trois petites heures, nous nous remettrons en route.  
(*Il sort.*)

SCÈNE III.—DESROCHES, DELILLE.

*Desr.* Dans trois heures !

*Del.* Parbleu ; c'est un accident qui ne pouvait arriver plus à propos. Nous voici aux portes de cette petite ville dont je t'ai parlé. Nous avons des lettres pour plusieurs de ses habitans. Nous ne comptons pas nous en servir : nous leur demanderons à dîner.

*Desr.* Oh, sans doute, nous perdrons là une journée tout entière. Tu vois les choses avec une tranquillité ! Si tu étais aussi pressé que moi de t'éloigner de ce maudit Paris, tu sentirais combien le moindre retard est insupportable, combien je dois être furieux. (*Examinant la campagne avec ses lunettes.*) Eh mais, autant que j'en puis juger avec ma vue courte, voilà un assez joli endroit.

*Del.* Ne te l'avais-je pas dit ? Vois-tu cette petite ville située à mi-côte ?

*Desr.* On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

*Del.* Et cette rivière qui baigne ses murs ?

*Desr.* Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

*Del.* Et cette épaisse forêt qui la couvre des vents froids et de l'aquilon ?

*Desr.* La nature semble avoir pris plaisir à embellir, à protéger cette petite ville ; c'est peut-être là que se trouve le bonheur.

*Del.* Bon, ne voilà-t-il pas l'enthousiasme qui te prend ! En vérité, mon pauvre ami, tu es un singulier original ; la moindre contrariété te met en fureur ; et, aussi prompt à te calmer qu'à t'emporter, tu t'enflames pour le premier objet !

*Desr.* J'ai eu tort, n'est-ce pas, de rompre sur le champ mon hymen avec ta chère cousine, cette veuve ingrate ; Madame Belmont, que je m'en veux d'aimer encore, de fuir pour m'arracher à cet indigne amour !

*Del.* Ce ne serait pas le premier tort que tu aurais eu.

*Desr.* Non, je ne l'ai pas vue, dans cette fête que j'ai eu la sottise de lui donner la veille du jour arrêté

pour notre contrat, accueillir, traiter familièrement un inconnu, un jeune officier ; je ne l'ai pas surprise en grande conversation tête à tête avec ce même jeune homme.

*Del.* Je ne vois là que des apparences qui peuvent être trompeuses. Fortune, beauté, excellent caractère, ma cousine réunit tout ; et tu pars comme un fou, sans rien approfondir, sans lui demander quel était ce jeune militaire.

*Desr.* C'est que j'étais éclairé par mes premières aventures. Des intrigans, des fripons, des joueurs, des coquettes et des prudes : voilà ce Paris que j'abandonne, et loin duquel je veux aller chercher les vertus et le bonheur.

*Del.* Si tu cours après ces objets, tu voyageras longtemps. Non que je prétende qu'ils n'existent nulle part ; mais tu changes de façon de penser avec tant de rapidité. Ce qui te plaît aujourd'hui, à coup sûr demain sera l'objet de ta satire. Jeune, riche, maître de tes actions, tu étais né pour être heureux avec cette chère parente, que je me plais à ne pas croire aussi coupable. Je t'ai vu admirateur de Paris, étonné qu'on pût le quitter un instant, et maintenant tu voyages sans autre but que de t'en éloigner. Tu pars sans dire adieu à tes amis ; tu me proposes de te suivre, je t'accompagne, mais sans jurer, comme toi, de ne plus revoir ce Paris où j'ai été trompé comme un autre, où j'ai rencontré aussi des fourbes et des coquettes, mais contre lequel je n'ai pas pris d'humeur pour cela, parce que je sais qu'il y en a partout comme à Paris.

*Desr.* Oh ! c'est un peu fort. Ecoute : je ne veux pas m'ériger en défenseur languoureux des plaisirs de la vie champêtre ; mais, par exemple, dans cette petite ville, dont nous admirions tout à l'heure la situation pittoresque, comment peux-tu croire qu'il y ait autant de corruption, autant d'intrigue et de mensonge, qu'à Paris.

*Del.* Autant n'est pas le mot, c'est plus qu'il faut dire. Les vices y sont les mêmes, et d'autant plus misérables, qu'ils s'exercent sur de plus minces sujets. Je n'y connais personne, je n'y suis jamais entré ; mais il me semble voir d'ici la morgue des hommes, les prétensions des femmes, les haines des familles, le regret



de ne pas être à Paris, les petites ambitions, les grandes querelles sur des riens, la coquetterie des petites filles, l'esprit sordide et mesquin dans l'intérieur des ménages, le faste ridicule et de mauvais goût dans les repas priés.

*Desr.* Oui ; mais le repos, la tranquillité.....

*Del.* Sauf l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la médisance et la calomnie, dont l'activité est doublée par l'oisiveté, par l'ennui.

*Desr.* Bah ! nous voyageons pour nous amuser ; nous avons deux heures à passer ici, et j'ai dans l'idée qu'elles peuvent nous être à la fois agréables et utiles.

*Del.* C'est ce que je te disais, et ce que tu rejetais avec tant d'humeur avant que ton enthousiasme ne t'eût saisi.

*Desr.* Il faudrait trouver quelqu'un qui nous indiquât le plus court chemin. Il faut bien y aller à pied, puisque notre chaise est brisée. (*Ici on entend un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

*Del.* (*regardant dans la coulisse*). Il serait assez plaisant qu'à la porte de cette ville, que tu t'imagines l'asile du bonheur et de la vertu, nous fussions attaqués par des voleurs.

*Desr.* Où diable vas-tu chercher des voleurs ? il n'y en a pas dans ce pays-ci.

*Riflard,* (*dans la coulisse*). Apporte, apporte, Patineau ; là, bien ; là, bien ; là ; bon chien.

*Del.* C'est un chasseur.

*Desr.* L'entends-tu qui cause avec son chien ?

#### SCENE IV.—Les Précédens, RIFLARD, *en chasseur.*

*Rif.* (*entrant en scène*). Jacques, emmène Patineau ; je ne chasse plus.

*Del.* (*appellant*). Ecoutez donc, monsieur, monsieur.

*Rif.* (*d'un ton emphatique*). Mille pardons ; je n'avais pas l'avantage de vous apercevoir du premier abord. Que puis-je, s'il vous plaît, pour votre service ?

*Desr.* Indiquez-nous, je vous prie, le chemin le plus court pour arriver à la ville que nous apercevons.

*Rif.* Ces messieurs sont des étrangers et des gens honnêtes, mon coup-d'œil me trompe rarement. Je

suis moi-même domicilié dans ladite ville, et j'aurai, si vous me l'accordez, l'honneur de vous y conduire.

*Desr.* Bien sensible, (à *Delille*). Voilà un homme qui donne une bonne idée de la politesse du pays.

*Del.* Et du ridicule. Ce ton emphatique.....

*Desr.* Ce pauvre cher homme, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit ridicule ?

*Rif.* Ces messieurs comptent-ils faire un long séjour dans notre endroit ?

*Del.* Mais, non.

*Desr.* Nous ne savons encore.

*Rif.* Tant pis. Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me serais fait un plaisir de vous faire admirer toutes nos curiosités ; et grâce au ciel et aux soins de notre préfet, nous n'en manquons pas. Avant le canon c'était une ville de guerre, on peut en juger par les remparts. Elle a soutenu un siège sous le règne de Clovis, où il a péri cinquante mille habitans.

*Del.* J'ai cru qu'elle n'avait jamais compté que sept à huit mille âmes.

*Rif.* C'est juste.....mais la chronique du temps..... La ville basse est antique et mal bâtie ; il y a un coin de la grande rue où l'on ne saurait passer deux de front ; mais le quartier neuf, c'est un vrai bijou.

*Desr.* Tu vois bien que c'est une ville charmante.

*Rif.* Très-agréable, au moins. Des promenades pittoresques, le mail, le petit cours. Le sang y est superbe, la vie y est excellente, le poisson exquis, la marée presque aussi fraîche qu'à Paris ; le vin du cru vaut le bourgogne. Deux foires par an, une société choisie, la bouillotte à trente sols, et la comédie bourgeoise établie par bienfaisance, où l'on s'amuse en faisant l'aumône.

*Del.* Je vois que nous parlons à un des principaux habitans.

*Rif.* J'y joue un certain rôle. Vous y entendrez parler de François Riflard, quoique je n'y aie qu'un pied à terre, parce qu'habituellement je loge à mon château, un fort joli endroit, et qui me convient pour la chasse, les créneaux, les tourelles et le pont-levis, que j'ai conservés en mémoire de mes ancêtres. Non pas que je tienne à toutes ces chimères, à tous ces préjugés de noblesse et de féodalité, dont je me réjouis



avec tous les philosophes que nous soyons débarrassés ; mais on est bien aise de pouvoir se rappeler à soi-même et aux autres qu'on a un aïeul qui fut tué à la première croisade.

*Del.* Quoi ! vous avez eu un aïeul..... ?

*Rif.* Rodolphe Riflard, aide-de-camp de Baudouin, comte de Toulouse : il en est question dans la Jérusalem Délivrée.

*Del.* C'est donc un petit Paris, que votre ville ?

*Rif.* Juste. Bal masqué pour l'hiver, bal champêtre pour l'été, un limonadier qui a commencé au café de Foi, et qui fait les glaces dans la perfection, pourvu qu'on les lui commande huit jours d'avance. Notre jeunesse est galante, brave, et fait assaut avec les plus forts maîtres d'armes des régimens qui passent. Je sais assez bien me servir d'un fleuret, moi qui vous parle ; quand on a touché Saint-George !... Des mœurs d'ailleurs, un excellent ton, parce que toutes nos femmes sont vertueuses et fidèles à leurs maris ou à leurs amans. Dans une petite ville, on sent la nécessité des égards et des procédés ; de la littérature ; nous avons un journaliste, un imprimeur et deux auteurs, sans compter les amateurs qui font des charades, des logogriphes et des bouquets. Je vous demande pardon si je vous entretiens de toutes ces misères ; j'aime mon pays, et je saisis l'occasion d'en faire les honneurs. J'aurais bien pu me fixer à Paris, mais je n'aime pas Paris.

*Desr.* Vous n'aimez pas Paris ! oh ! vous avez bien raison.

*Rif.* Un bruit, un tumulte, et des mœurs affreuses. Oh ! vive la province ! on s'y amuse autant pour le moins, et avec plus de décence, parce que la probité ..... (*En regardant dans le fond*). Mais permettez donc, je ne me trompe pas, c'est la carriole de Madame Senneville que j'apperçois au haut de la côte ?

*Desr.* Qu'est-ce que vous dites ? Madame de Senneville ? En effet, elle habite ce pays.

*Del.* Tu la connais ?

*Rif.* Vous la connaissez ?

*Desr.* Une jolie femme ?

*Rif.* La plus jolie du pays, et nous n'en manquons pas.

*Desr.* Dans un voyage qu'elle fit à Paris, j'eus le plaisir de la voir, ainsi que son oncle.

*Rif.* Le vieil asthmatique, qui fait toujours bâtir.

*Desr.* Elle ne me reconnaîtra pas, probablement.

*Rif.* Une femme charmante, pleine de sensibilité, et qui, entre nous, n'est pas sans une espèce d'intérêt pour votre serviteur. Il y avait mille rivaux ; dès que j'ai paru, ils se sont tous éclipsés. Je veux vous présenter à elle ; dans l'instant je reviens. Sans adieu, messieurs. (*Il sort.*)

### SCENE V.—DESROCHES, DELILLE.

*Desr.* Eh bien, j'ai déjà trouvé une personne de connaissance, une femme vraiment aimable ; tu verras. Un air pur, un beau ciel, et des mœurs simples, honnêtes ; ces bonnes gens ne peuvent pas être méchants, fourbes, intéressés ; chacun, content de la fortune de ses pères, ne sait ce que c'est que l'ambition, que l'avidité.

*Del.* Oh ! mon Dieu, non ; l'aubergiste n'y écorche pas le voyageur ; le marchand y vend en conscience ; le médecin y guérit ses malades ; le procureur y concilie ses cliens, c'est une ville privilégiée.

*Desr.* Oh, moque-toi de moi tant que tu voudras, je gagerais.....Ah ! voici Dubois.

### SCENE VI.—Les Précédens, DUBOIS.

*Desr.* Eh bien ?

*Dub.* Eh bien, monsieur, vous allez vous fâcher, j'en suis sûr ; mais ce n'est pas ma faute.

*Desr.* Quoi donc ?

*Dub.* Le charron dit comme cela, que votre chaise ne peut pas être en état avant vingt-quatre heures.

*Desr.* Avant vingt-quatre heures !

*Dub.* Ces gens-là ne veulent que gagner leur vie, et je suis bien sûr que si vous leur promettiez un bon pour-boire, ils auraient bien plutôt fait ; car en vérité ça me désole pour vous.

*Desr.* Eh non, non, mon ami, ne te désole pas ; qu'il ne se presse pas : je serai enchanté de passer vingt-quatre heures ici.



DUB. Vous étiez si fâché de vous voir arrêté.

DEL. Il serait désespéré de repartir à présent : avec Desroches, tu dois être fait à ces manières.

DUB. C'est vrai, monsieur. Oh bien, tant mieux, si nous avons du temps. (*Il sort.*)

SCENE VII.—DESROCHES, DELILLE.

DESR. Cela te contrarie peut-être, mon cher Delille.

DEL. Moi, rien ne me contrarie.

DESR. D'ailleurs, tu vois que c'est la nécessité....

DEL. Oh ! sans doute.

DESR. Ah ! voici notre homme qui revient avec sa conquête. Elle n'est, ma foi, pas mal, cette femme-là.

SCENE VIII.—Les Précédens, RIFLARD, Madame SENNEVILLE.

Mad. SENNE. (*se retournant du côté de la coulisse.*) Je vous en prie, Bastien, n'allez pas trop vite en descendant la côte ; ne fatiguez pas cette pauvre jument ; c'est une si bonne bête. Quelle chaleur ! quelle fatigue !

RIF. D'où venez-vous donc, belle dame ?

Mad. SENNE. Des vendanges de Monsieur Rigaud.

RIF. (*d'un air piqué.*) Ah ! vous allez chez Monsieur Rigaud !

Mad. SENNE. Eh bien, ne vous voilà-t-il pas jaloux ? Nous avons une société charmante, et nous nous sommes amusés ! On a joué un jeu d'enfer ; cinq sous la fiche ! Je ne reviens en ville que parce que c'est mon jour de société.

RIF. Madame, voilà les deux étrangers dont je vous ai vanté avec juste raison la tournure et la conversation.

DESR. Madame Senneville ne me reconnaît pas ?

Mad. SENNE. Pardonnez-moi, je me rappelle...

DESR. Dans votre voyage à Paris, chez mon oncle, qui s'appelle Desroches comme moi.

Mad. SENNE. Vous seriez le jeune neveu de M. Desroches ? ah ! je vous remets parfaitement. Comment se porte-t-il, le cher oncle ? un très-galant homme. Enchantée de vous voir dans notre pays ; foyez le bien-venu. Ces messieurs viennent de Paris ?

DESR. Oui, madame.

Mad. SENNE. Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

DEL. Mais rien, madame; on y va à la bourse, aux spectacles, chacun y fait ses affaires; les gens d'esprit se moquent des sots; plus d'un sot fait fortune; plus d'un fripon passe pour un honnête homme; plus d'un charlatan pour un homme de mérite: c'est toujours la même chose; c'est toujours comme partout.

Mad. SENNE. Et y porte-t-on toujours des schals en effilé, des rubans jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amaranthe? Les fichus sont-ils croisés en X, ou en Y? Porte-t-on ses cheveux ou des perruques?

DEL. C'est à quoi je n'ai pas pris garde autrement.

Mad. SENNE. C'est que ma marchande de modes est d'une négligence: elle ne m'envoie les modes que trois mois après l'explosion, et cela me pique, voyez-vous; parce que quand on a le point d'honneur d'être bien mise...

RIF. C'est que madame donne le ton à toute la ville, pour la parure et le goût.

Mad. SENNE. Est-il vrai, Monsieur Riflard?... C'est un séjour enchanteur que Paris; j'y ai fait deux voyages dans ma vie, de quinze jours chacun. M. de Senneville vivait dans ce temps-là; je m'y suis fort amusée, et ils n'ont pas été infructueux pour moi.

DESR. On s'en aperçoit aisément, madame.

Mad. SENNE. (*toujours minaudant.*) Trouvez-vous?

DEL. Vraiment, à vos manières, à vos discours, à votre tournure...

Mad. SENNE. Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer, parce que la campagne... pour un cœur sensible... Ah! la campagne... C'est là que la nature, plus belle et plus riante, invite aux sentimens les plus doux et les plus purs... la verdure, les oiseaux, les ombrages, et les mœurs simples et rustiques, vous rappellent... Ah! la campagne a tant d'attraits!... J'espère que vous me ferez l'honneur de fréquenter ma maison dans le court séjour que vous ferez dans notre ville. Je vis avec mon oncle, âgé et respectable, pour lequel je ne saurais avoir trop d'attentions, je lui dois mon éducation et le peu que je vauz.



RIF. On n'a pas plus de sensibilité que cette femme-là.

Mad. SENNE. Je vous retiens d'abord pour aujourd'hui, on passe la soirée chez moi ; vous connaissez sans doute quelques personnes ?

DESR. J'ai une lettre pour Madame Guibert. Vous la connaissez ?

Mad. SENNE. C'est ma meilleure amie, une femme charmante, une fille céleste, excellente musicienne, que sa mère voudrait bien voir établie, c'est tout naturel. Elle est un peu gauche, empesée, la chère Madame Guibert ; elle a bien eu quelques aventures du vivant du défunt ; mais on a oublié tout cela ; une si belle âme, pas grand génie, et fort bavarde ; je l'aime de tout mon cœur. Vous me ferez l'amitié de venir dîner demain chez moi : j'irai inviter aujourd'hui même Madame Guibert et sa fille.

DEL. C'est que demain il nous faudra continuer notre route.

Mad. SENNE. Si tôt !

DESR. (*à Delille.*) Tais-toi donc. (*Haut.*) Votre aimable invitation est un motif assez puissant...

Mad. SENNE. Vous en serez, Monsieur Riflard ?

RIF. (*montrant sa carnassière.*) Vous me permettrez de vous offrir ma chasse ; deux perdreaux rouges excellens.

Mad. SENNE. Toujours galant.

RIF. Il faudra inviter Monsieur Vernon et sa sœur.

Mad. SENNE. Y pensez-vous ? un rival !

RIF. Pauvre garçon ! il ne s'attendait pas à m'avoir pour concurrent. S'il n'était pas si amateur de procès, si chicaneur de profession, ce serait un homme parfait : il fait des vers délicieux, et il parle comme il écrit, par sentences et par adverbes.

Mad. SENNE. Sa pauvre sœur commence à être sur le retour ; quand elle sera tout-à-fait résignée à rester fille, elle sera vraiment fort aimable. Allons, voilà qui est entendu ; demain à trois heures, car chez moi c'est comme à Paris, et c'est la seule maison du pays où l'on ne dîne pas à une heure. Vous choisirez entre la bouillote, le loto, le reversis, le bostonien, le maryland, le whisk, ou les petits jeux à donner des gages. Mon oncle sera enchanté de renouer connaissance avec le neveu de son ami. Si vous restez seulement deux

jours, vous viendrez à notre-comédie de société ; il y a des talens : nous jouons le Barbier de Séville et la Gageure imprévue.

RIF. Vous verrez comme Madame joue Rosine et Madame de Clainville.

DEL. Et vous, Monsieur Riflard, ne jouez-vous pas ?

RIF. L'Eternueur et l'Alcade, par complaisance, parce que je ne joue que dans l'opéra, les Colins.

Mad. SENNE. Eh ! mais, c'est M. Vernon qui vient de ce côté.

DEL. Qui ? ce poète chicaneur dont vous nous parliez à l'instant ?

Mad. SENNE. Lui-même. (*A Riflard.*) J'espère que vous n'allez pas faire éclater votre jaloux e.

RIF. Est-ce que j'ai sujet d'être jaloux ?

SCENE IX.—Les Précédens, VERNON.

VER. Vous, madame, en ces lieux ! je ne m'attendais pas véritablement à l'inestimable avantage de vous rencontrer.

Mad. SENNE. Enchantée de vous voir. D'où venez-vous donc ?

RIF. Faut-il le demander ? de quelque tribunal voisin.

VER. Directement, du tribunal d'appel. Il me font mourir avec leur lenteur ; voilà encore la cause remise à quinzaine.

Mad. SENNE. Messieurs, voulez-vous permettre que je vous présente un des plus honnêtes gens du pays.

VER. Vous vous moquez, madame, assurément.

Mad. SENNE. Vous aimez donc bien les procès, Monsieur Vernon ?

VER. Moi, je les déteste.

Mad. SENNE. Mais vous en avez avec tout le monde.

VER. Oh ! avec tout le monde.

Mad. SENNE. Avec moi.

VER. Avec votre oncle, pour ce belvédère qu'il fait bâtir directement devant mon moulin, et qui, sans contredit, intercepte le vent. Il ne tient qu'à vous que nous nous arrangions.

RIF. (*à Desroches et à Delille.*) Il la courtise, mais il ne l'aura pas.



Mad. SENNE. Avec Riflard.

VER. Ah ! pour ce lapin qu'il poursuit jusque dans mon verger : nous nous sommes conciliés. Quand on s'y prend aussi poliment que monsieur...

RIF. Oh ! moi, je suis l'homme du monde le plus accommodant. (*À Delille.*) Je l'aurais fait sauter par les fenêtres du juge de paix, s'il avait raisonné.

Mad. SENNE. Avec Madame Guibert.

VER. Oh ! c'est différent ; il s'agit d'une caisse de rouge végétal que ma sœur a fait venir directement du parfumeur de la Cloche d'Or à Paris, et certainement Madame Guibert a eu tort de s'en emparer, et nous verrons.

Mad. SENNE. Cependant auriez-vous quelque répugnance à dîner demain avec Madame Guibert chez moi ?

VER. En aucune façon. On soutient ses droits, et l'on dîne ensemble.

Mad. SENNE. Nous aurons M. Riflard et ces messieurs, qui viennent de Paris.

VER. De Paris... Je serai ravi, enchanté... (*À part.*) Je n'aime pas ces gens de Paris. Ils ne viennent que pour nous enlever nos femmes ou pour gagner notre argent. (*Haut.*) Eh bien, messieurs, qu'y a-t-il de nouveau à Paris ? Que deviennent les lycées, l'institut ? Que disent les journaux ? Fait-on toujours beaucoup de satires ?

DEL. Ce n'est pas la matière qui manque.

DESR. Ni l'intention.

DEL. C'est peut-être le talent.

VER. Et le Sauvage de l'Aveyron, le Chinois, le Sophi du Roi de Perse, et Forioso, et l'Oratorio, et les Lionceaux.

Mad. SENNE. Vous aurez tout le temps de causer de littérature et de nouvelles. Le jour s'avance. Mon cabriolet doit être au bas de la côte. À propos, avez-vous été à l'assemblée chez Madame Saint-Hilaire, hier au soir ?

RIF. Oui, vraiment ; c'était d'un triste ! Vous n'y étiez pas. Un petit jeu, un souper mal servi, tout était froid.

VER. Il n'y avait que trente-trois assiettes de dessert.

RIF. Il y en avait trente-cinq au dernier thé que

madame nous donna. La petite Remival a fait un scandale, elle n'a cessé de jaser avec Lamorinière.

MAD. SENNE. Comment peut-il s'attacher à une créature aussi jaune, aussi fade, aussi pigrièche.

VER. Et Madame Verbois, qui a donné un soufflet à Florancy.

MAD. SENNE. En vérité ?

RIF. Ces couplets malins qui courent dans la ville, on prétend qu'ils sont de lui.

MAD. SENNE. Trêve à tous ces propos. Vous savez que je déteste la médisance. Allons sur le port. Voilà l'heure où le coche arrive.

DEL. C'est un plaisir de voir débarquer un coche ; on sait tout de suite toutes les personnes qui viennent dans la ville.

MAD. SENNE. C'est fort gai.

#### SCENE X.—Les Précédens, DUBOIS.

DUB. (*bas à Delille.*) Votre cousine, Madame Belmont, qui nous a suivis avec Champagne, son vieux domestique.

DEL. Madame Belmont !

DUB. Elle ne veut pas voir M. Desroches ; elle voudrait vous parler seule.

DEL. Tout à l'heure, je vais à toi.

MAD. SENNE. Donnez-moi le bras, mon cher Riflard. Deux jeunes gens très-aimables.

VER. Nous vous suivons tous.

DESR. (*à Delille.*) Tu le vois, mon ami, c'est une ville charmante. (*Ils sortent tous. Delille les suit jusqu'au fond du Théâtre, et revient.*)

#### SCENE XI.—DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE.

CHAM. Eh bien, Dubois ; où est donc M. Delille ? madame s'impatiente.

DUB. Le voilà.

DEL. Desroches pourrait nous surprendre ; ne manquez pas de nous avertir dès qu'il paraîtra.

#### SCENE XII.—Les Précédens, Madame BELMONT.

MAD. BEL. Ne croyez pas, Delille, que j'aie eu la faiblesse de suivre votre indigne ami. Je cours l'ou-



blier à cent lieues de Paris, chez notre respectable tante. Sur la route, reconnaissant votre valet, je n'ai pu résister au desir de m'informer.....

DEL. Pourquoi me cacher le véritable but de votre voyage, ma chère cousine ? vous avez suivi les traces de Desroches. Est-ce un si grand mal ? Vous l'aimez donc encore ?

Mad. BEL. Dieu sait ce que le monde va penser de ma démarche.

DEL. Eh ! qu'importe ce que le monde en pense ? je vous approuve, moi. Je le vois, vous connaissez Desroches comme moi : c'est la plus mauvaise tête, et le meilleur cœur.....

Mad. BEL. Et d'ailleurs, ce mariage rompu, cette fuite de votre ami, ne m'exposent-ils pas assez aux propos des méchants ? Mais quel a pu être son motif ?

DEL. La vivacité de son caractère, l'expérience qu'il a déjà faite de l'infidélité, de l'inconstance.

Mad. BEL. Mais encore.....

DEL. Cet inconnu, ce jeune officier, avec lequel il vous a surprise au bal.

Mad. BEL. Quoi, n'est-ce que cela ? Ah ! je vais vous expliquer.....

CHAM. (*accourant*) Voilà M. Desroches qui quitte sa compagnie.

DEL. Voulez-vous vous en rapporter à moi ? Logez-vous dans une auberge voisine de la nôtre. J'irai vous avertir de tout ce que se passera.

Mad. BEL. Je ne veux pas le voir ; je m'éloigne. Allons, je suivrai vos conseils. (*Elle sort.*)

DEL. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Cette femme-là lui convient ; mais compter sur quelque chose de raisonnable avec un homme qui semble brouillé avec la raison ! N'importe, l'arrivée de Madame Belmont m'encourage, et j'espère.....

### SCENE XIII.—DELILLE, DESROCHES, DUBOIS.

DESR. Eh bien, où étais-tu donc ?

DEL. Je t'ai vu en grande conversation avec Madame Senneville, je me suis éloigné en personne discrète.

DESR. Ah ! mon ami, c'est une femme charmante, pleine d'esprit, de graces, d'amabilité. Au moment où

elle est montée en voiture, elle m'a lancé un regard, elle m'a serré la main.

DEL. Et Riflard ?

DESR. C'est un sot dont elle s'amuse.

DEL. Et toi, qui est si prévenu contre les coquettes.

DESR. Oh ! ici, c'est différent ; ce n'est pas coquetterie, c'est sympathie. Mais nous perdons notre temps, entrons dans la ville. Je ne dis rien encore ; mais j'espère bien y rester plus long-temps. Ah ! quand on habite un pareil séjour, comment peut-on le quitter ?

DEL. Tu n'y seras pas vingt-quatre heures que tu penseras comme ses habitans ; tu voudras en être dehors.

## ACTE II.

*Le Théâtre représente une rue. D'un côté une Auberge, de l'autre la maison de Vernon.*

SCENE I.—VERNON, Mademoiselle VERNON, (*sortant de leur maison.*)

Mad. VER. Vous allez sortir, mon frère.

VER. Précisément, ma sœur ; je vais sortir.

Mad. VER. Toujours vos procès qui vous occupent ; et vous abandonnez votre maison, et vous laissez une jeune personne comme moi exposée à toutes les entreprises des galans.

VER. Une jeune personne comme toi ! Je ne suis ton aîné que de dix mois.

Mad. VER. Mais vous êtes un jeune homme, vous, mon frère.

VER. Mais je serais une vieille fille, si j'étais fille.

Mad. VER. C'est donc à dire que je suis vieille. Vos propos sont d'une grossièreté.

VER. Avec qui serait-on franc, si ce n'était avec sa sœur ?

Mad. VER. Enfin, je sais à quoi m'en tenir sur mon âge ; et vous ne vous doutez pas des dangers auxquels vous exposez ma réputation, en veillant avec aussi peu de soin sur moi ; vous, mon frère, qui devriez être le tuteur, le père d'une pauvre petite orpheline.



VER. Ma foi, ma sœur, tu es assez grande pour te surveiller toi-même.

Mad. VER. Eh ! mais écoutez donc ; si je vous disais qu'enfin je crois avoir trouvé à me marier.

VER. Nous y voilà. Depuis dix ans, tu te crois toujours sur le point de te marier ; n'est-il pas temps enfin d'être raisonnable ? Eh ! que diable, la vie d'une fille n'est pas si désagréable. Tu le verras, quand tu seras résignée. Faire sa partie avec les gens d'un âge mûr, donner des avis aux jeunes filles, être regardée, traitée comme une personne respectable dans la société, est-ce donc à dédaigner ? Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller au bal, d'y danser à ton âge, de suivre les modes, de faire l'enfant, en un mot.

Mad. VER. Quelle cruauté, quelle tyrannie de la part d'un frère ! Si je ne me montrais, si je ne développais pas mes graces, mes moyens de plaire, enfin, comment pourrais-je espérer de trouver un établissement ?

VER. Et plutôt au ciel que tu pusses en trouver un établissement.

Mad. VER. Oui, vous seriez débarrassé de moi, n'est-ce pas ? Je ne vous resterai pas long-temps sur les bras ; et si j'en crois les tendres regards de ce jeune étranger.....

VER. Quoi ? ce serait un de ces deux Parisiens qui viennent de descendre dans cette auberge !

Mad. VER. Le plus jeune, le plus aimable.

VER. Ah çà, écoute ; ce n'est pas la première fois que tu te fais moquer de toi par les voyageurs de cette auberge.

Mad. VER. Pouvez-vous m'accuser de courir après eux ?

VER. Non ; mais tu t'imagines qu'ils courent après toi : toutes les diligences sont remplies de tes adorateurs. On te fait une politesse, tu la prends pour une déclaration. Prends garde, ne me fais pas encore une scène avec ce jeune homme ; tu ne sens pas la conséquence ; je n'aime pas les procès, et j'en ai déjà eu cinq ou six pour tes beaux yeux. Ce sont ces maudits romans qui te tournent la tête.

Mad. VER. Douce lecture ! Tous ceux qui ont paru depuis quatre ans, je les ai lus : les Châteaux, les

Dangers, les Enfans du mystère, de l'amour, du bonheur, Cécilia, Camilla, Rosa, Cœlina, Agatha, Rosalba.

VER. Oui ; et tu rêves d'amour, et tu te crois Rosalba, Rosa, Francilla, *et cætera*.

Mad. VER. Et pourquoi donc mon cœur ne parlerait-il pas comme le vôtre ? Pourquoi nous autres jeunes personnes...

VER. Nous autres jeunes personnes ! enfin tu ne peux pas t'en déshabituer.

Mad. VER. Non, je ne le peux pas, et je ne le veux pas. N'est-il pas reconnu dans la ville que vous courtisez Madame Senneville ?

VER. Je l'estime beaucoup, véritablement ; mais je ne crois pas qu'un puisse...

Mad. VER. De la discrétion ; et puis, vous craignez Riffard.

VER. Ni son épée, ni ses galanteries, ne sont faites pour effrayer ; je ne pense pas à Madame Senneville. Nous sommes engagés à dîner demain chez elle, avec Madame Guibert et sa fille.

Mad. VER. Oh ! Je n'irai pas. C'est bien assez de me trouver ce soir avec elles à l'assemblée chez Madame Senneville. Mademoiselle Guibert, un enfant qui fait la grande personne, et Madame Senneville qui fait encore la jeune. C'est celle-là qui bien certainement est mon aînée.

VER. Tout comme tu voudras ; ces deux étrangers en seront.

Mad. VER. (*toute radieuse.*) En seront ? en vérité ?

VER. Cela change la thèse, n'est-ce pas ? et tu viendras. A propos, il est temps, je crois, que nous nous occupions de nos affaires, de notre partage ; moi, je ne veux pas avoir de procès avec toi.

Mad. VER. Comment, est-ce que je suis majeure ?

VER. A trente-cinq ans ! Tâche donc de te guérir de cette manie de jeunesse.

Mad. VER. Et vous, de cette manie de procès.

VER. Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je plaide ? Si l'on me demande, je reviens tout à l'heure ; je ne vais directement que chez mon huissier. (*Il sort.*)



SCENE II.—Mademoiselle VERNON, (*seule*).

Comme les frères sont peu galans ! Heureusement le monde me voit avec d'autres yeux. Ce jeune homme, surtout, m'a lorgnée d'une manière si tendre !... Et comme il a causé avec son ami et la petite servante de cette auberge ! Et cette petite fille, que j'aime de tout mon cœur, s'est hâtée de me rapporter tous ces propos, qui vraiment sont flatteurs pour une demoiselle. Mais voyez pourtant à quoi la négligence de mon frère m'expose... Enfin, me voilà seule dans la maison. Ce jeune homme paraît fort aimable ; mais je ne le connais pas... N'est-ce pas lui précisément qui sort de l'auberge avec son ami ? Hâtons-nous de rentrer. Ah ! mon frère, mon frère, vous n'êtes pas digne, en vérité, d'avoir une jeune personne sous votre tutelle. (*Elle rentre.*)

## SCENE III.—DESROCHES, DELILLE.

DEL. Eh bien, où vas-tu donc ? Tu es donc bien pressé d'examiner cette ville, de voir les personnes pour lesquelles nous avons des lettres ?

DESR. Ah ! mon ami, c'en est fait, je suis amoureux, oh ! mais amoureux...

DEL. En vérité, je n'aurais jamais pensé que Madame Senneville...

DESR. Il s'agit bien de Madame Senneville ; elle est fort jolie, sans doute, et je me suis aperçu des progrès que j'ai faits sur son cœur ; mais c'est d'un autre objet, d'une charmante personne, que je veux te parler.

DEL. Il te sied bien d'éclater en reproches contre ma cousine, quand je te vois voltiger toi-même de belles en belles !

DESR. Ce sont les femmes qui m'auront appris à être volage comme elles ; je veux aimer et tromper toutes celles que je trouverai sur mon chemin.

DEL. Voilà de vastes projets.

DESR. Et mon séjour dans cette ville les favorise ; ce n'est plus ce premier enthousiasme que tu me reprochais ; tu entends bien que je ne la crois pas le rendez-vous de toutes les perfections, mais nous pou-

vous nous y amuser des ridicules, y avoir quelques aventures.

DEL. En attendant qu'il me tombe quelque bonne fortune, quel est le nouvel objet.....

DESR. (*montrant la maison de Vernon.*) Tiens, elle loge dans cette maison.

DEL. En face de notre auberge? Je n'ai vu là qu'une femme sur le retour.

DESR. Une tante ou une mère, probablement; mais moi, j'ai vu, et la servante de l'auberge me l'a confirmé, il y a là une fille à marier. Je ne l'ai vue que de loin, nous ne nous sommes parlé que par signes. (*Ici Mademoiselle Vernon paraît à sa fenêtre.*) Eh! tiens, la voilà derrière sa croisée. Je ne me trompe pas, la fenêtre s'ouvre; la vois-tu?

DEL. Oui, je vois en effet.....Mais.....

DESR. C'est elle, c'est elle; de si loin, avec ma vue basse, je ne peux pas juger...Ah! mon Dieu, je ne sais ce que j'ai fait de ma lorgnette! Elle est jeune, n'est-ce pas?

DEL. Jeune, mais oui, très-jeune. (*A part.*) Pauvre garçon, s'enflammer de si loin, quand on a la vue basse.

DESR. Quinze à seize ans?

DEL. Elle en a bien dix-huit ou vingt.

DESR. C'est comme je les aime; et elle est jolie?

DEL. Céleste! je t'en fais mon compliment. (*A part.*) Ce n'est pas cette aventure qui sera dangereuse pour Madame Belmont.

DESR. Tu sauras que je suis déjà un peu avancé auprès d'elle.

DEL. En vérité!

DESR. Mon Dieu oui. J'ai fait agir la petite servante de notre auberge. On a écouté mes propositions avec la pudeur, la décence, la résistance convenables; mais on entendra raison. Où est donc Du-bois?

DEL. Il va revenir, je l'ai envoyé...

DESR. J'ai besoin de lui; j'ai écrit une lettre, et sous un prétexte, il peut s'introduire dans la maison.

DEL. Diable, tu vas vite en besogne. Tiens, le voilà.



## SCENE IV.—Les Précédens, DUBOIS.

DESR. D'où viens-tu donc ? Je ne te trouve jamais quand j'ai besoin de toi.

DUB. Monsieur, cette petite ville me plaît comme à vous ; vous savez que nous sympathisons ensemble. Je me suis amusé sur le port, sur le quai, à la douane, à la salle de comédie, qui est une ancienne paroisse. (*Bas à Delille.*) Madame Belmont est logée à l'auberge de la Poste, sur le quai ; elle vous attend avec impatience.

DEL. (*à Dubois*) J'y cours. Allons, mon cher Desroches ; il serait inutile de te presser de venir faire un tour de promenade avec moi. Je te laisse tout entier à ta nouvelle conquête ; elle en vaut bien la peine, ma foi. (*A part en s'en allant.*) Il ne commence pas mal. Une douairière qu'il prend pour un enfant. (*Il sort.*)

## SCENE V.—DUBOIS, DESROCHES.

DESR. Elle est toujours à sa fenêtre. Dubois ?

DUB. Me voilà.

DESR. C'est ici, mon ami, qu'il faut déployer ton zèle et ton adresse.

DUB. Je suis en fonds pour les deux qualités. De quoi s'agit-il ?

DESR. Entre dans cette maison.

DUB. Bon, j'y suis.

DESR. Il y a une jeune personne charmante.

DUB. Peste !

DESR. Voilà une lettre qu'il faudrait lui remettre.

DUB. Elle l'aura.

DESR. Mais prends bien garde ; il y a sans doute quelque mère, quelque tuteur, ou quelque vieille gouvernante. C'est celle qui est à la fenêtre dans ce moment. Ne fais pas semblant de regarder, mais tâche de la reconnaître, pour ne pas faire de quiproquo.

DUB. (*regardant.*) Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites ? c'est celle.....

DESR. Oui. Tu as de l'esprit, tu peux causer avec quelque domestique, sous quelque prétexte ; et sans que personne s'en aperçoive, tu prendras bien ton temps pour lui remettre adroitement.....

DUB. C'est donc quelque affaire importante que vous avez avec cette dame ?

DESR. Imbécille, tu ne vois pas que c'est une lettre d'amour ?

DUB. D'amour ! allons donc, monsieur.

DESR. Oui, oui, d'amour. Ne perds pas de temps.

DUB. Allons, monsieur, puisque vous le voulez. (*A part.*) Mais il a donc perdu la tête. (*Il entre dans la maison.*)

SCENE VI.—DESROCHES, (*seul*).

Elle ne quitte pas sa fenêtre. Cependant, elle aura vu entrer Dubois. Si j'osais. (*Il lui fait une profonde révérence ; Mademoiselle Vernon la lui rend, et ferme sa fenêtre.*) Elle me rend mon salut, elle ferme sa fenêtre. De l'innocence, de la candeur et des révérences. C'est une agnès. Oh ! voilà une aventure piquante. Mais Dubois tarde bien. Aura-t-il remis ma lettre ? L'imbécille se sera laissé surprendre. Ah ! le voilà.

SCENE VII.—DESROCHES, DUBOIS.

DESR. Eh bien, Dubois ?

DUB. (*sur le pas de la porte.*) On vous répond.

DESR. On me répond.

DUB. Elle était seule dans la maison, pas de parens, pas de surveillans, une vieille domestique occupée au fond de la cour. On est venu au-devant de moi d'un air timide, on a pris la lettre en rougissant. On hésitait à l'ouvrir. J'ai pressé, j'ai supplié, et comme on tremblait *d'être surpris*, j'ai obtenu sur le champ une réponse, qu'on va me remettre.

DESR. Ah ! Dubois, tu es un garçon précieux. Tiens, mon ami, prends. (*Il lui donne de l'argent.*)

DUB. Monsieur, en vérité, je crains que vous ne regrettiez bientôt votre argent.

DESR. Jamais, mon ami, jamais.

DUB. C'est que je crois qu'en conscience je dois vous prévenir...

DESR. Rien, rien, mon ami. Va vite chercher la réponse, elle doit être écrite ; va, va.

DUB. J'y vais, j'y vais ; mon devoir est d'obéir ;



mais au moins vous vous souviendrez que c'est vous qui m'avez fermé la bouche. (*Il entre chez Vernon.*)

SCENE VIII.—DESROCHES, (*seul*).

Ce pauvre Dubois, c'est un garçon fidèle, attaché, intelligent. Il voulait sans doute me parler, comme Delille, de Madame Belmont. Ils sont tous d'accord pour me ramener à elle ; mais je saurai prouver à l'infidèle qu'on peut suivre son exemple. D'ailleurs, son sort m'est fort indifférent, je ne l'aime plus. Et cette jolie personne, un peu vive, à ce qu'il me paraît..... Cette Madame Senneville est aussi fort agréable.

SCENE IX.—DESROCHES, DUBOIS.

DUB. (*Lui remettant une lettre.*) Voilà la réponse.

DES. Donne ; lisons. (*Il lit.*) “ Je sais que je fais  
 “ mal en répondant à votre lettre ; au moins ne pour-  
 “ serai-je pas l'inconséquence jusqu'à accepter le ren-  
 “ dez-vous que vous me proposez. Tous les jours, à  
 “ cette heure, l'argus sévère, sous la surveillance du-  
 “ quel je suis renfermée, se livre au doux sommeil de  
 “ l'innocence. Je peux profiter de ce moment pour  
 “ descendre et faire un tour de promenade ; si vos in-  
 “ tentions sont aussi pures que vous me l'annoncez,  
 “ l'instant sera favorable dans un quart-d'heure. Mon  
 “ cœur ne peut désapprouver que vous vous adressiez  
 “ à moi avant de voir mes parens ; mais, au nom de  
 “ tout ce que vous avez de plus cher, ne trompez pas  
 “ une jeune personne trop franche et trop sensible.  
 “ NINA VERNON.” Lettre charmante ! ainsi, dans un  
 quart-d'heure..... Ah ! Dubois, n'es-tu pas le plus  
 heureux des hommes ? Toi, qui as eu le bonheur de la  
 voir de près, n'est-il pas vrai qu'elle est jolie ?

DUB. Monsieur, chacun a son goût dans ce monde.

DES. Un quart-d'heure, c'est un siècle quand on aime. Je rentre dans l'auberge, je sens que je ne peux pas rester en place, dans l'impatience, dans l'ivresse où je suis. Ah ! quel bonheur que notre chaise ait versé aux portes de cette ville. (*Il entre dans l'auberge.*)

SCENE X.—DUBOIS, (*seul*).

Mais je n'y conçois rien. Où diable va-t-il chercher des beautés? En tout cas, ma foi, mon message est bien payé; une pièce d'or de mon maître pour la lettre, un petit écu de la soi-disant jeune personne pour la réponse.....

SCENE XI.—DUBOIS, VERNON, (*au fond du Théâtre*).

VER. Au diable ma sœur, avec ses projets d'amour et de mariage. Je cours chez tout le monde, et je ne trouve personne.

DUB. Allons trouver le vieux Champagne, tandis que Madame Belmont, sa maitresse, se désole. Voyons s'il n'y a pas quelque cabaret dans cette ville, où mon maître trouve des bonnes fortunes si originales. (*Il sort.*)

SCENE XII.—VERNON, (*seul*).

Elle s'imagine que je n'ai qu'à écouter toutes ses balivernes. Ah! la voilà.

## SCENE XIII.—VERNON, Mademoiselle VERNON.

Mad. VER. C'est vous, mon frère? je vous attendais avec impatience.

VER. Vas-tu encore m'excéder de tes sots discours? Tu m'as déjà fait manquer toutes mes affaires ce matin.

Mad. VER. Croyez-vous donc que l'affaire qui m'occupe soit moins importante pour vous que pour moi.

VER. Courage; on t'adore, n'est-ce pas?

Mad. VER. On m'adore...pourquoi pas?.....Mais puisque vous êtes si soigneux de vos affaires, n'allez-vous pas vous en occuper dans votre cabinet?

VER. Comment, dans mon cabinet! Toi, qui es si bavarde, qui aimes tant à jaser avec moi, tu me renvoies. Que veut dire ceci?

Mad. VER. Rien, rien, mon frère; mais tout s'éclaircira bientôt, et l'on verra si je suis une folle.

VER. Tu médites encore quelque espiéglerie, tu vas me donner de nouveaux ridicules.



MAD. VER. Quels propos ! Non, non, mon frère, ne craignez rien, personne ne blâmera mon choix ; et cet aimable jeune homme... Mais non, je n'y pense pas, et je ne dois pas y penser.

VER. Eh bien, ne vas-tu pas faire la pupille avec moi, vouloir me dérober tes actions comme à un tuteur, à un père ?

MAD. VER. Eh ! mais, en vérité, mon frère, vous m'interrogez avec une chaleur ; croyez que je suis innocente. Une jeune personne peut-elle empêcher un jeune étourdi de s'adresser à elle, de lui écrire ?

VER. Comment, il aurait eu le courage de t'écrire ! c'est un brave homme.

MAD. VER. Je ne lui ai répondu que pour lui faire sentir toute l'inconséquence de sa démarche et du rendez-vous qu'il demandait.

VER. Et il te demandait un rendez-vous ?

MAD. VER. Que j'ai refusé, mon frère, je vous prie de le croire ; je connais trop mes devoirs pour me manquer jusqu'à ce point.

VER. Oh ! tu es d'une vertu !

MAD. VER. Mais, mon frère, vous avez l'habitude de vous renfermer tous les jours après votre dîner dans votre cabinet.

VER. Dans mon cabinet. (*A part.*) Elle veut m'éloigner ; allons, le rendez-vous est donné, rien n'est plus clair.

MAD. VER. N'ayez aucun soupçon sur le compte de votre sœur. J'ai perfectionné mon éducation par la lecture, et je suis incapable de compromettre ma famille.

VER. Oh ! je le sais. (*A part.*) S'il était vrai, si je pouvais enfin la marier. Ce jeune homme est fort riche, dit-on ; quand il n'aurait rien, d'ailleurs.

MAD. VER. A quoi pensez-vous donc, mon frère ?

VER. A rien, à rien du tout, ma sœur ; comme tu disais, j'ai pour habitude de travailler après dîner, et je vais dans mon cabinet..... (*A part.*) Epions-la attentivement, et s'il est possible que ce jeune homme... (*Haut.*) Sans adieu, ma sœur, je te souhaite toute sorte de prospérités dans tes amours. Adieu, Nina. (*Il rentre.*)

SCENE XIV.—Mademoiselle VERNON, (*seule*).

Que veut dire ce ton ironique, et puis cet air sombre et sourcilleux ? Me serait-il échappé quelque indiscretion ? J'ai tant vu d'exemples dans mes romans, des excès auxquels se portent ces frères Italiens et Espagnols. Je sais bien qu'en France ils sont un peu plus commodes ; mais mon frère a beau faire l'indifférent : je tremble. Ciel ! voici ce jeune homme. Ah ! ma raison condamne également ma lettre et ma démarche ; pourquoi faut-il qu'elle soit la plus faible ? (*Elle rentre*).

## SCENE XV.—DESROCHES, Mademoiselle VERNON.

DESR. (*sortant de l'auberge*). C'est elle. Amour, amour, fais-moi réussir près de ce jeune et intéressant objet.

Mad. VER. Je tremble ; je n'ose approcher.

DESR. Elle hésite. Courons au-devant d'elle. (*Il s'approche*). Mademoiselle ! (*Examinant Mademoiselle Vernon*.) Oh ciel ! que vois-je ?

Mad. VER. Ma démarche, monsieur, doit vous étonner, sans doute.

DESR. Ce n'est pas elle ; ce ne peut pas être elle.

Mad. VER. La vôtre ne me surprend pas moins.

DESR. Quelle est donc cette femme-là ?

Mad. VER. A peine osé-je lever les yeux.

DESR. Madame.....

Mad. VER. Eh bien, monsieur.

DESR. Ne prenez pas de moi une idée trop désavantageuse.

Mad. VER. Ah ! mon cœur n'est que trop porté à vous excuser.

DESR. Non, je vous dois la vérité, je suis le seul coupable dans cette circonstance.

Mad. VER. Je voudrais me le persuader.

DESR. Mademoiselle votre fille est innocente.

Mad. VER. Ma fille, monsieur ?

DESR. Ou mademoiselle votre nièce. (*A part.*) C'est une tante, peut-être.

Mad. VER. Ma fille, ma nièce ; que veut dire ceci, monsieur ?

DESR. Que c'est moi seul qui ai tout conduit, qui



le premier me suis hasardé d'écrire, qu'on ne m'a répondu que pour me confondre ou s'assurer de la pureté de mes intentions, et que ces intentions sont si louables...

MAD. VER. Comment, monsieur ! est-ce pour m'insulter, pour m'humilier que vous vous trouvez au rendez-vous que j'ai eu la faiblesse de vous donner ? Que parlez-vous de fille et de nièce ?

DESR. Comment ! se pourrait-il ? Vous seriez l'objet charmant ?...

MAD. VER. (*en minaudant.*) Ah ! charmant !

DESR. Quoi ! ce serait vous ? (*A part.*) Peste soit de ma vue basse.

MAD. VER. Vous paraissez interdit, confus.

DESR. Pas du tout, mademoiselle ? (*A part.*) Maudit soit ce Delille, qui m'affirme qu'elle est adorable.

MAD. VER. Outre l'inconséquence réelle de ma démarche, apprenez que je tremble d'être surprise par cet argus sévère et surveillant dont je vous ai parlé dans ma lettre.

DESR. C'est pour cela qu'il faut nous séparer au plutôt. Vous me faites mourir d'inquiétude.

MAD. VER. Un moment ; permettez-moi de vous dire...

#### SCENE XVI.—Les Précédens, VERNON.

VER. (*une lettre a la main.*) J'en étais sûr ; les voilà tous les deux. Collusion, connivence coupable.

MAD. VER. Ciel ! mon frère !

DESR. Votre frère ! Vernon ! J'aurais dû m'en douter au portrait que M. Riflard m'avait fait de sa sœur.

VER. Courage ; monsieur, est-ce donc pour séduire nos femmes, pour porter le trouble dans nos familles, que vous renoncez au séjour de Paris ? Oh ! cela ne sera pas ainsi, certainement.

DESR. Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur ?

MAD. VER. Juste ciel ! me voilà perdue.

DESR. Eh ! non, rassurez-vous, mademoiselle, vous n'êtes pas perdue : Croyez que j'ai trop de respect pour vous, pour mademoiselle votre sœur...

VER. Croyez-vous que ce langage suffise pour vous

justifier ? Cette lettre, que mon imprudente sœur a laissée par mégarde dans son cabinet, n'annonce-t-elle pas trop ouvertement vos intentions téméraires ?

DESR. Permettez-moi de vous expliquer...

VER. Point d'explication, une séduction ! Vous épouserez ma sœur.

DESR. Moi ! j'épouserai mademoiselle ?

Mad. VER. Ciel ! comment calmer ces esprits fiers et irrités ? Mon frère, de grace, modérez ce ton violent : il ne peut qu'aigrir un caractère généreux, et lui faire rejeter ce qu'il desire lui-même.

DESR. Ce que je desire moi-même ; mais, pas du tout, mademoiselle. Je sens certainement tout ce que vous valez, mais...

VER. Vous ne l'épouserez pas ? ah ! nous verrons, nous verrons.

Mad. VER. Je suis toute saisie. Cette rencontre entre mon frère et ce jeune homme ! c'est un roman. Ciel ! comment arrêter le sang qui va couler ?

VER. Eh ! non pas du tout, ma sœur, il n'est question de sang, ni de combats, mais d'une sommation que je vais faire signifier à monsieur ; et comme il est galant homme, je ne doute pas qu'il ne se range à son devoir.

DESR. Une sommation ! Savez-vous que je commence à perdre patience. Allez-vous en au diable, avec votre sommation.

Mad. VER. Quel langage !

VER. Monsieur, ne vous avisez pas de nous injurier ; cela pourrait avoir des suites beaucoup plus graves que vous ne pensez.

### SCENE XVII.—Les Précédens, DELILLE.

DEL. D'où vient donc tout ce bruit ? Quoi ! c'est toi, mon ami, en querelle avec Monsieur Vernon.

DESR. Ah ! viens ; tu es un charmant garçon ; c'est donc toi qui abuses ton ami ?

DEL. Moi, je t'ai dit que mademoiselle était jeune, aimable ; t'ai-je trompé ?

Mad. VER. Oui, répondez ingrat, vous a-t-il trompé ? Voyez les pleurs que m'arrache votre indigne conduite.

DESR. Ma conduite ?



DEL. Ah ! mon ami, pourrais-tu résister aux larmes de la beauté ?

Mad. VER. Voyez votre ami lui-même qui prend mon parti.

VER. Finissons. Votre intention est-elle d'épouser ma sœur ?

DESR. Non, parbleu ; je ne l'épouserai pas.

Mad. VER. Vous ne m'épouserez pas, cruel !

VER. C'en est assez, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Mad. VER. Me voilà perdue, déshonorée dans la ville, et vous seul serez cause de mes maux, de ma mort.

VER. Non ; vous ne mourrez pas, ma sœur : mais monsieur pourra se repentir... Rentrez, ma sœur.

Mad. VER. Oui, je cours cacher mes larmes et ma honte. Perfide, ingrat, barbare. (*Elle rentre*).

DEL. Mais, permettez donc, Monsieur Vernon ; n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

VER. Un mariage, ou un procès.

DEL. Deux cruelles extrémités, mon ami.

DESR. Eh ! tu te moques de moi. Laisse-le faire ; ah ! parbleu, je ne le crains pas.

VER. Vous ne me craignez pas ! Ah ! vous ne savez pas encore à quel homme vous avez affaire. Ah ! vous verrez, vous verrez. Séduction, rapt, abus de confiance ; quelle horreur ! (*Il rentre*).

#### SCENE XVIII.—DESROCHES, DELILLE.

DESR. Oui, sans doute, nous verrons ; mais as-tu jamais vu un plaideur, un chicaneur aussi ridicule ? On n'en manque pas à Paris ; mais franchement il n'y en a pas de cette force.

DEL. Ah ! te voilà déjà regrettant Paris.

DESR. Oh ! pas du tout. C'est ta faute aussi ; mais je crois que le plus court est d'en rire. Ah ! c'en est fait, je retourne à Madame Senneville ; pour celle-là, tu ne me tromperas pas, elle est vraiment jolie. En attendant que nous puissions nous présenter chez elle...

DEL. Veux-tu que nous allions chez Madame Guibert.

DESR. Quelques ridicules que nous puissions rencontrer dans cette ville, je doute qu'il s'en trouve de mieux conditionnés que ceux de Monsieur Vernon et de sa céleste sœur.

DEL. Que sait-on ? Il ne faut jurer de rien.

DESR. Dans tous les cas, songeons à trouver une autre auberge ; le voisinage de celle-ci est trop dangereux : il y pleut des mariages et des procès. Je suis à toi dans l'instant. (*Il rentre dans l'auberge*).

SCENE XIX.—DELILLE, Madame BELMONT, (*arrivant du côté opposé*).

DEL. (*à Madame Belmont.*) C'est vous ? Que venez-vous faire ici ? Desroches va venir, tout serait perdu s'il vous voyait.

Mad. BEL. Que m'importe que cette demoiselle Vernon ne soit ni jeune, ni jolie. C'est l'inconstance, c'est l'oubli de votre ami qui m'irrite.

DEL. Faites-lui grace de votre colère ; il est assez malheureux. Le voilà engagé dans un procès ; écoutez : votre intention est de lui donner une forte leçon, mais non pas de vous punir vous-même en renonçant à lui.

Mad. BEL. Me punir moi-même !

DEL. Oui, je vous le répète, pourquoi feindre avec moi, qui ne veux que son bonheur et le vôtre ? Toutes ces aventures ne serviront qu'à vous faire regretter ; mais éloignez-vous. Ciel ! nous sommes perdus, le voici.

Mad. BEL. (*baissant son voile.*) N'ayez pas peur ; il ne me reconnaîtra pas.

SCENE XX.—Les Précédens, DESROCHES.

DESR. Eh bien, mon ami, partons-nous ? (*Apercevant Madame Belmont, qui fait une profonde révérence, et sort.*) Ah ! je ne m'étonne plus si tu m'as fait attendre. Quelle est donc cette belle mystérieuse ?

DEL. Tu vois, mon ami, que je ne néglige ni tes leçons ni ton exemple. Et moi aussi, j'ai mes aventures dans cette petite ville.

DESR. Ah ! fripon, c'est toi maintenant qui vas la trouver charmante.



DEL. Délicieuse ! adorable ! divine ! Allons chez Madame Guibert.

### ACTE III.

*Le Théâtre représente le salon de Madame Guibert.*

SCENE I.—FRANÇOIS, DESROCHES, DELILLE.

FRAN. Oui, messieurs, c'est ici même que demeure Madame Guibert. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Vous voulez lui parler ?

DEL. Oui, mon ami.

FRAN. Je vais la chercher. Ces messieurs sont des marchands forains qui viennent pour la foire de brumaire ?

DESR. Non, mon ami ; mais de grace...

FRAN. J'y cours, je vous dis. Ah ! vous êtes peut-être des comédiens qui venez louer la salle ?

DESR. Du tout, mon ami ; nous venons pour Madame Guibert.

FRAN. Ah ! c'est différent. Vous êtes les hommes de loi qu'elle a demandés pour son procès avec Monsieur Vernon ?

DESR. Nous sommes pressés, mon ami.

FRAN. Et moi donc, croyez-vous donc que j'ai le temps de babiller ? C'est une indignité que nous fait là Monsieur Vernon, parce qu'enfin ce rouge nous l'avons bien payé. C'est moi qui ai été porter l'argent, et j'en leverai la main, s'il le faut.

DESR. Je vous crois, mais...

FRAN. Je cours avertir madame. *(Il sort.)*

SCENE II.—DESROCHES, DELILLE.

DESR. Quel bavard !

DEL. Un petit agrément de plus dans les domestiques de province.

DESR. Oh ! il s'en trouve à Paris comme ailleurs. Cette maison annonce de l'opulence.

DEL. Mais vois-tu comme c'est gothiquement meublé, et ces grands portraits de famille. Je te demande un peu si ce sont là des figures humaines ?

DESR. On aime à revoir ainsi ses aïeux ; et quoi qu'il y ait peu de talent dans l'exécution, l'aspect de

ces vieux portraits donne une bonne idée de la sensibilité des maîtres de la maison.

DEL. Eh bien, ne te voilà-t-il pas comme ces faiseurs de sensibilité, qui voient un sentiment partout ? et à la vue de tous ces portraits, ne vas-tu pas t'attendrir comme à un drame ?

DESR. Oui, toi qui fais le philosophe, parlons un peu de cette belle voilée avec laquelle je t'ai surpris.

DEL. Oh ! cette femme, à coup sûr, vaut bien toutes les beautés de cette ville. Tu ne penserais pas peut-être ainsi si tu la voyais à présent ; mais demain, ce soir peut-être, tu rendras justice à toutes ses qualités.

DESR. Elle n'est donc pas de ce pays ?

DEL. Non.

DESR. D'où vient-elle donc ?

DEL. Tu le sauras.

DESR. A propos, n'oublions pas que Madame Senneville nous attend chez elle à l'assemblée.

DEL. Ah ! oui, l'assemblée ; quelques vieilles femmes bien disgracieuses, bien sèches, possédant à fond toutes les finesses du reversis ; quelques vieux houbereaux, dissertant gravement sur l'excellence de leur tabac ; quelques jeunes gens bien gourmés ; un groupe de jeunes personnes bien niaises ; deux bougies sur la cheminée, deux chandelles sur chaque table de jeu ; un petit chien sous celle-ci, un gros chat sous celle-là ; rien n'est galant comme une réunion de province.

DESR. On vient ; c'est sans doute la maîtresse de la maison. Vois-tu cette tournure noble et imposante ; soutiens donc qu'on n'a des graces qu'à Paris.

DEL. Non, parbleu ! Madame Guibert me donnerait un démenti.

SCENE III.—Les Précédens, FRANÇOIS, Madame GUIBERT.

FRAN. Les voilà, madame ; ils me l'ont avoué eux-mêmes, ce sont les gens de loi que vous avez mandés pour votre procès avec Monsieur Vernon.

Mad. GUIB. Charmante tournure, pour des gens de loi de province !

FRAN. Le plus jeune est l'avocat, l'autre est le procureur. (*Il sort.*)



SCENE IV.—DESROCHES, DELILLE, Madame  
GUIBERT.

DESR. Madame, nous venons, mon ami et moi.....

Mad. GUIB. Je sais, messieurs ; je vous attendais avec impatience.

DESR. Vous nous attendiez ?

Mad. GUIB. Quand au soin d'établir ses enfans comme il faut, se joignent des affaires aussi désagréables, une pauvre veuve est bien à plaindre ; n'est-il pas vrai, messieurs ?

DESR. C'est la vérité, madame. Nous venions.....

Mad. GUIB. Convenez aussi que ce M. Vernon est un chicaneur comme il n'en existe pas.

DESR. Ah ! je vous en répons, madame. (*A Delille.*) Est-ce qu'elle saurait déjà mon aventure avec la sœur de Monsieur Vernon ?

DEL. Tu le mériterais bien. (*Haut.*) Par quel motif croyez-vous que nous venons dans votre maison ?

Mad. GUIB. Mais, pour m'aider de vos conseils dans cette malheureuse affaire avec cet impitoyable plaideur.

DEL. Quand nous aurons l'avantage d'être connus de vous, nous ne vous refuserons pas certainement nos bons offices.

DESR. Et surtout contre ce ridicule Vernon, pour lequel je vous conseille d'avance de n'avoir aucun égard, aucune pitié.

DEL. Mais nous ne sommes pas des gens de loi.

Mad. GUIB. Qu'est-ce donc que ce François est venu me conter ?

DESR. Nous sommes deux Parisiens qui voyageons pour notre plaisir et pour notre instruction.

DEL. Et qui, sur la réputation méritée dont jouit dans toute l'Europe la ville que vous habitez, nous sommes empressés d'y venir passer quelques instans...

DESR. Pour en observer le site et les monumens.

DEL. Pour y jouir surtout de tous les agrémens de la bonne société qu'elle renferme.

DESR. Munis de lettres de recommandation pour les principaux habitans.....

DEL. Nous ne pouvions manquer d'en avoir pour Madame Guibert.

DESR. Daignez donc lire cette lettre de monsieur votre frère

Mad. GUIB. De mon frère de Paris ? Eh de grace, sa santé ?

DESR. Excellente, madame. Toujours moins occupé de ses propres affaires que de celles des autres.

DEL. C'est bien l'homme le plus obligeant, le plus sensible, le plus complaisant !

Mad. GUIB. Ah ! oui, la sensibilité est une vertu de famille chez nous. (*A part.*) Encore quelques pauvres diables que mon frère me recommande. (*Haut.*) Je suis charmée, messieurs, enchantée, ravie.....(*A part.*) Il est d'une indiscretion...(*Haut, en souriant agréablement aux deux jeunes gens.*) Voulez-vous bien permettre. (*Lisant.*) "Ma chère sœur, j'ai toujours reconnu en vous une bienfaisance extrême, une politesse exquise, une sensibilité..." (*S'interrompant.*) Il ne m'épargne pas les compliments, mon cher frère.

DEL. Et nous savons que vous les méritez, madame.

Mad. GUIB. (*continuant à lire.*) "Permettez donc que je vous adresse un jeune homme pour lequel j'ai conçu le plus vif intérêt, qui voyage avec un de ses amis, c'est le jeune Desroches ; il est plein d'esprit, bien élevé, versé dans tous les arts d'agrément, surtout dans la musique et le violon, dont il pourrait donner des leçons aux plus forts amateurs." (*S'interrompant.*) Je ne doute pas de vos talens, monsieur ; mais nous comptons dans notre ville plusieurs virtuoses qui ne seraient pas déplacés à l'Opéra de Paris.

DESR. Oh ! je le crois.

DEL. (*à Desroches.*) Elle s'imagine que tu viens faire des écoliers dans le pays.

Mad. GUIB. (*continuant sa lettre.*) "Daignez donc, à ma prière, le recevoir, l'accueillir comme votre fils ; le présenter dans les sociétés ; en un mot, lui rendre le séjour de votre ville le plus agréable qu'il vous sera possible." (*S'interrompant.*) Je le voudrais de bon cœur ; mais je suis fort peu répandue, je vois très-peu de monde. (*Continuant.*) "Delille, l'ami de Desroches, jouit d'une fortune suffisante ; c'est un fort honnête garçon." (*S'interrompant.*) Monsieur, je n'en doute pas. (*Continuant.*) "Desroches est le fils unique d'un de mes amis, qui lui a laissé trente mille livres de rente."

DEL. (*à Desroches.*) Te voilà bien plus honnête que moi.



MAD. GUIB. Comme je vous disais, je suis très-peu répandue, mais je verrai volontiers du monde pour satisfaire aux desirs de mon frère.

DESR. Madame.....

MAD. GUIB. Combien je lui sais gré de m'avoir adressé deux jeunes gens aussi aimables.

DESR. Madame.....

MAD. GUIB. Vous arrivez apparemment à l'instant même ?

DEL. Voilà deux heures à peu près que nous sommes descendus à notre auberge.

MAD. GUIB. A l'auberge ! je ne souffrirai pas que les amis de mon frère logent à l'auberge.

DESR. Mais permettez.....

MAD. GUIB. Non, messieurs, cela ne sera pas, je vous en prie, je vous en conjure.

DEL. Mais, madame.....

MAD. GUIB. Non, messieurs, vous logerez chez moi ; mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir laissé ses amis à l'auberge ; je ne me le pardonnerais pas moi-même.

DESR. Mais, madame, nous vous gênerions.

MAD. GUIB. D'abord, vous ne me gênez pas ; c'est l'appartement de mon frère que vous occuperez ; il est charmant, c'est à lui seul qu'il est réservé, il me saura bon gré de vous l'avoir offert, de vous avoir, pour ainsi dire, forcés à l'accepter.

DESR. Mais, madame.....

MAD. GUIB. Voilà qui est entendu, messieurs. (*Elle appelle.*) François. Vous y serez libres, parfaitement libres ; enfin, vous serez chez vous. On est si mal dans ces auberges ! François...François.....

DESR. Voilà, par exemple, de ces politesses qui vous surprennent.

MAD. GUIB. François.....Mille pardons, messieurs.

DEL. Comment ! tu accepterais..... ?

DESR. Tu sais que je ne veux pas rester dans cette maudite auberge, en face de ce Monsieur Vernon et de sa sœur.

MAD. GUIB. François.....

SCENE V.—Les Précédens, FRANÇOIS.

FRAN. Me voilà, madame.

MAD. GUIB. Allez vite ouvrir les volets et les croi-

sées du petit appartement boisé...La vue en est délicieuse ; sur la rivière, sur des jardins.....Faites descendre un lit dans le petit cabinet.....C'est la chambre que je destine à votre ami ; il y a la bibliothèque de mon frère, elle est très-bien composée...Ayez soin de balayer, de nettoyer partout.....Il y a des glaces, une toilette, des armoires, une commode, rien n'y manque.

FRAN. Oui, madame. Bon ! voilà des profits qui m'arrivent. (*Il sort.*)

Mad. GUIB. Dépêchez-vous, et voyez si ma fille a fini sa leçon.

SCENE VI.—Les Précédens, hors FRANÇOIS.

DESR. Monsieur votre frère nous a beaucoup parlé de votre aimable fille.

Mad. GUIB. Son éloge est suspect dans ma bouche ; mais c'est vraiment une aimable enfant, et qui ne me donne que de la satisfaction. Il est si doux pour une mère.....

DEL. Puisque vous exigez que nous logions chez vous, madame.....

Mad. GUIB. Nous nous brouillerons si vous résistez plus long-temps.

DEL. Permettez-nous de retourner un instant à notre auberge.

Mad. GUIB. Et point du tout, je vais y envoyer François ; il prendra vos effets. François.....

DESR. Eh ! non, madame ; c'est aussi pousser trop loin les attentions ; ne dérangez pas vos gens ; j'ai moi-même quelques ordres à donner à mon valet.

Mad. GUIB. Vous le voulez ainsi ?

DEL. Nous osons l'exiger à notre tour.

Mad. GUIB. Je craindrais de me rendre importune en insistant. Allez donc, et hâtez-vous de revenir, messieurs.

DESR. Nous ne perdrons pas un instant, madame.

Mad. GUIB. A votre retour, j'aurai l'honneur de vous présenter ma fille.

DEL. Nous brûlons d'admirer ses charmes. Nous revenons dans l'instant, madame.

Mad. GUIB. (*les reconduisant.*) Je vous en prie, je vous en conjure, messieurs.



## SCENE VII.—Madame GUIBERT.

Flore, Flore, Flore. Voyez un peu si cette petite fille me répond, et cependant la chose est assez importante. Flore.

## SCENE VIII.—FLORE, Madame GUIBERT.

FLO. Me voici, ma mère.

Mad. GUIB. Mais venez donc, mademoiselle, quand on vous appelle.

FLO. Mais, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

Mad. GUIB. Il s'agit bien de mon serin ; voilà de bien plus grandes affaires ; écoutez-moi. Vous voilà grande, en âge d'être mariée.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. GUIB. Je n'ai rien négligé pour votre éducation, et vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. GUIB. Mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, cette petite ville est un terrain ingrat, pour les filles à marier ; des originaux, des gens grossiers, des imbécilles, des sots, des mauvais plaisans : Ce n'est qu'à Paris qu'on peut établir comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque temps chez mon frère à Paris, et je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un parti convenable.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. GUIB. Grace au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage. Mon frère est un homme charmant ; le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

FLO. De trente mille livres de rente, ma mère !

Mad. GUIB. Il vient loger ici avec son ami ; c'est une jeune homme très-aimable ; il a de l'esprit, des connaissances, il aime la musique, et j'espère que vous aurez beaucoup d'inclination pour lui.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. GUIB. C'est à vous à développer devant lui toutes vos grâces, tous vos moyens de plaire, à faire

briller votre esprit, votre conversation, vos talens, votre éducation.

FLO. Oui, ma mère, mon éducation.

Mad. GUIB. Ils vont revenir ; il s'agit de faire en sorte que le premier coup-d'œil soit à votre avantage. Eh ! mais, mon Dieu, comme vous voilà faite ! je vous ai défendu de mettre du rouge, excepté pour aller au bal ; mais quand on est aussi pâle, et d'ailleurs, quand c'est par les conseils de votre mère, il n'y a pas de mal : attendez, une légère nuance sied si bien aux jeunes personnes.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. GUIB. (*en mettant du rouge à sa fille.*) Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence, la pudeur et la modestie, sont la plus belle parure d'une demoiselle ; la meilleure dot qu'elle puisse apporter... Mais comme vous êtes engoncée dans votre corset ! mettez-vous à la grecque, puisque c'est la mode ; dégagez un peu ce fichu. Et ne vous éloignez jamais des principes de vertu et de bon ton que vous avez reçus de votre mère. Votre piano est-il accordé ?

FLO. Mon Dieu, non.

Mad. GUIB. Comment, depuis huit jours que nous attendons !

FLO. Monsieur Splitmann m'a bien promis qu'il viendrait demain matin.

Mad. GUIB. Bon, qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un petit concert de société, où j'inviterai tous nos amis. Ces deux jeunes gens feront leur partie avec Splitmann et vous ; et François, qui commence à déchiffrer sur la clarinette, fera la sienne.

FLO. Comment, notre domestique, ma mère ?

Mad. GUIB. En famille, cela passe ; et je ne me soucie pas d'inviter tous ces jeunes gens de l'orchestre de la comédie de bienfaisance, ils sont moqueurs et goguenards. J'entends nos deux aimables Parisiens ; allons, mademoiselle, une contenance agréable, modeste, ne soyez pas honteuse et timide, et sachez parler à propos.

FLO. Oui, ma mère.



SCENE IX.—Les Précédens, DESROCHES,  
DELILLE.

DESR. Vous voyez, madame, que nous ne nous sommes pas fait attendre.

Mad. GUIB. Vous n'avez encore tardé que trop long-temps, messieurs.

FLO. Oui, trop long-temps.

DEL. Notre Dubois va dans l'instant apporter tous nos effets. En vérité, madame, je rougis de l'embarras que nous allons vous causer.

Mad. GUIB. Ne parlez donc pas de cela, je vous en prie, messieurs. Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma fille. (*A Flore.*) Saluez.

DESR. Ah ! mademoiselle.

DEL. Enchanté.....

FLO. Messieurs... (*A sa mère.*) Lequel des deux, ma mère ?

Mad. GUIB. (*à sa fille.*) Le plus jeune, celui qui est à côté de moi. (*Aux deux jeunes gens.*) C'est mon enfant unique ; l'espérance de la voir établie a pu seule me consoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien négligé pour perfectionner son éducation ; mais vous sentez que dans une petite ville de province, on n'a pas les moyens... Elle est un peu timide, mais un cœur excellent, un esprit cultivé. (*A sa fille.*) Parlez donc.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. GUIB. Taisez-vous donc. Est-ce ainsi qu'on doit répondre ?

FLO. Mais, ma mère, que voulez-vous que je dise ?

Mad. GUIB. Paix. Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la musique ; ma fille a une voix céleste, une méthode exquise ; si vous m'aviez fait l'amitié de venir avant dîner, au dessert je l'aurais fait chanter.

DEL. Eh ! qu'importe, quoique nous ne soyons plus au dessert...

DESR. Nous serions enchantés d'entendre mademoiselle.

Mad. GUIB. La voilà toute confuse, c'est que vous l'intimidez ; des messieurs de Paris... Et puis elle a la malheureuse habitude de se faire beaucoup prier.

DEL. Oh ! s'il ne s'agit que de prier ; mademoiselle, nous vous conjurons, nous vous supplions...

DESR. Vous n'avez pas besoin d'indulgence, j'en suis sûr, et je me joins à mon ami.

FLO. C'est qu'en vérité...je n'ose.

Mad. GUIB. Osez, mademoiselle.

FLO. Eh ! je suis enrhumée, je crois.

Mad. GUIB. Qu'est-ce que vous dites donc ? Vous avez toujours des rhumes qui vous prennent mal à propos.

FLO. Mais, ma mère, que chanterai-je ?

Mad. GUIB. Ce qui vous plaira. Allons, tenez-vous droite, et chantez.

FLO. (*toussant.*) Hem...hem...je suis vraiment fort embarrassée. (*En partant tout d'un coup d'un grand éclat de voix.*)

Non, non, non, j'ai trop de fierté,  
Pour me soumettre à l'esclavage.

Mad. GUIB. Quelle chanson choisissez-vous donc là !

FLO. (*continuant.*)

Dans les liens du mariage  
Mon cœur ne peut être arrêté.

Mad. GUIB. Ah ! bon Dieu ! quelle horreur ! Mais taisez-vous donc : paix donc, paix donc, je vous en prie. (*A demi-voix à sa fille.*) Comment ! vous avez trop de fierté pour vous marier ; est-ce qu'une demoiselle doit chanter de ses choses-là ? Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là ?

FLO. Mais, ma mère, c'est de la Belle Arsène.

Mad. GUIB. Votre belle Arsène était une bégueule, et j'espère bien que vous ne suivrez pas son exemple. Et puis, c'est antique.

FLO. Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je chante ?

Mad. GUIB. Mais, mademoiselle, on chante du nouveau ; par exemple,

Oui, c'en est fait, je me marie ;  
ou bien,

Il faut des époux assortis ;

ou bien,

Ah ! que les nœuds du mariage  
A mes yeux offrent de douceur !



DEL. Ah ! oui, mademoiselle, celle-là ; elle est charmante, et beaucoup plus analogue à la situation.

FLO. (*tousse et chante*).

Ah ! que les nœuds du mariage  
A mes yeux offrent de douceur !  
L'amour est vif, il est volage ;  
L'hymen seul fait le vrai bonheur.  
Oui, la volupté la plus pure,  
C'est l'union de deux époux ;  
C'est dans l'hymen que la nature  
Plaça ses plaisirs les plus doux.  
Ah ! que les nœuds du mariage, &c.

DESR. Comme un ange, mademoiselle ! comme un ange !

Mad. GUIB. Oui, comme un ange ; comme une sottise. Elle chante ordinairement mille fois mieux. Et puis, elle ne sait pas donner d'expression aux paroles : elles sont si tendres !

FLO. Mais, ma mère, ce n'est pas ma faute ; il m'a pris une extinction de voix dans la roulade.

DESR. Ne la grondez pas ; on ne chante pas plus agréablement.

DEL. Oh ! sans doute. (*A part.*) Attends, je vais t'en déguster tout-à-fait. (*Haut.*) Mon ami, la voix de mademoiselle doit te plaire, car elle te rappelle sans doute, comme à moi, la voix d'une personne qui t'est bien chère ; ne trouves-tu pas ?

DESR. Et de qui donc ?

DEL. Eh, mais vraiment, de ta femme.

DESR. De ma femme !

Mad. GUIB. De sa femme ?

FLO. Ah, mon Dieu ! de sa femme !

DESR. (*à Delille.*) Qu'est-ce que tu dis donc ?

DEL. (*bas à Desroches.*) Laisse-moi faire. (*Haut.*) C'est le même timbre, le même éclat, la même étendue.

Mad. GUIB. Comment, monsieur, vous êtes marié ?

DESR. Qui ? moi, madame ?

DEL. Oui, madame, il est marié. (*Bas à Desroches.*) Dis comme moi. (*Haut.*) Une femme charmante. (*A Desroches.*) J'ai mes raisons pour agir ainsi. (*Haut.*) Il y a six mois qu'il a épousé une jeune veuve. (*A Desroches.*) Tu vas voir. (*Haut.*) J'ai été un de ses témoins.

MAD. GUIB. En vérité, monsieur...je vous en fais mon sincère compliment, et je suis charmée que vous ayez fait un choix...Laissez-nous, mademoiselle.

DEL. (*bas à Desroches.*) Sens-tu le motif des politesses. (*Haut.*) Eh quoi, nous priver sitôt de la vue de votre aimable fille.

MAD. GUIB. Je vous demande pardon, messieurs ; mais elle a ses occupations, ses leçons.

FLO. (*à sa mère.*) Mais, ma mère, l'autre n'est peut-être pas marié.

MAD. GUIB. Qu'est-ce que vous dites, impertinente ? Sortez, vous dis-je.

FLO. Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splitmann pour le concert de demain ?

MAD. GUIB. Un concert, y pensez-vous ? Est-ce la saison des concerts, quand tout le monde est en vendange ?

FLO. (*faisant la révérence.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur.....

MAD. GUIB. C'est bon, c'est bon, laissez-nous. (*Flore sort.*)

SCENE X.—Madame GUIBERT, DELILLE,  
DESROCHES.

DEL. En vérité, on n'est pas plus jolie que votre demoiselle.

MAD. GUIB. Oh ! vous êtes trop bons, messieurs. Qu'est-ce qu'une petite provinciale, auprès de vos dames de Paris ? Mais, mon Dieu, je pense à une chose ; je vous ai proposé indiscrètement un appartement chez moi, et je n'ai pas réfléchi que cet appartement est petit, incommode.

DEL. Qu'est-ce que vous dites donc, madame ? Une vue sur des jardins, sur la rivière, une bibliothèque, des glaces, une armoire, une commode.

MAD. GUIB. Oui ; mais une seule chambre avec un cabinet.

DEL. Eh ! qu'importe, madame ; deux amis, nous y serons fort à notre aise. Il n'y aurait que le cas où mon ami ferait venir sa femme, comme il en avait le projet.

MAD. GUIB. Alors, vous sentez que, malgré toute



ma bonne volonté, je ne pourrais pas offrir à madame quelque chose qui fût digne.....

DEL. Oh ! cela s'entend à merveille.

SCENE XI.—Les Précédens, DUBOIS, (*chargé de malles et de valises*).

DUB. N'est-ce pas ici que demeure madame Guibert ?

Mad. GUIB. Oui, mon ami, c'est ici.

DUB. Ah ! messieurs, c'est vous ? Voilà tous vos effets que j'apporte. Madame, voulez-vous bien m'indiquer l'appartement de ces messieurs ?

Mad. GUIB. Tout à l'heure, mon ami ; François va vous conduire...François...Ah ! mon Dieu, messieurs.

DESR. Eh ! mais qu'avez-vous donc, madame ? vous paraissez fort intriguée.

Mad. GUIB. Je suis en effet fort en peine ; c'est François, mon domestique, qui, pendant que vous étiez à votre auberge, m'a appris que cet appartement était encore embarrassé.

DEL. De quoi, donc, madame ?

DUB. En attendant que vous soyez décidée, ma foi, je vais me reposer, moi. (*Il se débarrasse des malles, et s'assied dessus.*)

Mad. GUIB. Non, mon ami, ne quittez pas votre fardeau, parce que tout à l'heure, il faudra probablement.....

DESR. Enfin, madame.....

Mad. GUIB. Mais je vais mettre ordre à tout cela, et c'est vous qui l'occuperez.

SCENE XII.—Les Précédens, FRANÇOIS.

FRAN. Me voilà, madame.

Mad. GUIB. (*lui faisant signe de dire que non.*) Eh bien ! l'appartement de ces messieurs est-il prêt ?

FRAN. Pas encore, madame.

Mad. GUIB. (*faisant toujours des signes à François.*) Pas encore ! concevez-vous un pareil obstacle ? Le voisin Giraud s'obstine donc toujours à me laisser son dépôt de marchandise ?

FRAN. Le voisin Giraud ! son dépôt de marchandises !

MAD. GUIB. Voilà comme on est dupe de sa complaisance. Me sachant cet appartement vacant, il me l'avait emprunté parce qu'il n'a pas de magasin ; et voilà que maintenant il lui faut quatre jours pour déménager. (*En continuant ses signes à François.*) N'est-ce pas là ce que tu m'as dit ?

FRAN. Oui, oui, madame, quatre jours, voilà ce que je vous ai dit. (*A part.*) Adieu mes profits.

MAD. GUIB. Mais je n'entends pas cela ; c'est bien le moins qu'on soit le maître chez soi, et je vais.....

DESR. Point du tout, madame, et nous ne souffrons pas.....

MAD. GUIB. C'est que je serais désespérée.....

DEL. Eh ! mon Dieu, madame, il ne faut pas vous désespérer pour si peu de chose.

SCENE XIII.—Les Précédens, Madame  
SENNEVILLE.

MAD. SENNE. Eh ! bonjour, ma chère madame Guibert ; il y a un siècle, en vérité, que je ne vous ai vue, ma toute belle.

DESR. C'est madame Senneville.

MAD. SENNE. Nos deux aimables voyageurs ici ! Je m'attendais à les trouver. Et votre charmante fille, où est-elle donc ? Que je l'embrasse. On sait déjà dans la ville que c'est chez vous que ces deux messieurs logent. Ah çà, je viens vous engager à dîner pour demain, sans préjudice de l'assemblée à laquelle je vous attends ce soir ; vous m'amènerez votre chère Flore ; vos deux charmans hôtes m'ont promis. Je sais tout, vous les avez enlevés de vive force de leur auberge, pour ainsi dire. Je vous reconnais là. Vous poussez la courtoisie et la politesse au dernier degré.

MAD. GUIB. Ah ! vous êtes trop bonne ; mais je suis bien loin de mériter vos éloges.

MAD. SENNE. Que dites-vous donc là, bon Dieu ! ma chère ?

DEL. C'est que les moyens d'exécution ne répondent pas tout-à-fait aux bonnes intentions de madame.

MAD. SENNE. Comment donc ?

MAD. GUIB. Je m'étais flattée en effet de pouvoir loger ces messieurs.

MAD. SENNE. Et vous ne le pouvez pas ?



DEL. Non, madame ; le voisin Giraud, un dépôt de marchandises.....

Mad. GUIB. Cela m'afflige à un point que je ne puis exprimer.

DES. Il ne faut pas du tout que cela vous afflige, madame ; nous allons chercher une autre auberge.

DEL. Oui, Dubois, remporte ces malles. (*Dubois se lève, et se met en devoir de remporter les malles.*)

Mad. SENNE. Du tout. Mon ami, arrêtez. Je suis persuadée de la réalité de l'obstacle qui empêche madame de vous loger.

Mad. GUIB. J'espère, madame, que personne ne s'avisera de soupçonner qu'il soit supposé.

Mad. SENNE. Personne, madame ; et moi moins que tout autre ; mais permettez-moi de me féliciter de cet accident, il me donne l'occasion de réparer un manque de civilités dont mon oncle ne cesse de me faire la guerre depuis ce matin.

DEL. Que voulez-vous dire ?

Mad. SENNE. Que c'est chez moi, messieurs, qu'il faut accepter un logement.

DEL. À merveille ! on nous chasse d'un côté, on nous recueille de l'autre.

Mad. SENNE. (*à Desroches.*) Oui, messieurs, chez moi ; c'est mon oncle, Ambroise Senneville, le camarade, l'ami du vôtre, qui se joint à moi pour vous en prier. Vous ne m'en voudrez pas, madame, de chercher à réparer ce que vous n'avez pu exécuter vous-même ?

Mad. GUIB. Qui, moi ? vous en vouloir, madame ; ce serait bien mal me connaître. (*A part.*) L'imper-tinente !

DES. Mais, madame, je ne sais si je dois accepter...

Mad. SENNE. Je n'ai ni voisins, ni dépôt de marchandises ; et je me fâcherais si vous hésitez.

DEL. Ah ! mon ami, qu'as-tu à refuser aux ordres d'une jolie femme ?

Mad. SENNE. Rien. Il est trop galant pour cela, n'est-il pas vrai ? (*A Dubois.*) Mon ami, portez toutes ces malles chez moi : faites-vous indiquer ma demeure, elle est à deux pas ; ma femme-de-chambre vous montrera l'appartement de vos maîtres.

Mad. GUIB. Mon domestique va vous conduire, mon ami, si madame le permet.

Mad. SENNE. Y consentez-vous, madame ? vous êtes trop bonne.

DUB. (*reprenant les malles.*) Allons, voilà des malles qui se seront bien promenées dans la ville aujourd'hui. (*Il sort.*)

SCENE XIV.—Les Précédens, hors DUBOIS.

Mad. SENNE. Eh bien, monsieur, où en êtes-vous avec M. Vernon et sa céleste sœur ?

DESR. Comment, madame, vous savez... ?

Mad. GUIB. Qui donc ?

Mad. SENNE. Une aventure ; une erreur assez plaisante de monsieur.

DESR. Et qui vous a appris... ?

Mad. SENNE. Vingt personnes. M. Vernon l'a dit à son avocat, l'avocat au procureur, le procureur à l'huissier, l'huissier à son clerc, qui l'a raconté à ma femme-de-chambre, dont il est amoureux.

DEL. Tu vois, mon ami, comme on est sûr du secret dans une petite ville.

Mad. GUIB. Ah ! mon Dieu, pourvu qu'ils n'aillent pas raconter ce qui s'est passé ici.

Mad. SENNE. Que pourrait-on dire, madame, qui ne fût à votre éloge ? et d'ailleurs, en personne prudente ne vous êtes-vous pas mise depuis long-temps au-dessus des propos des méchans ?

Mad. GUIB. C'est une science que d'autres connaissent beaucoup mieux que moi, madame.

Mad. SENNE. C'est difficile, madame.

DESR. Et de grâce, mesdames.....

Mad. SENNE. Eh ! non, elle est toujours à me lancer des mots malins. Mais nous nous piquons ainsi sans nous brouiller. N'est-il pas vrai ?

Mad. GUIB. Ah ! sans doute. (*A Delille.*) Je ne peux pas sentir cette femme-là : elle vous affecte sur tout le monde un air de supériorité qui est insupportable.

Mad. SENNE. (*à Desroches.*) La pauvre chère femme, comme elle s'enflamme !

SCENE XV.—Les Précédens, FRANÇOIS.

FRAN. Madame, je viens de conduire à votre porte le valet de ces messieurs. Ne voilà-t-il pas mademoi-



selle Lucile qui ne veut pas absolument laisser entrer tous ces effets.

MAD. SENNE. Que dites-vous donc là ? Mais mademoiselle Lucile est inimaginable.

DEL. Vous verrez que nous n'allons pas encore nous fixer là.

MAD. SENNE. Pardonnez-moi, messieurs, et je vais laver la tête à ma femme-de-chambre. Venez avec moi, donnez-moi la main, monsieur Desroches. Mille pardons, ma chère madame, de vous les enlever si promptement ; mais il le faut, vous le voyez. Vous ne tarderez pas à venir, ma chère ? Je vous attends ce soir, et demain à dîner avec votre aimable fille. N'y manquez pas.

DESR. Croyez, madame, que nous partons pleins de reconnaissance des politesses dont vous nous avez comblés.

DEL. Vous nous avez trop bien reçus pour que nous ne nous empressions pas de revenir vous voir.

MAD. GUIB. Comment, messieurs ! mais je vous en prie, revenez me voir ; vous serez toujours les bienvenus. (*Elle les reconduit jusqu'à la porte.*) François, quand ces gens-là reviendront, ne manquez pas de dire que je n'y suis pas.

FRAN. Non, madame.

#### ACTE IV.

*Le Théâtre représente une Place. Dans le fond la maison de Madame Senneville ; sur un côté la maison de M. Riflard. Il fait nuit.*

##### SCENE I.—Madame SENNEVILLE, RIFLARD.

RIF. Comment, madame ; il y a une heure que je vous fais des signes, et vous avez l'air de ne pas m'entendre.

MAD. SENNE. Mais vous êtes d'une tyrannie ; pouvais-je quitter Mademoiselle Remival, qui me racontait la maladie du petit carlin que je lui ai donné ? Que me voulez-vous, monsieur ? Pourquoi me faire quitter la société, le jeu ? Madame Guibert, Mademoiselle Vernon vont s'égayer sur notre absence.

RIF. Savez-vous que je suis très-mécontent. Pourquoi loger chez vous ces deux Parisiens ?

Mad. SENNE. C'est pour ainsi dire à vous que je dois leur connaissance.

RIF. Je ne m'attendais pas que ce petit Desroches se permettrait d'aller sur les brisées d'un homme comme moi. Je m'attendais encore moins que Madame Senneville, une femme que j'estime, que j'aime, que j'ai su distinguer, se permettrait d'écouter les propos et les fadeurs d'un étranger.

Mad. SENNE. Moi ! où prenez-vous s'il vous plaît... ? De quel droit me parlez-vous ainsi ?

RIF. Au point où nous en sommes, quand je n'attends que la fin des vendanges, quand j'ai l'aveu de votre oncle et le vôtre, il m'est bien permis, madame, de parler en mari. C'est en ami d'ailleurs que je parle. Vous vous perdez. Avez-vous remarqué les chuchoteries, les ricanemens, les mots à double entente, les regards malins de toute la société ? Quant à moi, j'ai le malheur d'être très-violent ; je n'ai pas voulu causer de scandale, mais j'ai su ce que j'avais à faire, et M. Desroches aura de mes nouvelles dès ce soir.

Mad. SENNE. Ah, mon Dieu ! vous me faites trembler.

RIF. Ce n'est rien, madame, rien du tout ; une petite précaution que j'ai prise. Revenons à vous. Si vous avez le moindre soin de votre gloire, si vous tenez à un établissement qui nous convient à tous deux, il faut absolument que ces jeunes gens ne logent pas chez vous ce soir.

Mad. SENNE. Qu'exigez-vous ? mais mon oncle...

RIF. Votre oncle a eu beaucoup d'humeur en les voyant arriver. M. Vernon, qui fait de lui ce qu'il veut, en se laissant gagner au piquet, lui a déjà parlé. Madame Guibert, que votre oncle a intérêt de ménager, puisqu'elle est sa cousine au sixième degré, lui a fait sentir toute l'horreur de la conduite de ce petit écervelé. Son ami ne vaut pas mieux ; c'est un sournois qui fait l'homme d'esprit, et je n'aime pas qu'on prenne ces airs-là avec moi.

Mad. SENNE. Allons, vous êtes tous ligués contre lui. Ce pauvre jeune homme ! mais vous voulez que je sois incivile, à la bonne heure. En vérité, cela ne me donne pas une bonne idée de votre caractère.



RIF. Ah! croyez, belle dame, que c'est l'intérêt que je vous porte, la raison..... Vous ne me refuserez pas un sacrifice vraiment nécessaire, et sur tous les autres points, vous le savez, je me laisse mener comme un enfant, mais j'exige, au nom du plus tendre amour.....(*Il lui baise la main.*)

Mad. SENNE. Prenez donc garde, voici M. Vernon.

SCENE II.—Les Précédens, VERNON.

VER. Ah! vous voilà; j'étais sûr de vous trouver ensemble. Ne craignez rien, mon intention n'est pas de vous causer la moindre peine. Soyons divisés, ennemis entre nous, c'est fort bien; mais unissons-nous contre les étrangers qui viennent se mêler à nos débats; enfin nous sommes chez nous, et ce petit monsieur..... Je viens vous avertir d'un petit incident qui se prépare; il n'y aura pas d'esclandre, toute la société est au fait; quand tout le monde sera retiré, votre oncle est absolument décidé à éconduire poliment ces deux voyageurs, qui ne sont pas faits pour être admis dans une société délicate, véritablement.

Mad. SENNE. Que vous ont-ils fait, ces pauvres jeunes gens?

VER. Comment, madame! ils sont admis, reçus, fêtés chez Madame Guibert, qui est une personne fort ridicule, sans doute, mais il ne s'agit pas de cela présentement; et ils se permettent de se moquer d'elle; ils supposent je ne sais quel mariage.

Mad. SENNE. Convenez que ce prétendu mariage est fort gai, et que Madame Guibert mérite bien...

RIF. Oui, c'est fort gai; mais voulez-vous que je sois leur jouet à mon tour? Nous avons des mœurs dans notre ville, et nous devons être jaloux de conserver notre réputation.

VER. Et cet autre qui fait le railleur, n'y a-t-il pas dans l'auberge de la Poste une belle dame qui se cache à tout le monde, et qui a des entretiens secrets avec lui?

Mad. SENNE. En vérité?

VER. Ah! mon Dieu, oui; cela se sait déjà dans toute la ville. Fi donc! deux libertins, deux mauvais sujets; je ne parle pas de la conduite qu'ils ont tenue avec ma sœur, avec moi.

MAD. SENNE. Ah ! c'est une horreur ! Mademoiselle Vernon est une si bonne personne, et j'aimerais tant à la voir heureuse !

VER. Ma sœur est une folle. Cependant, pour cet article, soyez tranquille, je ne m'endors pas, je suis en règle, et dès ce soir.....

RIF. Comment, madame, vous balancez ! Décidez-vous. S'ils logent chez vous ce soir, songez-y, vous ne me reverrez plus.

MAD. SENNE. Petit despote, vous voulez que je vous le sacrifie, je le vois ; il faut donc absolument que je prenne un parti.....Eh ! bien, cela me coûte ; je voudrais en vain vous le dissimuler.

RIF. Ah ! vous êtes si bonne !

VER. Chut ! voilà l'ami qui s'avance.

### SCENE III.—Les Précédens, DELILLE.

DEL. En vérité, madame, rien n'est aimable comme votre réunion. Je vous fais compliment, messieurs, sur le bon ton qui règne dans votre société ; ce n'est que dans votre ville qu'on trouve cette aménité, ce bon accord, cette indulgence réciproque, et surtout cette hospitalité tant vantée chez les anciens.

VER. Nous nous faisons un devoir, monsieur, de bien accueillir les étrangers qui le méritent.

RIF. Oui, sans doute ; mais nous savons aussi comment nous devons nous conduire avec ceux qui ne viennent dans notre endroit que pour se moquer de nous.

DEL. Et vous faites parfaitement bien. (*A part.*) Bon ! il se machine encore quelque chose contre nous.

VER. Mais il se fait tard ; il est temps, je crois, de se retirer.

RIF. Ah ! voilà le reste de la société qui sort de chez madame.

### SCENE IV.—DELILLE, DESROCHES, Madame SENNEVILLE, Madame GUIBERT, FLORE, Mademoiselle VERNON, VERNON, RIFLARD, FRANÇOIS, une Servante portant un falot.

MAD. GUIB. (*arrivant la première précédée de François, qui porte un falot.*) Je vous assure, mademoiselle,



que je vous avais donné deux fiches, je m'en souviens parfaitement.

MAD. VER. Je puis vous certifier, madame, que c'est vous qui avez oublié de me les donner : le coup était assez important ; il y avait long-temps que je l'attendais, et j'étais si contente quand je l'aperçus ! Je ne craignais pas qu'on me l'enlevât, j'étais tout en cœur :

VER. Encore quelque extravagance ! De qui parlez-vous là, s'il vous plaît ?

MAD. VER. De Quinola, mon frère.

VER. Ah !

MAD. SENNE. Eh ! quoi, mesdames, vous vous retirez sitôt ?

MAD. GUIB. Sitôt ! il est huit heures et demie tout à l'heure.

MAD. SENNE. Je ne veux pas être importune. Vous me permettrez de retourner auprès de mon oncle.

RIF. (*à Madame Senneville.*) Adieu, belle dame ; croyez certainement.....

MAD. SENNE. (*bas à Riflard.*) Prenez garde, on nous épie. (*Haut.*) Votre très-humble servante, mesdames ; à demain à trois heures précises, je vous en prie. (*Elle rentre chez elle.*)

DESR. (*à Madame Guibert.*) Voudriez-vous accepter mon bras jusque chez vous, madame ?

MAD. GUIB. Je vous rends grâce, monsieur ; nous demeurons à deux pas, et je n'ai besoin du bras de personne. Passez devant nous, François ; et vous, mademoiselle, prenez garde à la manière dont vous marchez, je vous en prie.

FLO. Oui, ma mère.

MAD. GUIB. Votre très-humble servante, Mademoiselle Vernon ; soyez certaine que je vous ai donné vos deux fiches.

VER. Puisque madame vous le dit, il faut bien que cela soit.

MAD. VER. En vérité, on n'a pas plus de guignon que moi ; encore cinquante fiches que je perds, sans compter les cartes, que l'on paie fort cher, par parenthèse, chez Madame Senneville.

VER. Et pourquoi joues-tu ?

MAD. GUIB. Adieu, messieurs ; je suis enchantée que vous soyez aussi bien dédommagés, et qu'aucun

obstacle n'empêche Madame Senneville de vous donner l'asyle et les soins que j'ai été forcée de vous refuser.

VER. Adieu, messieurs ; vous voilà logés irrévocablement.

RIF. Bon soir, messieurs ; nous nous reverrons.

SCENE V.—DESROCHES, DELILLE.

DESR. Ils ont l'air de se moquer de moi.

DEL. Eh bien, Monsieur Vernon te déteste, Madame Guibert te raille, Monsieur Riflard te menace ; comment te trouves-tu du séjour de cette ville ?

DESR. Assez mal jusqu'ici ; il a fallu m'ennuyer toute la soirée à écouter tous les vieux contes de l'oncle de Madame Senneville. Après trois mortelles parties de trictrac, trois vieilles femmes s'emparent de moi pour me faire faire un éternel reversis ; et pour m'achever, voilà qu'on me fait jouer à de petits jeux avec un troupeau d'enfans.

DEL. Et as-tu remarqué comme on se parlait bas, comme on nous regardait ?

DESR. Mais en effet ; nous avons l'air de deux personnages extraordinaires.

DEL. Mais c'est égal, c'est une ville fort agréable, l'air y est bon, les promenades y sont délicieuses, et le sang y est superbe.

DESR. Eh bien, moque-toi de moi tant que tu voudras, je ne suis pas fâché de m'y être arrêté. Oui, malgré Mademoiselle Vernon, Mademoiselle Guibert, il suffit que Madame Senneville habite ce pays, et que nous logions chez elle.... Nous nous sommes promenés dans le jardin avant la nuit.

DEL. Assez tard même ; il a fallu vous appeller.

DESR. C'est elle qui, en regagnant la maison, m'a recommandé de faire la partie de son oncle.

DEL. Preuve que tu es aimé de la nièce.

DESR. Et tu conviendras qu'elle est bien faite pour me dédommager de tout l'ennui.....

DEL. Et tous tes rivaux, Riflard, Vernon ?

DESR. Elle n'a jamais pensé à Riflard, à Vernon, à personne, elle me l'a juré.

DEL. Oh ! dès qu'elle te l'a juré.....je n'en crois pas un mot.



DESR. Ah ! te voilà toujours cherchant à me contrarier.

DEL. Allons, ne te fâche pas ; dès que tu le veux, l'oncle est fort amusant, la nièce fort vertueuse.

DESR. Il n'est pas question de vertu.

DEL. Ne perds pas un tems précieux.

DESR. Ne rentres-tu pas avec moi ?

DEL. Non. On ne soupe pas encore ; je vais profiter du moment pour une course, une visite que j'ai à faire.

DESR. A cette heure, dans une ville que tu ne connais pas ? Il faut donc que ta conquête t'occupe beaucoup.....Au surplus, entière liberté, je rentre. Bonne chance dans vos amours, Monsieur Delille.

DEL. Bonne chance dans les vôtres, Monsieur Desroches.

SCENE VI.—Les Précédens, DUBOIS, *chargé de toutes les malles.*

DESR. Eh bien ! où vas-tu donc, avec toutes ces malles ? Que signifie cet équipage ?

DUB. Cela signifie, monsieur, qu'il faut encore que nous déménagions.

DEL. Bon ; je m'en doutais.

DESR. Comment ! que veux-tu dire ?

DUB. La femme-de-chambre vient de me charger poliment de tout notre bagage ; et voilà un billet de Madame Senneville, qui vous expliquera.....

DESR. Un billet ! lisons. (*Il lit.*) “ Il eût été bien  
 “ doux pour mon oncle et pour moi, monsieur, de pou-  
 “ voir vous rendre l'accueil favorable que vos parens  
 “ m'ont fait à Paris ; mais cela me devient absolument  
 “ impossible. Le soin de ma réputation ne me per-  
 “ met pas de vous garder plus long-temps dans ma  
 “ maison. Agréez, je vous prie, mes excuses et mes  
 “ regrets.”...Le soin de sa réputation...en voici bien  
 d'un autre.

DUB. Ce n'est pas tout, monsieur ; voici une lettre qu'un homme d'assez mauvaise tournure m'a remise pour vous.

DESR. Pour moi ! de quelle part ?

DEL. Voyons, lis.

DESR. “ J'ai cru remarquer que vous regardiez

“ tendrement Madame Senneville ; j’ai déjà donné  
 “ quelques leçons aux jeunes étrangers qui se permet-  
 “ taient, en passant dans notre ville, d’aller sur mes  
 “ brisées ; et l’intérêt que vous m’avez inspiré ne me  
 “ permet pas de retarder plus long-temps celle dont  
 “ vous avez besoin. Je vous attends demain au lever  
 “ du soleil, derrière le petit rempart ; j’ai mon épée  
 “ et mes pistolets. J’espère que vous me ferez l’hon-  
 “ neur de venir m’y trouver. FRANÇOIS RIFLARD.”

L’impertinent ! j’irai certainement, et c’est moi qui lui donnerai, j’espère, une leçon dont il se souviendra. Mais tu conviendras qu’il est bien désagréable d’aller se couper la gorge pour une femme qui me chasse de chez elle. (*Dubois tire un autre papier de sa poche, et le présente à Desroches.*)

DEL. Encore ! et d’où vient celui-là ?

DUB. C’est un homme noir qui l’a apporté.

DESR. Voyons. “ L’an neuf de la république Fran-  
 “ çaise, le, etc. Je Christophe-Hyacinte de Bon-Aloi,  
 “ huissier, soussigné, à la requête de Demoiselle Au-  
 “ gustine-Catherine, dite Nina Vernon, fille majeure  
 “ et nubile.....”

DEL. C’est la sommation de M. Vernon.

DESR. Mais c’est un enfer, que cette petite ville.

DEL. C’est l’asyle du bonheur et de la vertu.

DESR. Tu n’as plus rien à me remettre.

DUB. Je crois qu’en voilà bien assez comme cela.

DESR. Fort bien : nous voilà dans la rue, à présent.

DEL. Pourquoi as-tu quitté Paris ?

DESR. Ah, Madame Belmont ! Pourquoi m’avez-vous trahi ? (*Il s’assied sur un banc de pierre, et paraît plongé dans la mélancolie.*)

DEL. A merveille ! il est à nous.

DUB. Monsieur, voilà Champagne, le valet de votre cousine.

DEL. Occupe Desroches de ton mieux pour me laisser causer avec lui. (*Dubois s’approche de Desroches, et l’empêche de voir Champagne.*)

## SCENE VII.—Les Précédens, CHAMPAGNE.

CHAM. (*à Delille.*) Madame se désole. Elle sait toutes les aventures de M. Desroches. Elle veut partir cette nuit-même. J’ai eu toutes les peines du



monde à la décider à vous faire ses adieux. Hâtez-vous de la rejoindre.

DEL. Non...L'idée est excellente...Profitons de la circonstance. Tâche d'amener Madame Belmont de ce côté.

CHAM. C'est difficile ; mais j'y vais. (*Il sort.*)

SCENE VIII.—Les Précédens, hors CHAMPAGNE.

DESR. Et pour comble de disgraces, je ne peux pas partir ; il faut que je me trouve au rendez-vous de M. Riflard. Eh bien ! que fais-tu là ? Va nous chercher une auberge.

DEL. Eh bien, monsieur, j'y vais. (*Il sort.*)

DESR. Demain matin je cours donner une leçon d'armes à Riflard, une leçon de procédés à Vernon ; et j'échappe aux bavards, aux plaideurs, aux agnès, aux coquettes, au diable qui me poursuit dans ce maudit pays, en partant à l'instant pour Paris.

DEL. Demain matin je te sers de témoin, et je te souhaite un bon voyage.

DESR. Comment ! bon voyage ; ne pars-tu pas avec moi ?

DEL. J'aime cette ville, et j'y reste.

DESR. Tu m'en disais tant de mal, et tu restes !

DEL. Tu m'en disais tant de bien, et tu pars !

DESR. Mais qui peut te retenir ?

DEL. Ne puis-je changer de façon de penser comme toi ?

DESR. Serait-ce, par aventure, cette belle mystérieuse ?

DEL. Peut-être.

DESR. Ah, mon ami ! elle te trompe.

DEL. Elle n'est pas de ce pays.

DESR. Eh ! qu'importe ? Partout les femmes sont les mêmes.

DEL. Crois qu'il en est plus d'une.....

DESR. Ah ! oui. Juges-en par mes aventures. J'ai pensé comme toi ; Madame Belmont m'a trop désabusé ; ah ! c'est celle-là dont la perfidie m'est la plus douloureuse.

## SCENE IX.—Les Précédens, CHAMPAGNE.

CHAM. (à *Delille*.) La voilà, monsieur.

DEL. Je suis à toi dans l'instant. Mon cher Desroches, je cours à mon rendez-vous. Dans tous les cas, dis à Dubois de m'attendre à cette place. (*Delille s'éloigne.*)

DESR. Ne tarde pas, je t'en prie. Il est bien heureux ! Cette femme mystérieuse a vraiment une jolie tournure, et qui me rappelle.....

## SCENE X.—Les Précédens, Madame BELMONT.

DESR. Mais il me semble voir une femme dans l'obscurité.

Mad. BEL. (à *Desroches*.) Est-ce vous, *Delille* ?

DESR. On appelle *Delille* ; serait-ce, par aventure, cette belle voilée ? Ah ! voyons.

Mad. BEL. Pensez-vous encore excuser votre indigne ami ?

DESR. Ciel ! quelle voix !

Mad. BEL. J'ai eu la faiblesse de suivre vos conseils ; de marcher sur vos traces, pourquoi ? pour être témoin de toutes ses inconséquences.

DESR. (à *part*.) Madame Belmont qui m'a suivi ! qui m'aime encore ! Ah, malheureux ! qu'ai-je fait ?

Mad. BEL. Et que me reproche-t-il ? Je vous ai dit comment il avait été trompé par les apparences. Vous savez que ce jeune officier, cet inconnu qui lui a causé tant d'ombrage, était mon frère, arrivé la veille de l'armée.

DESR. Votre frère ! qu'entends-je ?

Mad. BEL. Que vois-je ? Desroches !

DEL. (*s'avançant*.) Lui-même, madame, qui reconnaît ses torts. Le voilà entièrement corrigé. Pardonnez-lui, et partons.

DESR. Mais mon rendez-vous avec *Riflard*.

DEL. Eh-bien, c'est une affaire qu'il faut terminer tout de suite. (*Il frappe à la porte de Riflard*.) Monsieur *Riflard*, Monsieur *Riflard*, un mot, s'il vous plaît, de grâce. Il ne peut pas être encore couché.

Mad. BEL. Qu'allez-vous faire ? Je tremble.



## SCENE XI.—Les Précédens, RIFLARD à sa fenêtre.

RIF. Qui frappe ? Ah ! ah ! messieurs, c'est vous ?

DEL. Allons, M. Riflard, vous voulez vous battre avec Desroches ; descendez, il vous attend.

RIF. Qu'est-ce que vous dites donc ? Je ne me bats jamais au soleil couché, on risque de s'estropier. Lisez le cartel, c'est pour demain.

DEL. Cela ne se peut pas ; monsieur retourne à Paris pour épouser madame. Les chevaux sont mis, nous partons.

RIF. Vous partez, il épouse madame, il y a un moyen de s'arranger. Je descends.

DEL. J'en étais sûr.

## SCENE XII.—Les Précédens, DUBOIS.

DUB. Monsieur, il faut absolument que nous couchions à la belle étoile. Pas un coin dans une auberge ; c'est demain le premier jour de la foire.

DEL. A merveille ! nous en partirons plutôt.

## SCENE XIII.—Les Précédens, RIFLARD en robe de chambre.

RIF. Permettez. Vous vous mariez, vous partez ; je n'en veux qu'aux célibataires, je respecte les maris, et je vous fais mon sincère compliment.

DEL. Monsieur Riflard, vous êtes la première personne de cette ville à qui nous ayons parlé, soyez la dernière, et chargez-vous de nos adieux pour tout le monde. Soyez heureux avec Madame Senneville ; dites à Madame Guibert que sa fille a trop de talent pour ne pas trouver bientôt un mari ; conseillez à Mademoiselle Vernon de se faire dévote ou bel esprit, et conservez toujours cette urbanité, cet esprit social et galant, qui distingue votre endroit.

## SCENE XIV. et Dernière.

RIF. (*seul.*) Votre très-humble serviteur. Je m'en suis glamment tiré. Nous nous sommes tous bien conduits, et voilà deux Parisiens qui emportent une bonne idée de notre petite ville.

## MACBETH ;

CONTE MORAL, tiré de SHAKSPEARE.

*Sommaire.*

MACBETH, Gouverneur de Glamis en Ecosse, s'était distingué dans un combat contre les Norvégiens, assistés par le Gouverneur de Cador, qui s'était révolté contre Duncan, son légitime Souverain. Dans le moment qu'il revenait du champ de bataille, accompagné de Banquo, pour rendre compte au Roi de son succès, il rencontra dans des prés trois sorcières, qui lui prédirent, qu'il serait Gouverneur de Cador, et ensuite Roi d'Ecosse. Elles prédirent à Banquo, qu'il y aurait des rois de sa race, quoique lui-même ne le fût pas.

La première prédiction s'accomplit. Duncan nomma Macbeth Gouverneur de Cador. Voyant que les sorcières avaient si bien prédit, et de peur que la seconde prédiction ne s'accomplît pas, à l'instigation de son épouse, femme cruelle, sanguinaire, et ambitieuse, il assassina Duncan pendant son sommeil. Un crime en attire un autre. Il y avait dans la chambre, où le roi couchait, deux chambellans. Le meurtrier Macbeth frota leurs mains et leurs visages de sang ; et pour couvrir son meurtre, il les assassina, et dit qu'il l'avait fait parce qu'ils avaient assassiné leur maître et leur roi.

Malcolm et Donalbain, fils de Duncan, après la mort de leur père, craignant le même sort, se réfugièrent, le premier en Angleterre, et l'autre en Irlande. Le fidèle Macduff, Gouverneur de Fife, et attaché à la famille royale, ne tarda pas à suivre le premier : ils furent bien accueillis par le Roi Edouard.

Après leur départ, Macbeth fut élu roi. Pour empêcher que la prédiction, que les sorcières avaient faite à Banquo et à sa postérité, ne s'accomplît, il l'invita avec son fils Fléance à souper, et engagea des meurtriers à les assassiner l'un et l'autre à l'entrée de la nuit, quand ils viendraient au palais. Ses ordres sanguinaires furent exécutés sur le père ; mais le fils eut le bonheur d'échapper des mains des meurtriers.



Après tant de crimes et de meurtres, les remords commencèrent à bourreler l'âme du meurtrier Macbeth ; ils l'accompagnaient par tout. Ne sachant que faire pour se remettre l'esprit en repos, il alla consulter les sorcières : elles firent paraître devant ses yeux trois différentes apparitions.

L'une lui dit de prendre garde à Macduff ; la seconde, d'être sanguinaire, hardi, et déterminé ; et la troisième, d'avoir un cœur de lion : elle ajouta qu'il ne serait jamais vaincu que quand la grande forêt de Birnam viendrait joindre la haute montagne de Dunsinane. Après avoir dit ces mots, les sorcières et les apparitions disparurent. Le roi sanguinaire jura vengeance contre Macduff, et crut qu'il ne serait jamais vaincu, parce qu'il était impossible qu'une forêt se joignît à une montagne à quelque distance.

Dans le tems qu'il se préparait à mettre à mort le Gouverneur de Fife, on vint lui dire, qu'il avait pris la fuite, et qu'il s'était réfugié en Angleterre. Ne pouvant verser le sang du père, Macbeth prit la résolution diabolique de détruire le château de Fife, de faire mourir par le glaive la femme de Macduff, ses enfans, et tous ses infortunés parens. Il députa pour cet effet des meurtriers, qui poignardèrent le jeune Macduff et sa mère.

Sur ces entrefaites, Malcolm et Macduff se préparèrent à venir assiéger, avec une armée Anglaise, l'usurpateur et le meurtrier, et de tirer une vengeance éclatante de tous ses crimes. Ils parurent bientôt devant le château de Dunsinane avec des rameaux coupés dans la forêt de Birnam, qui était sur leur passage ; ce qui vérifia la prédiction. Macduff attaqua avec son épée le meurtrier Macbeth ; il lui perça le cœur, et lui ayant coupé la tête, il la montra à toute l'armée victorieuse, et proclama Malcolm roi d'Ecosse à la place de l'usurpateur.

---

LE ROI DUNCAN s'entretenait de la guerre avec Malcolm et Donalbain, ses deux fils, lorsqu'un officier vint lui dire, que le rebelle Macdonel avait été défait et tué par le brave Macbeth, et que Swena, Roi de Norvège, avec des armes reluisantes, et renforcé d'un nouveau secours d'hommes, avait commencé une nouvelle attaque. A peine avait-il fini de parler, que le Gou-



verneur de Ross vint faire son rapport au Roi, que les Norvégiens, assistés par le Gouverneur de Cador, avaient été défaits, et que l'on avait remporté une victoire complète. Le roi, pour récompenser son brave général, le nomma sur le champ Gouverneur de Cador, et ordonna que son prédécesseur fût mis à mort.

Macbeth, qui était en chemin avec Banquo pour faire son rapporte en propre personne, rencontra trois sorcières. La première le salua par son nom, et l'appella Gouverneur de Glamis, ce qu'il était ; la seconde l'appella Gouverneur de Cador, ce qu'il ne croyait pas être ; et la troisième lui prédit, qu'il serait roi, ce qu'il ne pouvait pas espérer d'être.

Il fut fort surpris de s'entendre appeler Gouverneur de Cador ; parce qu'il savait que ce Gouverneur était en vie ; mais il ignorait, que le roi lui avait donné ce gouvernement. Banquo, qui accompagnait Macbeth, entendant que les sorcières avaient fait une prédiction si agréable et si extraordinaire, les pria de lui dire sa bonne aventure aussi.

“ Vous serez moins que Macbeth,” lui dirent elles dans un enthousiasme prophétique ; “ mais vous serez plus grand que lui.—Vous ne serez pas si heureux ; cependant vous serez plus heureux——Des rois sortiront de votre race, quoique vous ne le soyez pas.”

A ces mots les sorcières disparurent, et les deux Généraux demeurèrent fort surpris de ce qu'ils avaient entendu.

“ Vos enfans seront rois,” dit Macbeth à Banquo.

“ Vous serez roi vous-même,” lui répliqua l'autre.

Sur ces entrefaites le Gouverneur de Ross vint dire à Macbeth, que le roi avait été instruit de ses succès.

“ Je suis envoyé par lui, pour vous rendre grâces,” ajouta-t-il, “ et pour vous introduire en sa présence. Pour gage d'un plus grand honneur, il m'a ordonné de vous donner le titre de Gouverneur de Cador.

“ Quoi ! ” s'écria Banquo, “ le diable peut-il dire la vérité ? ”

“ Le Gouverneur de Cador est en vie,” dit Macbeth avec surprise au messenger ; “ pourquoi me donnez-vous ce titre ? ”

“ Celui qui était Gouverneur,” répondit-il, “ est encore vivant ; mais il mérite de perdre la vie.—Des



trahisons avouées et prouvées l'ont culbuté de son gouvernement."

"N'espérez-vous pas," demanda Macbeth, en se tournant du côté de Banquo, "que vos enfans deviendront rois? Celles qui me donnèrent le nom de Gouverneur de Cador, ne leur promirent pas moins."

Dès ce moment pour s'assurer la couronne, il conçut l'horrible dessein d'assassiner le roi. Cependant lui et Banquo se rendirent au palais. Dès que Duncan les vit, il adressa la parole à Macbeth.

"O mon très digne cousin! Le péché de l'ingratitude commençait à me devenir pesant; vous me devancez avec tant de célérité, que la plus grande vitesse de ma reconnaissance me paraît lente. Je voudrais presque que vous eussiez mérité moins, afin que la proportion des remerciemens et du paiement eût été de mon côté. Il ne me reste qu'à dire, que vous méritez même plus que tout ce que je puis payer."

"Le service, et la loyauté que je vous dois, se payent d'eux-mêmes en vous les rendant. C'est à votre Majesté à recevoir mes devoirs, et mes devoirs s'étendent jusqu'à votre trône, votre gouvernement, et vos enfans. Vos sujets, en faisant tout ce qu'ils peuvent, ne font que ce qu'ils doivent."

"Soyez le bien venu ici," dit ensuite le roi, adressant la parole à Banquo; "vous n'avez pas mérité moins, et ne devez pas être moins connu."

Le roi, pour témoigner de plus en plus sa reconnaissance à son Général Macbeth, lui promit de se rendre à son château d'Inverness dès le soir même, d'y souper et d'y coucher. Le malheureux Prince ne savait pas que c'était aller à sa destruction.

"Étoiles!" s'écria le sanguinaire Macbeth, en allant avertir sa femme de la visite du roi, "étoiles! cachez vos feux! Que la lumière ne voie pas mes noirs desseins!"

Quoiqu'il fût fort résolu à commettre le régicide, quand il arriva au logis, les remords commencèrent à s'emparer de sa conscience; mais sa femme, à qui il avait communiqué son dessein, le rassura.

"La belle espérance," lui demanda-t-elle, "que vous aviez conçue d'être roi, est-elle endormie? Avez-vous peur d'être le même dans vos actions et dans votre valeur, que vous êtes dans vos désirs? voudriez-

vous avoir ce que vous regardez comme l'ornement de la vie, et vivre comme un poltron ?”

“ De grâce, ” lui répondit-il, “ taisez-vous. J'ose faire tout ce qui convient à un homme ; celui qui ose faire davantage, ne l'est pas.”

“ Quelle bête vous a donc engagé à me communiquer votre entreprise ! Quand vous osiez la mettre en exécution vous étiez homme. Ni tems ni place ne s'opposaient alors à votre dessein ; l'un et l'autre se présentent à présent ; cependant cette occasion favorable retient votre bras.”

“ Mais si nous manquions notre coup ? ”

“ Manquer ! Soyez courageux, et nous ne manquerons pas. Pendant que Duncan sera endormi, j'enivrerais ses deux chambellans de vin, de telle manière, qu'ils perdront la mémoire et la raison ; quand ils seront ensevelis dans le sommeil comme dans la mort, que ne pourrions-nous pas, vous et moi, entreprendre sur Duncan sans garde, et jeter le blâme sur ses officiers ivres ? Ne croira-t-on pas, quand nous aurons marqué ces deux dormeurs de sang, et que nous nous serons servis de leurs dagues, que ce sont eux qui ont commis le meurtre ? ”

“ Allons, je suis déterminé. Envelopons l'occasion de la plus belle apparence. Il faut qu'un visage faux cache ce que sait un cœur faux.”

Cependant, à l'apparence d'un poignard qu'il crut voir par hasard, il s'arrête, les remords se saisissent de lui, son courage l'abandonne, il chancelle, il est irrésolu.

“ Est-ce une dague, ” dit-il, “ que je vois ici devant moi, dont la poignée est vers ma main ? Viens, que je t'empoigne.—Je ne t'ai pas, cependant je te vois encore. N'es-tu pas, fatale vision, sensible au tact comme à la vue ? Ou n'es-tu qu'une dague imaginaire, ou un être faux, qui procède d'un cerveau échauffé ? Je te vois encore dans une forme aussi palpable, que celle que je tire à présent.—Tu me guides dans le chemin que j'allais suivre, et me dis que je dois me servir d'un tel instrument. Mes yeux sont les dupes des autres sens, ou les valent tous.—Je te vois encore, et sur ta lame des gouttes de sang, ce qui n'était pas ainsi auparavant—Il n'y a rien de réel en cela—C'est l'entreprise sanguinaire, qui se présente



ainsi à mes yeux.—A présent la nature semble être morte dans la moitié du monde, et les mauvais rêves interrompent le sommeil. A présent la sorcellerie célèbre les sacrifices de la pâle Hécate; et le meurtre avec ses pas secrets, comme ceux de Tarquin le ravisseur, marche comme une apparition pour accomplir son dessein.—Terre, n'entends point, où tendent mes pas, de crainte que les pierres-mêmes ne découvrent où je suis, et ne privent de la présente horreur le tems qui lui est convenable. Pendant que je menace, il vit.—Je vais, et c'est fait.—Une clochette m'invite; ne l'entends pas, Duncan; c'est un signe, qui te somme de comparaître au ciel ou en enfer.”

Il dit, et dès le moment il entra secrètement dans la chambre où couchait le roi, et lui enfonça un poignard dans le sein. Macduff, qui avait ordre de venir joindre son Prince le lendemain matin, surpris de ne le pas voir paraître, en demanda la raison; le meurtrier prétendit ne pas savoir pourquoi son maître n'était pas levé. Macduff alla à la chambre, et le trouva nageant dans son sang, et étendu sans vie dans son lit.

Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi assassiné, craignant le même sort, pensèrent, que le meilleur moyen de mettre leurs vies en sûreté était de prendre la fuite: ils la prirent: le premier se retira en Angleterre, et l'autre en Irlande. Le fidèle Macduff ne tarda pas à suivre Malcolm. Ainsi débarrassé de son prince, et des héritiers de sa couronne, le régicide parvint au sommet de son ambition, et fut élu roi.

Ses crimes n'étaient pas encore à leur comble: il se souvenait de la prophétie des sorcières, que la postérité de Banquo monterait sur le trône. Pour lui en fermer le passage, il conçut un autre dessein diabolique, qui était de l'inviter à un souper avec son fils Fléance, et de les faire assassiner à leur entrée au palais.

Banquo, ne soupçonnant aucun complot contre sa vie, accepta l'invitation, et il fut convenu qu'il se rendrait chez le roi à sept heures du soir. Cependant Macbeth était agité de mille craintes, de peur que son projet n'échouât; il envoya un domestique avec ordre de lui amener deux meurtriers. Pendant que son messenger était occupé à la recherche des deux hommes dont son maître avait besoin, il s'abandonna à ses



sombres réflexions ; car il n'y a point de paix pour ceux qui aspirent à l'empire.

“ Mes raisons de craindre Banquo sont gravées dans mon âme,” dit-il, “ il y a dans sa nature ce qui devrait être craint ; il est entreprenant. Au tempérament indomptable de son esprit, il joint la prudence, qui guide sa valeur pour agir en sûreté. Je n'appréhende personne que lui ; en sa présence mon génie se plie, comme on dit que le faisait celui d'Antoine devant César. Il rebuta les sorcières quand elles me donnèrent le titre de roi, et leur ordonna de lui parler. Alors, comme des prophétesses, elles l'appellèrent père d'une race de rois. Elles ont mis sur ma tête une couronne, et entre mes mains un sceptre stérile. Si la chose arrive ainsi, c'est pour ses enfans que j'ai assassiné Duncan, et ce n'est que pour eux que j'ai troublé ma paix.—Quoi ! les enfans de Banquo rois !”

Dans ce moment les deux meurtriers, qu'il avait envoyé chercher, se présentèrent à lui ; et les ayant trouvés disposés à exécuter ses ordres sanguinaires, il leur dit :

“ Je vous informerai où vous devez l'attendre ; ne manquez pas votre coup. Pour ne point laisser de vide dans votre action, il faut que Fléance son fils, dont la destruction m'est aussi nécessaire que celle de son père, partage son sort.”

“ Nous ferons ce que vous commandez,” lui répondirent les meurtriers.

Ils ne perdirent pas un moment, et allèrent se placer où l'usurpateur leur avait dit que devaient passer Banquo et son fils : ils parurent bientôt ; les meurtriers se jettèrent d'abord sur le père et le percèrent de coups : ils ne purent atteindre le fils, qui s'aperçut de la trahison, et prit la fuite. Cependant le cruel et sanguinaire Macbeth était déchiré de remords le soir même qu'il attendait compagnie. La reine, aussi cruelle, aussi sanguinaire que son mari, fit des efforts pour mettre son esprit en repos.

“ Pourquoi,” lui demanda-t-elle, “ restez-vous seul, abandonné à vos sombres idées, qui devraient être évacuées avec ceux qui en sont les objets ? Les choses qui sont sans remède devraient être oubliées. Ce qui est fait, est fait.”



“ Nous avons, ” lui répondit le mari, “ écorché la couleuvre ; nous ne l’avons pas tuée : mais que le monde tombe en chaos, plutôt que nous mangions nos repas en crainte, et que nous dormions dans ces terribles rêves qui nous agitent pendant la nuit. — Duncan est dans son tombeau ; il dort sans interruption. Ni le glaive, ni le poison, rien ne saurait le toucher. ”

“ Allons, allons, adoucissez vos regards farouches ; soyez gai et jovial ce soir parmi vos convives. ”

“ Je le serai ; soyez-le aussi : fessons de nos visages des masques pour nos cœurs, pour déguiser ce qu’ils sont. ”

Après cette conversation, ils se rendirent dans la salle, où le festin était préparé : pendant que chacun prenait sa place, l’apparition de Banquo prit celle du roi. A cette vue le régicide se trémoussa, parut comme hors de lui-même, et ne put s’asseoir. La compagnie crut d’abord qu’il ne se portait pas bien : sa femme entreprit de faire une apologie, en disant, que cela lui arrivait souvent, et même dès sa jeunesse ; que l’accès n’était que momentané, et qu’il se trouverait mieux dans l’instant.

A la disparition de Banquo, le meurtrier reprit ses sens, demanda un verre de vin, et but à la santé de toute la table, et à celle de son cher ami Banquo. A ces mots, l’esprit reparut, et replongea le roi dans sa première mélancolie : la couleur de son visage se changea ; il devint pâle et tremblant, comme si une fièvre l’avait saisi. Tout le monde fut dans le plus grand étonnement : personne ne savait que penser.

La reine, pour ôter toute occasion de soupçon, souhaita le bon soir à la compagnie, et se retira avec son mari. Ils se couchèrent ; mais le malheureux prince ne put trouver du repos entre les bras du sommeil. Il résolut d’aller le lendemain trouver les sorcières pour se tranquilliser l’esprit : il les trouva dans un sombre caveau, autour d’un chaudron bouillant, où elles avaient jetté plusieurs ingrédients qui devaient servir à leur sortilège. Elles ne firent point de réponse à ses questions ; mais elles firent paraître devant lui plusieurs apparitions. La première qui se présenta, fut une tête : il voulut lui faire une question ; mais une sorcière lui dit, que cela n’était pas nécessaire ; que l’apparition savait ses pensées.

“ Macbeth, Macbeth, Macbeth ! prenez garde à Macduff, Gouverneur de Fife.” Elle dit, et disparut.

La seconde apparition fut un enfant ensanglanté. “ Macbeth, Macbeth,” lui dit-elle, “ soyez sanguinaire, hardi, et déterminé : moquez-vous du pouvoir des hommes.” Elle dit, et disparut.

La troisième apparition fut en enfant couronné, avec un arbrisseau à la main. “ Ayez le cœur d’un lion ; soyez fier, et ne prenez garde à rien. Macbeth ne sera jamais vaincu, que quand la grande forêt de Birnam viendra à la haute montagne de Dunsinane contre lui.” Elle dit, et disparut.

“ Je ne serai donc jamais vaincu,” dit Macbeth, un peu satisfait. “ Qui peut donner du mouvement à la forêt, commander aux arbres de se déraciner ? Doux présage ! Placé au sommet des grandeurs, Macbeth n’aura rien à craindre d’une faction rebelle : Il finira le bail de la nature, et rendra son dernier soupir au temps et à la coutume.—Cependant mon cœur pousse des sanglots pour savoir une chose. Dites-moi, sœurs inspirées, les enfans de Banquo régneront-ils jamais dans ce royaume ?”

“ Ne cherchez pas,” lui répondirent-elles, “ à en savoir davantage.”

A l’instant le chaudron s’enfonce en terre. Le roi déconcerté aux paroles ambigües qu’il avait entendues, ne savait pas s’il devait en tirer un bon ou un mauvais augure. Une conscience gangrenée, comme la sienne, le rendait triste, méfiant, et mélancolique. Tout ce qui l’environnait, lui portait ombrage ; son ombre l’effrayait. Pendant qu’il était dans les plus violentes agitations, Lénox vint lui dire, que Macduff s’était retiré en Angleterre.

“ En Angleterre !” s’écria le roi furieux. “ O temps, tu anticipes mes funestes exploits ! Pour joindre mes pensées à mes actions, je vais, dès ce moment, aller surprendre le château de Macduff, me saisir de Fife, et faire passer au fil de l’épée sa femme, ses enfans, et tous ceux de sa race.”

De son côté la femme de Macduff, surprise de la fuite de son mari, en demanda la raison au Gouverneur de Ross : il la pria d’avoir patience.

“ Il n’en avait point,” s’écria-t-elle ; “ sa fuite est



une folie. Quand nos actions ne nous rendent pas traîtres, nos craintes le font souvent.”

“ Vous ne savez pas, si c’était sagesse ou crainte.”

“ Sagesse ! laisser sa femme, laisser ses enfans, sa maison et ses titres, dans une place d’où il s’enfuit ! Il ne nous aime pas : il n’a pas la preuve que la nature même fournit ; car le pauvre roitelet, le plus petit des oiseaux, défend ses jeunes dans son nid contre le hibou——Tout est crainte dans sa fuite, rien n’est amour.”

“ Ma chère cousine, de grâce, moralisez-vous vous-même. Quant à votre mari, il est noble, sage, judicieux, et connaît mieux que vous les occasions favorables. Je n’ose pas en dire davantage ; mais les temps sont cruels, quand nous sommes des traîtres. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, quand nous écoutons les bruits de ce que nous craignons.——Je prens congé de vous.”

A peine fut-il parti, qu’un messenger vint à la hâte avertir la femme de Macduff de son danger, et de s’éloigner avec son fils le plus promptement qu’il lui serait possible.

“ Où fuirai-je ? ” s’écria-t-elle. “ Je n’ai point fait de mal ; mais je me souviens à présent, que je suis dans ce monde, où il est souvent louable de faire du mal, et quelquefois dangereux de faire du bien.”

Elle n’eut pas plutôt achevé ces mots, qu’elle vit entrer deux meurtriers, qui s’informèrent d’abord où était son mari ; et ayant appris qu’il n’était pas au logis, l’un d’eux se jeta sur le fils et le tua. La mère n’eut que le temps de s’enfuir : les meurtriers la poursuivirent, l’atteignirent, et la firent tomber sous leurs coups. Le Gouverneur de Ross, ayant appris tant d’horreurs, se hâta de se rendre en Angleterre, pour en communiquer la nouvelle à l’infortuné Macduff.

“ Votre château est pris, ” lui dit-il ; “ votre femme et vos enfans ont été massacrés d’une manière sauvage ! ”

“ Quoi ! ma femme et mes enfans ! ”

“ Femmes, enfans, domestiques, tout ce qu’on a pu trouver.”

“ Le barbare n’a point d’enfans——Tous mes beaux enfans ?——Avez-vous dit tous ?——Quoi ! tous ? Oh !



tion d'enfer ! Tous ! Quoi ?—Tous mes beaux enfans, même leur mère enlevée !”

“ Consolez-vous,” dit Malcolm. “ Que notre grande vengeance nous prépare des remèdes pour guérir ce chagrin mortel ! Allons, partons dans l’instant. L’Angleterre nous prête le bon Général Siward avec dix mille hommes. L’univers ne nous fournit pas un meilleur soldat ni plus expérimenté. Combattez le tyran sans titre, avec un sceptre ensanglanté, comme il convient à un homme de le faire.”

“ Je le ferai ; mais il faut aussi que je sente comme un homme. Je ne saurais m’empêcher de me souvenir, que c’est par rapport à moi, qu’ils furent tous massacrés. Ce ne sont pas leurs propres démérites, ce sont les miens, qui les ont fait tomber sous les poignards des meurtriers.”

“ Que cette considération soit une pierre pour aiguïser votre épée. Changez le chagrin en courroux ; n’émoussez pas votre valeur ; augmentez-en la rage.”

“ Oh ! je pourrais représenter le rôle d’une femme avec mes yeux, et faire le fanfaron avec ma langue. Mais, ô Dieux ! abrégez toute interruption. Faites paraître cet ennemi de l’Ecosse et le mien face à face. Mettez-le à la distance de mon épée ; s’il échappe, que le Ciel alors lui pardonne.”

“ Voilà un discours mâle et nerveux. Allons sans délai trouver le Roi d’Angleterre : nos forces sont prêtes : nous n’avons besoin de rien, que de prendre congé de lui. Macbeth a mis le comble à ses crimes ; il chancelle, il est sur le point d’être ébranlé, l’abîme est creusé sous ses piés, et les puissances d’en haut nous fournissent les moyens de l’y faire tomber.”

Ils ne perdirent pas un moment de temps : l’usurpateur fut fort surpris, quand on vint lui dire que les Anglais avançaient avec dix mille hommes : il ne fut pas effrayé de leur approche : il se souvint de la prédiction, qu’il ne serait pas vaincu, à moins que la forêt de Birnam ne vînt à Dunsinane.

Cependant les Anglais faisaient des progrès dans leur marche, et arrivèrent dans la forêt de Birnam. Le brave Malcolm ordonna à chaque soldat de couper une branche, et de la porter devant lui, pour cacher le nombre des troupes, et pour faire prendre le change à l’ennemi. Macbeth, sachant à n’en pouvoir pas



douter que l'ennemi approchait, prit son conseil dans le désespoir, et fortifia à la hâte le château de Dunsinane.

“ Que l'on déploye,” s'écria-t-il, “ nos drapeaux sur les murs extérieurs. Le bruit court encore, *Ils viennent*, mais la force du château peut braver un siège. Que les Anglais se présentent ici, et qu'ils y restent, jusqu'à ce que la famine les ait fait périr.”

Dans le temps qu'il parlait avec tant d'intrépidité, Seyton, un de ses officiers, vint lui dire, que la Reine était morte. Pour surcroit de mauvaise nouvelle, un messenger lui annonça, que regardant vers Birnam, il lui semblait que la forêt était en mouvement. Le régicide commença à entrevoir le vrai sens des paroles de l'apparition, et devint furieux.

“ Aux armes, aux armes ! ” s'écria-t-il ; “ si ce que dit le messenger est vrai, je ne saurais prendre la fuite, ni m'arrêter ici. Je souhaiterais que l'univers fût un chaos.—Que l'on sonne la trompette.—Vents ! soufflez.—Destruction ! venez.—Au moins mourrai-je avec fermeté.”

Cependant Macduff, Malcolm et leur armée, avançaient, avec des branches à la main, vers le château de Dunsinane ; et quand ils furent plus près, Malcolm ordonna aux soldats de les jeter à terre, et de se montrer tels qu'ils étaient. Macbeth, voyant qu'il ne pourrait pas faire tête à tant de forces réunies, ne voulut pas attendre l'issue d'un siège ; il sortit de son château, et résolut d'attaquer le plus brave qui se était présenterait.

Le vaillant Macduff de son côté fut impatient de rencontrer le meurtrier de sa femme et de ses enfans. Ils se rencontrèrent bientôt ; l'un et l'autre, également furieux, mirent l'épée à la main : Macbeth, le cruel Macbeth, périt. Ainsi finit sa vie, tissée de crimes les plus horribles ; digne châtiment d'un monstre en forme humaine, et qui semblait braver le ciel et la terre. Macduff, le brave Macduff, lui coupa la tête, la montra à toute l'armée, et proclama Malcolm Roi d'Ecosse. La proclamation passa de rang en rang : l'air retentit de cris de joie ; VIVE LE ROI MALCOLM !



## SUR LA MARINE.

LES Anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres ; mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr et Sydon, Carthage et Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée ; et pour courir cette mer, il ne fallait que des radeaux, des galères, et des rameurs. Les combats alors pouvaient être sanglans ; mais l'art de la construction et de l'armement des flottes, ne devait pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne fallait, pour ainsi dire, que des bateaux plats, qui débarquaient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang. Les Athéniens et les républiques de l'Asie, firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre et la mer à des brigands et à des pirates, la marine resta, durant douze siècles, dans le néant où étaient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares, qui dévorèrent le cadavre et le squelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager et piller nos côtes de l'océan ; mais sans s'écarter du continent. Ce n'étaient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelaient chaque jour. Les Danois et les Normands n'étaient point armés en course, et ne savaient guères se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna sa boussole à l'Europe, et la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchaient ou s'éloignaient du Nord, les enhardit à tenter de plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie et l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, et à estimer à peu près de combien on avançait à l'Est ou à l'Ouest. Dès lors on devait savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvait de toutes les côtes de la terre. Quoique la connaissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une et l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour



faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant elle débuta par des galères qui étaient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cent cinq galères des Chrétiens, et deux cent soixante des Turcs. L'Italie, qui a tout trouvé et n'a rien gardé, l'Italie seule avait construit ce prodigieux armement ; mais alors elle avait le double du commerce, des richesses, de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galères n'étaient ni si longues, ni si larges, que celles de nos jours, comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistait en cent cinquante rameurs, et les troupes n'étaient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galères, et moins de puissance sur cette mer qu'elle épouse, et que d'autres sillonnent et labourent.

Mais les galères étaient bonnes pour des forçats ; il fallait de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II. Roi de toutes les Espagnes et des deux Indes, employa tous les chantiers d'Espagne et de Portugal, de Naples et de Sicile, qu'il possédait alors, à construire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires ; et sa flotte prit le nom de l'*Invincible Armada*. Elle était composée de cent trente vaisseaux, dont près de cent étaient les plus gros qu'on eût encore vus sur l'océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, suivaient cette flotte, voguaient et combattaient sous ses ailes. L'enflure Espagnole du seizième siècle s'est prodigieusement appesantie sur une description exagérée et pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur et l'admiration il y a deux siècles, servirait de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seraient que du troisième rang dans nos escadres. Ils étaient si pesamment armés et si mal gouvernés, qu'ils ne pouvaient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des temps orageux. Les matelots étaient aussi lourds que les vaisseaux étaient massifs, les pilotes presque aussi ignorans que les matelots.

Les Anglais, qui connaissaient déjà toute la faiblesse et le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mer, se



reposèrent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contents d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désarmés. Une tempête survint. La plupart avaient perdu leurs ancres ; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, et jettés, les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus ; abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avait coûté trois ans de préparatifs, où ses forces et ses revenus s'étaient comme épuisés.

La chute de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mer aux mains des Hollandais. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvait être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des rois. Lorsque cette République levait la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe était plongé dans des guerres civiles par le fanatisme. Dans tous les états, la persécution lui préparait des citoyens. L'inquisition que la Maison d'Autriche voulait étendre dans les pays de sa domination ; les bûchers, que Henri II. allumait en France ; tout concourut à donner à la Hollande un peuple immense de réfugiés. Elle n'avait ni terres, ni moissons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une subsistance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix, et Anvers, faisaient presque tout le commerce de l'Europe sous un même souverain, que sa puissance et son ambition rendaient l'objet de la haine et de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à sa tyrannie, excités, par le ressentiment et le besoin, se firent corsaires, et se formèrent une marine aux dépens des Espagnols et des Portugais, qu'ils détestaient. La France et l'Angleterre, qui ne voyaient que l'humiliation de la Maison d'Autriche dans le progrès de la république naissante, l'aidèrent à garder des conquêtes et des dépouilles, dont elles ne connaissaient pas encore tout le prix. Ainsi les Hollandais s'assurèrent des établissements partout où ils voulurent porter leurs armes ; s'affermirent dans leurs acquisitions, avant



qu'on pût en être jaloux ; et se rendirent insensiblement les maîtres de tout le commerce par leur industrie, et de toutes les mers par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favorisèrent quelque temps cette prospérité, sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwell éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle était naturelle à un peuple insulaire. Partager l'empire de la mer, c'était le céder. Les Hollandais résolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposèrent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-temps avec des forces inégales ; et cette opiniâtreté contre les revers, leur conserva, du moins, une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs ennemis : mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant, ces longs et terribles combats avaient épuisé, du moins ralenti, la vigueur des deux nations, lorsque Louis XIV. voulant profiter de leur affaiblissement réciproque, aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son Royaume, ce Prince n'avait trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris ; encore n'étaient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avait su jeter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV. et son ami Sully devaient pourtant avoir conçu le projet ; mais tout ne pouvait naître à la fois que dans le beau siècle de la nation Française. Louis, qui saisissait, du moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantait pas, établit un conseil de construction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers et des arsenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaisseaux de ligne.

Ces forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. Délà, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angleterre et de la Hollande, presque toujours elles emportèrent l'honneur et l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'essuya la marine Française, fut en 1692, lorsqu'avec quarante vaisseaux,



elle attaqua vis-à-vis de la Hougue quatre vingt-dix vaisseaux Anglais et Hollandais, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne voulait pas. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II. sentit un plaisir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repoussait ; comme si, dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales.

L'Angleterre prit dès lors une supériorité, qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la première sur toutes les mers, s' imagine aisément qu'elle y a eu toujours l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au temps de César : tantôt elle veut avoir régné sur l'océan, du moins au neuvième siècle. Peut-être un jour, les Corses, qui ne sont rien, quand ils seront devenus un peuple maritime, écriront et liront dans leurs fastes, qu'ils ont toujours dominé sur la Méditerranée. Telle est la vanité de l'homme ; il a besoin d'aggrandir son néant dans le passé comme dans l'avenir. La vérité seule, qui vit avant et après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ère Chrétienne jusqu'au seizième siècle. Les Anglais eux-mêmes n'en avaient pas besoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie et des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII. voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick ; mais surtout de Gênes et de Venise, qui savaient seules construire et conduire une marine ; qui fournissaient les navigateurs et les Amiraux ; qui donnaient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde est devenu si grand. Elisabeth eut besoin d'une force navale contre l'Espagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaisseaux pour courir sur les ennemis de l'Etat. Cette permission forma des soldats matelots. La Reine alla voir un vaisseau qui avait fait le tour du monde : elle y embrassa Drake, en le créant Chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guerre à ses successeurs. Jacques I. et Charles I. ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avaient reçues avec le trône ; mais les Commandans de cette marine étaient pris dans



la noblesse, qui, contente des honneurs, laissait les travaux à des pilotes. L'art ne faisait point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts avait peu de Nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des Capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent, ils illustrèrent la marine Anglaise.

Charles II. en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son règne, jusqu'au nombre de quatre vingt-trois bâtiments, dont cinquante-huit étaient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce Prince. Mais Jacques II. son frère, la rétablit dans son premier éclat, l'éleva même à plus de splendeur. Grand Amiral, avant d'être roi, il avait inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes, par les signaux des pavillons. Quand le Prince d'Orangé, son gendre, prit sa couronne, la marine Anglaise était composée de cent soixante et trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, et montés par quarante deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule, par ses forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puissance est sur mer, ce qu'était Rome sur la terre quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Anglaise regarde sa marine comme le rempart de sa sûreté, comme la source de ses richesses. C'est dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ses espérances. Aussi leve-t-elle, et plus volontiers, et plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique, pour avoir des hommes de mer.

Elle y employe d'abord l'attrait des récompenses. Le Parlement, en 1744, déclara que toutes les prises que ferait un vaisseau de guerre, appartiendraient aux officiers et à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres Sterling de gratification à chaque Anglais qui, dans le combat, se serait élancé sur la navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le Gouvernement ajoute les voies de la force, si la nécessité l'exige. Dans les temps de guerre, on enlève les matelots de la marine marchande.



Rien n'est plus contraire, en apparence, à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois sur les hommes et sur le commerce. Cependant, quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conséquence des besoins de l'état, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté, parce qu'ils ont pour objet la sûreté publique, l'intérêt particulier de ceux même qui paraissent en être les victimes ; et que l'état de société exige que chaque volonté particulière soit soumise à la volonté générale. D'ailleurs, le matelot n'est à la charge du public, que lorsqu'il le sert. Les expéditions en sont plus secrètes et plus promptes ; les équipages ne sont jamais oisifs. Enfin, fût-ce un inconvenient, est-il pire que la servitude perpétuelle où les classes tiennent les matelots de toute l'Europe ?

La marine est un nouveau genre de puissance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien système d'équilibre. L'Allemagne, qui tenait la balance entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'est cette île qui dispose aujourd'hui du continent. Comme elle est voisine, par ses vaisseaux, de tous les pays qui tiennent à la mer, elle peut faire du bien et du mal à plus d'un Etat. Elle a donc plus d'alliés, plus de considération et d'influence. C'est elle qui domine en Amérique, parce qu'elle y possède des hommes et des arts, au lieu d'or et de matières de luxe. Elle seule est le levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions ; comme elle promène sur ses flottes le destin des nations ! On l'accuse de vouloir être seule maîtresse de la mer et du commerce. Cet empire, dont elle pourrait s'emparer pour un moment peut-être, entraînerait sa perte. La monarchie universelle des mers, n'est pas un projet moins vain que celle de la terre.

La France crie et répète qu'il faut établir un équilibre de puissance sur mer ; mais on la soupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux sur le continent ; du moins elle n'a persuadé jusqu'à présent que l'Espagne. C'est un bonheur pour l'Europe, que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder, ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses ; de



troupes innombrables ; des arsenaux de toute espèce ; une double provision de moyens et de ressources, pour exécuter des projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité au dedans, d'une influence prépondérante au dehors. Ses guerres ne sont peut-être, ni moins fréquentes, ni moins sanglantes ; mais elle en est moins ravagée, moins affaiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, et moins de ces grands effets qui dérangent tous les systèmes. Il y a plus d'efforts, et moins de secousses. Toutes les passions des hommes sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques et morales. Quel est-il ? Le commerce.

---

## SUR LE COMMERCE.

SI la navigation est née de la pêche, comme la guerre de la chasse, la marine est sortie du commerce. On a d'abord voyagé sur mer, pour posséder ; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce ; et pour soutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui sont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, situés sur les bords de la mer, aux confins de l'Asie et de l'Afrique, pour recevoir et répandre toutes les richesses de l'ancien monde ; les Phéniciens ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes, que pour le commerce. A Tyr, ils étaient les maîtres de la Méditerranée ; à Carthage, ils jettèrent les fondements d'une République qui commença par l'océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succédèrent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois et aux Grecs ; ils furent les maîtres de la mer comme de la terre ; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie, et du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainsi dire, à sa source vers l'Orient. C'est là qu'il se fixa, tandis que les Barbares inondaient l'Europe. L'empire fut divisé ;



les armes et la guerre restèrent dans l'Occident ; mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où coulaient toujours les trésors de l'Inde.

Les Croisades épuisèrent en Asie toutes les fureurs de zèle et d'ambition, de guerre et de fanatisme, qui circulaient dans les veines des Européens ; mais elles rapportèrent en Europe le goût du luxe Asiatique ; et elles rachetèrent par un germe de commerce et d'industrie, le sang et la population qu'elles avaient coûté. Trois siècles de guerre et de voyages en Orient donnèrent à l'inquiétude de l'Europe, un aliment dont elle avait besoin pour ne pas périr d'une sorte de consommation interne ; ils préparèrent cette effervescence de génie et d'activité, qui, depuis, s'exhala et se déploya dans la conquête et le commerce des Indes Orientales et de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparèrent successivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devaient les conduire au Cap de Bonne-Espérance. Ils employèrent quatre-vingts ans à se rendre maîtres de toute la côte occidentale où finit ce grand Cap. En 1497, Vasco de Gama franchit cette barrière ; et remontant la côte orientale de l'Afrique, il alla, par un trajet de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devaient fondre les trésors des plus riches pays de l'Asie. Ce fut là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avait les marchandises, l'Espagne s'emparait de ce qui les achète, des mines d'or et d'argent. Ces métaux devinrent non seulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reste, et comme signe, et comme marchandise. Toutes les nations en avaient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquaient. L'épanchement du luxe et de l'argent du midi de l'Europe, changea la face et la direction du commerce, en même-temps qu'il en étendit les limites.

Cependant, les deux nations, conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts et la culture. Pensant que l'or devait tout leur donner, sans songer au travail qui seul attire l'or, elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'industrie, qu'elles perdaient, valait



mieux que les richesses qu'elles acquéraient ; et ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols devinrent où restèrent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandais furent bientôt riches, sans terres et sans mines. C'est une nation au service de toutes les autres, mais qui s'est louée à très-haut prix. Dès qu'elle se fut réfugiée au sein de la mer, avec l'industrie et la liberté, qui sont ses dieux tutélaires, elle s'aperçut, qu'elle n'avait pas même assez de terre pour nourrir le sixième de sa population. Alors elle jeta les yeux sur la face du globe, et se dit à elle-même : “ Mon domaine est le monde entier ; j'en jouirai par ma navigation et mon commerce. Toutes les terres fourniront à ma subsistance ; tous les peuples à mon aisance.” Entre le nord et le midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre, dont elle s'était détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même.— Bruges et Anvers avaient attiré l'Italie et l'Allemagne dans leurs ports ; la Hollande devint à son tour l'entrepôt de toutes les Puissances, riches où pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeler les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquait à l'autre ; apporter au nord les subsistances du midi ; vendre aux Espagnols des navires pour des cargaisons ; échanger sur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendants et les fermiers des grandes maisons, qui, par le gain et les profits qu'ils y font, se mettent en état de les acheter tôt au tard. C'est pour ainsi dire, aux frais de l'Espagne et du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces Puissances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, et presque tout le profit de leurs colonies. Elle sut endormir la paresse de ces conquérants superbes ; et par son activité, sa vigilance, surprendre la clef de leurs trésors, dont elle ne leur laissait que la cassette, qu'elle avait soin de vider à mesure qu'ils la remplissaient. C'est ainsi qu'un peuple roturier ruina des peuples gentilshommes ; mais au jeu le plus honnête et le plus légitime qui soit dans les combinaisons de la fortune.

Tout favorisa la naissance et les progrès du commerce de la république : sa position sur les bords de la mer, à l'embouchure de plusieurs grandes rivières ; sa proximité des terres les plus abondantes ou les



mieux cultivées de l'Europe ; ses liaisons naturelles avec l'Angleterre et l'Allemagne, qui la défendaient contre la France ; le peu d'étendue et de fertilité de son terrain, qui forçait ses habitants à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commissionnaires ; à vivre, en un mot, d'industrie, au défaut de domaine. Les causes morales se joignirent à celles du climat et du sol, pour établir et hâter sa prospérité : la liberté de son gouvernement, qui ouvrit un asile à tous les étrangers mécontents du leur ; la liberté de sa religion, qui laissait à toutes les autres un exercice public et tranquille, c'est à dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conscience, des intérêts avec les devoirs, en un mot, la tolérance, cette religion universelle de toutes les âmes justes et éclairées, amies du ciel et de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin, la république commerçante sut tourner à son profit tous les évènements, et faire concourir à son bonheur les calamités et les vices des autres nations.

Cette industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui sème la jalousie et les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puissances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avait pas besoin de l'entremise des Hollandais pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du despotisme avaient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption et la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contrepoison. Ce fut elle qui, la première, envisagea le commerce, comme la science et le soutien d'un peuple éclairé, puissant et même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances, qu'une augmentation d'industrie ; plus d'encouragement et d'activité pour la population, que de luxe et de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation, ce fut là l'esprit de son gouvernement, et le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce ; dans cette heureuse constitution, c'est l'état ou la nation entière : toujours, sans doute, avec le désir de dominer, qui renferme celui d'asservir, mais du moins avec des moyens



qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guère plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang et de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'aurait pas conquis si elle y avait été, ou qu'il ne garderait pas, si elle n'y était point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce et sa domination, et qu'elle a réciproquement, et tour à tour, étendu l'un par l'autre.

Les Français, situés sous un ciel et sur un sol également heureux, se sont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, et presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que, dans la fermentation où se trouvait de son tems toute l'Europe, il y aurait un gain évident pour la culture et les productions d'un pays qui travaillerait sur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or et d'argent, acquirent dans les mains des Français un raffinement de luxe et de goût, qui les fit rechercher partout de cette noblesse qui possède les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut posséder les matières premières, et le commerce direct pouvait seul les fournir. Les hasards de la navigation avaient donné des possessions à la France dans le Nouveau Monde, comme à tous les brigands qui avaient couru la mer. L'ambition de quelques particuliers y avait formé des colonies, qui s'étaient nourries d'abord et même aggrandies par le commerce des Hollandais et des Anglais. Une marine nationale devait rendre à la métropole cette liaison naturelle avec ses colons. Le gouvernement éleva donc ses forces navales à l'appui de sa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit sur la matière et l'art de ses manufactures. Elle poussa cette branche précaire et momentanée avec une vigueur, une émulation, qui devait laisser long-tems ses rivaux en arrière ; et la France jouit encore de la supériorité sur les autres nations, dans tous les arts de luxe et de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'état, par l'heureuse

contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat et léger, qui nous montre et nous inspire le goût de la parure, le Français domine dans les cours, au moins par la toilette ; et son art de plaire est un des secrets de sa fortune et de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par ces mœurs simples et rustiques, qui font les vertus guerrières ; lui seul y devait régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes et sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui est une des sources de son opulence et des ressorts de son activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle âme du monde moral s'est insinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe et des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations sédentaires des arts mécaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin, on est encore plus heureux d'énerver l'espèce humaine sous les toits des ateliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus, et d'une vie entièrement occupée. L'or et l'argent ne corrompent que les âmes oisives, qui jouissent des délices du luxe, au séjour des intrigues et des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras et les doigts du peuple ; mais ils excitent dans les campagnes à reproduire ; dans les villes maritimes, à naviguer ; dans le centre d'un état, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme est aux prises avec la nature : sans cesse il la modifie, et sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés et façonnés par les



arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent et dégradent l'espèce, elle s'endurcit et se répare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature, du moins elle ne se repeuple pas pour se détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il est facile, il est beau de peindre les Romains, avec le seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts, toutes les nations oisives ou commerçantes, policées ou féroces ; brisant ou méprisant les vases de Corinthe, plus heureux sous leurs dieux d'argile qu'avec les statues d'or de leurs Empereurs ; mais il est encore plus doux, et plus beau peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuses, qui roulent sans cesse autour du globe, pour le défricher et l'approprier à l'homme ; agiter par le souffle vivifiant de l'industrie, tous les germes reproductifs de la nature ; demander aux abîmes de l'océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux soutiens, ou de nouvelles jouissances ; remuer et soulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémisphères, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volants de communication, qui rejoignent un continent à l'autre ; suivre toutes les routes du soleil ; franchir les barrières annuelles, et passer des tropiques aux pôles sous les ailes des vents ; ouvrir, en un mot, toutes les sources de la population et de la volupté, pour les verser par mille canaux sur la face du monde. C'est alors, peut-être, que la divinité contemple avec plaisir son ouvrage, et ne se repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle est l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même esprit qu'avait Newton pour calculer la marche des astres, il l'emploie à suivre la marche des peuples commerçants qui fécondent la terre. Ses problêmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les conditions n'en sont pas prises dans les loix invariables de la nature, comme les hypothèses du géomètre ; mais dépendent des caprices des hommes et de l'instabilité de mille évènements. Cette justesse de combinaisons que devaient avoir Cromwell et Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le despotisme des rois, il la possède, et va plus loin ; car il embrasse les deux mondes dans son coup d'œil, et dirige ses opérations sur une infinité de



rappports qu'il n'est donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philosophe, de saisir et d'apprécier. Rien ne doit échapper à sa vue. Il doit prévoir l'influence des saisons, sur l'abondance, la disette, la qualité des denrées, sur le départ ou le retour des vaisseaux ; l'influence des affaires politiques sur celles du commerce ; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix et le cours des marchandises, dans la masse et le choix des approvisionnements, dans la fortune des places et des ports du monde entier ; les suites que peut avoir sous la Zone Torride l'alliance de deux nations du nord ; les progrès, soit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies du commerce ; le contre-coup que portera sur l'Afrique et sur l'Amérique, la chute d'une puissance d'Europe dans l'Inde ; les stagnations que produira dans certains pays l'engorgement de quelques canaux d'industrie ; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, et le secours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire ; le moment de commencer, et celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles ; en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne, et de faire sa fortune avec celle de sa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession de négociant.

C'est à lui, surtout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, et de traiter avec ses égaux, en apparence, comme s'ils étaient de bonne foi, mais au fond, comme s'ils n'avaient point de probité. Le commerce est une science qui demande à la fois la connaissance des hommes et des choses. La difficulté de la science vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objets, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'émulation augmente le concours des efforts, la jalousie en arrête le succès. Si l'intérêt est le vice rongeur des professions, que doit-il être pour celle qu'il enfante ? Sa propre faim le dévore lui-même. La passion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui rétrécit tout, jusqu'aux moyens d'amasser.

Faut-il accuser ici les commerçans de cette rivalité des gouvernemens, qui gêne l'industrie générale par des prohibitions réciproques ; ou la tyrannie de l'autorité



qui pour gagner sans commerce, gêne toutes les classes de l'industrie par des corporations? Oui, tous ses corps étouffent l'âme du commerce : *La liberté!* Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'est le condamner en même-tems à l'oisiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oisiveté ; c'est diminuer la masse du travail national ; c'est appauvrir le peuple pour enrichir le fisc ; c'est les anéantir l'un et l'autre.

La jalousie du commerce n'est entre les états, qu'une conspiration secrète de se ruiner tous, sans qu'aucun s'enrichisse. Ceux qui gouvernent les peuples, mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations, qu'à se garantir des souplesses des grands. Un seul homme, bas et méchant, suffit pour introduire cent contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient, comme les armes destructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorsions de la finance, ont fait les contrebandiers et les forçats, les douanes et les monopoles, les corsaires et les maltôtiers. La terre et l'eau sont couvertes de guérites et de barrières. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété ; l'un et l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse, qui sème les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable, sans le savoir ni le vouloir ; on est arrêté, dépouillé, taxé, sans cesser d'être innocent. Le droit des gens est violé par ses protecteurs ; le droit du citoyen par le citoyen ; l'homme du prince ne cesse de tourmenter l'homme de l'état, et le traitant vexe le négociant. Tel est le commerce en tems de paix. Que reste-t-il à dire des guerres de commerce ?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourse, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuse la subsistance, et qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple ; la faim, qui n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorsqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, et peut faire subsister plusieurs états du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations industrieuses ; à les empêcher de naviguer et de travailler ; en un mot, à leur défendre de vivre sous peine de mort ? Pourquoi

s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de pêche et de navigation à titre de propriété, comme si la mer devait être divisée en arpens de même que la terre ? Sans doute, on voit le motif de ces guerres ; on sait que la jalousie de commerce n'est qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, et d'en condamner une autre à l'oisiveté, parce qu'elle s'y dévoue !

Des guerres de commerce : quel mot contre nature ! Le commerce alimente, et la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter et nourrir la guerre ; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce, est un germe de travail et d'émulation pour toutes les deux : dans la guerre, c'est une perte pour l'une et pour l'autre ; car le pillage, et le fer et le feu, n'engraissent ni les terres ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes, que par l'influence actuelle de la mer sur la terre, et de l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrasement devient général ; et que les dissensions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, et l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes et toutes les mers rougies de sang et couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tonnant d'un pôle à l'autre, entre l'Afrique, l'Asie, et l'Amérique, sur l'océan qui nous sépare du nouveau monde, sur la vaste étendue de la Mer Pacifique ; voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres, où toutes les puissances de l'Europe ont tour à tour éprouvé des secousses et frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuplait de soldats, et le commerce ne la repeuplait pas : les campagnes étaient desséchées par les impôts ; et les canaux de la navigation n'arrosaient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinaient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfiques usuraires, pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses succombaient sous le faix des conquêtes ; et s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvaient garder ou cultiver, s'anéantissaient, pour ainsi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui voulaient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevaient et souffraient des



insultes plus flétrissantes que les défaites d'une guerre ouverte.

Quel système insensé que ces guerres de commerce, également nuisibles à toutes les puissances qui les font, sans être avantageuses aux états qui n'y sont point compris ; que ces guerres, où les matelots sont changés en soldats, et les vaisseaux marchands en corsaires ; où les métropoles et les colonies souffrent de l'interruption de leurs échanges, et de la cherté réciproque de leurs denrées !

Quelle source d'abus politiques, que ces traités de commerce qui deviennent autant de semences de guerre ! ces privilèges exclusifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approvisionnement de subsistance ! La liberté générale de l'industrie et du commerce : voilà le seul traité qu'une nation maritime devrait établir chez elle, et négocier chez les autres. Ce peuple serait le bienfaiteur du genre humain. Plus il y aurait de travail sur la terre, de vaisseaux sur la mer, plus il lui reviendrait de ces jouissances qu'il recherche, et par des traités et par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richesses dans un pays, s'il n'y a point d'industrie chez ses voisins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matières d'échange, ou qu'avec de l'or et de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, sans commerce et sans industrie ; ni ces deux sources de richesses, sans liberté. L'oisiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre est inversé par le système actuel du commerce et de l'industrie.

On retrouve les belles laines d'Espagne dans les troupeaux de l'Angleterre, et les soieries d'Italie sont cultivées jusques dans l'Allemagne. Le Portugal pourrait perfectionner ses vins, sans le commerce exclusif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du nord et du midi suffiraient pour approvisionner l'Europe de bois ou de métaux, et les plaines en produiraient plus de grains et de fruits. Les manufactures s'élevaient dans les terres arides, si la circulation y versait l'abondance des choses communes. On ne laisserait pas des provinces incultes au milieu d'un état, pour fertiliser des marais malsains, où,

quand la terre vous substente, l'air et la mer vous consomment. On ne verrait pas toutes les richesses du commerce dans quelques villes d'un grand royaume, comme on y voit tous les droits et tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation serait plus vive, et la consommation plus abondante. Chaque province cultiverait sa production favorite, et chaque famille son petit champ. Sous chaque toit, il naîtrait un enfant de plus pour la navigation et pour les arts. L'Europe deviendrait, comme la Chine, un essaim innombrable de population et d'industrie. Enfin, la liberté du commerce amènerait insensiblement cette paix universelle, qu'un roi guerrier, mais humain, ne croyait pas chimérique. L'esprit de calcul et d'intérêt fonderait le système du bonheur des nations sur le développement de la raison, qui serait une belle et glorieuse sauve-garde de mœurs.

---

## PORTRAIT DE CROMWELL.

ON peint Cromwell comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense, qu'il fut d'abord enthousiaste, et qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient souvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, et on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout paîtri des petitesesses de son couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde ; le moine s'instruit, se forme, s'intrigue, et supplante son maître.

Cromwell ne savait d'abord s'il se ferait ecclésiastique ou soldat. Il fut l'un et l'autre. Il fit en 1622 une campagne dans l'armée du Prince d'Orange Frédéric-Henri, grand homme, frère de deux grands hommes ; et quand il revint en Angleterre, il se mit au service de l'Evêque Williams, et fut le théologien de monseigneur, tandis que monseigneur passait pour l'amant de sa femme. Ses principes étaient ceux des puritains ; ainsi il devait haïr de tout son cœur un



évêque, et ne pas aimer les rois. On le chassa de la maison de l'Evêque Williams parce qu'il était puritain ; et voilà l'origine de sa fortune. Le parlement d'Angleterre se déclarait contre la royauté et contre l'épiscopat ; quelques amis qu'il avait dans ce parlement lui procurèrent la nomination d'un Bourg. Il ne commença à exister que dans ce tems-là, et il avait plus de quarante ans sans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avait beau posséder l'Ecriture sainte, disputer sur les droits des prêtres et des diacres, faire quelques mauvais sermons et quelques libelles ; il était ignoré. J'ai vu de lui un sermon qui est fort insipide, et qui ressemble assez aux prédications des Quakers ; on n'y découvre assurément aucune trace de cette éloquence persuasive avec laquelle il entraîna depuis les parlements. C'est qu'en effet il était beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'église. C'était surtout dans son ton et dans son air que consistait son éloquence ; un geste de cette main qui avait gagné tant de batailles, et tué tant de royalistes, persuadait plus que les périodes de Cicéron. Il faut avouer, que ce fut sa valeur incomparable qui le fit connaître, et qui le mena par degrés au faite de la grandeur.

Il commença par se jeter en volontaire qui voulait faire fortune, dans la ville de Hull assiégée par le roi. Il y fit de belles et d'heureuses actions, pour lesquelles il reçut une gratification d'environ six mille francs du parlement. Ce présent fait par le parlement à un aventurier, fait voir que le parti rebelle devait prévaloir. Le roi n'était pas en état de donner à ses officiers généraux ce que le parlement donnait à des volontaires. Avec de l'argent et du fanatisme on doit à la longue être maître de tout. On fit Cromwell Colonel. Alors ses grands talens pour la guerre se développèrent au point que lorsque le parlement créa le Comte de Manchester général de ses armées, il fit Cromwell lieutenant-général, sans qu'il eût passé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne de commander ; jamais on ne vit plus d'activité et de prudence, plus d'audace et plus de ressources que dans Cromwell. Il est blessé à la bataille d'York ; et tandis que l'on met le premier appareil à sa plaie, il apprend que son Général Manchester se retire, et que la bataille est perdue. Il court à Manchester, il le trouve

fuyant avec quelques officiers ; il le prend par le bras, et lui dit avec un air de confiance et de grandeur, *Vous vous méprenez, mylord, ce n'est pas de ce côté-ci que sont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de Dieu, cite Moïse, Gédéon et Josué, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Il fallait qu'un tel homme pérît ou fût le maître. Presque tous les officiers de son armée étaient des enthousiastes, qui portaient la Bible à l'arçon de leur selle : on ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de perdre Babilone, d'établir le culte dans Jérusalem, de briser le colosse. Cromwell, parmi tant de fous, cessa de l'être, et pensa qu'il valait mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inspiré lui restait. Figurez-vous un faquir, qui s'est mis aux reins une ceinture de fer par pénitence, et qui ensuite détache sa ceinture pour en donner sur les oreilles aux autres faquirs. Voilà Cromwell. Il devient aussi intrigant qu'il était intrépide ; il s'associe avec tous les colonels de l'armée, et forme ainsi dans les troupes une république, qui force le généralissime à se démettre. Un autre généralissime est nommé, et il le dégoûte. Il gouverne l'armée, et par elle il gouverne le parlement : il met ce parlement dans la nécessité de le faire enfin généralissime. Tout cela est beaucoup ; mais ce qui est essentiel, c'est qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecosse, en Irlande ; et il les gagne, non en voyant combattre, et en se ménageant, mais toujours en chargeant l'ennemi, ralliant ses troupes, courant partout, souvent blessé, tuant de sa main plusieurs officiers royalistes, comme un grenadier furieux et acharné.

Au milieu de cette guerre affreuse, Cromwell faisait l'amour ; il allait, la Bible sous le bras, faire sa cour à la femme de son Major-général Lambert. Elle aimait le Comte de Holland, qui servait dans l'armée du roi. Cromwell le fait prisonnier dans une bataille, et jouit du plaisir de faire trancher la tête à son rival. Se maxime était de verser le sang de tout ennemi important, ou sur le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toujours son pouvoir, en



osant toujours en abuser ; les profondeurs de ses desseins n'ôtaient rien à son impétuosité féroce. Il entre dans la chambre du parlement, et prenant sa montre, qu'il jette à terre, et qu'il brise en morceaux : Je vous casserai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chasse tous les membres l'un après l'autre, en les faisant défiler devant lui. Chacun d'eux est obligé en passant de lui faire une profonde révérence. Un d'eux passe le chapeau sur la tête ; Cromwell lui prend son chapeau, et le jette par terre : Apprenez, dit-il, à me respecter.

Quand il eut outragé tous les rois en faisant couper la tête à son roi légitime, et qu'il commença lui-même à régner, il envoya son portrait à une tête couronnée, c'était la reine de Suède, Christine. Marvel, fameux poète Anglais, qui faisait fort bien des vers Latins, accompagna ce portrait de six vers, où il fait parler Cromwell lui-même.

Le sens hardi des six vers peut se rendre ainsi :

Les armes à la main j'ai défendu les loix ;  
 D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.  
 Regardez sans frémir cette image fidèle ;  
 Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

Cette reine fut la première à le reconnaître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Presque tous les Souverains de l'Europe envoyèrent des ambassadeurs à leur frère Cromwell, à ce domestique d'un évêque, qui venait de faire périr par les mains du bourreau un souverain leur parent. Ils briguèrent à l'envi son alliance. Le Cardinal Mazarin, pour lui plaire, chassa de France les deux fils de Charles I. les deux petits fils de Henri IV. les deux cousins germains de Louis XIV. La France conquit Dunkerque pour lui, et on lui en remit les clefs. Après sa mort Louis XIV. et toute sa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiselle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, et soutint seul l'honneur de sa race.

Jamais roi ne fut plus absolu que lui. Il disait, qu'il avait mieux aimé gouverner sous le nom de protecteur que sous celui de roi, parce que les Anglais savaient jusqu'où s'étend la prérogative d'un roi d'Angleterre, et ne savaient pas jusqu'où celle d'un protecteur pouvait aller. C'était connaître les hommes, que l'opinion

gouverne, et dont l'opinion dépend d'un nom. Il avait conçu un profond mépris pour la religion, qui avait servi à sa fortune. Il y a une anecdote certaine conservée dans la maison de St Jean, qui prouve assez le peu de cas que Cromwell faisait de cet instrument, qui avait opéré de si grands effets dans ses mains. Il buvait un jour avec Ireton, Fletwood, et St Jean, bisayeul du célèbre Milord Bolingbrooke ; on voulut déboucher une bouteille, et le tire-bouchon tomba sous la table ; ils le cherchaient tous, et ne le trouvaient pas. Cependant une députation des églises Presbytériennes attendait, dans l'antichambre, et un huissier vint les annoncer. Qu'on leur dise que je suis retiré, dit Cromwell, et *que je cherche le Seigneur*. C'était l'expression, dont se servaient les fanatiques, quand ils faisaient leurs prières. Lorsqu'il eut ainsi congédié la bande des ministres, il dit à ses confidens ces propres paroles : *Ces faquins-là croient que nous cherchons le Seigneur, et nous ne cherchons que le tire-bouchon*.

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme, qui venu de si bas, se soit élevé si haut. Mais que lui fallait-il absolument avec tous ses grands talens ? La fortune. Il eut cette fortune ; mais fut-il heureux ? Il vécut pauvre et inquiet jusqu'à quarante-trois ans ; il se baigna depuis dans le sang, passa sa vie dans le trouble, et mourut avant le tems à cinquante-sept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un Newton, qui a vécu quatre-vingt-quatre années, toujours tranquille, toujours honoré, toujours la lumière de tous les êtres pensants, voyant augmenter chaque jour sa renommée, sa réputation, sa fortune, sans avoir jamais ni soins ni remords ; et qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

---

## CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

CHARLES XII. était d'une taille avantageuse et noble : il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé ; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres : presque point



de barbe, ni de cheveux. Il parlait très-peu, et ne répondait souvent que par ce rire, dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'inflexibilité de son caractère cette timidité que l'on nomme *mauvaise honte*. Il eût été embarrassé dans une conversation ; parce que s'étant donné tout entier aux travaux de la guerre, il n'avait jamais connu la société. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesses. Il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie : sa libéralité dégénérant en profusion, a ruiné la Suède : son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; et dans ses dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'aggrandir ses états ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance, l'empêcha d'être politique ; qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté. Dur pour les autres comme pour lui-même ; comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter ; sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Le caractère de ce prince s'était manifesté de bonne heure. Etant encore enfant, on lui demanda ce qu'il pensait d'Alexandre, dont il lisait l'histoire dans *Quinte Curce*. Je pense, répondit-il, que je voudrais lui ressembler. Mais lui, dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. Ah ! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ?

Lors de sa première campagne en 1700, comme il n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie, il

demanda au Major-général Stuard, qui se trouvait auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce sera là dorénavant ma musique*. Dans le même instant, le major, qui expliquait le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule; et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Ce prince ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Nerva, il sauta légèrement sur un autre, disant gaiement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices*.

Au siège de Thorn, ce prince, dont l'habit était toujours fort simple, s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé Liéven, qui était vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop apperçu. Il lui ordonna de se ranger derrière lui. Liéven connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, et craignant également pour le roi, hésitait s'il devait obéir. Le roi impatient, le prend aussitôt par le bras, se met devant lui, et le couvre; au même instant une volée de canon, qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place que le roi quittait à peine. La mort de cet homme, tué précisément au lieu de lui, parce qu'il voulait le sauver, affermit Charles dans l'opinion qu'il fut toute sa vie, de la prédestination absolue; et ce dogme qui favorisait son courage, peut aussi servir à justifier ses témérités.

Ce prince était assiégé dans Stralsund, place frontière de ses états. Un jour qu'il dictait des lettres à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air, n'entra dans ce cabinet, dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi, d'un air tranquille; pourquoi n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre que ces mots: Eh! Sire, la bombe. Eh bien, répondit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez.



Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans ce siège, le colonel baron de Reichel, après un long combat, accablé de veilles et de fatigues, s'étant jetté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde sur le rempart ; il s'y traînait en-maudissant l'opiniâtreté du roi, et tant de fatigues si intolérables et si inutiles. Le roi, qui l'entendit, courut à lui, et se dépouillant de son manteau qu'il étendit devant lui : " Vous n'en pouvez plus," lui dit-il, " mon cher Reichel ; j'ai dormi une heure, je suis frais, je vais monter la garde pour vous : dormez ; je vous éveillerai quand il en sera tems." Après ces mots il l'enveloppa malgré lui, le laissa dormir, et alla monter la garde.

Ce héros était trop sensible à la gloire militaire pour refuser ses éloges à ses ennemis, lorsqu'ils les méritaient. Un célèbre Général Saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devait point arriver, ce prince dit hautement, *Schulembourg nous a vaincus.*

Lorsque dans un siège ou un combat on lui annonçait la mort de ceux qu'il estimait, et qu'il aimait le plus, il répondait sans émotion : " Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince."

Ce prince disait à ses soldats : " Mes amis, joignez l'ennemi ; ne tirez point : c'est aux poltrons à le faire."

Charles ayant, en 1706, forcé les Polonais à exclure le Roi Auguste du trône où ils l'avaient placé, entra en Saxe pour obliger ce prince lui-même à reconnaître les droits du successeur qu'on lui avait donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : " J'ai tâché," dit-il, " de vivre comme lui ; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse."

Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsic, un paysan Saxon vint se jeter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme ? " Sire," dit le soldat, " je ne lui ai pas fait tant de mal que



votre majesté en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manant qu'un dindon." Le roi donna de sa propre main dix ducats au paysan, et pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant, " Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi."

On a rapporté cette autre anecdote. Ce prince, occupé d'une affaire importante, alla de grand matin chez son ministre pour en conférer avec lui. Comme il était encore au lit, ce prince attendit quelques momens. Il y avait aussi un soldat qui attendait dans l'antichambre : Charles lui fit plusieurs questions, auxquelles il répondit indifféremment. Enfin on ouvre ; le ministre fait mille excuses à son maître. Le soldat, confus de lui avoir parlé avec tant de liberté, se jette à ses pieds, et lui dit : " Sire, pardonnez-moi, je vous ai pris pour un homme." " Il n'y a pas de mal," répondit Charles ; " rien ne ressemble plus à un homme qu'un roi."

Charles, pour tout amusement dans sa retraite de Bender en Turquie, jouait quelquefois aux échecs. Si les petites choses, dit l'historien de sa vie, peignent les hommes, il est permis de rapporter, qu'il faisait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en servait plus que des autres pièces, et par là il perdait toutes les parties.

Les historiens ont loué la libéralité de ce prince ; mais il la poussait à l'excès, ainsi que ses autres vertus. Grothusen, son favori et son trésorier, était le dispensateur de ses libéralités. C'était un homme qui aimait autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante et dix mille écus en deux lignes : Dix mille écus donnés aux Suédois et aux Janissaires par les ordres généreux de sa majesté ; et le reste mangé par moi. " Voilà comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes," dit ce prince : " Mullern me fait lire des pages entières pour des sommes de dix mille francs ; j'aime mieux le style laconique de Grothusen."

Un de ses vieux officiers, soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que sa majesté donnait tout à Grothusen : " Je ne donne de l'argent," répondit le roi, " qu'à ceux qui savent en faire usage."



La Princesse Lubomirski, qui était dans les intérêts et dans les bonnes grâces du Roi Auguste, ennemi de la Suède, avait pris la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désolait la Pologne en 1705. Hagen, Lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voyage, se mit en embuscade, et se rendit maître de la Princesse, de ses équipages, de ses pierrieres, de sa vaisselle, de son argent comptant, objets très-considérables. Charles XII. instruit de cette aventure, écrivit de sa propre main à M. Hagen : " Comme je ne fais pas la guerre aux dames, le lieutenant-colonel remettra, aussitôt ma présente reçue, sa prisonnière en liberté, et lui rendra tout ce qui lui appartient ; et si pour le reste du chemin elle ne se croit pas assez en sûreté, le lieutenant-colonel l'escortera jusques sur la frontière de Saxe."

Quoique Charles fût, peut-être, l'homme le plus frugal de son armée, un soldat mécontent osa lui présenter, un jour, du pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, et dont elles manquaient même souvent. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* C'est par de semblables traits que ce prince faisait supporter à son armée des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Sa témérité, qui l'avait si souvent exposé à la mort, la lui fit enfin trouver au siège de Frédérickshall, le 11 Decembre 1718, lorsqu'il visitait sur les neuf heures du soir les travaux de siège à la lueur des étoiles. Une balle qui l'atteignit à la temple droite le fit expirer subitement. Cependant il eut encore la force de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée. A ce spectacle, l'ingénieur Mé-gret, homme singulier et indifférent, dit à ceux qui se trouvèrent presents : *Voilà la pièce finie ; allons souper.*

---

## STANISLAS I. ROI DE POLOGNE.

STANISLAS avait coutume de dire qu'une seule vertu vaut mieux qu'un siècle d'ayeux. Ce serait mal répondre à un sentiment si sublime que de s'occuper à

prouver l'ancienneté de sa maison. Ce grand prince ne se rappelait la gloire de ses ancêtres que pour s'exciter à l'héroïsme. Son éducation fut pénible et laborieuse. Convaincu par les évènements pénibles de sa vie, que l'on change plutôt ses désirs que l'ordre des choses, il n'enchaîna jamais son bonheur à la fortune, et l'attendit du plaisir seul de faire du bien. Rendre les hommes heureux était le principe de toutes ses actions : sa valeur, sa magnanimité, son économie même, découlaient d'une source si pure. Combien d'établissèmens utiles, d'édifices superbes, d'embellissemens de toute espèce, créés de ses propres deniers pour la gloire et l'utilité de la Lorraine ! Un Athénien se félicitait d'être né du tems de Socrates ; tous les Lorrains se regardaient heureux d'être nés sous le règne de Stanislas. Doux, affable, compâtissant, il s'entretenait avec ses sujets comme avec ses égaux ; il partageait leurs peines, et les consolait en père tendre. Son peuple ne l'appellait autrement que Stanislas le *Bienfaisant*, titre qui ne peut être comparé qu'à celui de *Bien-Aimé*. Ce prince, après nous avoir donné, pendant sa vie, l'exemple de toutes les vertus, nous instruit encore après sa mort, dans les écrits qu'il a laissés, et qui ont été rassemblés en quatre volumes *in 8vo.* et *in 12mo.* sous le titre d'*Oeuvres du Philosophe Bienfaisant*. Cet ami des hommes avait une physionomie des plus heureuses, et qui annonçait toute la candeur de son âme. Comme il avait beaucoup d'esprit et de lumières, il protégea d'une manière particulière les sciences et les arts, qu'il cultivait lui-même avec succès. S'il n'avait été qu'un simple particulier, on le louerait ici de ses talens pour la mécanique.

Stanislas eut le rare avantage de trouver dans un père tendre un ami éclairé, qui se rendit le compagnon d'études de son fils, pour l'aider plus facilement dans sa marche. Le jeune Stanislas récompensa ces soins paternels par les progrès les plus rapides dans les sciences et dans la vertu. A l'âge de dix-neuf ans ils discuta dans les Diètes, avec la plus vive éloquence, les intérêts de la Pologne. " Stanislas Leczynski, " écrivait alors l'Evêque de Warmie, " est regardé parmi nous comme l'honneur de notre patrie ; on pourrait l'appeler *les délices du genre humain*. Une heureuse facilité de mœurs qui éclate dans ses discours et dans



ses manières, lui soumet généralement tous les cœurs. Je ne doute point qu'il ne soit né pour être la gloire de son siècle ; du moins est-il dès à présent la joie de sa nation. Sa naissance, toute distinguée qu'elle est, n'est point au-dessus de ses vertus ; et ses vertus sont infiniment au-dessus de son âge. Dans la première fleur de sa jeunesse, on voit éclore les fruits d'un âge avancé ; et pour tout dire en un mot, tout est grand en lui : son caractère, son génie, ses sentimens, et jusqu'à l'espoir qu'il donne à nos peuples des avantages qu'il peut un jour leur procurer."

En 1704, Stanislas fut député par l'assemblée de Varsovie auprès de Charles XII. Roi de Suède, qui venait de conquérir la Pologne, et de détrôner Frédéric Auguste. Stanislas était alors âgé de vingt-sept ans, Palatin de Posnanie, et avait été ambassadeur extraordinaire auprès du Grand Seigneur en 1699. Charles témoigna plusieurs fois la satisfaction et l'étonnement que lui causaient l'air plein de noblesse et le mérite supérieur du jeune député. Il dit un jour en sortant d'une longue conférence avec Stanislas, " Qu'il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis ;" et il ajouta : " Voilà celui qui sera toujours mon ami." On s'aperçut bientôt après que ces paroles signifiaient, voilà celui que je donnerai pour roi à la Pologne.

Le primat de Pologne était accouru pour faire tomber le choix du conquérant sur un Lubomirski. Il représenta que Stanislas Leczynski était trop jeune : " Mais il est à peu près de mon âge," répliqua sèchement Charles XII. et aussitôt il envoya le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire Stanislas Leczynski. Le cardinal primat ne voulut point se trouver à l'élection : l'Evêque de Posnanie vint présider à sa place ; et proclama, le 12 Juillet 1704, Stanislas I. roi de Pologne, et grand duc de Lithuanie. Ce ne fut néanmoins que le 24 Septembre de l'année suivante qu'il fut couronné par l'Archevêque de Léopold, et en présence du Roi de Suède, qui voulut être témoin de cette cérémonie.

Le nouveau roi suivit Charles XII. en Saxe, où il y eut en 1706, après plusieurs combats, un traité de paix conclu entre les deux rois d'une part, et le roi



Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnut Stanislas pour légitime souverain de cet état. Mais tous les trophées du conquérant du nord ayant été renversés en un seul jour à la bataille de Pultawa le 28 Juin 1709, Auguste oublia bientôt ses engagements. La Pologne se vit de nouveau déchirée par ses propres mains, et par celles des Moscovites vainqueurs de Charles XII. Stanislas, touché des malheurs des Polonais, et ne pouvant plus se flatter de jouir d'une paix, qui lui laissât les moyens de rendre son peuple heureux, ambitionna la seule gloire qui lui restait, celle de sacrifier une couronne à sa patrie. Il avait écrit à Charles XII. pour avoir son consentement ; et comme ce roi refusait d'approuver une telle démarche, Stanislas alla à Bender, où Charles s'était retiré après sa défaite. Stanislas, pour mieux couvrir sa marche, se disait un Suédois envoyé vers son souverain. Il ignorait que Charles avait été fait prisonnier, et il fut lui-même arrêté par les Turcs. Le monarque Suédois, dans la captivité, agissait et pensait encore en roi et en vainqueur. Il fit dire à Stanislas de ne faire aucun traité avec Auguste, et lui promit de le rétablir incessamment sur le trône où il l'avait déjà placé. Mais ces promesses furent vaines. Charles désespérant de pouvoir armer les Turcs contre les Moscovites, demanda sa liberté, et l'obtint facilement : il repassa dans ses états. Ce roi assigna pour retraite à Stanislas le duché de Deux Ponts, et lui céda les revenus de cette province.

Après la mort de Charles, tué devant Frédérickshall en 1718, le duché de Deux Ponts retourna à un prince de la Maison Palatine. Stanislas, obligé d'en sortir, se retira à Weissembourg dans l'Alsace Française. Le Roi Auguste ayant fait, à cette occasion, porter des plaintes à la Cour de France par M. Sum ; le Duc d'Orléans, alors régent, répondit à l'envoyé ces paroles remarquable ; “ Monsieur, mandez au roi votre maître, que la France a toujours été l'asile des rois malheureux.”

Stanislas vécut dans sa retraite jusqu'en 1725, que la Princesse *Marie* sa fille, la seule des enfans qui lui restait, épousa Louis XV. Après la mort du Roi Auguste, la France voulut placer de nouveau Stanislas sur le trône de Pologne ; mais l'on sait que cette ten-



tative eut le succès que Stanislas avait prévu, qu'il avait même annoncé. Le parti qui l'avait proclamé roi, fut obligé de céder aux forces réunies de l'Empereur Charles VI. et de l'Impératrice de Russie. "Nos malheurs," écrivait alors ce tendre père à la plus vertueuse des filles, "nos malheurs ne sont grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en connaît point au-dessus de la perte d'une couronne. Dois-je avancer la main pour la reprendre? Non; il vaut mieux attendre les vues de la Providence, et nous convaincre du vide et du néant des choses d'ici bas."

Dantzick avait donné une retraite à Stanislas après sa défaite. Cette ville se vit bientôt investie de tous les côtés. Elle fut prise, et Stanislas obligé de fuir, après avoir vu sa tête mise à prix dans sa propre patrie par le général des Moscovites. Ce prince, n'échappa aux périls sans nombre qui le menaçaient, qu'à la faveur de plus d'un déguisement. Le dessein de cette retraite avait été concerté avec le Marquis de Monti, ambassadeur de France : mais une partie du déguisement manquait; et Stanislas éprouva, qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets. Un habit usé, et tel qu'il convenait au rôle que ce Prince était obligé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude et mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étaient déjà prêts; l'on n'attendait que des bottes dont il pût se servir, pour le mieux faire ressembler aux paysans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout tems. On ne voulait pas en employer de neuves; et l'ambassadeur de France s'occupait depuis deux jours à mesurer de l'œil toutes les jambes des officiers de la garnison. Les bottes d'un officier Français lui parurent à peu près aussi grosses et aussi honnêtement usées qu'il le souhaitait; mais il n'osait se résoudre à les demander. Qu'aurait-on pensé de cette envie? Et dans les circonstances où se trouvait Stanislas, n'aurait-elle pas aidé à découvrir son dessein? Le ministre prit le parti de gagner, par un de ses gens, le valet de cet officier, qui vola les bottes, et les vendit. Elles furent apportées une heure avant le départ. Ce vol important, qui avait mérité la négociation d'un ambassadeur, n'avait pu s'exécuter plutôt. Mais le roi ne put les mettre; il fallut en avoir

d'autres : il demandait, il cherchait, il envoyait de tous côtés, lorsque par hasard il trouva sous sa main des bottes d'un de ses domestiques qu'on eût dit faites exprès. Stanislas les mit, ainsi que le reste de son accoutrement. Son air noble, et la sérénité de son front, pouvaient seuls le trahir ; mais l'obscurité de la nuit le favorisait. Il sortit à dix heures du soir de la maison de l'ambassadeur par un escalier dérobé. A peine Stanislas eut-il descendu quelques marches, que ce bon Prince voulant rassurer le Marquis de Monti sur les craintes que lui donnait cette retraite, et desirant essuyer ses larmes, remonta, et frappa à la porte que l'ambassadeur avait refermée sans bruit. Il était alors prosterné à terre ; et par des prières ferventes il demandait au Seigneur, qu'il voulût bien être le guide du Monarque fugitif dans un voyage aussi dangereux. Sourd aux premiers coups, il se lève enfin, et ouvrant la porte : " Qu'est-ce donc, sire ? " s'écria-t-il : " malgré tous mes soins, aurais-je oublié quelque chose dont votre Majesté eût encore besoin ? " " Oui, monsieur, " reprit Stanislas, d'un air aussi sérieux qu'il lui fut possible ; " une chose très-importante et très-nécessaire : vous n'avez pas songé qu'il me fallait mon cordon bleu. Est-il de la bienséance que je néglige de le mettre dans une occasion comme celle-ci ? " Reprenant aussitôt son enjouement ordinaire, et un ton plein d'amitié : " Je viens, " lui dit-il, " vous embrasser de nouveau, et vous prier de vous résigner autant que je le fais à la Providence, à laquelle je remets entièrement mon sort. " On aimerait à suivre ce Prince dans tous les évènements de sa retraite ; mais il faut lire la relation qu'il en a lui-même donnée, et qu'il a écrite avec une gaieté vraiment philosophique.

Les négociations secrètes qui se tenaient entre la Cour de Vienne et celle de France, terminèrent en 1736, ces différens qui avaient causé tant de troubles à la Pologne. Il fut dit dans le premier article des préliminaires de paix, signés entre l'Empereur et le Roi de France : " Que le Roi Stanislas abdiquerait ; mais qu'il serait reconnu Roi de Pologne et Grand Duc de Lithuanie ; et qu'il en conserverait les titres et les honneurs ; qu'on lui restituerait ses biens et ceux de la Reine son épouse, dont ils auraient la libre



jouissance et disposition ; qu'il y aurait en Pologne une amnistie de tout le passé, et que chacun y serait rétabli dans tous ses biens, droits, et privilèges ; que l'Electeur de Saxe serait reconnu Roi de Pologne et Grand Duc de Lithuanie, par toutes les puissances qui accéderaient au traité de paix ; qu'à l'égard du Roi Stanislas, il serait mis en paisible possession du Duché de Lorraine et de Bar ; mais qu'immédiatement après la mort de ce Prince, ces duchés seraient réunis en pleine souveraineté, pour toujours, à la couronne de France."

Stanislas succédait dans la Lorraine à des princes chéris qu'elle regrettait tous les jours. Le Roi de Pologne arriva, et ces peuples retrouvèrent en lui leurs anciens maîtres. Il goûta pour lors le plaisir qu'il avait si long-tems désiré, de faire des heureux. Il aurait cru comme Titus, perdre un jour, s'il ne l'avait pas signalé par quelque bienfait. Mais ce prince éclairé savait que la bienfaisance du souverain doit toujours avoir le plus grand nombre pour objet, et qu'une grâce que la faveur seule accorde à un particulier, est une injustice faite au peuple. Il a fondé des collèges, bâti des hôpitaux, formé des dots pour de pauvres filles. Il a embelli les villes de Nanci et de Lunéville de places, de fontaines, d'édifices publics, qui ne contribuent pas moins à l'ornement de ces villes qu'à la commodité de ses habitans. Ses palais, ses jardins offraient des modèles en tout genre de ce beau simple, mais sublime, qui annonce le goût éclairé du maître. Les revenus de Stanislas étaient modiques ; cependant, lorsqu'on voulait apprécier ce que ce bon prince faisait, on le croyait le plus riche potentat de l'Europe. Il suffira de donner un exemple de cette économie sage et raisonnée qui lui faisait faire de si grandes choses. Ce prince a donné aux magistrats de la ville de Bar dix mille écus, qui doivent être employés à acheter du bled lorsqu'il est à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement la somme augmente tous les jours, et bientôt on pourra la répartir sur d'autres endroits de la province.

PIERRE ALEXIOWITZ, *Czar de Moscovie,*  
*Surnommé le Grand.*

L'EMPEREUR PIERRE I. était d'une taille haute ; il avait une démarche fière, l'air noble, vif, spirituel ; le regard rude, et un certain tic désagréable, qui altérait souvent les traits de son visage. Il parlait avec feu, s'exprimait avec facilité ; et souvent il haranguait ses troupes, son conseil, le clergé. Souverain et orateur, ces deux qualités lui donnaient un ascendant auquel il était difficile de résister. Simple dans ses mœurs et dans sa cour, il méprisait l'éclat du faste. C'était le Prince Menzikof, son favori, qu'il chargeait de le représenter par une magnificence extraordinaire. Jamais il n'y eut d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Il comptait, non ses jours, mais ses momens, et il n'avait à regretter la perte d'aucun. La peine et le danger ne l'effrayaient point. Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts, et les plus efficaces, étaient toujours ceux qu'il préférait pour faire réussir ses projets. Ainsi, pour introduire la discipline dans ses troupes, soit sur terre, soit sur mer, il commença par exercer lui-même les plus bas emplois. Lorsqu'il établit des gens pour porter du secours dans les incendies que l'on sait être fort fréquens en Moscovie, il prit le premier une de ces commissions périlleuses : et dans plus d'une occasion, on le vit, non sans effroi, monter avec la hache au haut des maisons embrasées, qui s'écroulaient. Sa présence semblait-elle nécessaire ou de quelque utilité dans une partie de son empire ; aussitôt il partait sans délai, sans suite, et volait avec une rapidité inconcevable de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Asie. Son voyage le plus fréquent était de franchir l'intervalle de Pétersbourg à Moscow, qui est de deux cens lieues communes de France, comme un autre prince passe de son palais à une maison de plaisance. Ses peuples le croyaient toujours près d'arriver parmi eux. Son activité le multipliait en quelque sorte, et le rendait présent dans toute la vaste étendue de ses états. Ce prince avait, par un accident qui lui était arrivé dans sa jeunesse, une antipathie extrême pour l'eau ;



il sut combattre cette frayeur, et s'en dépouiller au point, qu'il fit ses plus grands plaisirs de la marine. Pierre Alexiowitz ne triompha pas aussi heureusement des vices de son naturel et de son éducation. Ce prince était extrême dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il prit, avec les jeunes débauchés que la Princesse Sophie avait mis autour de lui, un goût immodéré pour le vin et les liqueurs fortes. Cet excès de la boisson ruina son tempérament, lui mit le feu dans le sang, et le rendit sujet à des transports de fureur, dans lesquels il ne se connaissait point. Le Fort était le seul de ses favoris qui avait alors le pouvoir ou le courage de le dompter, de l'arrêter ; et de lui reprocher avec force ses violences. La voix de l'Impératrice Catherine était encore un charme très-puissant pour rétablir le calme dans ses sens agités, pour le rapeller aux sentimens de l'humanité, aux principes de la vertu, à lui-même. Il s'apaisait en rougissant de ces emportemens involontaires, et s'écriait avec confusion et avec douleur : *Hélas ! j'aurai pu réformer ma nation, et je ne pourrai me réformer moi-même !* Pierre le Grand était devenu le plus savant de son empire ; il parlait plusieurs langues, et s'était rendu habile dans les mathématiques, la physique, et la géographie. Il avait appris jusqu'à la chirurgie, qu'il exerça plus d'une fois avec succès. Les projets les plus vastes ne l'étonnaient point ; et il les suivait avec une ardeur, avec une constance, qui leur ôtaient tout ce qu'ils paraissaient avoir d'abord de chimérique. C'est la hardiesse de son génie, c'est sa passion pour les choses extraordinaires, qui lui firent entreprendre et exécuter, en peu d'années, la métamorphose étonnante et subite d'un peuple grossier et barbare, en un peuple éclairé et policé. Toute sa gloire fut utile à sa patrie. L'histoire n'offrira vraisemblablement que cet exemple unique d'un empereur qui descend du trône pour aller chez des nations étrangères, travailler comme un simple mercenaire dans les ateliers, dans les chantiers, dans les manufactures, se confondant en voulant être méconnu parmi les artisans, afin d'apprendre les élémens des sciences et des arts, et de les introduire dans ses états. Il y a eu des rois conquérans, il y a eu des législateurs et de grands politiques ; mais Pierre le Grand est le seul qui, à ces titres glo-

rieux, ait pu joindre les qualités non moins héroïques, de réformateur de son pays, de précepteur des connaissances utiles, de fondateur des sciences et des arts, d'instituteur des mœurs de son peuple.

Le Czar Pierre, qui, par son propre génie, s'était élevé au-dessus des préjugés, des mœurs, et des loix de son pays, comprit que, pour introduire plus promptement dans ses états la réforme générale qu'il méditait, il fallait l'enseigner par son exemple. Il se soumit donc le premier aux épreuves d'une discipline militaire. Il avait chargé Le Fort, illustre guerrier, de lever cinquante mille hommes de troupes, et de les exercer comme il jugeait à propos. Le Czar se mit lui-même dans la compagnie de Le Fort, qu'il appelait son capitaine. Son premier grade fut celui de tambour ; et après avoir battu quelque tems la caisse, et couché avec ses camarades à la suite du régiment, il fut nommé sergent. Il passa successivement aux autres grades, suivant qu'il avait mérité ; et il n'était pas facile de l'abuser à cet égard.

Les autres réformes qu'il méditait, demandaient des épreuves et des lumières. Il prit en conséquence l'étrange résolution d'aller les puiser chez les nations voisines, et de s'éloigner quelques années de ses états, pour apprendre à les mieux gouverner. Il voyagea en Allemagne, vêtu à l'Allemande, et sous l'habit d'un simple gentilhomme. Il méprisait le faste ; mais il n'était que trop sensible aux plaisirs de la table, si fort à la mode autrefois en Allemagne. Dans un de ces repas, échauffé par les fumées du vin et des liqueurs, il s'oublia assez pour tirer l'épée contre son favori Le Fort ; mais ce qui fait l'éloge de ce Prince, c'est qu'il témoigna un vif regret de cet emportement. Ce fut à cette occasion qu'il se plaignit avec amertume de n'avoir pu triompher de lui-même.

Pendant son séjour en Hollande, il étudia la géographie, la physique, l'histoire naturelle, et surtout la marine. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait beaucoup de vaisseaux. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers. On l'appellait communément Maître Pierre, *Paterbas*. Les ouvriers furent d'abord interdits, de voir un Souverain parmi eux ; mais comme ce



Souverain n'avait rien qui le distinguât des autres hommes, ils se familiarisèrent bientôt avec lui.

Ces ouvriers lui avaient appris leur routine dans la construction des vaisseaux : il passa en Angleterre pour en étudier l'art. Le Roi Guillaume, flatté de recevoir dans ses états cet illustre voyageur, lui fit un présent digne de tous deux ; c'était un yacht de vingt cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer. Tous les gens de l'équipage voulurent bien aussi se laisser donner ; et Pierre amena avec lui, sur ce vaisseau, une colonie de marins et d'artisans de toute espèce.

Ce fut en 1717 que le Czar vint en France. On lui rendit, dans tous les lieux de son passage, les honneurs dûs à son rang. Mais ce cérémonial le gênait. Il ne voulut point s'arrêter à Beauvais, où l'Evêque de cette ville avait fait préparer un grand festin ; et comme on lui représentait que s'il passait outre, il ferait mauvaise chère : *J'ai été soldat*, répondit ce prince ; *et pourvu que je trouve du pain et de la bière, je suis content.*

Le Czar fut d'abord reçu au Louvre avec toute sa suite : la magnificence avec laquelle on avait décoré les appartemens, semblait gêner sa simplicité ; il préféra d'aller se loger à l'autre bout de la ville, à l'hôtel de Lesdiguières, où il fut traité et défrayé comme au Louvre. Le Roi, encore enfant (il était âgé de sept ans), et conduit par M. de Villeroi, son gouverneur, vint lui rendre visite. Deux jours après, le Czar reçut les respects du corps de ville, et alla le soir voir le Roi. La maison du Roi était sous les armes. On mena ce jeune prince, jusqu'au carrosse du Czar. Pierre, étonné et inquiet de la foule qui se pressait autour de ce Monarque enfant, le prit et le porta quelque tems dans ses bras.

Le Czar, toujours habillé simplement, devait trouver bien ridicule le goût changeant de la nation dans ses modes. Il remarqua un jeune seigneur de la cour qui avait chaque jour un habit d'un nouveau goût. Ce prince, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient : *Il me semble*, dit-il, *que ce gentilhomme Français n'est pas content de son tailleur.*

Pierre alla visiter, en homme qui voulait s'instruire, les monumens et les manufactures dignes de son attention. Lorsqu'il fut voir la monnoie royale des mé-

dailles, on en frappa plusieurs devant lui. Une de ces médailles étant tombée à ses pieds, le Czar s'empressa de la ramasser ; et il y vit son portrait en buste, et sur le revers une Renommée posant le pied sur le globe, et ces mots de Virgile, *Vires acquirit eundo* ; allusion ingénieuse aux voyages et à la gloire de Pierre le Grand. On présenta de ces médailles d'or à lui, et à tous ceux qui l'accompagnaient. Il ne put s'empêcher de dire, en les recevant : *Il n'y a que les Français capables d'une pareille galanterie.*

Lorsqu'il alla dîner à Petit-Bourg, chez M. le Duc d'Antin, surintendant des bâtimens, la première chose qu'il vit, fut son portrait peint en grand, avec le même habit qu'il portait.

Dans les manufactures, et chez les artistes, tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du Roi.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu, et la statue de ce Ministre, monument digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paraître un de ces transports, et dit une de ces choses qui ne peuvent échapper qu'à ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statue : *Grand ministre*, dit-il, *que n'es tu né de mon tems ! je te donnerais la moitié de mon empire, pour apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'enthousiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles, prononcées en langue Russe, répondit : " S'il avait donné cette moitié, il n'aurait pas long-tems gardé l'autre."

L'Académie des Sciences de Paris ayant supplié le Czar, qui était venu à une de ses assemblées du mois de Juin 1717, de vouloir bien lui faire l'honneur d'être un de ses membres ; l'Abbé Bignon reçut de Pétersbourg, le 7 Novembre de la même année, une lettre du premier médecin de sa Majesté Czarienne, contenant qu'elle était très-satisfaite de ce que l'illustre corps de l'Académie voulait le mettre au nombre de ceux qui la composaient. M. de Fontenelle, comme secrétaire de la compagnie, fut chargé de répondre à cette lettre.

Un des établissemens que le Czar admira le plus, fut l'Hôtel-Royal des Invalides. Après qu'il eut tout examiné avec cet œil observateur auquel rien n'échap-



pait, M. le Maréchal de Villars le conduisit dans le réfectoire, au moment que les soldats se mettaient à table. Ce prince goûta de leur soupe, et prenant un verre de vin : *A la santé, dit-il, de mes camarades.*

Le Czar, de retour dans ses états, y fit fleurir les sciences et les arts ; et ce qui est peut-être plus difficile, il parvint à réformer les anciens usages des Moscovites. Ses divertissemens mêmes furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'un soir il fit inviter tous les boyards, et les dames, aux noces d'un de ses bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisait au seizième siècle. Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât de feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel, et de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson. On se plaignit en vain ; il répondait en raillant : " Vos ancêtres en usaient ainsi ; les usages anciens sont toujours les meilleurs." Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toujours les tems passés au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures.

Les grands projets de réforme du Czar avaient été souvent arrêtés par les guerres cruelles que lui faisait Charles XII. Roi de Suède. Ce fut pour s'adonner tout entier à l'exécution de ses projets, qu'après les campagnes de 1708 il hasarda quelques propositions de paix qui furent portées par un gentilhomme Polonais à l'armée de Suède. Mais Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leur capitale, répondit : *Je traiterai avec le Czar à Moscow.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : " Mon frère Charles," dit-il, " prétend toujours faire l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius."

Les soins infatigables de Pierre, et les défaites même des Moscovites, leur apprirent enfin le métier de la guerre. Ils remportèrent une victoire complète sur Charles XII. à Pultawa, le 8 Juillet 1709. Il y eut beaucoup d'officiers prisonniers parmi les Suédois ; entre

autres Renchild, général de l'armée de Suède. On les amena au camp du Czar, qui les invita à manger avec lui, le jour même de sa victoire. Comme le Czar paraissait surpris que les Suédois se fussent hasardés dans un pays si reculé, et eussent assiégé Pultawa avec un petit nombre de troupes : “ Nous n'avons pas toujours été consultés,” répondit le général ; “ mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire.” Le Czar se tourna à cette réponse vis-à-vis quelques uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : “ Ah !” dit-il, “ voilà comme il faut servir son souverain.” Alors, prenant un verre de vin : “ *A la santé,*” dit-il, “ *de mes maîtres dans l'art de la guerre.*” Renchild lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre ?—*Vous, Messieurs les Généraux Suédois.* “ Votre majesté est donc bien ingrate,” reprit Renchild, “ d'avoir tant maltraité ses maîtres.” Le Czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita avec bonté.

Le Czar, par sa bravoure et sa magnanimité, avait mérité la victoire de Pultawa. Son chapeau y fut percé d'une balle de mousquet. Dans le combat du 7 Octobre 1708 contre les Suédois, la confusion s'était mise dans l'armée des Moscovites. Dès que l'Empereur vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient les Cosaques et les Calmoucs : *Je vous ordonne,* leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, si je suis assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ses troupes lui-même.

En 1604 il avait pris d'assaut la ville de Narva. Comme ses troupes, malgré les ordres qu'il avait donnés, mettaient tout à feu et à sang, il se jette au milieu des plus mutins, arrache des femmes de leurs mains, et ayant tué deux de ces emportés, il entre dans l'hôtel-de-ville où les citoyens se refugiaient en foule ; là, posant son épée sanglante sur la table, “ Ce n'est pas du sang des habitans,” dit-il, “ que cette épée est teinte ; mais du sang de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la vie.”

Au mois de Juillet 1711, ce prince, à la tête de ses troupes, et manquant de provisions, se trouvait renfermé sur les bords du Pruth par une armée de cent



cinquante mille Turcs. Les ennemis lui imposèrent, entre autres conditions, qu'on leur livrât Cantemir, Vaivode de Moldavie, qui s'était réfugié auprès du Czar. Ce prince, malgré l'extrémité où il était réduit, écrivit de sa propre main à son plénipotentiaire : " J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain qui s'étend jusqu'à Cursk ; il me restera l'espérance de le recouvrer : mais la perte de ma foi est irréparable ; je ne peux la violer. Nous n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser d'être monarque."

On a reproché à ce prince une inflexibilité dans le caractère, qui le rendit quelquefois cruel. Mais, peut-être, cette sévérité était-elle nécessaire pour cimenter les fondemens de son empire naissant. Il fit condamner son propre fils à mort, pour avoir violé ses ordres. L'Impératrice Catherine, qui avait tant de droits sur son cœur, et par ses services et par son attachement, ne put obtenir la grâce d'une de ses dames d'atour, accusée, auprès du Czar, d'avoir accepté des présens, malgré les défenses faites à toutes personnes en place d'en recevoir. Comme Catherine le sollicitait vivement, Pierre, dans sa colère, cassa une glace de Venise, et dit à sa femme : " Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière dont elle est sortie." Catherine le regarda avec une douleur attendrissante, et lui dit : " Hé bien, vous avez cassé ce qui faisait l'ornement de votre palais ; croyez-vous qu'il en devienne plus beau ?" Ces paroles apaisèrent l'Empereur ; mais toute la grâce que sa femme put obtenir de lui, fut que sa dame d'atour ne recevrait que cinq coups du *knout*, au lieu de onze.

On a lieu d'être étonné qu'un prince législateur, et aussi absolu que le Czar, n'ait point fait de testament. Peut-être ne se croyait-il pas si proche de sa fin, lorsqu'il mourut entre les bras de son épouse, après une agonie de seize heures. L'Impératrice Catherine lui succéda.

CATHERINE ALEXOWNA, *Epouse de PIERRE  
le Grand.*

CATHERINE ALEXOWNA nâquit près de Derpart, petite ville en Livonie, de parens fort pauvres. Elle perdit son père de bonne heure ; et le travail de ses mains suffisait à peine à son existence, et à celle d'une mère accablée d'infirmités.

Elle était belle et bien faite ; elle avait reçu de la nature un esprit aussi vif que juste et solide. Sa mère lui apprit à lire, et un vieux curé Luthérien l'instruisit dans les principes et dans les devoirs de la religion.

Catherine avait quinze ans lorsque sa mère mourut ; elle alla demeurer avec le curé Luthérien qui l'avait élevée, et rendit aux filles de cet ecclésiastique l'éducation qu'elle avait reçue de leur père. Elle prit avec ses élèves des leçons de danse et de musique, et elle continua de se perfectionner dans ces deux arts jusqu'à la mort de son bienfaiteur. Ce malheur la réduisit à la plus affreuse indigence ; et la guerre qui s'alluma entre la Russie et la Suède força Catherine à quitter sa patrie, et à aller chercher un asile à Marienbourg.

Il lui fallut traverser à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après avoir échappé à plusieurs dangers, elle fut attaquée par deux soldats Suédois, qui sans doute se seraient portés à lui faire violence, si un bas officier ne fut venu à son secours. Elle rendait grâces à son libérateur : qu'elle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut en lui le fils du pasteur Luthérien qui avait élevé son enfance ! Le jeune officier fournit à Catherine tous les secours nécessaires pour achever son voyage, et lui donna une lettre de recommandation auprès de M. Gluck, ami intime de son père, et son intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de se recommander elle-même par son esprit, par ses grâces, et par sa beauté. Quoiqu'elle n'eût encore que dix-sept ans, M. Gluck lui confia l'éducation de ses deux filles. Dans cet emploi, elle sut si bien mériter l'estime du père de ses élèves, que M. Gluck, qui était veuf, crut pouvoir lui offrir sa



main. Catherine la refusa ; et, dans le même tems, elle offrit la sienne à son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, et qu'il fût couvert de blessures.

Il était, sans doute, impossible de pressentir la future grandeur de Catherine ; mais en supposant qu'on la prévît, on eut pu dès-lors assurer que la fortune serait toujours au-dessous d'une telle âme. Le jeune officier était alors en garnison dans la ville. Sa surprise fut égale à sa reconnaissance : il accepta avec transport la main de Catherine. Les deux époux avaient reçu la bénédiction nuptiale : le jour même, Mariembourg est assiégé par les Russes ; le jeune officier est appelé pour repousser un assaut : il est tué avant d'avoir recueilli le fruit de la générosité et de la reconnaissance de son épouse.

Cependant le siège se continuait avec acharnement. Mariembourg fut emporté d'assaut. La garnison, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut passé au fil de l'épée. Enfin, le massacre ayant cessé, on trouva Catherine cachée dans un four.

Elle avait bravé l'indigence ; elle conserva sa sérénité dans l'esclavage. Ce courage d'esprit, et son rare mérite, la firent bientôt connaître. On en parla au Général Russe, le Prince Menzikoff, dont la destinée était aussi bizarre que celle de Catherine. Il demanda à la voir ; il fut épris de sa beauté ; il l'acheta du soldat à qui elle appartenait, et la mit entre les mains de sa propre sœur ; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à son sexe, et à son infortune.

Peu de tems après, Pierre le Grand rendit visite au Prince Menzikoff. Catherine servit à table avec beaucoup de grâce et de modestie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain ; il demanda la belle esclave ; il lui fit plusieurs questions, et il trouva que les charmes de son esprit surpassaient ceux de sa figure. Pierre, qui savait créer les hommes, savait aussi les juger. Il crut que Catherine était digne de le seconder dans ses grands desseins. L'inclination se joignit à ses vues politiques, et il résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie ; il remonta jusqu'à ses premières années ; il la suivit dans son obscurité, dans cet état où l'âme, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune sans avoir de spectateurs, et triomphe sans attendre d'applaudissemens. Il vit

Catherine conservant partout ce caractère de grandeur originelle, la seule véritable. Il crut que ce titre suffisait pour l'élever au rang d'impératrice ; cependant il jugea à propos de célébrer son mariage secrètement.

Catherine sur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que Pierre formait des hommes, elle ne négligeait rien pour perfectionner l'éducation des personnes de son sexe ; elle changea leur habillement, leur inspirait l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit pendant toute sa vie, les devoirs d'impératrice, d'amie, d'épouse, de mère ; elle eut les talens de l'autre sexe, sans lui sacrifier les vertus et les agrémens du sien, et mourut enfin avec ce même courage qui l'avait suivie dans l'infortune, et qu'elle avait porté sur le trône.

---

## LETTRES DE MADAME DU BOCAGE,

SUR L'ITALIE.

*A Turin, le 25 Avril 1757.*

APRES avoir franchi les bornes de la France, une chaussée nous conduisit jusqu'aux Alpes. Nous dinâmes au Pont-Beauvoisin, limites du Dauphiné et de la France. Ensuite on parcourt, au bord d'un précipice où mugit un torrent serré entre deux rochers, un chemin étroit, taillé sous le roc. Un garde-fou, tantôt de pierre, tantôt de bois, souvent rompu, fait pour tranquilliser les princesses qu'on conduit à Turin, y rassure un peu les yeux effrayés. Près de Chamberry, le Duc Charles Emanuel fit couper dans le rocher une route de quatre-vingts pieds de haut, d'un quart de lieue de long, où d'espace en espace, deux voitures peuvent passer : une inscription, faite en 1670, éternise le bienfait de ce prince. Les bonnes actions des rois se gravent sur l'airain, les nôtres sur le sable. Notre gloire en est plus grande ; nous fesons le bien sans espoir de récompense.

En sortant de ce détroit, où les cavernes qu'on rencontre ressemblent à l'habitation des Gorgones, nous trouvâmes des cascades qui tombent de cent pieds de



rocher en rocher, et forment des torrens, qu'on traverse sans cesse sur des ponts tremblans. On suit ainsi, haut et bas, sur des bords escarpés et pierreux, le cours des eaux, qui d'abord creusa ces chemins.

Après avoir passé le cruel pas de Termignon, nous arrivâmes à Lanebourg ; nous y soupâmes assez bien avec de mauvais mets, et dormîmes mieux sur un lit de fer, qu'un oisif sur le duvet. Pendant notre sommeil on démontait nos voitures, pour les faire passer à dos de mulet le Mont Cenis, que nous escaladâmes dès le matin en porteurs. Que vis-je au fonds du l'abîme incommensurable que je côtoyais ? Un torrent noir et bourbeux s'y précipite en mugissant, et blanchit d'écume les rochers qui lui font obstacle. Je ne doutai plus que ce ne fût le Cocyte, et je crus que je descendais aux Enfers. On ne peut se faire une juste idée de ces montagnes, qu'on ne les ait parcourues. Les points de vue terribles et admirables qu'on y rencontre, sont faits pour nourrir l'imagination des poètes ; mais leurs tableaux n'en peuvent rendre la réalité. Comment peindre cent rochers dont la cime couverte d'une neige éternelle arrête les nues, les force à se dissoudre, et à creuser des abîmes, d'où les eaux rassemblées coulent de toutes parts pour fertiliser les plaines, &c.

*A Venise, le — Mai 1757.*

AVANT de vous parler de Venise, ma chère sœur, il faut vous dire un mot de Vicence. On nous proposa d'aller au théâtre olympique : j'avais ouï parler de toutes les merveilles de l'Italie ; jamais de celle-ci. Je crus trouver une enceinte, où les jeunes gens se disputaient le prix des jeux d'exercice : quelle agréable surprise ! j'entre dans un spectacle des Romains. Sur le théâtre, cinq rues ornées de maisons, aboutissent à une place de la plus belle architecture, où se rendent les acteurs. Au pied de cette avant-scène est l'orchestre où jadis présidaient les consuls et les vestales. Au tour de ce rez-de-chaussée, s'élèvent en demi-cercle seize gradins couronnés d'une balustrade, où regnent trente statues plus hautes que nature, le tout couleur de marbre blanc : l'espace qu'elles laissent entr'elles, et la colonnade qui les environne, nous per-

mit d'en faire le tour, et d'y contempler la décoration du théâtre, où nous descendîmes pour en parcourir avec soin les différentes rues, où les *Daves* et les *Chremès*, arrivant sur la scène, pouvaient parler sans se voir. Alors je compris combien leurs très-longes à *parte*, ne blessaient point la vraisemblance. Pour concevoir aussi par quel art les acteurs se faisaient entendre dans des lieux si vastes, nous visitâmes les recoins où la voix venait retentir. Ce curieux théâtre dont j'emporte le plan, ne sert aujourd'hui qu'à donner des bals dans les foires fameuses. Nous sortîmes de cette ville par des campagnes plantées en échiquier. Les vignes montent sur les arbres, et courent de l'un à l'autre en guirlandes ; la terre labourée sous cet ombrage, n'en est que plus fertile.

Comme nous étions sur le canal qui conduit à Venise, nous découvrîmes un amas d'îles, qui, comme les nuages d'une décoration, se sépara insensiblement à nos yeux attentifs, et nous laissa voir une ville flottante, où nous entrâmes par un large canal orné de palais enchantés. Le lendemain, des dames nous menèrent dans une des galères de la république, à la fête du Bucentaure. Imaginez-vous des rivages bordés d'une foule de peuple dont les cris percent les cièux ; la mer couverte de gondoles, et de felouques remplies de musique ; le bruit des canons des châteaux et des vaisseaux, cent banderolles déployées ; et dans le lointain, malgré le soleil qui brillait sur les toîts de la ville, la cime des montagnes du Tyrol couverte de neige. Voilà le tableau qui charmait nos regards à midi, le jour de l'Ascension. L'habit da masque de cette cérémonie est un long manteau noir ; une belle dentelle noire fait le camail, un chapeau noir emplumé couvre les épaules et la tête, et un masque blanc le visage. Hommes et femmes sont ainsi masqués dans le temps du carnaval. Dans les premières visites et les cérémonies, les hommes sont en robe, et les dames en noir, qu'elles relèvent par beaucoup de pierreries et de dentelles. J'en vis l'autre jour un grand nombre rassemblées et parées pour une prise l'habit de la fille d'un sénateur, dans un des couvens destinés à la noblesse. La moitié du sénat assista à ce sacrifice. L'extérieur et l'intérieur de l'église étaient fort ornés ; mais rien n'égale la perspective de la galerie par où la victime



vint à la grille : elle était longue, voûtée, et terminée réellement par la mer ; les murs des deux côtés peints en rouge, bordés de vrais orangers entremêlés de statues de carton, imitant parfaitement l'albâtre, formaient la plus étonnante décoration. L'épouse sacrée, couronnée de fleurs, soutenue par deux mères vénérables, s'avança à pas lents sur un tapis bleu parsemé de roses, prononça ses vœux dans les mains d'un prélat, au son de mille instrumens, et remonta au parloir. Toutes les dames furent l'y saluer. Madame de Loredano, sœur du doge, me fit la faveur de m'y conduire ; on y servit des rafraîchissemens de toutes espèces. Les filles sans espoir d'être bien mariées prennent volontiers le voile. Le couvent ne les gêne point à l'excès : elles ont tous les soirs des assemblées à la grille ; et leur vêtement relève la beauté, loin de l'éteindre. Madame Michaeli m'a donné, sous cet habit, l'idée des figures célestes ; je n'ai rien vu de plus beau, de plus touchant, de plus aimable ; chacun s'empressait à lui faire sa cour au parloir ; les ministres étrangers y sont admis.

Les églises Vénitiennes sont superbes ; tous les voyageurs vous en donneront la description, et celle des tableaux des meilleurs maîtres qui les décorent. Monsieur Farcetti, noble Vénitien, homme de lettres, a une collection de tableaux choisis et des plus belles statues ; elle lui coûte plus de cent cinquante mille livres ; ce qui forme la plus curieuse galerie qu'on puisse rassembler. A l'amour du bel antique, il joint le goût des ornemens modernes ; c'est ce que l'on voit dans ses entresols, qui règnent sur un large canal. Là, cent gondoles ou bateaux, représentés dans les glaces, en font des tableaux mouvans ; et tandis que ces miroirs rendent les images vivantes, les chefs d'œuvres des Raphaels, des Titians, dans l'étage supérieur, fixent le passé sous leurs traits.

Les Vénitiens n'ont ni jeu de boule, ni promenade à pied ou à cheval, ni chasse, ni trop de goût pour le vin. L'amour, les farces, les joûtes sur l'eau, font leur passe-tems.

*De Bologne, le — Juin 1757.*

JE ne vous ai pas parlé, ma chère sœur, de la Place de Saint Marc à Venise. L'église du même nom,

bâtie en croix Grecque, en tient une des faces ; elle est couverte de cinq dômes, et porte à son frontispiece quatre chevaux de bronze dorés de l'arc triomphal de Néron. Dans cette basilique, décorée depuis la voûte jusqu'au pavé à la Mosaïque, brillent un grand nombre de statues apportées d'Athènes. La grande salle du palais est remplie d'excellens tableaux de l'école du pays. Nous eûmes la curiosité de monter sur la tour de Saint Marc, située devant l'église, et haute de trois cents pieds : sa grosseur contient un escalier en limaçon, d'une structure si commode qu'un cheval y peut monter. De là, comme du Tabor, tout se découvre, non seulement Venise, les ports, et les îles nombreuses de sa dépendance ; mais la Lombardie, les montagnes de l'Istrie, l'endroit où les Alpes enfantent l'Apennin, et la place où le Pô vomit ses eaux dans la mer.

J'oublie de vous parler de l'arsenal, île de vingt stades en circuit, gardée par des dogues, et des murs flanqués de tours. On y voit une multitude de vaisseaux enfermés chacun sous une arcade, où l'eau de la mer les baigne.

*De Bologne, le 7 Juin 1757.*

Nous avons suivi ce matin les belles processions du Saint Sacrement, qui attirent nombre d'étrangers : le légat et l'archevêque, tous deux cardinaux, y assistent en pompe. Les galeries larges et élevées, qui règnent ici des deux côtés des rues, font la décoration de cette cérémonie. Entre chaque pilastre de ces portiques, des gazes en guirlandes, et de vrais orangers, entremêlés de statues ingénieusement imitées en carton, font le plus ravissant coup-d'œil. Des tapis semés de fleurs couvrent le pavé, décorent les fenêtres garnies de dames. La noblesse et les riches particuliers, étalent sur les murs les meilleurs tableaux. La célèbre école de cette ville en a paré les temples, dont la structure répond à cette magnificence. On bâtit actuellement, aux dépens de la ville, une vaste salle d'Opéra, où l'attention est portée au point d'y faire des remises pour mettre les carosses à l'abri.

*De Rome, le 5 Juillet 1757.*

Nous voici dans le pays des miracles et des merveilles. On nous a menés voir les feux de Saint



Pierre. Ce spectacle bruyant recommence le lendemain : on y joint l'illumination de la coupole et de la colonnade de Saint Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter : il n'est point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux cieus, voie à ses pieds trois cens colonnes sur quatre rangs assez espacés pour laisser au milieu passer les carrosses : le vaste cercle qu'enferment ces portiques, est orné de deux fontaines jaillissantes jusqu'aux nues par un large tuyau : des bassins de granit à double rang, les reçoivent en mousse dans leur chute, et ces cascades vont ainsi jour et nuit : un obélisque d'une seule pièce de granit, et de cent vingt pieds de hauteur, les sépare à distance égale, et marque le milieu de la place. Ce monument, fait sous Sésostris, apporté d'Égypte sous Caligula, se conserve entier depuis quatre mille ans. La colonnade de Saint Pierre est si vaste, que la voix ne peut porter d'un côté a l'autre, et elle est couverte d'une balustrade sur laquelle règnent cent trente-huit statues. Cet aspect m'étonna encore moins que la façade du temple, haute et large d'environ quatre cens pieds. La portique qui le précède, soutenu sur d'immenses colonnes de marbre antique, ferait seul la plus longue et la plus magnifique église de Paris. Je vous omets la description faite et refaite de cette basilique, établie par Constantin sur les fondemens du cirque de Néron ; rebâtie par le Bramante, sous Jules II. et par Michel Ange, sous Paul III. Dorures, bronzes, marbres, peintures, et sculptures, y sont prodigués avec art.

Nous avons été voir une maison de plaisance des Farnèses ; de ce lieu, Rome se découvre de la manière la plus enchanteresse. Le superbe salon, où nous étions, forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects rendus dans les glaces. On voit d'un côté la campagne et l'Apennin, dont quelques cimes conservent en été leurs frimats ; de l'autre, la ville est sous les yeux, au point d'y distinguer les passans. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais, mais par la manière dont ces édifices sont distribués. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphithéâtre, en accroissent l'étendue. Les puits des jardins d'une mai-

son, semblent sortir des toîts de l'autre : tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

*De Naples, le 1 Octobre 1757.*

CETTE ville a, dit-on, six lieues de tour, et contient cinq cent mille âmes : quoique les rues soient en amphithéâtre, et pavées de larges pierres plates du Vésuve, les petits chevaux du pays sont si bons, qu'ils y gravissent comme des chèvres. La rue de Tolède, qui sert de cours aux carrosses, étonne par sa largeur et fourmille de passans. Les enfans du peuple vont entièrement nus, et les gens faits à moitié vêtus, pour éviter la chaleur.

Les églises brillent plus en argenterie, fleurs, dorures, et peintures, qu'en architecture. Nous sommes allés sur la montagne, sur laquelle est le couvent des Chartreux. De là, Naples semble un amphithéâtre dont la mer est l'arène, et les côteaux qui l'entourent en forment les gradins et les décorations ; sur le rivage couvert de vaisseaux, tantôt les flots se creusent des retraites dans la terre, tantôt un rocher résiste à leurs efforts et s'avance sur les eaux. A l'orient, l'air épaissi de la fumée du Vésuve borne la vue ; au couchant, la montagne de Pausilipe fixe les regards, par la richesse des jardins et des bâtimens qui la couvrent.

*De Rome, le 20 Novembre 1757.*

ON nous a menés voir la vigne Borghèse, qui n'a pas besoin de fictions pour charmer. Lisez tout ce que les voyageurs en disent ; ils ne mentent point sur cet article. Parc pour les bêtes fauves, mail, eaux plates et jaillissantes, bosquets, jardins de fleurs, potagers, oiseleries, orangeries, labyrinthes ; enfin, tout ce que l'art peut tirer de la nature. Le coup-d'œil du palais étonne : la tabatière la mieux ciselée, est moins achevée que mille bas-reliefs antiques si bien incrustés sur les quatre faces, qu'ils semblent y avoir été sculptés. L'intérieur renferme une compagnie\* nombreuse et choisie, dont les traits parlans n'ont pas besoin de langue pour s'exprimer. Il faudrait les mines du Po-

---

\* C'est-à-dire de belles statues.



tosi, pour payer les figures Grecques ; celles qui m'ont frappé le plus, sont le fameux gladiateur du ciseau d'Agezia, Sénèque mourant dans le bain, le Sommeil en marbre noir, un amour monté sur un centaure, qu'il mène les mains liées sur le dos ; le monstre, d'un air satisfait et soumis, tourne la tête vers son vainqueur.

Nous remarquâmes, en traversant les rues, plusieurs inscriptions sur la hauteur des débordemens du Tibre. Suétone dit qu'Auguste en élargit le lit, pour l'écoulement des neiges fondues. Ce fleuve n'est ni si large que notre imagination gigantesque, sur le compte des Romains, nous le peint, ni si étroit que le disent ceux qui veulent en diminuer l'idée. Il reçoit quatre rivières avant d'arriver à Rome, où il a trois cens pieds de large.

*A Rome, le 17 Janvier 1758.*

DEPUIS le 2 de ce mois que le carnaval est ouvert, la société brillante se réunit à l'opéra deux heures après la fin du jour. Chacun a sa loge ; il y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, et guère les acteurs. Ce spectacle de six semaines ne tombe point dans l'insipidité de notre perpétuel. On renouvelle sans cesse la musique sur les mêmes paroles. La danse des grâces terre-à-terre, en est presque bannie ; mais la légèreté et la précision y brillent. Les théâtres bien coupés en favorisent le beau dessein, et les charmantes décorations en augmentent l'illusion. L'étendue de la salle fait qu'on est moins choqué de voir figurer des hommes habillés en femmes dans le ballet et la pièce ; ils sont jeunes, bien ajustés, et beaucoup moins ridicules que vous ne l'imaginez ; il serait à souhaiter que les opéras fussent moins longs, les ballets moins répétés, et plus liés au sujet ; les beaux récitatifs plus touchans. Les gens de goût des deux nations disent qu'on pourrait, de l'un et de l'autre opéra, en former un plus propre à se faire écouter que celui d'Italie, et moins ennuyeux que le Français.

*De Rome, le 10 Fevrier 1758.*

LE froid dure ici depuis trois semaines, ma chère sœur, et la neige a couvert la terre plusieurs jours

dans cette latitude. Autrefois les maisons à Rome, comme à Naples, étaient sans cheminées ; la délicatesse en a fait construire ; mais peu s'en servent. La cuisine du peuple a ses fourneaux dans les rues : là s'achètent les viandes frites ou fricassées. Aux assemblés des dames, le seul petit feu d'une des pièces échauffe le reste ; personne n'en approche, et les antichambres ont des poêles pleins de braise.

Pendant les derniers jours du carnaval, il se forme un concours du peuple magnifique. Les fenêtres et les balcons chargés de riche tapis, offrent aux yeux les dames qui craignent la foule ; les trottoirs couverts d'échafauds bordent la rue, et sont remplis de toutes sortes de mascarades. Cents polichinelles, arlequins et docteurs, haranguent le peuple, et jettent des dragées aux passans. Les laquais et cochers prennent aussi des déguisemens ; les carrosses et divers chars portent leurs maîtres en masque, et forment à pas lents deux files.

Nous avons huit spectacles à la fois, deux opéras bouffons ; cinq comédies ou farces occupent les autres salles, dont plusieurs ont cinq à six rangs de loges. Comme le carnaval dure peu, il en est d'autant plus vif. La beauté du séjour de Rome, attire beaucoup d'étrangers ; les Anglais y viennent en grand nombre, et apportent beaucoup d'argent. Voici leur marche : ils se trouvent à Naples à la moitié du carnaval, ici pour les cérémonies de la Semaine-Sainte, vers l'Ascension à Venise, de-là aux foires de Padoue et de Vicence ; ensuite ils séjournent à Milan, passent l'été à Florence à cause du bon air ; l'automne à différentes foires où l'opéra les appelle ; l'hiver à Rome, pour en visiter les curiosités. Ils font quelquefois pendant quatre ans cette même promenade.

*De Rome, le 27 Mars 1758.*

J'AI profité de la quinzaine de Pâques pour courir les meilleurs Prédicateurs ; ils me paraissent grands déclamateurs. Les chaires Italiennes sont des espèces de longs balcons, où le Prédicateur court et s'agite à son aise ; leur éloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles et aux yeux ; trop de gesticulations en ôte la



noblesse, trop peu chez les Anglais la rend froide ; serions-nous dans ce milieu si difficile à saisir ?

*De Parme, le 15 Mai 1758.*

SON Altesse Royale nous a fait la grâce de nous admettre à sa table, dans sa maison de plaisance de Colorno, et d'ordonner qu'on nous représentât la tragédie d'Iphigénie en Tauride. La comédie Française et l'opéra Italien, sont en vogue dans toute l'Europe : cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles. Le théâtre de la Cour à Colorno est bien décoré, et plus grand que celui de Versailles. Le Palais, bâti avec l'élégance Italienne, commodément distribué et meublé à la Française, règne sur des jardins charmans ; là, toute annonce le goût et la magnificence du Prince.

Nous vîmes aussi le théâtre Farnèse, le plus grand de l'Italie : la coupe en est si parfaite, qu'une voix basse s'y fait par tout entendre. Au lieu de loges, des gradins y règnent en cercle ; le parterre peut se remplir d'eau à la hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées et illuminées qu'on met sur ce petit lac, font un merveilleux effet. Cette salle immense ne sert que pour les fêtes extraordinaires.

*D'Avignon, le 15 Juin 1758.*

AVANT de venir dans cette ville, nous avons passé par Marseille. Le Port n'a pas rempli mon attente ; peut-être le mal de tête que j'eus en traversant un long faubourg entre deux murs, où j'étouffais de chaud et de poussière, m'avait donné de l'humeur. Le Quai est fort rétréci par les loges des galériens qu'on y a transportés de Toulon, de façon qu'on y passe à peine. La nouvelle ville a de belles rues droites ; mais les tortueuses de l'ancienne conviennent mieux au pays brûlé du soleil et battu des vents : nos ancêtres avaient moins de tort que de raison, pour éviter nos alignemens réguliers ; et leur peu de croisées haut percées, les garantissaient mieux du froid et du chaud. En sortant, nous découvrîmes les Bastides des Marseillais, que vous avez entendu vanter. Je ne sais comment des hommes les habitent ; leur peu d'espace convien-

drait à des Lilliputiens ; leur situation sur un sable brûlant, à des salamandres ; la sécheresse du terrain sans moisson et sans abri, à des sylphes. Peut-être leur multitude se prête l'une à l'autre un agréable point de vue. Mais il fallait quitter ces lieux pour voir à Aix une procession fameuse de vierges, d'anges, de diables et de moines : nous y arrivâmes la veille de ce bizarre spectacle ; j'y rencontrai un grand nombre de chaises-à-porteurs, remplies de jolies femmes bien parées.

Nous nous rendîmes à Avignon le lendemain : les murs de cette ville, fondée par les Phocéens, et vendue au Pape Clement VI. par Jeanne, reine de Naples, sont fort beaux ; le rempart planté d'arbres tout autour, forme une agréable promenade, où l'on voit nombre de dames parées comme aux Thuilleries : nulle de nos villes de Province n'en rassemble d'aussi bon air, ni tant de noms connus. La marquise de Vaucluse y tient le soir l'assemblée : on y soupe, on y joue, on y trouve des gens de bonne compagnie.

Le vice-légat eut la complaisance de me mener à six lieues d'ici, voir Vaucluse, lieu où le Chanoine Pétrarque soupira vingt ans pour la belle Laure : peut-être n'en était-il pas moins dévot. Dans les vieux tems, les cardinaux, les évêques mêmes, faisaient des sonnets galans ; tout passait, pourvu que ce fût l'imitation de Pétrarque. Les vers de cet amant inimitable, qui pleura dix ans sa belle, sont partout ; et les débris de son château restent encore sur un rocher voisin de cette fontaine dont on a fait tant de flatteuses descriptions. Son onde claire forme, en flots bouillonans, une rivière dès sa source ; tourne ensuite autour d'une ville, lui donne ainsi le nom de l'île, arrose les prés et les arbres qui l'entourent, en fait un lieu délicieux, et la fournit d'excellentes truites et d'écrevisses ; mon bienfaisant conducteur nous en fit manger.



# ATHALIE,

## TRAGÉDIE.

### ACTEURS.

JOAS, Roi de Juda, fils d'Ocosias.

ATHALIE, veuve de Joram, ayeule de Joas.

JOAD, autrement JOIADA, Grand-Prêtre.

JOSABET, tante de Joas, femme du Grand-Prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS.

ISMAEL.

Et les trois autres Chefs des Prêtres et des Lévites.

MATHAN, Prêtre Apostat, Sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

Troupe de Prêtres et de Lévites.

Suite d'Athalie.

La Nourrice de Joas.

Chœur de jeunes filles de la tribu de Levi.

*La Scène est dans le Temple de Jerusalem, dans un vestibule de l'appartement du Grand-Prêtre.*

### ACTE PREMIERE.

#### SCENE I.—JOAD, ABNER.

ABNER. Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel ;

Je viens, selon l'usage antique et solennel,

Célébrer avec vous la fameuse journée,

Où sur le Mont Sina la loi nous fut donnée.

Que les temps sont changés ! sitôt que de ce jour

La trompette sacrée annonçait le retour,

Du temple orné par tout de festons magnifiques,

Le peuple saint en foule inondait les portiques :  
 Et tous devant l'autel avec ordre introduits,  
 De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux  
 fruits

Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.  
 Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.  
 L'audace d'une femme arrêtant ce concours,  
 En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.  
 D'adorateurs zélés à peine un petit nombre  
 Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :  
 Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,  
 Ou même s'empressant aux autels de Baal,  
 Se fait initier à ses honteux mystères,  
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.  
 Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,  
 Vous même de l'autel vous fesant arracher,  
 N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,  
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD. D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressen-  
 timent ?

ABNER. Pensez-vous être saint et juste impunément ?  
 Dès long-tems elle hait cette fermeté rare  
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.  
 Dès long-tems votre amour pour la religion  
 Est traité de révolte et de sédition.  
 Du mérite éclatant cette reine jalouse,  
 Hait surtout Josabet votre fidèle épouse.  
 Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,  
 De notre dernier roi Josabet est la sœur.  
 Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,  
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège,  
 Mathan de nos autels infâme déserteur,  
 Et de toute vertu zélé persécuteur.  
 C'est peu que le front ceint d'une mître étrangère,  
 Ce Léviste à Baal prête son ministère.  
 Ce temple l'importune, et son impiété  
 Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.  
 Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'in-  
 vente ;  
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante,  
 Il affecte pour vous une fausse douceur,  
 Et par là de son fiel colorant la noirceur.  
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,  
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,



Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connaissez,  
 Vous cachez des trésors par David amassés.  
 Enfin depuis deux jours la superbe Athalie  
 Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.

Je l'observais hier, et je voyais ses yeux  
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;  
 Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,  
 Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.  
 Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter  
 Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater ;  
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire,  
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD. Celui qui met un frein à la fureur des flots,  
 Sait aussi des méchans arrêter les complots.  
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,  
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.  
 Cependant je rends grâce au zèle officieux  
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.  
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,  
 Que vous avez encore le cœur Israélite.  
 Le ciel en soit béni. Mais ce secret courroux,  
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?  
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?  
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère  
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,  
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois,  
 Des enfans de son fils détestable homicide,  
 Et même contre Dieu lève son bras perfide.  
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,  
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,  
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,  
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,  
 Lorsque d'Ocosias le trépas imprévu  
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :  
 Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.  
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :  
 Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?  
 Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?  
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?  
 Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?  
 Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.  
 Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.  
 Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes,  
 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER. Hé! que puis-je au milieu de ce peuple  
abattu?

Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.  
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,  
Eteignit tout le feu de leur antique audace.  
Dieu-même, disent-ils, s'est retiré de nous.  
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,  
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,  
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.  
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains,  
De merveilles sans nombre effrayer les humains.  
L'Arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

JOAD. Et quel temps fut jamais plus fertile en mi-  
racles?

Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?  
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,  
Peuple ingrat? Quoi, toujours les plus grandes mer-  
veilles,

Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles?

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours  
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :  
Des tyrans d'Israël, les célèbres disgraces,  
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;  
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé  
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;  
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,  
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;  
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés ;  
Et de son corps hideux les membres déchirés ;  
Des prophètes menteurs la troupe confondue,  
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;  
Elie aux élémens parlant en souverain,  
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,  
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;  
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée ?  
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatans,  
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps ;  
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,  
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER. Mais où sont ces honneurs à David tant  
promis,

Et prédits même encore à Salomon son fils ?  
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse



Devait sortir de rois une suite nombreuse ;  
 Que sur toute tribu, sur toute nation,  
 L'un d'eux établirait sa domination,  
 Ferait cesser partout la discorde et la guerre,  
 Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD. Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER. Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?

Le ciel-même peut-il réparer les ruines  
 De cet arbre séché jusques dans ses racines ?  
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.

Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?

Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;  
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée——

JOAD. Hé bien, que feriez-vous ?

ABNER. O jour heureux pour moi !

De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi ?  
 Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées——

Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?

Déplorable héritier de ces rois triomphans,  
 Ocosias restait seul avec ses enfans.

Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;

Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD. Je ne m'explique point. Mais quand l'astre  
 du jour

Aura sur l'horison fait le tiers de son tour,

Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,

Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.

Dieu pourra vous montrer, par d'importans bienfaits,

Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.

Allez, pour ce grand jour, il faut que je m'apprête,

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER. Quel sera ce bienfait que je ne comprends  
 pas ?

L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.

Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle

Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

## SCENE II.—JOAD, JOSABET.

JOAD. Les temps sont accomplis, princesse, il faut  
 parler.

Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.

Des ennemis de Dieu la coupable insolence,  
 Abusant contre lui de ce profond silence,  
 Accusent trop longtems ses promesses d'erreur.  
 Que dis-je ? Le succès animant leur fureur,  
 Jusques sur notre autel, votre injuste marâtre,  
 Veut offrir à Baal un encens idolâtre.

Montrons ce jeune roi, que vos mains ont sauvé,  
 Sous l'aile du Seigneur, dans le temple élevé.  
 De nos princes Hébreux il aura le courage,  
 Et déjà son esprit a devancé son âge.

Avant que son destin s'explique par ma voix,  
 Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.  
 Aussitôt assemblant nos Lévites, nos prêtres,  
 Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET. Sait-il déjà son nom, et son noble destin ?

JOAD. Il ne répond encore qu'au nom d'Eliacin,  
 Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,  
 A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET. Hélas ! de quel péril je l'avais su tirer !  
 Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer !

JOAD. Quoi, déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne ?

JOSABET. A vos sages conseils, Seigneur, je m'aban-  
 donne.

Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,  
 Je remis en vos mains tout le soin de son sort.  
 Même de mon amour craignant la violence,  
 Autant que je le puis, j'évite sa présence,  
 De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret  
 Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.  
 Sur tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières  
 Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.  
 Cependant aujourd'hui puis-je vous demander  
 Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?  
 Abner, le brave Abner, viendra-t-il nous défendre  
 A-t-il, près de son roi, fait serment de se rendre ?

JOAD. Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,  
 Ne sait pas même encore si nous avons un roi.

JOSABET. Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?  
 Est-ce Obède, est-ce Ammon que cet honneur regarde ?  
 De mon père sur eux les bienfaits répandus—

JOAD. A l'injuste Athalie il se sont tous vendus.

JOSABET. Qui donc opposez-vous contre ses satel-  
 lites ?



JOAD. Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos Lévites.

JOSABET. Je sais que près de vous en secret assemblé,

Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé ;  
 Que plein d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,  
 Un serment solennel par avance les lie  
 A ce fils de David qu'on leur doit révéler.  
 Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,  
 Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?  
 Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?  
 Doutez-vous qu'Athalie au premier bruit semé  
 Qu'un fils d'Ocosias est ici renfermé,  
 De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,  
 N'environne le temple et n'en brise les portes?  
 Suffira-t-il contr'eux de vos ministres saints,  
 Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains,  
 Ne savent que gémir, et prier pour nos crimes,  
 Et n'ont jamais versé que le sang des victimes!  
 Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups——

JOAD. Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?

Dieu qui de l'orphelin protège l'innocence,  
 Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance ;  
 Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Israël  
 Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;  
 Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,  
 A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;  
 Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,  
 Sur cette race impie est toujours étendu.

JOSABET. Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère  
 Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.  
 Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,  
 Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné?  
 Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,  
 En faveur de David voudra lui faire grâce?  
 Hélas, l'état horrible où le ciel me l'offrit,  
 Revient à tout moment effrayer mon esprit.  
 De princes égorgés la chambre était remplie,  
 Un poignard à la main l'implacable Athalie  
 Au carnage animait ses barbares soldats,  
 Et poursuivait le cours de ses assassinats.  
 Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.  
 Je me figure encore sa nourrice éperdue,

Qui devant les bourreaux s'était jettée en vain,  
 Et faible le tenait renversé sur son sein.  
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,  
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;  
 Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,  
 De ses bras innocens je me sentis presser.  
 Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !  
 Du fidèle David c'est le précieux reste.  
 Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,  
 Il ne connaît encore d'autre père que toi.  
 Sur le point d'attaquer une reine homicide,  
 A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,  
 Si la chair et le sang se troublant aujourd'hui,  
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui :  
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses,  
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

JOAD. Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ;  
 Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.  
 Il ne recherche point, aveugle en sa colère,  
 Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.  
 Tout ce qui reste encore de fidèles Hébreux,  
 Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.  
 Autant que de David la race est respectée,  
 Autant de Jézabel la fille est détestée.  
 Joas les touchera par sa noble pudeur,  
 Où semble de son sang reluire la splendeur.  
 Et Dieu, par sa voix-même appuyant notre exemple,  
 De plus près à leur cœur parlera dans son temple.  
 Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :  
 Il faut que sur le trône un roi soit élevé,  
 Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres,  
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,  
 L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,  
 Et de David éteint rallumé le flambeau.  
 Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,  
 Il doit de David abandonner la trace ;  
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,  
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.  
 Mais si ce même enfant à tes ordres docile,  
 Doit être à tes desseins un instrument utile,  
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.  
 Livre en mes faibles mains ses puissans ennemis.  
 Confonds dans ses conseils une reine cruelle.  
 Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle



Répondre cet esprit d'imprudence et d'erreur  
De la chute des rois funeste avant-coureur.

L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles  
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCENE III.—JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
*Le Chœur.*

JOSABET. Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;  
De votre auguste père accompagnez les pas.

O filles de Levi, troupe jeune et fidèle,  
Que déjà le Seigneur embrâse de son zèle,  
Qui venez si souvent partager mes soupirs,  
Enfans, ma seule joie en mes longs déplaisirs ;  
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,  
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes.  
Mais, hélas ! en ce tems d'opprobre et de douleurs,  
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs ?  
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,  
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.  
Tandis que je me vais préparer à marcher,  
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE IV.—Le CHŒUR.

*Tout le Chœur.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence,  
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.  
Son empire a des tems précédé la naissance.  
Chantons, publions ses bienfaits.

*Une Voix seule.*

En vain l'injuste violence  
Au peuple qui le loue, imposerait silence.  
Son nom ne périra jamais.  
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.  
Tout l'univers est plein de sa magnificence.  
Chantons, publions ses bienfaits.

*Tout le Chœur repète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence.  
Chantons, publions ses bienfaits.

*Une Voix seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.  
Il fait naître et mûrir les fruits.  
Il leur dispense avec mesure,

Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.  
Le champ qui les reçut, les rend avec usure.

*Une Autre.*

Il commande au soleil d'animer la nature ;  
Et la lumière est un don de ses mains.  
Mais sa loi sainte, sa loi pure,  
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

*Une Autre.*

O mont de Sinaï, conserve la mémoire  
De ce jour à jamais auguste et renommé,  
Quand sur ton sommet enflammé  
Dans un nuage épais le Seigneur renfermé,  
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.  
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,  
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,  
Ces trompettes et ce tonnerre ?  
Venait-il renverser l'ordre des élémens ?  
Sur ses antiques fondemens,  
Venait-il ébranler la terre ?

*Une Autre.*

Il venait révéler aux enfans des Hébreux  
De ces préceptes saints la lumière immortelle.  
Il venait à ce peuple heureux  
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

*Tout le Chœur.*

O divine, ô charmante loi !  
O justice ! ô bonté suprême !  
Que de raisons, quelle douceur extrême,  
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

*Une Voix seule.*

D'un joug cruel il sauva nos ayeux ;  
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.  
Il nous donna ses loix, ô bonté suprême !  
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

*Le Chœur.*

O justice ! ô bonté suprême !

*Le même Voix.*

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;  
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.  
Il nous donna ses loix, ô bonté suprême !  
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.



*Le Chœur.*

O divine, ô charmante loi !  
 Que de raisons, quelle douceur extrême,  
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

*Une autre Voix seule.*

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,  
 Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?  
 Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile,  
 Et si pénible de l'aimer ?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;  
 Mais des enfans l'amour est le partage.

*Tout le Chœur.*

O divine, ô charmante loi !  
 Que de raisons, quelle douceur extrême,  
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

## ACTE II.

## SCENE I.—JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET. Mes filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.

Il est tems de nous joindre aux prières publiques.  
 Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,  
 Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

## SCENE II.—ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET. Mais que vois-je ! mon fils, quel sujet vous ramène ?

Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE. O ma mère !

JOSABET. Hé-bien, quoi ?

ZACHARIE. Le temple est profané.

JOSABET. Comment !

ZACHARIE. Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET. Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE. Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,

Après avoir au Dieu qui nourrit les humains  
 De la moisson nouvelle offert les premiers pains,

Lui présentait encore entre ses mains sanglantes  
 Des victimes de paix les entrailles fumantes :  
 Debout à ses côtés, le jeune Eliacin,  
 Comme moi, le servait en long habit de lin ;  
 Et cependant, du sang de la chair immolée,  
 Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée ;  
 Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris  
 Détourne tout à coup les yeux et les esprits.  
 Une femme——Peut-on la nommer sans blasphème ?  
 Une femme——C'était Athalie elle-même.

JOSABET. Ciel !

ZACHARIE. Dans un des parvis aux hommes ré-  
 servé,  
 Cette femme superbe entre le front levé,  
 Et se préparait même à passer les limites  
 De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.  
 Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.  
 Mon père——Ah ! quel courroux animait ses regards !  
 Moïse à Pharaon parut moins formidable.  
 Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,  
 D'où te bannit ton sexe et ton impiété ;  
 Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?  
 La reine alors sur lui jettant un œil farouche,  
 Pour blasphémer, sans doute, ouvrait déjà la bouche.  
 J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant,  
 Est venu lui montrer un glaive étincelant ;  
 Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,  
 Et toute son audace a paru terrassée.  
 Ses yeux comme effrayés n'osaient se détourner :  
 Surtout Eliacin paraissait l'étonner.

JOSABET. Quoi donc ! Eliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE. Nous regardions tous deux cette reine  
 cruelle,  
 Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.  
 Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés.  
 On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,  
 Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABET. Ah ! de nos bras sans doute elle vient  
 l'arracher ;  
 C'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.  
 Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes——  
 Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes.

SALOMITH. Quel est-il cet objet des pleurs que vous  
 versez ?



ZACHARIE. Les jours d'Eliacin seraient-ils menacés ?

SALOMITH. Aurait-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE. Que craint-on d'un enfant sans support, et sans père ?

JOSABET. Ah, la voici ! Sortons. Il la faut éviter.

SCENE III.—ATHALIE, AGAR, ABNER,  
*Suite d'Athalie.*

AGAR. Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?

Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.  
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.  
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais,  
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE. Non, je ne puis, tu vois mon trouble, et ma faiblesse.

Va dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.  
Heureuse, si je puis trouver par son secours  
Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours !  
*(Elle s'assied.)*

SCENE IV.—ATHALIE, ABNER, *Suite d'Athalie.*

ABNER. Madame, pardonnez si j'ose le défendre.  
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre,  
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.  
Lui-même il nous traça son temple et son autel,  
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,  
Aux Levites marqua leurs places et leurs offices,  
Et surtout défendit à leur postérité  
Avec tout autre Dieu toute société.  
Hé quoi ? Vous de nos rois et la femme et la mère  
Etes-vous à ce point parmi nous étrangère ?  
Ignorez-vous nos loix ? Et faut-il qu'aujourd'hui——  
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

ATHALIE. Votre présence, Abner, est ici nécessaire.

Laissons-là de Joad l'audace téméraire,  
Et tout ce vain amas de superstitions,  
Qui ferment votre temple aux autres nations.  
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.  
Je sais que, dès l'enfance, élevé dans les armes,

Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois  
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.  
Demeurez.

SCÈNE V.—MATHAN, ATHALIE, ABNER,  
*Suite d'Athalie.*

MATHAN. Grande reine, est-ce ici votre place ?  
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?  
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?  
De ce temple profane ôsez-vous approcher ?  
Avez-vous dépouillé cette haine si vive——

ATHALIE. Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeler le passé,  
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.  
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire,  
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.  
Quoique son insolence ait ôsé publier,  
Le ciel-même a pris soin de me justifier,  
Sur d'éclatans succès ma puissance établie,  
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.  
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;  
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,  
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,  
Comme au tems de vos rois, désoler ses rivages.  
Le Syrien me traite et de reine et de sœur.  
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,  
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,  
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie.  
De toutes parts pressé par un puissant voisin,  
Que j'ai su soulever contre cet assassin,  
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.  
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;  
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,  
De mes prospérités interrompre le cours.  
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)  
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.  
Je l'évite partout, partout il me poursuit.  
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit,  
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,  
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.  
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté,  
Même elle avait encore cet éclat emprunté



Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,  
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.  
 Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,  
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.  
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,  
 Ma fille.—En achevant ces mots épouvantables,  
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser,  
 Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;  
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange,  
 D'os et de chair meurtris, et traînée dans la fange,  
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux  
 Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.

ABNER. Grand Dieu !

ATHALIE. Dans ce désordre, à mes yeux se présente

Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,  
 Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.  
 Sa vue a ranimé mes esprits abbattus.  
 Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,  
 J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,  
 J'ai senti tout à coup un homicide acier,  
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.  
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage,  
 Peut-être du hazard vous paraît un ouvrage.  
 Moi-même quelque tems honteuse de ma peur,  
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.  
 Mais de ce souvenir mon âme possédée,  
 A deux fois en dormant revu la même idée :  
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer,  
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.  
 Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,  
 J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,  
 Et chercher du repos aux pieds de ses autels.  
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !  
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,  
 Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.  
 J'ai cru que des présens calmeraient son courroux ;  
 Que ce Dieu quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.  
 Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.  
 J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.  
 Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.  
 Pendant qu'il me parlait, ô surprise, ô terreur !  
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,  
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.

Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,  
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.  
 C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre,  
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.  
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,  
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.  
 Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN. Ce songe, et ce rapport, tout me semble  
 effroyable.

ATHALIE. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez  
 vu.

Quel est-il ? De quel sang ? Et de quelle tribu ?

ABNER. Deux enfans à l'autel prêtaient leur minis-  
 tère.

L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère.

L'autre m'est inconnu.

MATHAN. Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, madame, il se faut assurer.

Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;

Que je ne cherche point à venger mes injures,

Que la seule équité règne en tous mes avis.

Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils,

Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER. De quel crime un enfant peut-il être capa-  
 ble ?

MATHAN. Le ciel nous le fait voir un poignard à la  
 main.

Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.

Que cherchez-vous de plus ?

ABNER. Mais sur la foi d'un songe,

Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?

Vous ne savez encore de quel père il est né,

Quel il est.

MATHAN. On le craint, tout est examiné.

A d'illustres parens s'il doit son origine,

La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.

Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,

Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé ?

Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?

Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.

N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.

Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.



ABNER. Hé quoi, Mathan ? D'un prêtre est-ce là le langage ?

Moi nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,  
Des vengeances des rois ministre rigoureux,  
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux.  
Et vous, qui leur devez des entrailles de père ;  
Vous, ministre de paix dans les tems de colère,  
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,  
Le sang à votre gré coule trop lentement ?

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,  
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?  
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu,  
Peut-être, sans raison, croit avoir reconnu.

ATHALIE. Je le veux croire, Abner, je puis m'être  
trompée.

Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.  
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;  
Il en faut à loisir examiner les traits.  
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER. Je crains——

ATHALIE. Manquerait-on pour moi de  
complaisance ?

De ce refus bizarre où seraient les raisons ?  
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.  
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.  
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.  
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,  
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.  
Je sais, sur ma conduite et contre ma puissance,  
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.  
Ils vivent cependant, et leur temple est debout ;  
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.  
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,  
Et ne m'irrite point par un second outrage.  
Allez.

SCENE VI.—ATHALIE, MATHAN, *Suite d'Athalie.*

MATHAN. Enfin je puis parler en liberté.  
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.  
Quelque monstre naissant dans le temple s'élève,  
Reine. N'attendez pas que le nuage crève.  
Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour.  
Pour le sang de ses rois vous savez son amour ;

Et qui sait si Joad ne veut point en leur place,  
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace.  
Soit son fils, soit quelqu'autre——

ATHALIE. Oui, vous m'ouvrez les yeux.  
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.  
Mais je veux de mon doute être débarrassée ;  
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.  
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.  
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.  
Vous cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes  
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.—JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE,  
ABNER, SALOMITH, DEUX LEVITES, le CHŒUR,  
*Suite d'Athalie.*

JOSABET. (*aux deux Lévités.*) O vous sur ces en-  
fants si chers, si précieux,  
Ministres du Seigneur, avez toujours les yeux.

ABNER. (*à Josabet.*) Princesse, assurez vous, je les  
prends sous ma garde,

ATHALIE. O Ciel ! plus j'examine, et plus je le re-  
garde,  
C'est lui ! D'horreur encore tous mes sens sont saisis.  
(*Montrant Joas.*)

Epouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABET. Qui ? Lui, madame ?

ATHALIE. Lui.

JOSABET. Je ne suis point sa mère.

Voilà mon fils. (*Montrant Zacharie.*)

ATHALIE. (*à Joas.*) Et vous, quel est donc votre  
père ?

Jeune enfant, répondez.

JOSABET. Le Ciel jusqu'aujourd'hui——

ATHALIE. (*à Josabet.*) Pourquoi vous pressez-vous  
de répondre pour lui ?

C'est à lui de parler.

JOSABET. Dans un âge si tendre,  
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE. Cet âge est innocent. Son ingénuité  
N'altère point encore la simple vérité.

Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET. (*bas à part.*) Daigne mettre, grand Dieu,  
ta sagesse en sa bouche.



ATHALIE. Comment vous nommez-vous ?

JOAS. J'ai nom Eliacin.

ATHALIE. Votre père ?

JOAS. Je suis, dit-on, un orphelin,  
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,  
Et qui de mes parens n'eus jamais connaissance.

ATHALIE. Vous êtes sans parens ?

JOAS. Ils m'ont abandonné.

ATHALIE. Comment ? Et depuis quand ?

JOAS. Depuis que je suis né.

ATHALIE. Ne sait-on pas au moins quel pays est le  
vôtre ?

JOAS. Ce temple est mon pays, je n'en connais point  
d'autre.

ATHALIE. Où dit-on que le sort vous à fait ren-  
contrer ?

JOAS. Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE. Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS. Une femme inconnue,  
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE. Mais de vos premiers ans quelles mains  
ont pris soin ?

JOAS. Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?  
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.  
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel  
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE. Quel prodige nouveau me trouble, et  
m'embarrasse ?

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,  
Font insensiblement à mon inimitié  
Succéder—Je serais sensible à la pitié !

ABNER. Madame, voilà donc cet ennemi terrible.  
De vos songes menteurs l'imposture est visible,  
A moins que la pitié qui semble vous troubler,  
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE. (à Joas et à Josabet.) Vous sortez ?

JOSABET. Vous avez entendu sa fortune,  
Sa présence à la fin pourrait être importune ?

ATHALIE. Non. Revenez. Quel est tous les jours  
votre emploi ?

JOAS. J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.  
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE. Que vous dit cette loi ?

JOAS. Que Dieu veut être aimé ;

Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé :

Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;

Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE. J'entends. Mais tout ce peuple enfermé  
dans ce lieu,

A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS. Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie,  
on le contemple ?

JOAS. Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE. Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS. Quelquefois à l'autel

Je présente au grand-prêtre ou l'encens où le sel.

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.

Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE. Hé quoi, vous n'avez point de passe-  
temps plus doux ?

Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS. Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mé-  
moire !

ATHALIE. Non, je ne vous veux pas contraindre à  
l'oublier.

JOAS. Vous ne le priez point.

ATHALIE. Vous pourrez le prier.

JOAS. Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE. J'ai mon Dieu que je sers. Vous servi-  
rez le vôtre.

Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS. Il faut craindre le mien ;

Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE. Les plaisirs près de moi vous chercheront  
en foule.

JOAS. Le bonheur des méchants comme un torrent  
s'écoule.

ATHALIE. Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABET. Hé, madame ! excusez

Un enfant——

ATHALIE. (à Josabet.) J'aime à voir comme vous  
l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire.

Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire.



Vous voyez, je suis Reine, et n'ai point d'héritier.  
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier.

Je veux vous faire part de toutes mes richesses.

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table, partout, à mes côtés assis,

Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS. Comme votre fils ?

ATHALIE. Oui. Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père

Je quitterais ! Et pour——

ATHALIE. Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE. (*à Josabet.*) Sa mémoire est fidèle ; et,  
dans tout ce qu'il dit,

De vous et de Joad je reconnais l'esprit.

Voilà comme infectant cette simple jeunesse,

Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.

Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur,

Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET. Peut-on de nos malheurs leur dérober  
l'histoire ?

Tout l'univers le sait. Vous-même en faites gloire.

ATHALIE. Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,

A vengé mes parens sur ma postérité.

J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,

Du haut de son palais précipiter ma mère,

Et dans un même jour égorger à la fois,

(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingt fils de rois ?

Et pourquoi ? Pour venger je ne sais quels prophètes,

Dont elle avait puni les fureurs indiscrettes.

Et moi, Reine sans cœur, fille sans amitié,

Esclave d'une lâche et frivole pitié ;

Je n'aurais pas, du moins, à cette aveugle rage,

Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage ;

Et de votre David traité tous les neveux,

Comme on traita d'Achab les restes malheureux ?

Où serais-je aujourd'hui, si domptant ma faiblesse,

Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;

Si de mon propre sang ma main versant des flots,

N'eût par ce coup hardi, réprimé vos complots ?

Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance

Entre nos deux maisons rompit toute alliance.

David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,

Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET. Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE. Ce Dieu, depuis longtems, votre unique refuge,

Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

Qu'il vous donne ce Roi promis aux nations,

Cet enfant de David, votre espoir, votre attente——

Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.

J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER. (*à Josabet.*) Je vous l'avais promis ;  
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII.—JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE,  
ABNER, SALOMITH, LEVITES, le CHŒUR.

JOSABET. (*à Joad.*) Avez-vous entendu cette superbe Reine,

Seigneur ?

JOAD. J'entendais, et plaignais votre peine.

Ces Lévites et moi prêts à vous secourir,

Nous étions avec vous résolus de périr.

(*à Joas en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant, dont le courage

Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.

Je reconnais, Abner, ce service important.

Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.

Et nous, dont cette femme impie et meurtrière,

A souillé les regards et troublé la prière,

Rentrons, et qu'un sang pur par mes mains épanché,

Lave jusques aux marbres où ses pas ont touché.

SCÈNE IX.—Le CHŒUR.

*Une des Filles du Chœur.*

Quel astre à nos yeux vient de luire ?

Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux !

Il brave le faste orgueilleux,

Et ne se laisse point séduire

A tous ses attraits périlleux.

*Une Autre.*

Pendant que du Dieu d'Athalie

Chacun court encenser l'autel,

Un enfant courageux publie

Que Dieu lui seul est éternel,

Et parle comme un autre Elie,

Devant cette autre Jézabel.



*Une Autre.*

Qui nous révélera ta naissance secrète,  
Cher enfant ? Est-tu fils de quelque saint prophète ?

*Une Autre.*

Ainsi l'on vit l'aimable Samuël  
Croître à l'ombre du tabernacle.  
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.  
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

*Une Autre chante.*

O bienheureux mille fois  
L'enfant que le Seigneur aime,  
Qui de bonne heure entend sa voix,  
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !  
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux  
Il est orné dès sa naissance ;  
Et du méchant l'abord contagieux  
N'altère point son innocence.

*Tout le Chœur.*

Heureuse, heureuse l'enfance  
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

*La Même Voix seule.*

Tel en un secret vallon,  
Sur le bord d'une onde pure,  
Croît, à l'abri de l'Aquilon,  
Un jeune Lys, l'amour de la nature.  
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux  
Il est orné dès sa naissance,  
Et du méchant l'abord contagieux  
N'altère point son innocence.

*Tout le Chœur.*

Heureux, heureux mille fois  
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

*Une Voix seule.*

Mon Dieu, qu'une vertu naissante  
Parmi tans de périls marche à pas incertains !  
Qu'une âme qui recherche, et veut être innocente,  
Trouve d'obstacles à ses desseins !  
Que d'ennemis lui font la guerre !  
Où se peuvent cacher tes saints ?  
Les pécheurs couvrent la terre.

*Une Autre.*

O palais de David, et sa chère cité,  
Mont fameux, que Dieu-même a long-tems habité,  
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?

Sion, cher Sion, que dis-tu quand tu vois  
 Une impie étrangère  
 Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

*Tout le Chœur.*

Sion, cher Sion, que dis-tu quand tu vois  
 Une impie étrangère  
 Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

*La Même Voix continue.*

Au lieu des cantiques charmans,  
 Où David t'exprimait ses saints ravissements,  
 Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son Père ;  
 Sion, cher Sion, que dis-tu quand tu vois

Louer le Dieu de l'impie étrangère,  
 Et blasphêmer le nom qu'ont adoré tes rois ?

*Une Voix seule.*

Combien de tems, Seigneur, combien de tems encore  
 Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?  
 Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver.  
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.  
 Combien de tems, Seigneur, combien de tems encore  
 Verrons-nous contre toi les méchans s'élever !

*Une Autre.*

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage !

De tant de plaisirs si doux  
 Pourquoi fuyez-vous l'usage ?

Votre Dieu ne fait rien pour vous.

*Une Autre.*

Rions, chantons, dit cette troupe impie,  
 De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs

Promenons nos désirs ;

Sur l'avenir, insensé qui se fie.

De nos ans passagers le nombre est incertain ;

Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie !

Qui sait si nous serons demain ?

*Tout le Chœur.*

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémissent de crainte

Ces malheureux, qui de ta cité sainte

Ne verront point l'éternelle splendeur.

C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles

Tes clartés immortelles,

C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

*Une Voix seule.*

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,  
 Que leur reste-t-il ? Ce qui reste d'un songe



Dont on a reconnu l'erreur.  
 A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur !)  
 Pendant que le pauvre à la table  
 Goûtera de ta paix la douceur ineffable ;  
 Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,  
 Que tu présenteras au jour de ta fureur  
 A toute la race coupable.  
*Tout le Chœur.*  
 O réveil plein d'horreur !  
 O songe peu durable !  
 O dangereuse erreur !

## ACTE III.

SCENE I.—MATHAN, NABAL, *Le Chœur.*

MATHAN. Jeunes filles, allez. Qu'on dise à Josabet  
 Que Mathan veut ici lui parler en secret.

*Une des Filles du Chœur.* Mathan ! ô Dieu du  
 ciel, puisse-tu le confondre !

NABAL. Hé quoi, tout se disperse et fuit sans vous  
 répondre ?

MATHAN. Approchons.

## SCENE II.—ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE. Téméraire, où voulez-vous passer ?  
 Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.  
 C'est des ministres saints la demeure sacrée.  
 Les loix à tout profane en défendent l'entrée.  
 Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,  
 De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel.  
 Et devant le Seigneur maintenant prosternée,  
 Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN. Mon fils, nous attendrons, cessez de vous  
 troubler.

C'est votre illustre mère à qui je veux parler.  
 Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine.

## SCENE III.—MATHAN, NABAL.

NABAL. Leurs enfans ont déjà leur audace hautaine.  
 Mais que veut Athalie en cette occasion ?

D'où naît dans ses conseils cette confusion ?  
 Par l'insolent Joad ce matin offensée,  
 Et d'un enfant fatal en songe menacée,  
 Elle allait immoler Joad à son courroux,  
 Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.  
 Vous m'en aviez déjà confié votre joie,  
 Et j'espérais ma part d'une si riche proie.  
 Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN. Ami, depuis deux jours, je ne la connais plus ;

Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrépide,  
 Elevée au-dessus de son sexe timide,  
 Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,  
 Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.  
 La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;  
 Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme.  
 J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel  
 Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel.  
 Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,  
 M'avait dit d'assembler sa garde en diligence.  
 Mais, soit que cet enfant devant elle amené,  
 De ses parens, dit-on, rebut infortuné,  
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,  
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme ;  
 J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,  
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.  
 Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.  
 Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,  
 Ai-je dit. On commence à vanter ses aïeux.  
 Joad de tems en tems le montre aux factieux ;  
 Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,  
 Et d'oracles menteurs s'appuie, et s'autorise.  
 Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.  
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.

Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?

Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.

Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt.

Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt.

Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,

Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage.

NABAL. Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connais-  
 sent pas,

Que le hazard peut-être a jetté dans leurs bras,

Voudront-ils que leur temple enséveli sous l'herbe—



MATHAN. Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe.

Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré,  
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,  
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.  
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.  
 Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,  
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.  
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.  
 Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste.  
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux,  
 Et le flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL. Qui peut vous inspirer une haine si forte ?  
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?  
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,  
 Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN. Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole  
 Je me laisse aveugler pour une vaine idole,  
 Pour un fragile bois, que malgré son secours,  
 Les vers sur son autel consomment tous les jours ?  
 Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,  
 Peut-être que Mathan le servirait encore,  
 Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,  
 Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle  
 De Joad et de moi la fameuse querelle,  
 Quand j'ôsaï contre lui disputer l'encensoir,  
 Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir.  
 Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,  
 Et mon âme à la cour s'attacha toute entière,  
 J'approchai par degrés de l'oreille des rois,  
 Et bientôt en oracle on érigea ma voix.  
 J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,  
 Je leur semai de fleurs le bord des précipices.  
 Près de leurs passions, rien ne me fut sacré,  
 De mesure et de poids je changeais à leur gré.  
 Autant que de Joad l'inflexible rudesse  
 De leur superbe oreille offensait la mollesse,  
 Autant je les charmais par ma dextérité,  
 Dérobant à leurs yeux la triste vérité,  
 Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,  
 Et prodigue surtout du sang des misérables.  
 Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avait introduit,  
 Par les mains d'Athalie un temple fut construit.

Jérusalem pleura de se voir profanée,  
 Des enfans de Lévi la troupe consternée,  
 En poussa vers le Ciel des hurlemens affreux.  
 Moi seul donnant l'exemple aux timides Hébreux,  
 Déserteur de leur roi, j'approuvai l'entreprise,  
 Et par là de Baal méritai la prêtrise.  
 Par là je me rendis terrible à mon rival,  
 Je ceignis la tiare, et marchai son égal.  
 Toutefois je l'avoue, en ce comble de gloire,  
 Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire  
 Jette encore en mon âme un reste de terreur ;  
 Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.  
 Heureux ! si sur son temple achevant ma vengeance,  
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ;  
 Et parmi les débris, le ravage, et les morts,  
 A force d'attentats perdre tous mes remords.  
 Mais voici Josabet.

SCÈNE IV.—JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN. Envoyé par la Reine,  
 Pour rétablir la calme et dissiper la haine :  
 Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux,  
 Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.  
 Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,  
 Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,  
 Sur Joad accusé de dangereux complots,  
 Allait de sa colère attirer tous les flots.  
 Je ne veux point ici vous vanter mes services.  
 De Joad contre moi je sais les injustices ;  
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.  
 Enfin, je viens chargé de paroles de paix.  
 Vivez, solemnisez vos fêtes sans ombrage.  
 De votre obéissance, elle ne veut qu'un gage.  
 C'est, pour l'en détourner, j'ai fait ce que j'ai pu,  
 Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABET. Eliacin ?

MATHAN. J'en ai pour elle quelque honte.  
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte ;  
 Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,  
 Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.  
 La Reine impatiente attend votre réponse.



JOSABET. Et voilà de sa part la paix qu'un nous annonce !

MATHAN. Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?

D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABET. J'admirerais si Mathan, dépouillant l'artifice,

Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,  
Et si de tant de maux le funeste inventeur,  
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN. De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie

Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?

Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?

Ce grand attachement me surprend à mon tour.

Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?

Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare ?

Songez-y. Vos refus pourraient me confirmer

Un bruit sourd, que déjà l'on commence à semer.

JOSABET. Quel bruit ?

MATHAN. Que cet enfant vient d'illustre origine,  
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET. Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur—

MATHAN. Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

Je sais que du mensonge implacable ennemie,

Josabet livrerait même sa propre vie,

S'il fallait que sa vie à sa sincérité,

Coutât le moindre mot contre la vérité.

Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?

Une profonde nuit envelope sa race ?

Et vous-même ignorez de quels parens issu,

De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ?

Parlez, je vous écoute, et suis prêt à vous croire.

Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABET. Méchant, c'est bien à vous d'ôser ainsi nommer

Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer.

Sa vérité par vous peut-elle être attestée ;

Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée

Où le mensonge règne, et répand son poison :

Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

## SCÈNE V.—JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD. Où suis-je ! De Baal ne vois-je pas le prêtre !  
 Quoi, fille de David, vous parlez à ce traître ?  
 Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez  
 pas,

Que du fond de l'abîme, entr'ouvert sous ses pas,  
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,  
 Ou, qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent ?  
 Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu  
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN. On reconnaît Joad à cette violence.  
 Toutefois il devrait montrer plus de prudence,  
 Respecter une Reine, et ne pas outrager  
 Celui, que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD. Hé bien, que nous fait-elle annoncer de  
 sinistre ?

Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN. J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD. Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.  
 De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.  
 Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,  
 Abiron, et Dathan, Doeg, Achitophel.

Les chiens, à qui son bras a livré Jésabel,  
 Attendant que sur toi sa fureur se déploie,  
 Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN. (*troublé.*) Avant la fin du jour——on  
 verra qui de nous——

Doit——Mais sortons, Nabal.

NABAL. Où vous égarez-vous ?  
 De vos sens étonnés, quel désordre s'empare ?  
 Voilà votre chemin.

## SCÈNE VI.—JOAD, JOSABET.

JOSABET. L'orage se déclare.  
 Athalie en fureur demande Eliacin.  
 Déjà de sa naissance et de votre dessein,  
 On commence, Seigneur, à percer le mystère.  
 Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD. Au perfide Mathan qui l'aurait révélé ?  
 Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

JOSABET. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre  
 maîtresse.



Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.  
 Réservons cet enfant pour un tems plus heureux,  
 Tandis que le méchans délibèrent entre eux.

Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,  
 Une seconde fois souffrez que je le cache.

Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.

Faut-il le transporter aux plus affreux déserts ?

Je suis prête. Je sais une secrète issue,

Par où, sans qu'on le voie, et sans être apperçue,

De Cédron avec lui traversant le torrent

J'irai dans le désert, où jadis en pleurant,

Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,

David d'un fils rebelle évita la poursuite.

Je craindrai moins pour lui les lions et les ours——

Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?

Je vous ouvre peut-être un avis salutaire,

Fesons de ce trésor Jéhu dépositaire.

On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,

Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.

Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;

De David à ses yeux le nom est favorable.

Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,

A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jésabel,

Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune ?

Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

JOAD. Quels timides conseils m'ôsez-vous suggérer ?

En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

JOSABET. Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?

Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?

A ses desseins sacrés employant les humains,

N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD. Jéhu qu'avait choisi sa sagesse profonde,

Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,

D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.

Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix ;

Suit des rois d'Israël les profanes exemples :

Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples.

Jéhu sur les hauts lieux enfin ôsant offrir

Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,

N'a, pour servir sa cause, ou venger ses injures,

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

Non, non, c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.

Montrons Eliacin ; et loin de le cacher,

Que du bandeau royal sa tête soit ornée.  
Je veux même avancer l'heure déterminée  
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII.—JOAD, JOSABET, AZARIAS, *suivis du*  
*CHŒUR et de plusieurs LEVITES.*

JOAD. Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS. J'en ai fait devant moi fermer toutes les  
portes.

JOAD. N'y reste-t-il que vous, et vos saintes co-  
hortes ?

AZARIAS. De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le  
tour.

Tout a fui. Tous se sont séparés sans retour,  
Misérable troupeau, qu'a dispersé la crainte :  
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.  
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,  
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD. Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage.  
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.  
Mais, qui retient encore ces enfans parmi nous ?

*Une des Filles du Chœur.* Hé ! pourrions-nous, Sei-  
gneur, nous séparer de vous ?

Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?  
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

*Une Autre.* Hélas ! si pour venger l'opprobre d'I-  
sraël,

Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,  
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,  
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.  
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,  
Par nos larmes, du moins, il peut être invoqué.

JOAD. Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta  
querelle,

Des prêtres, des enfans, ô Sagesse Eternelle !  
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?  
Du tombeau quand tu veux tu sais nous rappeler.  
Tu frappes, et guéris, tu perds, et ressuscites.  
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,  
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,  
En tes sermens jurés au plus saint de leurs Rois,  
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,  
Et qui doit du soleil égaler la durée.



Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?  
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?  
 C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux  
 s'ouvrent ;

Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.  
 Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,  
 Et de ces mouvemens secondez les transports.

*Le Chœur chante au son de toute la symphonie des  
 instrumens.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,  
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin,  
 Soit ce qu'à l'herbe tendre  
 Est au printems la fraîcheur du matin.

JOAD. Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'o-  
 reille.

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.  
 Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend  
 la parole.*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?  
 Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé ?  
 Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,  
 Des prophètes divins malheureuse homicide.  
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.  
 Tout encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfans, et ces femmes ?

Le Seigneur a détruit la reine des cités.  
 Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés,  
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.  
 Temple renverse-toi. Cèdres jetez des flames.

Jérusalem, objet de ma douleur,  
 Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ;  
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes  
 Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS. O saint temple !

JOSABET. O David !

*Le Chœur.* Dieu de Sion, rappelle,  
 Rappelle en notre faveur tes antiques bontés.

*La symphonie recommence encore ; et Joad, un moment  
 après, l'interrompt.*

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle  
 Sort du fond du désert brillante de clartés,  
 Et porte sur le front une marque immortelle ?  
 Peuples de la terre, chantez.  
 Jérusalem\* renaît plus charmante, et plus belle.  
 D'où lui viennent de tous côtés  
 Ces † enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?  
 Lève, Jerusalem, lève ta tête altière.  
 Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés ;  
 Les Rois des nations, devant toi prosternés,  
 De tes pieds baisent la poussière.  
 Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.  
 Heureux ! qui pour Sion d'une sainte ferveur  
 Sentira son âme embrasée.  
 Cieux, répandez votre rosée,  
 Et que la terre enfante son Sauveur.

JOSABET. Hélas ! d'où nous viendra cette insigne  
 faveur,

Si les Rois de qui doit descendre ce Sauveur——

JOAD. Préparez, Josabet, le riche diadème,  
 Que sur son front sacré David porta lui-même.

(Aux Lévites.)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux  
 Où se garde caché, loin des profanes yeux,  
 Ce formidable amas de lances et d'épées,  
 Qui du sang Philistin jadis furent trempées,  
 Et que David vainqueur, d'ans et d'honneur chargé,  
 Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.  
 Peut-on les employer pour un plus noble usage ?  
 Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII.—SALOMITH, le CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !  
 Dieu tout-puissant sont-ce là les prémices,  
 Les parfums, et les sacrifices,  
 Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels ?

*Une des Filles du Chœur.*

Quel spectacle à nos yeux timides !  
 Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais

\* L'Eglise.

† Les Gentile.



Les glaives meurtriers, les lances homicides,  
Briller dans la maison de paix ?

*Une Autre.*

D'où vient que, pour son Dieu, pleine d'indifférence,  
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?

D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger,  
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres loix  
Que la force et la violence,  
Où les honneurs et les emplois  
Sont le prix d'une aveugle et basse obeissance,  
Ma sœur, pour la triste innocence,  
Qui voudrait élever sa voix ?

*Une Autre.*

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,  
Pourquoi prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.  
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,  
Qui pourra nous le faire entendre ?  
S'arme-t-il pour nous défendre ?  
S'arme-t-il pour nous accabler ?

*Tout le Chœur chante.*

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !  
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !  
Comment peut-on avec tant de colère,  
Accorder tant d'amour ?

*Une Voix seule.*

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle  
Détruira tous ses ornemens.

*Une Autre Voix.*

Dieu protège Sion. Elle a pour fondemens  
Sa parole éternelle.

*La Première.*

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

*La Seconde.*

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

*La Première.*

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

*La Seconde.*

Sion a son front dans les cieux.

*La Première.*

Quel triste abaissement !

*La Seconde.*

Quelle immortelle gloire !

*La Première.*

Que de cris de douleur !

*La Seconde.*

Que de chants de victoire !

*Une Troisième.*Cessons de nous troubler. Notre Dieu, quelque jour,  
Dévoilera ce grand mystère.*Toutes Trois.*Révérons sa colère,  
Espérons en son amour.*Une Autre.*D'un cœur qui t'aime,  
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?  
Il cherche en tout ta volonté suprême,  
Et ne se cherche jamais.  
Sur la terre, dans le ciel même,  
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix  
D'un cœur qui t'aime ?

## ACTE IV.

SCÈNE I.—JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
*un LEVITE, le CHŒUR.*SALOMITH. D'un pas majestueux, à côté de ma  
mère,Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.  
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux,  
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?JOSABET. (*à Zacharie.*) Mon fils, avec respect,  
posez sur cette tableDe notre sainte loi le livre redoutable.  
Et vous aussi, posez, aimable Eliacin,  
Cet auguste bandeau près du livre divin.  
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,  
Le glaive de David auprès de sa couronne.JOAS. Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?  
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?  
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,  
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.



JOSABET. Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS. Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front? Ah, princesse! gardez d'en profaner la gloire. Du Roi qui l'a porté respectez la mémoire. Un malheureux enfant aux ours abandonné——

JOSABET, (*lui essayant le diadème*).

Laissez, mon fils, je sais ce qui m'est ordonné.

JOAS. Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche!

Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche? Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté Je dois, comme autrefois la fille de Jephthé, Du Seigneur par ma mort appaiser la colère? Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET. Voici qui vous dira les volontés des Cieux. Ne craignez rien. Et nous sortons tous de ces lieux.

## SCENE II.—JOAS, JOAD.

JOAS. (*courant dans les bras du Grand Prêtre.*)  
Mon père!

JOAD. Hé bien, mon fils?

JOAS. Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD. Il est juste, mon fils, que je vous le déclare. Il faut que vous soyez instruit, même avant tous, Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous. Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle. Il est tems de montrer cette ardeur et ce zèle, Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés, Et de payer à Dieu ce que vous lui devez. Vous sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS. Je me sens prêt, s'il veut, à lui donner ma vie.

JOAD. On vous a lu souvent l'histoire de nos rois. Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS. Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,  
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,  
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui  
Ses préceptes, ses loix, ses jugemens sévères,  
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD. Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,

A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

JOAS. David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,

Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD. Ainsi dans leur excès vous n'imiteriez pas L'infidèle Joram, l'impie Ocosias.

JOAS. O mon père !

JOAD. Achevez, dites ce que vous en semble ?

JOAS. Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble. *(Joad se prosterne à ses pieds.)*

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?

JOAD. Je vous rends le respect, que je dois à mon roi.

De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS. Joas ! Moi ?

JOAD. *(se relevant.)* Vous saurez par quelle grace insigne,

D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,

Quand déjà son poignard était dans votre sein,

Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage ;

Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.

Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis

Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,

A vous faire périr sa cruauté s'attache,

Et vous poursuit encore sous le nom qui vous cache.

Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger

Un peuple obéissant et prompt à vous venger.

Entrez, généreux chefs des familles sacrées,

Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.—JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chefs des LEVITES.*

JOAD. Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis. Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS. Quoi ? c'est Eliacin.

ISMAEL. Quoi ? cet enfant aimable—

JOAD. Est des rois de Juda l'héritier véritable.

Dernier né des enfans du triste Ocosias,

Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.

De cette fleur si tendre et si tôt moissonnée,

Tout Juda comme vous plaignant la destinée,



Avec ses frères morts le crut enveloppé.  
 Du perfide couteau comme eux il fut frappé ;  
 Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,  
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte ;  
 Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant,  
 Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant ;  
 Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,  
 Dans le temple cacha l'enfant et la nourrice.

JOAS. Hélas ! de tant d'amour et de tant de bien-  
 faits,

Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD. Gardez pour d'autres tems cette reconnais-  
 sance.

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.  
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver,  
 Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.  
 Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,  
 Instruite que Joas voit encore la lumière,  
 Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.  
 Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.  
 Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.  
 Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,  
 Venger nos princes morts, relever notre loi,  
 Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.  
 L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.  
 J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse,  
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nom-  
 breux,

De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux.

Mais ma force est au Dieu, dont l'intérêt me guide :

Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.

Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler,

Déjà trompant ses soins, j'ai su vous rassembler ;

Elle nous croit ici sans armes, sans défense ;

Couronnons, proclamons Joas en diligence.

De là du nouveau prince intrépides soldats,

Marchons, en invoquant l'Arbitre des combats :

Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,

Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.

Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,

Nous voyant avancer dans ce saint appareil,

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?

Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,

Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,

Conduisant au combat les enfans de Lévi,  
 Et dans ces mêmes mains des peuples révérees,  
 Les armes au Seigneur par David consacrées,  
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.  
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur.  
 Frappez et Tyriens, et même Israélites ;  
 Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites,  
 Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël  
 Rendit dans le désert un culte criminel,  
 De leurs plus chers parens saintement homicides,  
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides ;  
 Et par ce noble exploit, vous acquirent l'honneur  
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.  
 Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre,  
 A ce roi, que le Ciel vous redonne aujourd'hui  
 De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS. *(au bout de la table, ayant la main sur le  
 livre saint.)*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,  
 De rétablir Joas au trône de ses pères.  
 De ne poser le fer entre nos mains remis  
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.  
 Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,  
 Qu'il éprouve, Grand Dieu, ta fureur vengeresse :  
 Qu'avec lui, ses enfans de ton partage exclus,  
 Soient au rang de ces morts, que tu ne connais plus.

JOAD. Et vous, à cette loi, votre regle éternelle  
 Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

JOAS. Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD. O mon fils, de ce nom j'ose encore vous  
 nommer,

Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes,  
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.  
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,  
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.  
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
 Bientôt ils vous diront, que les plus saintes loix,  
 Maitresses du vil peuple, obéissent aux rois ;  
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;  
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné  
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;



Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.  
 Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,  
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,  
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,  
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
 Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.

Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,  
 Que Dieu sera toujours le premier de vos soins.  
 Que sévère aux méchans, et des bons le refuge,  
 Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;  
 Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,  
 Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS. (*au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*)

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.  
 Mon Dieu, punissez moi, si je vous abandonne.

JOAD. Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.  
 Paraissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

SCENE IV.—JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,  
 SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chêfs*  
*des LEVITES, le CHŒUR.*

JOSABET, (*embrassant Joas.*) O roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !

Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET. (*à Zacharie.*) Aux pieds de votre roi,  
 prosternez-vous, mon fils.

(*Zacharie se jette aux pieds de Joas.*)

JOAD. (*pendant qu'ils s'embrassent.*) Enfans, ainsi  
 toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET. (*à Joas.*) Vous savez donc quel sang  
 vous a donné la vie !

JOAS. Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET. De votre nom, Joas, je puis donc vous  
 nommer ?

JOAS. Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR. Quoi, c'est-là——

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce Lévite.

SCÈNE V.—JOAS, JOSABET, JOAD, ZACHARIE,  
SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chefs*  
*des LEVITES, un LEVITE, le CHŒUR.*

UN LEVITE. J'ignore contre Dieu quel projet on  
médite.

Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.  
On voit luire des feux parmi des étendards,  
Et sans doute, Athalie assemble son armée.  
Déjà même au secours, toute voie est fermée.  
Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,  
D'insolens Tyriens est partout investi.  
L'un d'eux en blasphémant, vient de nous faire entendre,  
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABET. (*à Joas.*) Cher enfant, que le Ciel en  
vain m'avait rendu,

Hélas ! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.  
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD. (*à Josabet.*) Quoi ! Vous ne craignez pas  
d'attirer sa colère

Sur vous, et sur ce roi si cher à votre amour ?  
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,  
Voudrait que de David la maison fût éteinte,  
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,  
Où\* le père des Juifs sur un fils innocent  
Leva sans murmurer un bras obéissant,  
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,  
Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,  
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,  
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde  
Prenne tout le côté que l'orient regarde.

Vous le côté de l'ourse, et vous de l'occident.  
Vous le midi. Qu'aucun par un zèle imprudent,  
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit Lévite,  
Ne sorte avant le tems, et ne se précipite ;  
Et que chacun enfin d'un même esprit poussé,  
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.  
L'ennemi nous regarde en son aveugle rage  
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,  
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.

---

\* Abraham.



Qu'Azarias partout accompagne le roi.  
 Venez, cher rejeton d'une vaillante race, (à Joas.)  
 Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.  
 Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,  
 Et périssez du moins en roi s'il faut périr.  
 Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.  
 (à un Lévitte.)  
 Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.  
 (Au Chœur.)

## SCENE VI.—SALOMITH, le CHŒUR.

*Le Chœur chante.*

Partez, enfans d'Aaron, partez.  
 Jamais plus illustre querelle,  
 De vos ayeux n'arma le zèle.  
 Partez, enfans d'Aaron, partez,  
 C'est votre roi, c'est Dieu, pour qui vous combattez.  
*Une Voix seule.*

Où sont les traits que tu lances,  
 Grand Dieu, dans ton juste courroux ?  
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

*Une Autre.*

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?  
 Dans l'horreur qui nous environne,  
 N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?  
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

*Le Chœur.*

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?  
*Une Voix seule.*

C'est à toi que dans cette guerre,  
 Les flèches des méchans prétendent s'adresser.  
 Fesons, disent-ils, cesser,  
 Les fêtes de Dieu sur la terre,  
 De son joug importun délivrons les mortels,  
 Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.  
 Que de son nom, que de sa gloire,  
 Il ne reste plus de mémoire.

Que ni lui, ni son Christ ne règnent plus sur nous.

*Le Chœur.*

Où sont les traits que tu lances,  
 Grand Dieu, dans ton juste courroux ?  
 N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

*Une Voix seule.*

Triste reste de nos rois,  
 Chère et dernière fleur d'une tige si belle,  
 Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle,  
 Te verrons-nous tomber une seconde fois ?  
 Prince aimable, dis-nous si quelque ange au berceau,  
 Contre tes assassins prit soin de te défendre ?

Ou si dans la nuit du tombeau,  
 La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

*Une Autre.*

D'un père et d'un ayeul contre toi révoltés,  
 Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés,  
 Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

*Le Chœur.*

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?  
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

*Une des Filles du Chœur, sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas,  
 Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

## SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,  
 Et d'horreur j'en frissonne.

Courons, fuyons ; retirons-nous

A l'ombre salutaire

Du redoutable sanctuaire.

## ACTE V.

## SCÈNE I.—ZACHARIE, SALOMITH, le CHŒUR.

SALOMITH. Cher Zacharie, hé bien ? Que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE. Redoublez au Seigneur votre ardente prière.

Peut-être, nous touchons à notre heure dernière.

Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH. Que fait Joas.

ZACHARIE. Joas vient d'être couronné.

Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.

O Ciel ! dans tous les yeux, quelle joie était peinte

A l'aspect de ce roi, racheté du tombeau !

Ma sœur, on voit encore la marque du couteau.

On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,



Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,  
 Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins,  
 Que les yeux de ma mère, et que Dieu pour témoins.  
 Nos Lévites pleuraient de joie et de tendresse,  
 Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse ;  
 Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,  
 A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,  
 Jurait de se régler par leurs avis sincères,  
 Il les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH. Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE. Ce secret, dans le temple, est encore  
 renfermé.

Des enfans de Lévi, la troupe partagée,  
 Dans un profond silence, aux portes s'est rangée.  
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,  
 Et crier pour signal : " Vive le roi Joas."   
 Mais mon père défend que le roi se hazarde,  
 Et veut, qu'Azarias demeure pour sa garde.  
 Cependant Athalie, un poignard à la main,  
 Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.  
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,  
 Et ne respire enfin que sang et que ruines.  
 Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé,  
 Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,  
 On renfermât du moins notre arche précieuse—  
 O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !  
 L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,  
 Et força le Jourdain de rebrousser son cours,  
 Des dieux des nations tant de fois triomphante,  
 Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente ?  
 Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,  
 L'œil tantôt sur ce prince, et tantôt vers l'autel,  
 Muette, et succombant sous le poids des alarmes,  
 Aux yeux des plus cruels, arracherait des larmes.  
 Le roi de tems en tems la presse entre ses bras,  
 La flatte—Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;  
 Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,  
 Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH. Quelle insolente main frappe à coups  
 redoublés ?

Qui fait courir ainsi ces Lévites troublés ?

Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?

Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE.                    Dissipez vos alarmes.  
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II.—ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,  
SALOMITH, ISMAEL, Deux LEVITES, le CHŒUR.

JOAD.                    En croirai-je mes yeux,  
Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux  
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège ?  
On disait que d'Achab la fille sacrilège  
Avait, pour assurer ses projets inhumains,  
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER. Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et  
mon courage ;  
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.  
Dans l'horreur du cachot, par son ordre enfermé,  
J'attendais que, le temple en cendres consumé,  
De tant de flots de sang non encore assouvie,  
Elle vint m'affranchir d'une importune vie,  
Et retrancher des jours, qu'aurait dû mille fois  
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD. Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce ?

ABNER. Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se  
passe.

Elle m'a fait venir, et d'un air égaré,  
Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,  
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre,  
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.  
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,  
A deux conditions peuvent se racheter.  
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance  
Un trésor, dont je sais qu'ils ont la connaissance,  
Par votre roi David autrefois amassé  
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.  
Va, dis-leur, qu'à ce prix je leur permets de vivre.

JOAD. Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on  
doit suivre ?

ABNER. Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en  
effet

Vous gardiez de David quelque trésor secret,  
Et tout ce que des mains de cette reine avare  
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,  
Donnez-le. Voulez-vous que d'impures assassins,  
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,



Et portant sur notre arche une main téméraire,  
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD. Mais siérait-il, Abner, à ces cœurs généreux,  
De livrer au supplice un enfant malheureux,  
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,  
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER. Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce  
Dieu puissant,

Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,  
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,  
Crût calmer par ma mort, le Ciel qui la tourmente.  
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?  
Quand vous péririez tous, en périra-t-il moins ?  
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?  
Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,  
Moïse, par sa mère, au Nil abandonné,  
Se vit, presque en naissant, à périr condamné.  
Mais Dieu le conservant, contre toute espérance,  
Fit par le tyran même élever son enfance.  
Qui sait ce qu'il réserve à notre Eliacin,  
Et si, lui préparant un semblable destin,  
Il n'a point de pitié déjà rendu capable,  
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?  
Du moins, et Josabet, comme moi, l'a pu voir,  
Tantôt à son aspect, je l'ai vu s'émouvoir.  
J'ai vu de son courroux tomber la violence.  
Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?

(à Josabet.)

Hé quoi ? pour un enfant qui vous est étranger,  
Souffrez-vous que sans fruit, Joad laisse égorger,  
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore  
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?  
Que feriez-vous de plus, si des rois vos ayeux,  
Ce jeune enfant était un reste précieux ?

JOSABET. (bas à Joad.) Pour le sang de ses rois,  
vous voyez sa tendresse,  
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD. Il n'est pas tems, princesse.

ABNER. Le tems est cher, Seigneur, plus que vous  
ne pensez.

Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,  
Mathan près d'Athalie étincelant de rage,  
Demande le signal, et presse le carnage.  
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?

Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,  
 Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose.  
 Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,  
 De ce coup imprévu songeons à nous parer.  
 Donnez-moi seulement le tems de respirer.  
 Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures,  
 Pour assurer le temple, et venger ses injures.  
 Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours,  
 Pour vous persuader sont un faible secours.  
 Votre austère vertu n'en peut être frappée.  
 Hé bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque  
 épée,

Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,  
 Abner puisse, du moins, mourir en combattant.

JOAD. Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que  
 j'embrasse.

De tant de maux, Abner, détournons la menace.

Il est vrai, de David un trésor est resté,

La garde en fut commise à ma fidélité.

C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,

Que mes soins vigilans cachaiient à la lumière.

Mais puisque à votre Reine il faut le découvrir,

Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir ;

De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;

Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée,

D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur.

Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.

Des prêtres, des enfans lui feront-ils quelque ombre ?

De la suite avec vous qu'elle règle le nombre.

Et quant à cet enfant si craint, si redouté,

De votre cœur, Abner, je connais l'équité,

Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.

Vous verrez, s'il le faut remettre en sa puissance ;

Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER. Ah ! je le prends déjà, Seigneur, sous mon  
 appui.

Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.—JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALO-  
 MITH, ISMAËL, Deux LEVITES, le CHŒUR.

JOAD. Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta  
 proie.

Ismaël, écoutez.

( Il lui parle bas. )



JOSABET. Puissant Maître des cieux,  
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,  
Lorsque lui dérochant tout le fruit de son crime,  
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD. Allez, sage Ismaël, ne perdez point de tems.  
Suivez de point en point ces ordres importans.  
Surtout, qu'à son entrée, et que sur son passage,  
Tout d'un calme profond lui présente l'image.  
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas,  
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.  
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,  
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(à un Lévite.)

Vous, dès que cette reine ivre d'un fol orgueil,  
De la porte du temple aura passé le seuil,  
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,  
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière,  
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.  
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;  
Et faites retentir jusques à son oreille,  
De Joas conservé l'étonnante merveille.  
Il vient.

SCENE IV.—JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,  
SALOMITH, AZARIAS, *Troupe de PRETRES et de*  
LEVITES, *Le CHŒUR.*

JOAD. Lévites saints, prêtres de notre Dieu,  
Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu.  
Et laissant à mes soins gouverner votre zèle,  
Pour paraître, attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,  
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.  
Celle dont la fureur poursuit votre enfance,  
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.  
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous  
L'Ange exterminateur est debout avec nous.  
Montez sur votre trône, et——Mais la porte s'ouvre,  
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, princesse ?

JOSABET.

Ah ! sans pâlir,

Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?  
 Quoi ! Ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte—

JOAD. Je vois que du saint temple on renferme la  
 porte.

Tout est en sûreté.

SCÈNE V.—ATHALIE, JOAS, *caché derrière le rideau*, JOAD, JOSABET, ABNER, *Suite d'Athalie*.

ATHALIE. (*à Joad.*) Te voilà, séducteur,  
 De ligues, de complots pernicieux auteur,  
 Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,  
 Éternel ennemi des suprêmes puissances,  
 En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé.  
 De ton espoir frivole es-tu désabusé ?  
 Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.  
 Je devrais sur l'autel, où ta main sacrifie,  
 Te — Mais du prix qu'on m'offre, il faut se contenter.  
 Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.  
 Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,  
 Où sont-ils ?

JOAD. Sur le champ tu seras satisfaite.  
 Je te les vais montrer, l'un et l'autre à la fois.

(*Le rideau se tire.*)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.

(*Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs Lévités, l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.*)

Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,  
 Reine ? De ton poignard connais, du moins, ces mar-  
 ques.

Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ocosias.

Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER. Ciel.

ATHALIE. (*à Joad.*) Perfide !

JOAD. Vois-tu cette Juive fidèle,

Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?

Il fut par Josabet à ta rage enlevé ;

Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.

Des trésors de David voilà ce qui me reste.



ATHALIE. Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.

D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD. Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

(*Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les Lévités armés entrent de tous côtés sur la scène.*)

ATHALIE. Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée !

D'armes et d'ennemis je suis environée !

JOAD. Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,

Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.

Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée,

Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE. Quoi ? La peur a glacé mes indignes soldats ?

Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas !

ABNER. Reine, Dieu m'est témoin——

ATHALIE. Laisse-là ton Dieu, traître :  
Et venge-moi.

ABNER. (*se jettant aux pieds de Joas.*) Sur qui ?  
Sur Joas ? Sur mon maître ?

ATHALIE. Lui Joas ? Lui ton roi ? Songez, méchants, songez,

Que mes armes encore vous tiennent assiégés.

J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.

On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

SCÈNE VI.—ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, et  
*tous les Acteurs de la-scène précédente.*

ISMAEL. (*à Joad.*) Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis.

L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.

Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,

La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.

Nos Lévités, du haut de nos sacrés parvis,

D'Ocosias au peuple ont annoncé le fils,

Ont conté son enfance au glaive dérobée,

Et la fille d'Achab dans le piège tombée.

Partout en même tems la trompette a sonné,

Et ces sons, et leurs cris dans son camp étonné,

Ont répandu le trouble et la terreur subite,  
 Dont Gédéon frappa le fier Madianite.  
 Les Tyriens jettant armes et boucliers,  
 Ont par divers chemins disparu les premiers.  
 Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.  
 Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite,  
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré ;  
 Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,  
 Femmes, vieillards, enfans, s'embrassent avec joie,  
 Bénissent le Seigneur, et celui qu'il envoie.  
 Tous chantent de David le fils ressuscité.  
 Baal est en horreur dans la sainte cité.  
 De son temple profane on a brisé les portes.  
 Mathan est égorgé.

ATHALIE. Dieu des Juifs, tu l'emportes !  
 Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.  
 Je reconnais l'endroit où je le fis frapper.  
 Je vois d'Ocosias et le port et le geste.  
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.  
 David, David triomphe, Achab seul est détruit.  
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.  
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,  
 M'as, vingt fois en un jour, à moi-même opposée ;  
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,  
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,  
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.  
 Qu'il règne donc ce fils, ton soin, et ton ouvrage.  
 Et que pour signaler son empire nouveau,  
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.  
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.  
 Que dis-je, souhaiter ? Je me flatte, j'espère,  
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,  
 Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,  
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,  
 On verra de David l'héritier détestable  
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,  
 Et venger Athalie, Achab, et Jésabel.

(*Athalie sort, les Lévites la suivent.*)

JOAD. Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,

Et que la sainteté n'en soit point profanée.  
 Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,  
 De leur sang par sa mort faire cesser les cris.



Si quelque audacieux embrasse sa querelle,  
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCENE VII.—JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, *et tous les Acteurs de la scène précédente.*

JOAS. (*descendu de son trône.*) Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,  
Détournez loin de moi sa malédiction,  
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.  
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD. (*aux Lévites.*) Appelez tout le peuple, et montrons lui son roi,  
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.  
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,  
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance ;  
Et saintement confus de nos égaremens,  
Nous rengager à lui par de nouveaux sermens.  
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCENE DERNIÈRE.—*Un LEVITE, JOAS, JOAD, et tous les Acteurs de la scène précédente.*

JOAD. (*au Lévite.*) Hé bien ! De cette impie a-t-on puni l'audace ?

UN LEVITE. Le fer a de sa vie expié les horreurs.  
Jérusalem longtems en proie à ses fureurs,  
De son joug odieux à la fin soulagée,  
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD. Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,  
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,  
Que les rois dans le ciel ont un Juge sévère,  
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

## SCENES DRAMATIQUES.

Scène des *FOURBERIES DE SCAPIN*.

SCAPIN, GERONTE.

*Sca.* (*faisant semblant de ne pas voir Gêronte.*) O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! pauvre Gêronte, que feras-tu ?

*Gêr.* (*à part.*) Que dit-il là de moi avec ce visage affligé ?

*Sca.* N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Gêronte ?

*Gêr.* Qu'y a-t-il, Scapin ?

*Sca.* (*courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Gêronte.*) Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

*Gêr.* (*courant après Scapin.*) Qu'est-ce que c'est donc ?

*Sca.* En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

*Gêr.* Me voici.

*Sca.* Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse deviner.

*Gêr.* (*arrêtant Scapin.*) Holà ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

*Sca.* Ah ! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

*Gêr.* Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

*Sca.* Monsieur...

*Gêr.* Quoi ?

*Sca.* Monsieur votre fils...

*Gêr.* Hé bien ? mon fils...

*Sca.* Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

*Gêr.* Et quelle ?

*Sca.* Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez



mal à propos ; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé les fruits les plus excellens qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

*Gér.* Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

*Sca.* Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer ; et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

*Gér.* Comment diantre ! cinq cents écus !

*Sca.* Oui, monsieur ; et de plus il ne m'a donné pour cela que deux heures.

*Gér.* Ah ! le pendarde de Turc ! m'assassiner de la façon !

*Sca.* C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

*Gér.* Que diable allait-il faire dans cette galère ?

*Sca.* Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

*Gér.* Va-t-en, Scapin, va-t-en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

*Sca.* La justice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens ?

*Gér.* Que diable allait-il faire dans cette galère ?

*Sca.* Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

*Gér.* Il faut, Scapin, que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

*Sca.* Quoi, monsieur ?

*Gér.* Que tu ailles dire à ce Turc, qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

*Sca.* Hé ! monsieur, songez-vous bien à ce que vous dites ? Et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils ?

*Gér.* Que diable allait-il faire dans cette galère ?

*Sca.* Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

*Gér.* Tu dis qu'il demande...

*Sca.* Cinq cents écus...

*Gér.* Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

*Sca.* Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

*Gér.* Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

*Sca.* Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

*Gér.* Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

*Sca.* Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

*Gér.* Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

*Sca.* Il est vrai ; mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

*Gér.* Tiens, voilà la clef de mon armoire.

*Sca.* Bon.

*Gér.* Tu l'ouvriras.

*Sca.* Fort bien.

*Gér.* Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

*Sca.* Oui.

*Gér.* Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux frippiers, pour aller racheter mon fils.

*Sca.* (*en lui rendant la clef.*) Hé, monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

*Gér.* Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

*Sca.* Oh, que de paroles perdues ! Laissez-là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.



Gér. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

Sca. Dépêchez donc vite, monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

Gér. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

Sca. Non, cinq cents écus.

Gér. Cinq cents écus !

Sca. Oui.

Gér. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Sca. Vous avez raison ; mais hâtez-vous.

Gér. N'y avait-il point d'autre promenade ?

Sca. Cela est vrai ; mais faites promptement.

Gér. Ah ! maudite galère !

Sca. (*à part.*) Cette galère lui tient au cœur.

Gér. Tiens Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or ; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*Tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.*) Tiens, va-t-en racheter mon fils.

Sca. (*tendant la main.*) Oui, monsieur.

Gér. (*retenant sa bourse, qu'il fait semblant de donner à Scapin.*) Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Sca. (*tendant encore la main.*) Oui.

Gér. (*recommençant la même action.*) Un infâme.

Sca. (*tendant toujours la main.*) Oui.

Gér. (*de même.*) Un homme sans foi, un voleur.

Sca. Laissez-moi faire.

Gér. (*de même.*) Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

Sca. Oui.

Gér. (*de même.*) Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

Sca. Fort bien.

Gér. (*de même.*) Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

Sca. Oui.

Gér. (*remettant sa bourse dans la poche, et s'en allant.*)  
Va, va vite requérir mon fils.

Sca. (*recourant après Géronte.*) Holà, monsieur !

Gér. Quoi ?

Sca. Où est donc cet argent ?

Gér. Ne te l'ai-je pas donné ?

Sca. Non, vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

*Gér.* Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

*Sca.* Je le vois bien.

*Gér.* Que diable allait-il faire dans cette galère !  
Ah ! maudite galère ! Traître de Turc, à tous les diables !

*Sca.* (*seul.*) Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi ; et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils. *Molière.*

---

*Scènes de l'Avocat PATELIN.*

*M. Pat.* Cela est résolu ; il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf...Ma foi ! on a bien raison de le dire, il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendrait pour un avocat ? ne dirait-on pas plutôt que je serais un magister de ce bourg ? Depuis quinze jours que j'ai quitté le village où je demeurais pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires...elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là, pour voisin, mon compère le juge du lieu...pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier...pas de quoi m'acheter un méchant habit...ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin, comment feras-tu pour contenter ta femme qui veut absolument que tu maries ta fille ? qui diantre voudra d'elle en te voyant ainsi déguenillé ? Il te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie... oui, tâchons adroitement de nous procurer à crédit un bon habit de drap dans la boutique de Monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille...

*Scène Suivante.*

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

*M. Pat.* (*à part.*) Bon ! le voilà seul ; approchons.

*M. Guil.* (*à part, feuilletant son livre.*) Compte du troupeau...six cents bêtes...

*M. Pat.* (*à part, lorgnant le drap.*) Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire...(*à M. Guillaume.*) Serviteur, monsieur.



*M. Guil.* (*sans le regarder.*) Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir ? qu'il attende.

*M. Pat.* Non, monsieur, je suis...

*M. Guil.* (*l'interrompant en le regardant.*) Une robe...le procureur ?...onc ?...Serviteur.

*M. Pat.* Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

*M. Guil.* Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

*M. Pat.* Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu. Je suis Patelin l'avocat.

*M. Guil.* Je ne vous connais point, monsieur.

*M. Pat.* (*à part.*) Il faut se faire connaître. (*à M. Guil.*) J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père une dette qui n'a pas été payée, et...

*M. Guil.* (*l'interrompant.*) Ce ne sont pas mes affaires ; je ne dois rien.

*M. Pat.* Non, monsieur : c'est au contraire feu mon père qui devait au votre trois cents écus, et comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

*M. Guil.* Me payer ? attendez, monsieur, s'il vous plaît...je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse ; je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (*Lui offrant sa chaise.*) Asseyez-vous là, s'il vous plaît, asseyez-vous là.

*M. Pat.* Monsieur !

*M. Guil.* Monsieur !

*M. Pat.* (*s'asseyant.*) Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis ; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

*M. Guil.* C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

*M. Pat.* Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes, et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

*M. Guil.* Tout à l'heure.

*M. Pat.* J'ai chez moi votre argent tout prêt, et bien compté ; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par devant notaire. Ce

sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en formes.

*M. Guil.* Cela est juste. Eh bien, demain matin à cinq heures.

*M. Pat.* A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume? je crains de vous détourner.

*M. Guil.* Point du tout; je n'ai que trop de loisir; on ne vend rien.

*M. Pat.* Vous faites pourtant plus d'affaires, vous seul, que tous les négocians de ce lieu.

*M. Guil.* C'est que je travaille beaucoup.

*M. Pat.* C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays... (*Examinant la pièce de drap.*) Voilà un assez beau drap.

*M. Guil.* Fort beau.

*M. Pat.* Vous faites votre commerce avec une intelligence!

*M. Guil.* Oh, monsieur!

*M. Pat.* Avec une habileté merveilleuse!

*M. Guil.* Oh, oh, monsieur!

*M. Pat.* Des manières nobles et franches, qui gagnent le cœur de tout le monde!

*M. Guil.* Oh, point, monsieur.

*M. Pat.* Parbleu! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

*M. Guil.* Je le crois, c'est couleur de marron.

*M. Pat.* De marron? que cela est beau! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

*M. Guil.* Oui, oui, avec mon teinturier.

*M. Pat.* Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du village.

*M. Guil.* Ah! ah! ah!

*M. Pat.* (*tâtant le drap.*) Cette laine me paraît assez bien conditionnée?

*M. Guil.* C'est pure laine d'Angleterre.

*M. Pat.* Je l'ai cru...à propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble?

*M. Guil.* Chez monsieur Nicodème?

*M. Pat.* Justement. Vous étiez beau comme l'amour.



*M. Guil.* Je l'ai ouï dire à ma mère.

*M. Pat.* Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

*M. Guil.* A dix-huit ans je savais lire et écrire.

*M. Pat.* Quel dommage que vous ne vous soyez pas appliqué aux grandes choses ! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un état ?

*M. Guil.* Comme un autre.

*M. Pat.* Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse faire un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

*M. Guil.* Je vous le garderai.

*M. Pat.* (*à part.*) Le garderai...ce n'est pas là mon compte. (*A M. Guillaume.*) Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher ; mais je vois bien, M. Guillaume, que vous en aurez une partie.

*M. Guil.* Ne laissez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

*M. Pat.* Je le sais bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit...Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard ! quel air de santé et de longue vie !

*M. Guil.* Je me porte bien.

*M. Pat.* Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus, je porte aussi de quoi le payer ?

*M. Guil.* Il vous en faudra...Vous voulez sans doute l'habit complet ?

*M. Pat.* Oui, très-complet, justaucorps, culotte et veste, doublées de même, et le tout bien long et bien large.

*M. Guil.* Pour tout cela, il vous en faudra...oui... six aunes. Voulez-vous que je les coupe en attendant ?

*M. Pat.* En attendant...non, monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'est ma méthode.

*M. Guil.* Elle est fort bonne. (*A part.*) Voici un homme très-exact.

*M. Pat.* Vous souvient-il, M. Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'écu de France ?

*M. Guil.* Le jour qu'on fit la fête du village ?

*M. Pat.* Justement. Nous raisonnâmes à la fin du

repas sur les affaires du temps, et je vous ouïs dire de belles choses.

*M. Guil.* Vous vous en souvenez ?

*M. Pat.* Si je m'en souviens ? Vous prédîtes dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

*M. Guil.* Je vois les choses de loin.

*M. Pat.* Combien, M. Guillaume, me ferez-vous payer l'aune de ce drap ?

*M. Guil.* (*regardant la marque.*) Voyons...un autre en payerait, ma foi ! six écus ; mais allons...je vous le baillerai à cinq écus.

*M. Pat.* (*à part.*) Le Juif!...(*à M. Guillaume.*) Cela est trop honnête ! six fois cinq écus, ce sera justement...

*M. Guil.* (*l'interrompant.*) Trente écus.

*M. Pat.* Oui, trente écus ; le compte est bon... Parbleu ! pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oie, dont un plaideur m'a fait présent.

*M. Guil.* Une oie ! je les aime fort.

*M. Pat.* Tant mieux. Touchez là ; à demain à dîner ; ma femme les apprête à miracle...Par ma foi ! il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner ?

*M. Guil.* Si vous ne donnez du temps au tailleur il vous le gâtera.

*M. Pat.* Ce serait grand dommage.

*M. Guil.* Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

*M. Pat.* Sans cela, je n'y songerais pas.

*M. Guil.* Je vais le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

*M. Pat.* (*prenant le drap.*) Cela est heureux !

*M. Guil.* Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

*M. Pat.* Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ?

*M. Guil.* Donnez, donnez ; je vais vous le faire porter, et vous m'enverrez par le retour...

*M. Pat.* (*l'interrompant.*) Le retour...non, non ; ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire



d'ici chez moi...comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

*M. Guil.* Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

*M. Pat.* Eh, point, point. Je ne suis pas glorieux, il est presque nuit ; et sous ma robe on prendra ceci pour un sac de procès.

*M. Guil.* Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

*M. Pat. (l'interrompant.)* Eh, point de façon, vous dis-je...à cinq heures précises, trois cent trente écus, et l'oie à dîner...Oh, çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur.

*M. Guil.* Serviteur, monsieur, serviteur. (*M. Pat. entre chez lui.*) *Bruéys et Palaprat.*

*Scène du GRONDEUR.*

*M. GRICHARD, vieux médecin ; L'OLIVE, son valet ;  
ARISTE, frère de GRICHARD.*

*M. Grich.* Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

*L'Ol.* Monsieur, je travaillais au jardin. Au premier coup de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

*M. Grich.* Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

*L'Ol.* Eh, monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était : quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi ; je ne sais plus comment faire.

*M. Grich.* Comment faire !

*Ar.* Mon frère, voulez-vous bien... ?

*M. Grich.* Oh, donnez-vous patience. Comment faire, coquin ?

*Ar.* Eh, mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

*M. Grich.* Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

*Ar.* Il faut lui laisser passer sa fougue.

*M. Grich.* Comment faire, infâme !

*L'Ol.* Oh çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

*M. Grich.* Non.

*L'Ol.* Voulez-vous que je la tienne fermée ?

*M. Grich.* Non.

*L'Ol.* Si faut-il, monsieur...

*M. Grich.* Encore ! tu raisonneras, ivrogne ?

*Ar.* Il me semble après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

*M. Grich.* Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

*L'Ol.* Morbleu, j'enrage d'avoir raison.

*M. Grich.* Te tairas-tu ?

*L'Ol.* Monsieur, je me ferais hacher ; il faut qu'une porte soit ouverte, ou fermée : choisissez, comment la voulez-vous ?

*M. Grich.* Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux...je la...mais voyez ce maraud-là, est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

*Ar.* Moi ? point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

*M. Grich.* Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là...

*Ar.* Je croyais bien faire.

*M. Grich.* Oh, je croyais... ? Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

*Ar.* Et laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise...

*M. Grich.* Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

*L'Ol.* Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

*M. Grich.* Et la cour !

*L'Ol.* Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

*M. Grich.* Tu n'as pas fait boire la mule ?

*L'Ol.* Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.



*M. Grich.* Lui as-tu donné l'avoine ?

*L'Ol.* Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

*M. Grich.* Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

*L'Ol.* Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

*M. Grich.* Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ?

*L'Ol.* Peste, monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

*M. Grich.* Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon, cependant j'ai entendu ce matin...

*L'Ol.* Ce matin ! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

*M. Grich.* Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

*L'Ol.* Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de soin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

*M. Grich.* Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin. Hors d'ici.

*L'Ol.* Que diable a-t-il mangé ?

*Ar. (le plaignant)* Retire-toi.

*Bruéys et Palaprat.*

---

*Scène du JOUEUR.*

*VALERE, Joueur qui a perdu son argent, HECTOR, son Valet.*

*Val.* Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies, N'ont jamais exercé de telles barbaries.

Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés,

Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés ;

Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,

Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

*Hec. (à part.)* Il est sec.

*Val.* De serpens mon cœur est dévoré,  
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

*( Il prend Hector à la cravatte. )*

Parle, as-tu jamais vu le sort et son caprice

Accabler un mortel avec plus d'injustice,

Le mieux assassiner ? perdre tous les paris,

Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !  
Réponds-moi donc, bourreau ?

*Hec.* Mais ce n'est pas ma faute.

*Val.* As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?  
Sort cruel, ta malice a bien su triompher,  
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.  
Dans l'état où je suis, je peux tout entreprendre,  
Confus, désespéré, je suis prêt à me prendre.

*Hec.* Heureusement pour vous, vous n'avez pas un  
sou,  
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.  
Voudriez-vous souper ?

*Val.* Que la foudre t'écrase.  
Ah charmante Angélique ! en l'ardeur qui m'embrâse  
A vos seules bontés je veux avoir recours ;  
Je n'aimerai que vous ; m'aimerez-vous toujours ?  
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,  
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

*Hec.* (à part.) Notre bourse est à fond, et par un  
sort nouveau  
Notre amour recommence à revenir sur l'eau ?

*Val.* Calmons le désespoir où la fureur me livre.  
Approche ce fauteuil. Va me chercher un livre.

*Hec.* Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

*Val.* Celui qui te viendra le premier sous la main.  
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

*Hec.* Voila Sénèque.

*Val.* Lis.

*Hec.* Que je lise Sénèque ?

*Val.* Oui, ne sais-tu pas lire ?

*Hec.* Hé, vous n'y pensez pas ;  
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

*Val.* Ouvre et lis au hasard.

*Hec.* Je vais le mettre en pièces.

*Val.* Lis donc.

*Hec.* (lit.) Chapitre vi. du mépris des richesses.  
*La fortune offre aux yeux des brillans mensongers,  
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers,  
Leur possession trouble et leur perte est légère,  
Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire.*  
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,  
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

*Val.* (se levant.) Vingt fois le premier pris ! dans  
mon cœur il s'élève



(*Il s'assied.*) Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, achève.

*Hec.* *L'or est comme une femme, on n'y saurait toucher,*

*Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.*

*L'un et l'autre en ce temps sitôt qu'on les manie,*

*Sont deux grands rémoras pour la philosophie.*

*N'ayant plus de maitresse, et n'ayant pas un sou,*

*Nous philosopherons maintenant tout le soûl.*

*Val.* De mon sort désormais vous serez seul arbitre, Adorable Angélique ! Achève ton chapitre.

*Hec.* *Que faut-il ?*

*Val.* Je bénis le sort et ses revers, Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers. Finis donc.

*Hec.* *Que faut-il à la nature humaine ?*

*Moins on a de richesse, et moins on a de peine :*

*C'est posséder les biens que savoir s'en passer.*

*Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser !*

*Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.*

*Etait-il de Paris ?*

*Val.* Non, il était de Rome.

*Dix fois à carte triple être pris le premier !*

*Hec.* Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

*Val.* Il faut que de mes maux enfin je me délivre ; J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre, La rivière, le feu, le poison et le fer.

*Hec.* Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air, Votre maître à chanter est ici ; la musique Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

*Val.* Que je chante !

*Hec.* Monsieur.

*Val.* Que je chante, bourreau !

*Je veux me poignarder, la vie est un fardeau, Qui pour moi désormais devient insupportable.*

*Hec.* Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable. Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ; Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, Disiez-vous.

*Val.* Ah ! je sens redoubler ma colère.

*Hec.* Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

*Regnard, le Joueur.*

*Scène du MERCURE GALANT.*

## LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE, *Soldat ivre, se présente pour faire publier ses grandes actions dans le Mercure.*

*La Ris.* Bon jour, mon camarade.  
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer  
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer :  
Est-ce ici ?

*Mer.* Quel homme est-ce ?

*La Ris.* Un bon vivant, alègre,  
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.  
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,  
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois,  
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

*Mer.* Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose ?

L'homme que vous cherchez est mon maître.

*La Ris.* Est-il là ?

*Mer.* Non.

*La Ris.* Tant pis : je voulais lui parler.

*Mer.* Me voilà ;

L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle,  
Où chaque heure du jour, j'écris quelque nouvelle ;  
Fable, histoire, aventure, enfin quoique ce soit,  
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.  
Parlez.

*La Ris.* Je voudrais bien être dans le Mercure ;  
J'y ferais, que je crois, une bonne figure.  
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion  
Que je fis autrefois une belle action :  
Si le roi la savoir, j'en aurais de quoi vivre.  
La guerre est un métier que je suis las de suivre.  
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,  
Ne saurait se résoudre à me donner congé ;  
J'en enrage.

*Mer.* Il fait bien : donnez-vous patience.

*La Ris.* Mordié ! je ne saurais avoir ma subsistance.

*Mer.* Il est vrai ; le pauvre homme ! il fait compassion.

*La Ris.* Or donc, pour en venir à ma belle action,  
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,



Et brave sur la mer autant que sur la terre.  
 J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,  
 Et j'ai même à sa mort le plus contribué :  
 Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce  
 Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.  
 Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des *mals* ;  
 On fit couler à fond les deux *vice-amirals*.

*Mer.* Il faut dire des *maux*, *vice-amiraux*, c'est l'ordre.

*La Ris.* Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous  
 mordre,

Nos coups aux ennemis furent des coups *fataux* ;  
 Nous gagnâmes sur eux quatre combats *navaux*.

*Mer.* Il faut dire *fatals* et *navals* ; c'est la règle.

*La Ris.* Les Hollandais, réduits à du biscuit de  
 seigle,

Ayant connu qu'en nombre ils étaient *inégaux*,  
 Firent prendre la fuite aux vaisseaux *principaux*.

*Mer.* Il faut dire *inégaux*, *principaux* ; c'est le terme.

*La Ris.* Enfin après cela, nous fûmes à Palerme.

Les bourgeois à l'envi nous firent des *régaux* ;  
 Les huit jours qu'on y fut, furent huit *carnavaux*.

*Mer.* Il faut dire *régals* et *carnavals*.

*La Ris.*

Oh dame !

Me reprendre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme ;  
 Franchement.

*Mer.* Parlez bien. On ne dit point *navaux*,  
 Ni *fataux*, ni *régaux*, non plus que *carnavaux* :  
 Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

*La Ris.* Eh mordié ! Comment donc voulez-vous  
 que je dise ?

Si vous me reprenez lorsque je dis des *mals*,  
*Inégaux*, *principaux*, et des *vice-amirals* ;  
 Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire en-  
 tendre,

Je dis *fataux*, *navaux*, devez-vous me reprendre ?  
 J'enrage de mon cœur, quand je trouve un trigaud  
 Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

*Mer.* J'ai la raison pour moi, qui me fait vous re-  
 prendre,

Et je vais clairement vous le faire comprendre.

*Al* est un singulier dont le pluriel fait *aux* :

On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux* :

C'est l'usage.

*La Ris.* L'usage ? eh bien, soit ; je l'accepte.

*Mer. Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.*

Pour peu qu'on ait de sens ou d'érudition,  
On sait que chaque règle a son exception :  
Par conséquent, on voit par cette raison seule.....

*La Ris.* J'ai des démangeaisons de te casser la  
gueule.

*Mer.* Vous ?

*La Ris.* Oui, palsandié, moi. Je n'aime point du  
tout

Qu'on me berne d'un conte à dormir tout de bout :  
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

*Mer.* Et tu crois au Mercure occuper une place,  
Toi ? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

*La Ris.* Mordié ! je me bats l'œil du Mercure et de  
toi.

Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,  
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.  
Plus de mille soldats en auraient acheté,  
Pour voir en quel endroit La Rissole eût été :  
C'était argent comptant ; j'en avais leur parole.  
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme La Rissole.  
Ces bras te deviendront ou *fatals* ou *fataux*.

*Mer.* Adieu, guerrier fameux par tes combats *navaux*.  
*Boursault, Mercure galant.*

---

### TRAGEDIE—Scènes.

*Imprécations de CAMILLE, Sœur d'HORACE, en apprenant que son Frère vient de tuer CURIACE son amant.*

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !  
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !  
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore !  
Rome, enfin que je hais parce qu'elle t'honore !  
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés  
Saper ses fondemens encore mal assurés,  
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,  
Que l'Orient contre elle à l'occident s'allie ;  
Que cent peuples unis des bouts de l'univers  
Passent pour la détruire et les monts et les mers,  
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;  
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux



Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux.  
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre  
 Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre ;  
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
 Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

*P. Corneille, les Horaces.*

AGAMEMNON a fait venir dans son Camp IPHIGENIE,  
 sa Fille, sous le prétexte de l'unir à ACHILLE, son  
 Amant, mais en effet pour la sacrifier aux Dieux.  
 CLYTEMNESTRE, Mère de cette Princesse, prend sa  
 défense.

*Clyt.* Vous ne démentez point une race funeste.  
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.  
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin  
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.  
 Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice  
 Que vos soins préparaient avec tant d'artifice ?  
 Quoi, l'horreur de souscrire à cette ordre inhumain,  
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?  
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?  
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?  
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?  
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?  
 Quel débris parle ici de votre résistance ?  
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?  
 Voilà par quels témoins il fallait me prouver,  
 Cruel, que votre amour a voulu la sauver.  
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.  
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?  
 Le ciel, le juste ciel par le meurtre honoré,  
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?  
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,  
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.  
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix  
 Sa coupable moitié, dont il est trop épris.  
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?  
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?  
 Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,  
 Payer son fol amour du plus pur de mon sang ?  
 Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,  
 Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,  
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?  
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,  
 Thésée avait osé l'enlever à son père.  
 Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,  
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;  
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,  
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.  
 Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé,  
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.  
 Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,  
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,  
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,  
 Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;  
 Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,  
 Vous voulez-vous en faire un mérite barbare ?  
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,  
 De votre propre sang vous courez le payer ;  
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace  
 De quiconque vous peut disputer votre place.  
 Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison  
 Cède à la cruauté de cette trahison.  
 Un prêtre environné d'une foule cruelle,  
 Portera sur ma fille une main criminelle !  
 Déchirera son sein ! Et, d'un œil curieux,  
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux !  
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,  
 Je m'en retournerai seule et désespérée !  
 Je verrai les chemins encore tout parfumés  
 Des fleurs, dont sous ses pas on les avait semés !  
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,  
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.  
 Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher,  
 De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.  
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père  
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.  
 Et vous, rentrez, ma fille ; et du moins à mes lois  
 Obéissez encore pour la dernière fois.

*Racine, Iphigénie.*

THERAMENE, *Gouverneur* d'HIPPOLYTE, *fait à THE-*  
*SEE, Père de ce malheureux Prince, le récit de sa*  
*mort.*

*Ther.* A peine nous sortions des portes de Trézène,  
 Il était sur son char. Ses gardes affligés



Imitaient son silence, autour de lui rangés.  
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes,  
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.  
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois  
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,  
L'œil morne maintenant et la tête baissée,  
Semblaient se conformer à sa triste pensée.  
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,  
Des airs, en ce moment, a troublé le repos ;  
Et du sein de la terre une voix formidable  
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.  
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.  
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.  
Cependant sur le dos de la plaine liquide,  
S'élève à gros bouillons une montagne humide.  
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,  
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.  
Son front large est armé de cornes menaçantes ;  
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.  
Indomptable taureau, dragon impétueux,  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;  
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.  
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.  
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;  
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.  
Tout fuit ; et sans s'armer d'un courage inutile,  
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.  
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,  
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,  
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,  
Il lui fait dans le flanc une large blessure.  
De rage et de douleur le monstre bondissant  
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,  
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,  
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.  
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,  
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.  
En efforts impuissans leur maître se consume,  
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.  
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,  
Un dieu, qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.  
A travers les rochers la peur les précipite.  
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte  
Voit voler en éclats tout son char fracassé.

Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.  
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle  
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.  
 J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils  
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.  
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;  
 Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.  
 De nos cris douloureux la plaine retentit.  
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.  
 Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,  
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.  
 Je cours, en soupirant, et sa garde me suit.  
 De son généreux sang la trace nous conduit.  
 Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes  
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.  
 J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,  
 Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :  
*Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.*  
*Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.*  
*Cher ami, si mon père un jour désabusé*  
*Plaint le malheur d'un fils fausement accusé,*  
*Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive,*  
*Dis-lui, qu'avec douceur il traite sa captive,*  
*Qu'il lui rende... A ce mot ce héros expiré*  
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;  
 Triste objet où des dieux triomphe la colère,  
 Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.  
*Racine, Phèdre et Hippolyte.*

---

## LES JARDINS.

PAR M L'ABBE DE LILLE.

---

### *Chant Premier.*

LE doux printems revient, et ranime à la fois  
 Les oiseaux, les zéphirs, et les fleurs, et ma voix.  
 Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre ?  
 Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,



Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,  
 Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,  
 Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la  
 gloire ;

Sur un char foudroyant qu'il place la victoire ;  
 Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :  
 Flore a souri ; ma voix va chanter les jardins.  
 Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,  
 Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.

Toi donc, qui, mariant la grace et la vigueur,  
 Sais du chant didactique animer la langueur ;  
 O muse ! si jadis, dans les vers de Lucrèce,  
 Des austères leçons tu polis la rudesse ;  
 Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,  
 Son rival a chanté le soc laborieux ;  
 Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,  
 Dont le charme autrefois avait tenté Virgile.  
 N'empruntons point ici d'ornement étranger ;  
 Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;  
 Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,  
 Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent et doux que célèbrent mes vers,  
 Remonte aux premiers jours de l'antique univers.  
 Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,  
 D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;  
 Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix  
 Des arbres favoris et des fleurs de son choix.

Du simple Alcinoüs le luxe encore rustique  
 Décorait un verger. D'un art plus magnifique  
 Babylone éleva des jardins dans les airs.

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,  
 Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,  
 Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

La Sagesse autrefois habitait les jardins,  
 Et d'un air plus riant instruisait les humains ;  
 Et quand les Dieux offraient un Elysée aux sages,  
 Était-ce des palais ? c'était de verds bocages ;  
 C'était des prés fleuris, séjours des doux loisirs,  
 Où d'une longue paix ils goûtaient les plaisirs.

Ouvrons donc, il est tems, ma carrière nouvelle ;  
 PHILIPPE m'encourage, et mon sujet m'appelle.

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,  
 Gardez vous d'insulter la nature à grands frais ;  
 Ce noble emploi demande un artiste qui pense,  
 Prodigue de génie, et non pas de dépense.

Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,  
 Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.  
 Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nom-  
 bre,

Les jets de la lumière, et les masses de l'ombre,  
 Les heures, les saisons, variant tour-à-tour  
 Le cercle de l'année et le cercle du jour,  
 Et des prés émaillés les riches broderies,  
 Et des riants côteaux les vertes draperies,  
 Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,  
 Ce sont-là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.  
 La nature est à vous ; et votre main féconde  
 Dispose, pour créer, des élémens du monde.

Mais, avant de planter, avant que du terrain  
 Votre bêche imprudente ait entamé le sein,  
 Pour donner aux jardins une forme plus pure,  
 Observez, connaissez, imitez la nature.  
 N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,  
 Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés  
 Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie  
 Vous jette en une douce et longue rêverie ?  
 Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,  
 Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore.  
 Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.  
 Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,  
 De héros en héros, d'âge en âge embelli.  
 Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre,  
 Chanteloup, fier encore de l'exil de son maître,  
 Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,  
 Timide avant-coureur de la belle saison,  
 L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle  
 Fit le premier en France entrevoir le modèle.  
 Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil,  
 Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil :  
 Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !  
 L'ombre du grand Henri chérit encore Navarre.  
 Semblable à son auguste et jeune déité,  
 Trianon joint la grace avec la majesté.  
 Pour elle il s'embellit et s'embellit par elle.  
 Et toi, d'un prince aimable, ô l'asyle fidèle !  
 Dont le nom trop modeste est indigne de toi,  
 Lieu charmant ! offre lui tout ce que je lui dois,



Un fortuné loisir, une douce retraite.  
 Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,  
 C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,  
 Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,  
 Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe,  
 La violette croît auprès du lis superbe.  
 Compagnon inconnu de ces hommes fameux,  
 Ah ! si ma faible voix pouvait chanter comme eux,  
 Je peindrais tes jardins, le dieu qui les habite,  
 Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite.  
 Beau lieu ! fais son bonheur. Et moi, si quelque jour,  
 Grâce à lui, j'embellis un champêtre séjour,  
 De mon illustre appui j'y placerai l'image ;  
 De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage :  
 Pour elle je cultive et j'enlace en festons  
 Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons.  
 Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,  
 A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter,  
 Mais il est des écueils que l'art doit éviter.  
 L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.  
 Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse :  
 Avant tout connaissez votre site ; et du lieu  
 Adorez le génie, et consultez le dieu.  
 Ses loix impunément ne sont pas offensées,  
 Cependant moins hardi qu'étrange en ses pensées.  
 Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût  
 Change, mêle, déplace, et dénature tout ;  
 Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,  
 Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrain adopte avec plaisir,  
 Sachez le reconnaître, ôsez vous en saisir.  
 C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle ;  
 C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.  
 Ainsi savaient choisir les Berghems, les Poussins,  
 Voyez, étudiez leur chefs-d'œuvre divins :  
 Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,  
 Que l'art reconnaissant le rende à la nature.  
 Maintenant des terrains examinons le choix,  
 Et quels lieux se plairont à recevoir vos loix.  
 Il fut un tems funeste où, tourmentant la terre,  
 Aux sites les plus beaux l'art déclarait la guerre,  
 Et, comblant les vallons et rasant les côteaux,  
 D'un sol heureux formait d'insipides plateaux.

Par un contraire abus, l'art, tyran des campagnes,  
 Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.  
 Evitez ces excès. Vos soins infructueux  
 Vainement combattraient un terrain montueux ;  
 Et dans un sol égal, un humble monticule  
 Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

Désirez-vous un lieu propice à vos travaux ?  
 Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,  
 J'aimerais ces hauteurs où sans orgueil domine  
 Sur un riche vallon une belle colline.  
 Là, le terrain est doux sans insipidité,  
 Elevé sans roideur, sec sans aridité.  
 Vous marchez : l'horizon vous obéit. La terre  
 S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.  
 Vos sites, vos plaisirs, changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,  
 Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique ;  
 Confie au froid papier le plan géométrique ;  
 Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,  
 Dessinez ces aspects, ces côteaux, ce lointain ;  
 Devinez les moyens, pressentez les obstacles ;  
 C'est des difficultés que naissent les miracles.

Le sol le plus ingrat connaîtra la beauté.  
 Est-il nud ? que des bois parent sa nudité.  
 Couvert ? portez la hache en ces forêts profondes.  
 Humide ? en lacs pompeux, en rivières fécondes,  
 Changez cette onde impure ; et par d'heureux travaux,  
 Corrigez à la fois l'air, la terre, et les eaux.  
 Aride enfin ? cherchez, sondez, fouillez encore :  
 L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclorre.  
 Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,  
 Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,  
 Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,  
 Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.  
 C'est peu de charmer l'œil : il faut parler au cœur.  
 Avez-vous donc connu ces rapports invisibles  
 Des corps inanimés et des êtres sensibles ?  
 Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,  
 La muette éloquence et la secrète voix ?  
 Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,  
 Du noble au gracieux, les passages sans nombre  
 M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,  
 Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.



Là, que le peintre vienne enrichir sa palette ;  
 Que l'inspiration y trouble le poëte ;  
 Que le sage, du calme y goûte les douceurs ;  
 L'heureux, ses souvenirs ; le malheureux, ses pleurs.

Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.  
 Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.  
 Gardez que mal unis, ces effets différens  
 Ne forment qu'un chaos de traits incohérens ;  
 Les contradictions ne font pas des contrastes.

D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.  
 N'allez pas resserrer dans des cadres étroits  
 Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.  
 On rit de ces jardins, absurde parodie  
 Des traits que jette en grand la nature hardie,  
 Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,  
 Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,  
 Variez les objets, ou que leur aspect change.  
 Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,  
 Qu'ils offrent tour-a-tour vingt spectacles divers.  
 Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude  
 Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;  
 Qu'enfin les ornemens avec goût soient placés,  
 Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.

Surtout, du mouvement ; sans lui, sans sa magie,  
 L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;  
 Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.  
 Des grands peintres encore faut-il attester l'art ?  
 Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile  
 De mobiles objets sur la toile immobile,  
 L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,  
 Les globes de fumée exhalés des hameaux.  
 Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse.  
 Saisissez leur secret. Plantez en abondance  
 Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvants,  
 Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;  
 Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,  
 Et défendez au fer d'outrager la nature :  
 Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux,  
 Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,  
 Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse,  
 Des ondulations leur donna la mollesse.  
 Mais les ciseaux cruels——Prévenez ce forfait,  
 Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en est fait.

L'acier a retranché leur cime verdoyante,  
 Je n'entends plus au loin, sur leur tête ondoyante,  
 Le rapide aquilon légèrement courir,  
 Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, et mourir.  
 Froids, monotones, morts ; du fer qui les mutile  
 Ils semblent avoir pris la froideur immobile.

Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,  
 A vos arbres laissez leur doux balancement.  
 Qu'en mobiles objets la perspective abonde :  
 Faites courir, bondir et rejaillir cette onde.  
 Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs déserts ;  
 Des différens troupeaux dans les sites divers  
 Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.  
 Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,  
 Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux,  
 L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.  
 Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,  
 Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine :  
 Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,  
 Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,  
 Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage,  
 Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage.  
 Que j'aime et sa souplesse et son port animé !  
 Soit que dans le courant du fleuve accoutumé  
 En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,  
 Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;  
 Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds ;  
 Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,  
 Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes  
 Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes !  
 Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encore.

Ainsi de la nature épuisant le trésor,  
 Le terrain, les aspects, les eaux, et les ombrages  
 Donnent le mouvement, la vie aux paysages.

Mais, si du mouvement notre œil est enchanté,  
 Il ne chérit pas moins un air de liberté.  
 Laissez donc des jardins la limite indécise,  
 Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.  
 Où l'œil n'espère plus, le charme disparaît.  
 Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret ;  
 Bientôt il nous ennuye, et même nous irrite.  
 Au-delà de ces murs, importune limite,  
 On imagine encore de plus aimables lieux,  
 Et l'esprit inquiet désenchanté les yeux.



Quand toujours guerroyant nos Gothiques ancêtres  
 Transformaient en champ clos leurs asyles champêtres,  
 Chacun dans son donjon, de murs environné,  
 Pour vivre surement, vivait emprisonné.

Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte  
 Que conserve l'orgueil, et qu'inventa la crainte ?  
 A ces murs qui gênaient, attristaient les regards,  
 Le gout préférerait ces verdoyans remparts,  
 Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante  
 Cueille et la rose inculte et la mûre sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encore.  
 Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor  
 Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,  
 Dont seul Ermenonville offre encore des modèles.  
 Les jardins appellaient les champs dans leur séjour,  
 Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.

Du haut de ces côteaux, de ces monts d'où la vue  
 D'un vaste paysage embrasse l'étendue,  
 La nature au génie a dit ; " Ecoute-moi :  
 Tu vois tous ces trésors, ces trésors sont à toi.  
 Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,  
 Mes travaux imparfaits implorent ton adresse."  
 Elle dit. Il s'élançe, il va de tous côtés,  
 Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés,  
 Des vallons aux côteaux, des bois à la prairie,  
 Il retouche en passant le tableau qui varie.  
 Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,  
 Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.  
 Il ne compose pas ; il corrige, il épure,  
 Il achève les traits qu'ébaucha la nature.  
 Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;  
 La forêt égayée adoucit son horreur ;  
 Un ruisseau s'égarait, il dirige sa course ;  
 Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.  
 Il veut ; et des sentiers courent de toutes parts,  
 Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,  
 Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,  
 Forment de cent détails un magnifique ensemble.

Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.  
 Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard  
 Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,  
 Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles,  
 Avec bien moins de frais qu'un art minutieux  
 N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,

Vous allez embellir un paysage immense.  
 Tombez devant cet art, fausse magnificence,  
 Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden,  
 La France à nos regards offre un vaste jardin !

Que si vous n'ôsez pas tenter cette carrière,  
 Du moins, de vos enclos franchissant la barrière,  
 Par de riches aspects aggrandissez les lieux.  
 D'un vallon, d'un côteau, d'un lointain gracieux,  
 Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue :  
 Possédez par les yeux, jouissez par la vue.

Surtout sachez saisir, enchaîner à vos plans,  
 Ces accidens heureux qui distinguent les champs.  
 Ici, c'est un hameau que des bois environnent ;  
 Là, de leurs longues tours les cités se couronnent ;  
 Et l'ardoise azurée, au loin frappant les yeux,  
 Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Oublierai-je ce fleuve, et son cours, et ses rives ?  
 Votre œil de loin poursuit les voiles fugitives.  
 Des îles quelquefois s'élevent de son sein ;  
 Quelquefois il s'enfuit sous l'arc d'un point lointain.

Et si la vaste mer à vos yeux se présente,  
 Montrez, mais variez cette scène imposante.  
 Ici, qu'on l'entrevoie à travers des rameaux,  
 Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,  
 Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.  
 Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,  
 La perd encore ; enfin la vue en liberté  
 Tout-à-coup la découvre en son immensité.

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;  
 Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare  
 Que les hommes, les arts, la nature et le tems  
 Sèment autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Ausonie !  
 Lieux toujours inspirans, toujours chers au génie ;  
 Que de fois arrêté dans un bel horizon,  
 Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon,  
 Dessine ces lointains, et ces mers, et ces îles,  
 Ces ports, ces monts brûlans et devenus fertiles,  
 Des laves de ces monts encore tout menaçans,  
 Sur des palais détruits d'autres palais naissans,  
 Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,  
 Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !  
 Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,  
 Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;



Mais, j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,  
 J'irai ; de l'Appennin je franchirai les cimes ;  
 J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,  
 Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous, épris des beautés qu'étaient ces rivages,  
 Au lieu de ces aspects, de ces grands paysages,  
 N'avez-vous au dehors que d'insipides champs ?  
 Qu'au dedans, des objets mieux choisis, plus touchans  
 Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère :  
 Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;  
 Symbole heureux du sage, indépendant d'autrui,  
 Qui rentre dans son âme, et se plaît avec lui.  
 Je m'enfonce avec vous dans ce secret asyle.

Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile  
 En aspects variés est le plus abondant,  
 Des trésors de la vue économe, prudent,  
 Faites les acheter d'une course légère.  
 Que votre art les promette, et que l'œil les espère :  
 Promettre, c'est donner ; espérer, c'est jouir.  
 Il faut m'intéresser, et non pas m'éblouir.

Dans mes leçons encore je voudrais vous apprendre  
 L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.  
 Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,  
 Deux genres, dès long-tems ambitieux rivaux,  
 Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente  
 D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,  
 Prête aux champs des beautés qu'ils ne connaissent

pas,

D'une pompe étrangère embellit leurs appas,  
 Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,  
 Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves.  
 Son air est moins riant et plus majestueux.

L'autre, de la nature amant respectueux,  
 L'orne, sans la farder, traite avec indulgence  
 Ses caprices charmans, sa noble négligence,  
 Sa marche irrégulière, et fait naître avec art,  
 Les beautés du désordre, et même du hasard.

Chacun d'eux a ses droits ; n'excluons l'un ni l'autre ;  
 Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.  
 Ainsi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix.  
 L'un est fait pour briller chez les grands et les rois ;  
 Les rois sont condamnés à la magnificence ;  
 On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;

On y veut admirer, enivrer ses regards  
 Des prodiges du luxe et du faste des arts.  
 L'art peut donc subjuguier la nature rebelle ;  
 Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.  
 Son éclat fait ces droits ; c'est un usurpateur  
 Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.  
 Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,  
 Insipides réduits, dont l'insipide maître  
 Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés,  
 Ses petits sallons verts bien tondus, bien soignés ;  
 Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,  
 Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;  
 Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau,  
 Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,  
 Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase.  
 Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.  
 Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;  
 Je préfère un champ brut à son triste jardin.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,  
 Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,  
 A ce pompeux Versailles, à ce riant Marly,  
 Que Louis, la nature, et l'art ont embelli.  
 C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;  
 Là tout est enchanté. C'est le palais d'Armide ;  
 C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,  
 Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,  
 Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,  
 Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.  
 Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,  
 Subjugués à leur tour, obéir à ses loix ;  
 A ces douze palais d'élégante structure  
 Ces arbres marier leur verte architecture ;  
 Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus,  
 En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus  
 Tomber, se prolonger dans des canaux superbes ;  
 Là, s'épancher en nappe ; ici, monter en gerbes :  
 Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,  
 Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur ?  
 Si j'é gare mes pas dans ces bocages sombres,  
 Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,  
 Et Diane et Venus enchantent ce beau lieu.  
 Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un Dieu :  
 Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,



Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.  
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.

Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.

J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées  
Roulent pompeusement, avec soin cadencées ;  
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur,  
Pour chercher un ami qui me parle de cœur.  
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,  
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue.  
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,  
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.

Aimez donc des jardins la beauté naturelle,  
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.

Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains  
Préparent un asyle aux premiers des humains ;

Le voyez-vous tracer des routes régulières,  
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières ?

Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens  
L'enfance de la terre et son premier printems ?

Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices,  
La nature épuisa les plus pures délices.

Des plaines, des côteaux le mélange charmant,  
Les ondes à leur choix errantes mollement,

Des sentiers sinueux les routes indécises,  
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,

Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,  
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.

Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,

Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,

Charme de l'odorat, du goût et des regards,

Elégamment groupés, négligemment épars,

Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue

Ouvraient dans le lointain une scène imprévue ;

Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,

Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;

Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,

Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.

Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,

Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,

Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries ?

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,

Eve a son jeune époux abandonna sa main,

Et rougit comme l'aube aux portes du matin.

Tout les félicitait dans toute la nature,

Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.  
 La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs :  
 Zéphyre aux antres verts redisait leurs soupirs ;  
 Les arbres frémissaient, et la rose inclinée  
 Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !  
 Heureux dans ses jardins ; heureux qui, comme vous,  
 Vivrait, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,  
 Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie !

---



---

## SATIRE

DE M. BOILEAU DESPREAUX.

A. QUEL sujet inconnu vous trouble et vous altère ?  
 D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,  
 Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier,  
 A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?  
 Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie  
 Semblait d'ortolans seuls, et de bisques nourrie ?  
 Où la joie en son lustre attirait les regards,  
 Et le vin en rubis brillait de toutes parts.  
 Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?  
 A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?  
 Ou quelque longue pluie inondant vos vallons,  
 A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?  
 Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

P. Ah ! de grâce un moment, souffrez que je respire.  
 Je sors de chez un fat, qui pour m'empoisonner,  
 Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.  
 Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année,  
 J'éluçais tous les jours sa poursuite obstinée,  
 Mais hier il m'aborde, et me serrant la main :  
 Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain,  
 N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles  
 D'un vin vieux—Bucingo n'en a point de pareilles ;  
 Et je gagerais bien que chez le commandeur,  
 Vilandri priserait sa sève, et sa verdeur.  
 Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle :  
 Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.  
 C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez.  
 Quoi, Lambert ? Oui, Lambert. A demain ? C'est assez.

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,  
 J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe.



A peine étais-je entré, que ravi de me voir,  
 Mon homme en m'embrassant, m'est venu recevoir,  
 Et montrant à mes yeux une allegresse entière,  
 Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière,  
 Mais puisque je vous vois, je me tiens trop content,  
 Vous êtes un brave homme. Entrez. On vous attend.  
 A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,  
 Je le suis en tremblant dans une chambre haute,  
 Où malgré les volets, le Soleil irrité,  
 Formait un poêle ardent au milieu de l'Été :  
 Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance ;  
 Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,  
 Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de romans,  
 Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens :  
 J'enrageais. Cependant on apporte un potage ;  
 Un coq y paraissait en pompeux équipage,  
 Qui changeant sur ce plat et d'état et de nom,  
 Par tous les conviés s'est appelé chapon.  
 Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée  
 D'une langue en ragoût de persil couronnée ;  
 L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,  
 Dont un beurre gluant inondait tous les bords.  
 On s'assied ; mais d'abord, notre troupe serrée  
 Tenait à peine autour d'une table quarrée ;  
 Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,  
 Fesait un tour à gauche, et mangeait de côté.  
 Jugez en cet état si je pouvais me plaire,  
 Moi que ne compte rien ni le vin, ni la chère,  
 Si l'on n'est plus au large assis en un festin,  
 Qu'aux sermons de Cassaigne, ou de l'Abbé Cotin.  
 Notre Hôte, cependant, s'adressant à la troupe ;  
 Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?  
 Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,  
 Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?  
 Ma foi, vive Mignot, et tout ce qu'il apprête.  
 Les cheveux cependant me dressaient à la tête :  
 Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier,  
 Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.  
 J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,  
 Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.  
 Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,  
 Un laquais effronté m'apporte un rouge bord  
 D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,  
 Se vendait chez Crenet, pour vin de l'Hermitage,

Et qui rouge et vermeil, mais fade et doucereux,  
 N'avait rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.  
 A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,  
 Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse ;  
 Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,  
 J'espérais adoucir la force du poison.  
 Mais qui l'aurait pensé ? pour comble de disgrâce,  
 Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace.  
 Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Été !  
 Au mois de Juin ! Pour moi, j'étais si transporté,  
 Que donnant de fureur tout le festin au diable,  
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table :  
 Et dût-on m'appeller et fantasque et bourru,  
 J'allais sortir enfin, quand le rôti a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,  
 S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,  
 Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,  
 Sentaient encore le chou dont ils furent nourris.  
 Autour de cet amas de viandes entassées,  
 Régnaient un long cordon d'alouettes pressées ;  
 Et sur les bords du plat, six pigeons étalés,  
 Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.  
 A côté de ce plat paraissaient deux salades :  
 L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,  
 Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,  
 Et nâgeait dans des flots de vinaigre rosat.  
 Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance,  
 Ont loué du festin la superbe ordonnance :  
 Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,  
 Avec un ris moqueur les priait d'excuser.  
 Sur tout certain hâbleur, à la gueule affamée,  
 Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,  
 Et qui s'est dit Profès dans l'ordre des Coteaux,  
 A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.  
 Je riais de le voir, avec sa mine étique,  
 Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,  
 En lapins de garenne ériger nos clapiers,  
 Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers ;  
 Et pour flatter notre Hôte, observant son visage,  
 Composer sur ses yeux, son geste et son langage.  
 Quand notre Hôte charmé, m'avisant sur ce point :  
 Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?  
 Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,  
 Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.



Aimez-vous la muscade ? on en a mis par tout.  
 Ah ! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût,  
 Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.  
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.  
 Ma foi, tout est passable, il le faut confesser ;  
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.  
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine,  
 Pour moi, j'aime sur tout que le poivre y domine :  
 J'en suis fourni, Dieu sait, et j'ai tout Pelletier  
 Roulé dans mon office en cornets de papier.  
 A tous ces beaux discours, j'étais comme une pierre,  
 Ou comme la statue est au festin de Pierre ;  
 Et sans dire un seul mot j'avalais au hazard,  
 Quelque aile de poulet, dont j'arrachais le lard.  
 Cependant mon hâbleur, avec une voix haute ;  
 Porte à mes campagnards la santé de notre Hôte :  
 Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,  
 Avec un rouge bord acceptent son défi.  
 Un si galant exploit réveillant tout le monde,  
 On a porté partout des verres à la ronde,  
 Où les doigts des Laquais dans la crasse tracés  
 Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés.  
 Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,  
 Lamente tristement une chanson bachique :  
 Tous mes sots à la fois ravis de l'écouter,  
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.  
 La musique sans doute était rare et charmante ;  
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,  
 Et l'autre l'appuyant de son aigre fausset,  
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence,  
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence ;  
 Un valet le portait, marchant à pas comptés,  
 Comme un recteur suivi des quatre facultés ;  
 Deux Marmitons crasseux revêtus de serviettes,  
 Lui servaient de massiers, et portaient deux assiettes,  
 L'une de champignons, avec des ris-de-veau,  
 Et l'autre de pois verts, qui se noyaient dans l'eau.  
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,  
 Chez tous les conviés la joie est redoublée ;  
 Et la troupe à l'instant, cessant de frédonner,  
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.  
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,  
 Chacun a débité ses maximes frivoles,

Réglé les interêts de chaque potentat,  
 Corrigé la police, et réformé l'état ;  
 Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guerre,  
 A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.  
 Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,  
 De propos en propos on a parlé de vers.  
 Là, tous mes Sots enflés d'une nouvelle audace,  
 Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.  
 Mais notre Hôte surtout, pour la justesse et l'art,  
 Elevait jusqu'au ciel Theophile et Ronsard.  
 Quand un des campagnards relevant sa moustache,  
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,  
 Impose à tous silence, et d'un ton de docteur,  
 Morbleu, dit-il, la Serre est un charmant auteur !  
 Ses vers sont d'un beau stile, et sa prose est coulante.  
 La Pucelle est encore une œuvre bien galante ;  
 Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.  
 Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant :  
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,  
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.  
 A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.  
 En vérité, pour moi, j'aime le beau François.  
 Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;  
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.  
 Les héros chez Quinaut parlent bien autrement,  
 Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.  
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,  
 Qu'une jeune homme.—Ah ! je sais ce que vous vou-

lez dire,

A répondu notre Hôte, *un Auteur sans défaut*  
*La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.*

Justement. A mon gré, la pièce est assez plate ;  
 Et puis blâmer Quinaut—Avez-vous vu l'Astrate ?  
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé,  
 Surtout l'Anneau Royal me semble bien trouvé.  
 Son sujet est conduit d'une belle manière,  
 Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière,  
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinaut est un esprit profond ;  
 A repris certain fat, qu'à sa mine discrète  
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète,  
 Mais il en est pourtant, qui le pourraient valoir.  
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,



A dit mon campagnard avec une voix claire,  
 Et déjà tout bouillant de vin et de colère.  
 Peut-être, a dit l'auteur pâissant de courroux ;  
 Mais vous, pour en parler vous y connaissez-vous ?  
 Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.  
 Vous ? Mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,  
 A l'auteur sur le champ aigrement réparti.  
 Je suis donc un Sot ? moi ? vous en avez menti :  
 Repond le campagnard ; et sans plus de langage,  
 Lui jette, pour défi, son assiette au visage.  
 L'autre esquive le coup, et l'assiette volant  
 S'en va frapper le mur et revient en roulant.  
 A cet affront, l'auteur se levant de la table,  
 Lance à mon campagnard un regard effroyable ;  
 Et chacun vainement se ruant entre deux,  
 Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.  
 Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées,  
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :  
 En vain à lever tous les valets sont fort prompts,  
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,  
 De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare,  
 Et leur première ardeur passant en un moment,  
 On a parlé de paix et d'accommodement.  
 Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,  
 J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,  
 Avec un bon serment, que si pour l'avenir,  
 En pareille cohue on me peut retenir,  
 Je consens de bon cœur pour punir ma folie,  
 Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie ;  
 Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,  
 Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois  
 verds.

---

## FABLES DE LA FONTAINE.

*Le Rat de Ville, et le Rat des Champs.*

AUTREFOIS le rat de ville  
 Invita le rat des champs,  
 D'une façon fort civile,  
 A des reliefs d'Ortolans.

Sur un tapis de Turquie  
 Le couvert se trouva mis.

Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,  
Rien ne manquait au festin :  
Mais quelqu'un troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit.  
Le rat de ville détale,  
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire ;  
Rats en campagne aussitôt ;  
Et le citadin de dire,  
Achevons tout notre rôl.

C'est assez, dit le rustique :  
Demain vous viendrez chez moi.  
Ce n'est pas que je me pique  
De tous vos festins de roi.

Mais rien ne vient m'interrompre :  
Je mange tout à loisir.  
Adieu donc ; fi ! du plaisir  
Que la crainte peut corrompre.

---

*Le Loup et l'Agneau.*

LA raison du plus fort est toujours la meilleure ;  
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à-jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage.

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que votre majesté  
Ne se mette pas en colère,  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au dessous d'elle ;

Et que par consequent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.



Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;  
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
 Reprit l'agneau, je tette encore ma mère.  
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
 Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens ;  
 Car vous ne m'épargnez guère,  
 Vous, vos bergers et vos chiens.  
 On me l'a dit ; il faut que je me venge.  
 Là-dessus, au fond des forêts  
 Le loup l'emporte, et puis le mange,  
 Sans autre forme de procès.

---

*Le Chêne et le Roseau.*

LE chêne un jour dit au roseau,  
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;  
 Le moindre vent qui d'aventure  
 Fait rider la face de l'eau  
 Vous oblige à baisser la tête ;  
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
 Brave l'effort de la tempête.  
 Tout vous est aquilon ; tout me semble zéphyr.  
 Encore, si vous naissiez à l'abri du feuillage  
 Dont je couvre le voisinage,  
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;  
 Je vous défendrais de l'orage :  
 Mais vous naissez le plus souvent  
 Sur les humides bords des royaumes du vent.  
 La nature envers vous me semble bien injuste.  
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
 Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;  
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :  
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
 Contre leurs coups épouvantables  
 Résisté sans courber le dos ;  
 Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,  
 Du bout de l'horison accourt avec furie  
 Le plus terrible des enfans  
 Que le nord eût portés jusque là dans ses flancs.  
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts ;  
 Et fait si bien qu'il déracine  
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

*Le Vieillard et ses Enfants.*

TOUTE puissance est faible, à moins que d'être unie.  
 Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.  
 Si j'ajoute du mien à son invention,  
 C'est pour peindre nos mœurs, et non pas par envie ;  
 Je suis trop au-dessous de cette ambition.  
 Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :  
 Pour moi, de tels pensers me seraient mal-séans.  
 Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire  
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appellait,  
 Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parlait),  
 Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble :  
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.  
 L'ainé les ayant pris, et fait tous ses efforts,  
 Les rendit en disant : je le donne aux plus forts.  
 Un second lui succède, et se met en posture,  
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.  
 Tous perdirent leur temps, le faisceau résista ;  
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.  
 Faibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre  
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.  
 On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort :  
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.  
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.  
 Soyez joints, mes enfans ; que l'amour vous accorde.  
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.  
 Enfin se sentant près de terminer ses jours,  
 Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos pères :  
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;  
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.  
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.  
 Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères  
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.  
 Un créancier saisit, un voisin fait procès :  
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.  
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare,  
 Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :



L'ambition, l'envie, avec les consultants,  
 Dans la succession entrent en même temps.  
 On en vient au partage, on conteste, on chicane :  
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne  
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,  
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.  
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire,  
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.  
 Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard  
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

---



---

## ODE

PAR M. ROUSSEAU.

---

### *A la FORTUNE.*

FORTUNE, dont la main couronne  
 Les forfaits les plus inouis,  
 Du faux éclat qui t'environne,  
 Serons-nous toujours éblouis ?  
 Jusques à quand, trompeuse idole,  
 D'un culte honteux et frivole,  
 Honorerons-nous tes autels ?  
 Verra-t-on toujours tes caprices  
 Consacrés par les sacrifices,  
 Et par l'hommage des mortels ?  
 Le peuple dans ton moindre ouvrage  
 Adorant la prospérité,  
 Te nomme grandeur de courage  
 Valeur, prudence, fermeté.  
 Du titre de vertu suprême,  
 Il dépouille la vertu même  
 Pour le vice que tu chéris :  
 Et toujours ses fausses maximes  
 Erigent en héros sublimes  
 Tes plus coupables favoris.  
 Mais de quelque superbe titre  
 Dont ces héros saient revêtus,  
 Prenons la raison pour arbitre,  
 Et cherchons en eux leurs vertus.

Je n'y trouve qu'extravagance,  
Faiblesse, injustice, arrogance,  
Trahisons, fureurs, cruautés.  
Etrange vertu, qui se forme  
Souvent de l'assemblage énorme  
Des vices les plus détestés !  
Apprens que la seule sagesse  
Peut faire les héros parfaits ;  
Qu'elle voit toute la bassesse  
De ceux que ta faveur a faits :  
Qu'elle n'adopte point la gloire,  
Qui naît d'une injuste victoire  
Que le sort remporte pour eux ;  
Et que devant ses yeux stoïques  
Leurs vertus les plus héroïques,  
Ne sont que des crimes heureux.  
Quoi, Rome et l'Italie en cendre  
Me feront honorer Sylla ?  
J'admurerai dans Alexandre  
Ce que j'abhorre en Attila ?  
J'appellerai vertu guerrière  
Une vaillance meurtrière,  
Qui dans mon sang trempe ses mains ?  
Et je pourrai forcer ma bouche  
A louer un héros farouché  
Né pour le malheur des humains ?  
Quel traits me présentent vos fastes,  
Impitoyable conquérans ?  
Des vœux outrés, des projets vastes,  
Des rois vaincus par des tyrans ;  
Des murs que la flamme ravage,  
Des vainqueurs fumans de carnage,  
Un peuple aux fers abandonné,  
Des mères pâles et sanglantes  
Arrachant leurs filles tremblantes  
Des bras d'un soldat effréné.  
Juges insensés que nous sommes,  
Nous admirons de tels exploits !  
Est-ce donc le malheur des hommes  
Qui fait la vertu des grands rois ?  
Leur gloire, féconde en ruines,  
Sans le meurtre et sans les rapines  
Ne saurait-elle subsister ?  
Images des Dieux sur la terre,



Est-ce par des coups de tonnerre  
Que leur grandeur doit éclater ?  
Mais je veux que dans les allarmes  
Réside le solide honneur.  
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes  
Ses triomphes et son bonheur ?  
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,  
Doit peut-être toute sa gloire  
A la honte de son rival.  
L'inexpérience indocile  
Du compagnon de Paul Emile  
Fit tout le succès d'Annibal.  
Quel est donc le héros solide,  
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?  
C'est un roi que l'équité guide,  
Et dont les vertus sont l'appui :  
Qui prenant Titus pour modèle,  
D'un bonheur d'un peuple fidèle  
Fait le plus cher de ses souhaits :  
Qui fuit la basse flatterie ;  
Et qui, père de sa patrie,  
Compte ses jours par ses bienfaits.  
Vous, chez qui la guerrière audace  
Tient lieu de toutes les vertus,  
Concevez Socrate à la place  
Du fier meurtrier de Clitus :  
Vous verrez un roi respectable,  
Humain, généreux, équitable ;  
Un roi digne de vos autels.  
Mais à la place de Socrate,  
Le fameux vainqueur de l'Euphrate  
Sera le dernier des mortels.  
Héros cruels et sanguinaires,  
Cessez de vous enorgueillir  
De ces lauriers imaginaires,  
Que Bellone vous fit cueillir.  
En vain le destructeur rapide  
De Marc Antoine et de Lepide  
Remplissait l'univers d'horreurs :  
Il n'eût point eu le nom d'Auguste  
Sans cet empire heureux et juste  
Qui fit oublier ses fureurs.  
Montrez-nous, guerriers magnanimes,  
Votre vertu dans tout son jour,

Voyons comment vos cœurs sublimes  
Du sort soutiendront le retour.  
Tant que sa faveur vous seconde,  
Vous êtes les maîtres du monde,  
Votre gloire nous éblouit ;  
Mais au moindre revers funeste,  
Le masque tombe, l'homme reste,  
Et le héros s'évanouit.  
L'effort d'une vertu commune  
Suffit pour faire un conquérant.  
Celui qui dompte la fortune,  
Mérite seul le nom de grand.  
Il perd sa volage assistance,  
Sans rien perdre de la constance  
Dont il vit ses honneurs accrus ;  
Et sa grande âme ne s'altère,  
Ni des triomphes de Tibère,  
Ni des disgraces de Varus.  
La joie imprudente et légère  
Chez lui ne trouve point d'accès ;  
Et sa crainte active modère  
L'ivresse des heureux succès.  
Si la fortune le traverse,  
Sa constante vertu s'exerce  
Dans ces obstacles passagers.  
Le bonheur peut avoir son terme,  
Mais la sagesse est toujours ferme,  
Et les destins toujours légers.  
En vain une fière Déesse  
D'Enée a résolu la mort ;  
Ton secours, puissante sagesse,  
Triomphe des Dieux et du sort.  
Par toi Rome au bord du naufrage,  
Jusques dans les murs de Carthage  
Vengea le sang de ses guerriers ;  
Et suivant tes divines traces,  
Vit au plus fort de ses disgraces  
Changer ses cyprès en lauriers.



## ODE, TIRÉE DU PSEAUME XV.

*Caractère de l'Homme juste.*

SEIGNEUR, dans ton temple adorable  
 Quel mortel est digne d'entrer ?  
 Quel pourra, grand Dieu, pénétrer  
 Ce sanctuaire impénétrable,  
 Où les saints inclinés, d'un œil respectueux,  
 on temple de ton front l'éclat majestueux ?  
 Ce sera celui qui du vice  
 Evite le sentier impur ;  
 Qui marche d'un pas ferme et sûr  
 Dans le chemin de la justice ;  
 Attentif et fidèle à distinguer sa voix,  
 Intrépide et sévère à maintenir ses loix.  
 Ce sera celui dont la bouche  
 Rend hommage à la vérité :  
 Qui sous un air d'humanité  
 Ne cache point un cœur farouche :  
 Et qui par des discours faux et calomnieux,  
 Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.  
 Celui devant qui le superbe,  
 Enflé d'une vaine splendeur,  
 Paraît plus bas dans sa grandeur  
 Que l'insecte caché sous l'herbe :  
 Qui bravant du méchant le faste couronné,  
 Honore la vertu du juste infortuné.  
 Celui, dis-je, dont les promesses  
 Sont un gage toujours certain ;  
 Celui qui d'un infâme gain  
 Ne sait point grossir ses richesses :  
 Celui qui sur les dons du coupable puissant  
 N'a jamais décidé du sort de l'innocent.  
 Qui marchera dans cette voie,  
 Comblé d'un éternel bonheur,  
 Un jour des élus du Seigneur  
 Partagera la sainte joie ;  
 Et les frémissemens de l'enfer irrité  
 Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

## ODE, TIRÉE DU PSEAUME XIX.

*Mouvements d'une âme qui s'élève à la connaissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.*

LES cieux instruisent la terre  
 A révérer leur Auteur,  
 Tout ce que ce globe enserme  
 Célèbre un Dieu créateur.  
 Quel plus sublime cantique  
 Que ce concert magnifique  
 De tous les célestes corps !  
 Quelle grandeur infinie !  
 Quelle divine harmonie  
 Résulte de leurs accords !  
 De sa puissance immortelle  
 Tout parle, tout nous instruit,  
 Le jour au jour la révèle,  
 La nuit l'annonce à la nuit.  
 Ce grand et superbe ouvrage  
 N'est point pour l'homme un langage  
 Obscur et mystérieux :  
 Son admirable structure  
 Est la voix de la nature,  
 Qui se fait entendre aux yeux.  
 Dans une éclatante voûte  
 Il a placé de ses mains  
 Ce soleil qui dans sa route  
 Eclaire tous les humains.  
 Environné de lumière,  
 Cet astre ouvre sa carrière  
 Comme un époux glorieux,  
 Qui dès l'aube matinale  
 De sa couche nuptiale  
 Sort brillant et radieux.  
 L'univers, à sa présence,  
 Semble sortir du néant ;  
 Il prend sa course, il s'avance  
 Comme un superbe géant.  
 Bientôt sa marche féconde  
 Embrasse le tour du monde  
 Dans le cercle qu'il décrit ;  
 Et par sa chaleur puissante



La nature languissante  
 Se ranime et se nourrit.  
 Oh ! que tes œuvres sont belles !  
 Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !  
 Que ceux qui te sont fidèles  
 Sous ton joug trouvent d'attraits !  
 Ta crainte inspire la joie ;  
 Elle assure notre voie ;  
 Elle nous rend triomphans :  
 Elle éclaire la jeunesse,  
 Et fait briller la sagesse  
 Dans les plus faibles enfans.  
 Soutiens ma foi chancelante,  
 Dieu puissant : inspire-moi  
 Cette crainte vigilante  
 Qui fait pratiquer ta loi :  
 Loi sainte, loi désirable,  
 Ta richesse est préférable  
 A la richesse de l'or :  
 Et ta douceur est pareille  
 Au miel dont la jeune abeille  
 Compose son cher trésor.  
 Mais sans tes clartés sacrées,  
 Qui peut connaître, Seigneur,  
 Les faiblesses égarées  
 Dans les replis de son cœur ?  
 Prête-moi tes feux propices ;  
 Viens m'aider à fuir les vices  
 Qui s'attachent à mes pas.  
 Viens consumer par ta flâme  
 Ceux que je vois dans mon âme,  
 Et ceux que je n'y vois pas.  
 Si de leur cruel empire  
 Tu veux dégager mes sens ;  
 Si tu daignes me sourire,  
 Mes jours seront innocens.  
 J'irai puiser sur ta trace  
 Dans les sources de ta grace ;  
 Et de ses eaux abreuvé,  
 Ma gloire fera connaître  
 Que le Dieu qui m'a fait naître,  
 Est le Dieu qui m'a sauvé.

# FRENCH BOOKS,

FOR THE

USE OF SCHOOLS AND YOUNG PERSONS,

*Just Published by*

FAIRBAIRN & ANDERSON, (Successors to Mr Creech),  
55. North Bridge-street, BELL & BRADFUTE, and  
STIRLING & SLADE, Edinburgh; OGLE, DUNCAN,  
& Co. and G. & W. B. WHITTAKER, London.

---

RUDIMENTS and PRACTICAL EXERCISES  
for Learning the FRENCH LANGUAGE, by an  
Easy Method; with a great variety of IDIOMATICAL  
EXPRESSIONS, by which Learners may be enabled  
to write and speak the French Language with pro-  
priety. By A. SCOT, A. M. Fellow of the Univer-  
sity of Paris. In 12mo. *A New Edition.* Price  
5s. bound.

\* \* \* The Editor of "SCOT'S FRENCH RUDIMENTS and EXER-  
CISES," has revised this Edition with the greatest care and attention; many important alterations and improvements, consistent with the characteristic simplicity of the work, have been made; the new Orthography has also been adopted. The present Edition, it is hoped, will be found much improved; and it is offered to Teachers and the Public, as peculiarly adapted to the speedy and successful progress of Youth in a knowledge of the Language.

FABLES CHOISIES, à l'Usage des Enfants. Par  
L. CHAMBAUD. With a Dictionary of the Words,  
by A. SCOT, A. M. &c. Price 2s. 6d. bound.

VARIÉTÉS DRAMATIQUES; ou Recueil de Co-  
médies et Tragédies. Par A. SCOT, A. M. &c.  
12mo. Price 5s. bound.

\* \* \* The Pieces contained in this volume are selected from the  
*Chefs-d'œuvre* of Moliere, Racine, Corneille, and Voltaire.

LES CONVERSATIONS D'ÉMILIE avec sa Mère.  
A New Edition, with Explanatory Notes of the Idio-  
mational Expressions and difficult Phrases. Com-  
plete in 1 vol. 12mo. Price 5s. boards.

"The "CONVERSATIONS D'ÉMILIE" are elegantly written, and  
the characters of the Mother and Child admirably well preserved."

MISS EDGEWORTH.



**CONTES À MA FILLE.** Par J. N. BOUILLY. A New Edition, with Explanatory Notes of the Idiomatical and Figurative Expressions contained in the Work: In 1 vol. 12mo. Price 5s. bound.

“ These are very pretty Tales, and well adapted for the Instruction of Young Persons, from the amusing variety of their subjects, and the moral lessons which they convey. To the young French Scholar we can particularly recommend the work, as exemplifying the elegant and easy turns of the Language, and the peculiarities of the idiom.”—*Monthly Review*.

**ELISABETH; OU, LES EXILÉS DE SIBÉRIE.** Par MADAME COTTIN. A new and correct Edition, neatly printed in 18mo, Price 3s. Also handsomely printed in foolscap 8vo, Price 4s. 6d. boards.

**PAUL ET VIRGINIE.** Par J. B. H. DE SAINT PIERRE. A new and correct Edition, neatly printed in 18mo. Price 3s.

\* \* \* The present Editions of “ ELISABETH,” “ PAUL ET VIRGINIE,” “ CONVERSATIONS D’EMILIE,” and “ CONTES A MA FILLE,” are intended by their accuracy, elegance, and moderate price, to meet the wishes of Parents and Teachers. The four Works are revised by the same eminent Scholar under whose care the POCKET FRENCH TESTAMENT has been printed.

A beautiful Edition of the FRENCH TESTAMENT, in a *small Pocket Volume*. Price 5s. boards, 6s. bound in calf, and 8s. in morocco, (or, with English Psalms and Paraphrases, 6d. additional).

Particular care having been taken to present the Work in a state of as great Purity and Correctness as possible, the Publishers trust it will be found to combine Elegance and Accuracy with a Size and Price adapted to general utility, while it will form a valuable Present for young People.

A FRENCH BIBLE, elegantly printed with a new type, on a beautiful paper, in a neat pocket volume, *In the press*.

Les AVENTURES de TÉLÉMAQUE. Par FENELON. New Edition. In 12mo. Price 4s. 6d. bound.

HISTOIRE de CHARLES XII. Roi de Suède. Par M. de VOLTAIRE. In 12mo. Price 3s. 6d. bound.

À FRENCH and ENGLISH DICTIONARY. By THOMAS DELETANVILLE. The *Fifth Edition*. In one vol. 8vo. Price 14s. bound.

















